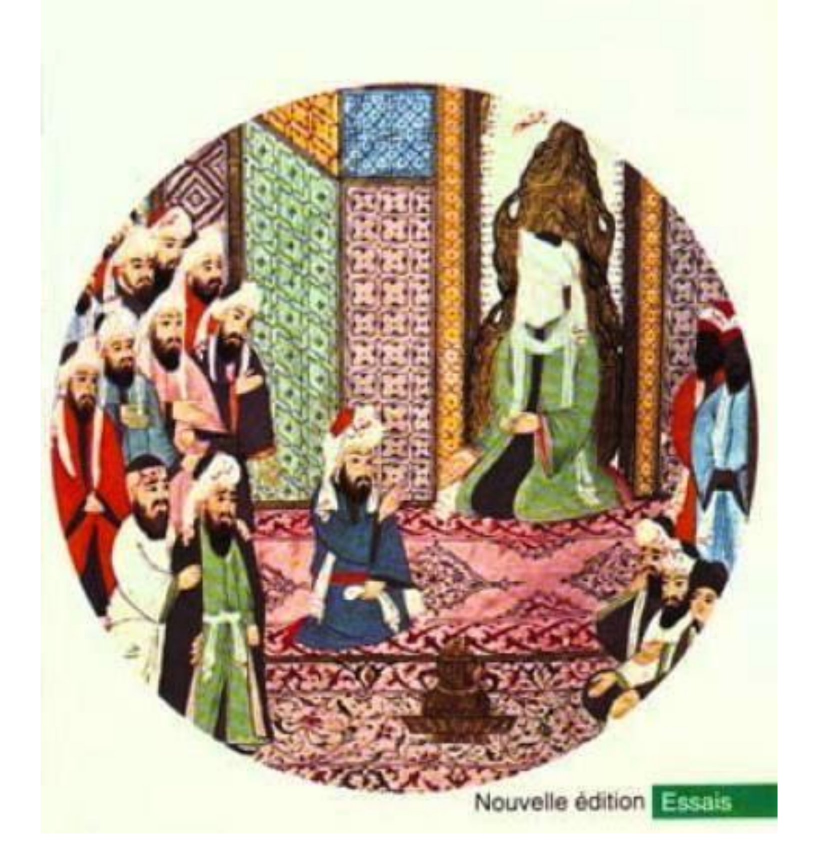
Maxime Rodinson

Mahomet

Points



Nouvelle édition

Essais

Maxime Rodinson

MAHOMET

Éditions du Seuil

Du même auteur
AUX MEMES EDITIONS
« La Lune chez les Arabes et dans l'Islam »
in La lune, mythes et rites, *Collectif*
« Sources orientales », 1962

Islam et Capitalisme, *1966*
prix Isaac Deutscher

Israël et le Refus arabe
« L'Histoire immédiate », 1968

Marxisme et Monde musulman
1972
CHEZ D'AUTRES EDITEURS
Tilka athârounâ
Dâr al-makshoûf, Beyrouth, 1943

« L'Arabie avant l'Islam »
in Encyclopédie de La Pléiade
Histoire universelle, tome 2
Gallimard, 1957

« Les Sémites et l'Alphabet »
« Les Ecritures sud-arabiques et éthiopiennes »
« Le Monde islamique et l'Extension de l'écriture arabe »
in L'Ecriture et la Psychologie des peuples
Armand Colin, 1963

Magie, médecine et possession à Gondar
Mouton, 1967

« Le Monde musulman
et ses enclaves de 1940 à 1972 »
in Le monde depuis 1945
PUF, 1973
Israël, a colonial-Settler State ?
Monrad Press, New York, 1973

« The Western Image and Western Studies of Islam »
in The Legacy of Islam
Clarendon Press, Oxford, 1974

Sobre la cuestion nacional
Anagrama, Barcelone, 1975

Les Arabes
PUF, 1979, et 2002
prix Iglesias — Espagne

La Fascination de l'Islam
Maspero/La Découverte 1980
et « La Découverte/Poche », 2003

Peuple juif ou problème juif ?
Maspero/La Découverte, 1981
et « La Découverte/Poche », 1997

Culp, Ghetto and State
Londres, Al Saqi books, 1983

« L’Arabie du Sud
chez les auteurs classiques »
in L’Arabie du Sud, histoire et civilisation
tome 1 (J. Chelhod et R. de Bayle éd.)
Maisonneuve et Larose, 1984

Rationalisme et Religion
(avec Jean Boussinesq)
Nouvelles éditions rationalistes,
Raison Présente, n° 72, 1984

La Nation, réalité et fantasmes
(avec Maurice Caveing et Claire Mouradian)
Nouvelles éditions rationalistes,
Raison Présente, n° 72, 1988

L’Islam : politique et croyance
Fayard, 1993

De Pythagore à Lénine
Des activismes idéologiques
Fayard, 1993
et Pocket, 2000

Entre Islam et Occident
Entretiens avec Gérard Khoury
Les Belles Lettres, 1998

Souvenirs d’un marginal
(préface de Pierre Vidal-Naquet)
Fayard, 200

La première édition de cet ouvrage a paru
dans la collection « Politique » en 1968.
ISBN 978-2-75-783074-1
(ISBN 2-02-000321-X, 1re publication)

« Et ce n’est point qu’un homme ne soit triste, mais se levant avec le jour et se tenant avec prudence dans le commerce d’un vieil arbre, appuyé du menton à la dernière étoile, il voit au fond du ciel à jeun de grandes choses pures qui tournent au plaisir. »

SAINT-JOHN PERSE

Table des matières

Avant-propos

Un livre comme celui-ci requiert une justification. Il a été écrit un très grand nombre de biographies du prophète de l'Islam, plusieurs dans les toutes dernières années. Parmi ces ouvrages, il en est d'honnêtes, il en est même d'excellents. A quoi bon alors raconter une fois de plus la même histoire ?

Je n'apporte certes aucun fait nouveau. Il serait difficile d'ailleurs de le faire, aucune source nouvelle n'ayant été découverte et il est peu vraisemblable qu'on en découvre. Les sources principales sont bien connues depuis longtemps, elles ont été recueillies, éditées, analysées, confrontées. Ce travail a été bien fait. On ne peut lui apporter que des améliorations de détail.

Mais, sur la base des mêmes faits, chaque génération refait l'histoire. A la lumière de ses préoccupations dominantes, elle comprend autrement le déroulement des événements, les heurts des hommes et le jeu des forces en présence. Depuis Caetani, Becker, Lammens, de nouvelles perspectives ont été dégagées sur l'Islam naissant. On a commencé à prendre en considération l'évolution sociale de l'Arabie à cette époque, point de vue dont les générations précédentes n'avaient pour ainsi dire pas tenu compte. Dans la même ligne, W. Montgomery Watt a bâti une œuvre

remarquable dont j'ai dit ailleurs les mérites. J'ai rédigé cette biographie dans la même optique avec toutefois un infléchissement. Les événements de ces dernières années et des circonstances personnelles m'ont amené à réfléchir sur les constantes des idéologies et des mouvements à base idéologique. J'ai eu tout naturellement l'attention attirée sur ces constantes, telles qu'elles se manifestent dans les événements que je relate. De même, j'ai suivi attentivement les controverses actuelles sur l'explication d'une vie par l'histoire personnelle du héros dans sa jeunesse et par son micro-milieu, explication qu'on cherche à réconcilier avec le point de vue marxiste sur la causalité sociale des biographies individuelles. J'ai essayé de montrer comment, dans le cas du prophète, ces deux séries de causes convergeaient et nous permettaient de comprendre les faits. Peut-être cet essai a-t-il quelque valeur méthodologique.

En somme, j'ai essayé d'être à la fois narratif et explicatif. De ce dernier point de vue, j'ai voulu moins apporter de nouvelles explications que m'efforcer d'ajuster les interprétations partielles déjà avancées, de les mettre chacune à leur place, de déterminer leurs domaines respectifs de validité, leurs parts de vérité de façon à penser leur agencement réciproque et à obtenir une image totale cohérente. Cela revient à réfléchir à partir d'un exemple concret sur les problèmes qu'on essaye si souvent de résoudre dans l'air raréfié du monde des concepts. Je crois qu'on y a tout avantage.

Mais j'ai voulu aussi donner un ouvrage lisible, c'est-à-dire en grande partie narratif. Cela implique des risques. Une biographie de Mohammad, qui ne mentionnerait que des faits indubitables, d'une certitude mathématique, serait réduite à quelques pages et d'une affreuse sécheresse. Il est pourtant

possible de donner de cette vie une image vraisemblable, parfois très vraisemblable. Mais il faut, pour cela, utiliser des données tirées de sources sur lesquelles nous n'avons que peu de garanties de véracité.

Ces sources, je m'y suis reporté constamment. Si je me suis, je pense, tenu sérieusement informé des travaux de mes devanciers, cela ne signifie pas que j'aie seulement compilé les données de leurs ouvrages. Je me suis de façon permanente référé aux sources principales. J'ai eu constamment sur ma table au cours de la rédaction Ibn Is'hâq, Tabarî, Wâqidî, Ibn Sa'd et j'ai fait souvent des plongées dans l'océan de la « tradition ». Les spécialistes s'en apercevront.

Cela dit, il faut avertir que ces sources sont peu sûres, qu'elles sont bien loin des faits. Les plus anciens textes que nous possédions sur la vie du prophète remontent à cent vingt-cinq ans après sa mort environ, un peu moins que le temps qui nous sépare de la mort de Napoléon. Assurément, ils citent des sources (orales pour la plupart) plus anciennes, ils prétendent remonter à des témoins oculaires des événements. Mais I. Goldziher et J. Schacht en particulier ont montré le peu de confiance qu'on devait avoir envers ces « traditions ». Beaucoup, les auteurs musulmans le savaient déjà, ont été forgées ou au moins arrangées pour servir les intérêts d'un parti, d'une cause, d'une famille, d'une thèse. Comment faire le partage entre ce qui est authentique à la base et ce qui ne l'est pas, distinguer le vrai du faux ? Aucun critère qui soit incontestable. Les forgeurs de traditions avaient un don littéraire certain. Ils donnaient à leurs inventions ce caractère vivant, aisé, familier qui fait leur charme. Ces dialogues animés, ces détails qui ont toute l'apparence du vécu, ces expressions de la conversation, ces traits d'humour sont plus souvent la marque du talent littéraire que de l'authenticité

historique. Les auteurs ont saupoudré le tout de mots archaïques pêchés dans les dictionnaires ou au cours des véritables enquêtes ethnographiques que ces gens du VIIIe et du IXe siècle firent au désert. Rien ne nous permet de dire jamais : cela remonte incontestablement au temps du prophète.

Faut-il donc abandonner une tâche désespérée, renoncer à écrire cette biographie, voire comme certain auteur soviétique parler d'un mythe de Mohammad ? Je ne le crois pas. Il nous reste le texte du Coran, très difficile à utiliser, le plus souvent énigmatique, demandant un long et incertain travail pour être ordonné chronologiquement. Mais c'est une base ferme, certainement authentique. Il nous reste les faits sur lesquels toutes les traditions s'accordent. Les premiers compilateurs arabes diffèrent (en partie) quant aux noms de ceux qui participèrent à la bataille de Badr, quant aux circonstances de la bataille et à ses préliminaires, à ses conséquences. Ils discutent entre eux sur ces points, reflétant les luttes des partis de leur temps. Mais de telles discussions ne purent avoir lieu que parce que tout le monde était d'accord sur le *fait* de la bataille de Badr, sur sa date (approximative au moins), sur son issue. Il nous faut donc considérer ce fait comme acquis et essayer de comprendre où il se situe dans l'enchaînement des causes et des effets. En raisonnant, nous pourrons être amenés à citer telle ou telle donnée de la tradition qui nous paraît concorder avec l'image des événements que nous avons formée. Il faut avertir une fois pour toutes que ces données appelées à illustrer l'exposé sont toutes douteuses. J'ai souvent employé les expressions « à ce qu'il semble », « disait-on », « suivant ce qu'on racontait plus tard », etc. Il aurait fallu les employer encore plus souvent. Je ne fais d'ailleurs que suivre l'exemple des chroniqueurs arabes qui citaient à la file les traditions discordantes et concluaient

sagement : mais Dieu est plus savant.

Je voudrais demander aux lecteurs de culture musulmane qu'ils ne se hâtent pas de crier à l'ignorance ou à la mauvaise foi en voyant contestés ou négligés des faits qui leur paraissent bien attestés et acquis par l'histoire. Comme pour l'histoire romaine ou l'histoire biblique, l'attitude scientifique a commencé quand on a décidé de n'accepter un fait que si la source qui le rapporte s'avérait sûre et dans la mesure où elle s'avérait sûre. Cela a conduit à considérer comme légendaires, enjolivés ou au moins douteux de nombreux événements que les historiens de l'époque pré-critique croyaient fermement établis. Cette attitude n'a rien à faire avec le colonialisme ou l'européocentrisme. Les savants européens ont commencé par l'appliquer à leur propre histoire et la nécessité de cette attitude critique avait déjà été aperçue par les historiens appartenant à d'autres civilisations (dont la civilisation musulmane au premier chef), même s'ils n'avaient pu encore élaborer une méthode suffisamment sûre. Peut-être certains ont-ils éprouvé quelque satisfaction maligne à dépouiller ainsi des peuples non européens de légendes flatteuses. Mais cette orientation psychologique déplorable ne porte pas atteinte au principe de l'attitude critique envers les sources, qui est une exigence générale de la science. Quand j'ai rejeté, explicitement ou non, telle ou telle version admise des faits, cela n'a jamais été sans raisons sérieuses. La critique européenne a peut-être eu tort sur certains points, mais, pour la critiquer à son tour, il faut d'abord l'étudier et ne réfuter ses démarches que sur la même base.

Un dernier avertissement et une dernière défense. J'étudie un fondateur de religion, un homme qui — au moins pendant une période importante de sa vie — a été profondément, sincèrement religieux, a eu le sentiment aigu de

la présence immédiate du divin. On me dira que moi, athée, je ne puis le comprendre. Peut-être, car qu'est-ce que comprendre ? J'ai pourtant la conviction qu'un athée, pourvu qu'il en prenne la peine, qu'il laisse de côté tout mépris, tout pharisaïsme, tout sentiment de supériorité, peut comprendre une conscience religieuse. Du moins dans la mesure où un critique d'art peut comprendre un peintre, un adulte un enfant, un homme d'une vigoureuse santé un malade (ou vice versa), *un historien retiré un homme d'affaires. Je suis sûr que l'homme de religion comprendra autrement notre héros. Mais mieux ? Ce n'est pas sûr.*

Les fondateurs d'idéologies ont donné aux hommes des raisons de vivre et des tâches individuelles ou sociales à accomplir. Quand il s'agissait de religions, ils ont affirmé (et la plupart du temps ils ont cru) *que ce message venait d'au-delà du monde ou qu'ils représentaient eux-mêmes autre chose que l'humanité. L'athée se contente de dire que rien ne démontre cette origine extra-humaine. Mais il n'a pas de raison de déprécier le message en lui-même. Il peut même lui accorder une grande valeur, y voir un effort admirable pour dépasser la condition humaine. A la rigueur, il pourrait même admettre son enracinement sur des fonctions encore inconnues de la psyché humaine. Parfois, je crois, il peut en saisir l'élan originel, se l'assimiler peut-être mieux que les adhérents conformistes chez qui ce message se réduit à être l'auxiliaire attendu, habituel, consolateur, justificateur à bon compte qui permet de mener avec bonne conscience une vie banale. Pour reprendre les admirables paroles d'Epicure à Ménécée, l'impie n'est pas celui qui nie les dieux de la foule. C'est celui qui adhère à l'idée que la foule se fait des dieux.*

C'est là, m'a reproché un critique qui a quelque influence sur le destin de ce livre, une attitude par trop

tranquille à l'égard du mystère. Je maintiens cette tranquillité sans nier les mystères. Ce que nous connaissons est très suffisamment inquiétant pour ne pas supposer sans preuves décisives que l'inconnu l'est encore plus.

Passons aux avertissements pratiques. Un écueil des livres sur les choses arabes, ce sont les mots, les noms arabes. Je ne puis entièrement remédier à cette difficulté. Le lecteur trouvera à la fin du livre un répertoire (et non un index) groupant les explications nécessaires sur les mots et les noms qui reviennent plusieurs fois, renvoyant aussi aux endroits où il en a été traité de façon explicite. Pour ce qui est de la façon dont se prononcent les mots, le lecteur attentif pourra au moins tirer quelque profit des remarques qui suivent. Il est vain d'espérer qu'il retrouvera la prononciation arabe des mots cités. On a essayé du moins de ne pas trop l'en écarter. Beaucoup de sons arabes n'existent pas en français. *Mais on pourra aisément* (*en général*) *prononcer ce qui est noté* th *comme le* th *anglais dans* thing, dh *comme le* th *anglais dans l'article* the, kh *comme l'allemand* ch *dans* ach *ou la jota espagnole,* sh *comme le* ch *français, sauf quand on mettra une apostrophe entre les deux lettres,* ay, iy, oy *comme paille, quille, boy, etc. et non comme é, i, oi. Aussi en fin de syllabe prononcer toujours* -ann, -onn, -inn, *etc. Ainsi Aboû Sofyân doit se lire en finale comme cabane, non comme maman. Les espèces d'apostrophes qu'on verra représentent, l'une quand elle est tournée vers la gauche une attaque glottale comme celle qu'on trouve devant les mots allemands à initiale vocalique* (Atem)*, l'autre une consonne particulière, « à peu près le bruit qu'on émet quand le médecin dit « faites* a *», afin de voir le fond de la gorge »* (*M. Cohen*). *Le* r *devrait se prononcer "roulé" comme dans le Midi de la France tandis que le son transcrit ici* gh, *traditionnellement, doit se lire à peu*

près comme le r *parisien dit grasseyé. Cela explique qu'à un mot comme* ghazwa *corresponde "razzia" en français. Pour le reste, disons seulement que* q *et* k *représentent* (*comme* ç *et* s*) des couples de sons un peu différents. Les accents circonflexes indiquent des voyelles longues. Les voyelles brèves arabes sont fluctuantes et on ne s'étonnera pas de trouver ailleurs les noms que je cite transcrits autrement d'une façon tout aussi valable*.

Les noms propres posent un autre problème. Les Arabes avaient plusieurs sortes de noms et on les appelait en se servant tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Chaque individu avait son nom propre (*Mohammad, Abdallâh, Ali) et, pour distinguer, on ajoutait la mention du nom de son père précédé du mot* ibn *« fils de » pour les hommes,* bint *« fille de » pour les filles. Ainsi Mohammad ibn 'Abdallâh* (*M. fils d'Abdallâh*), *'Omar ibn al-Khattâb* (*'O. fils d'al-Khattâb*). *La fille du premier s'appelait naturellement Fâtima bint Mohammad. On ajoutait l'ethnique qui indiquait l'origine tribale* (*at-Tamîmi, l'homme de la tribu de Tamîm*), *parfois un surnom, parfois la* konya*, c'est-à-dire le nom du fils* (*aîné en général*) *précédé du mot* Abou (*« père de »*), Omm (*« mère de »*). *Omm Mistah est la mère de Mistah. On se sert comme il a été dit tantôt de l'un, tantôt de l'autre de tous ces noms. J'ai essayé d'être discret dans ces variations*.

Les noms des tribus sont précédés de Banou, *« fils de ». Ainsi on appellera la tribu qui dominait Mekka les Banou Qoraysh, ou simplement Qoraysh, ou encore avec un suffixe latin les Qorayshites*.

Au cours de ces variations on retrouvera ou non l'article al- (*qui prend parfois les formes* ar-, az-, *etc.*). *Ainsi Hârith ou al-Hârith. Le* a *tombe parfois* (*Banou l-Hârith*).

On a essayé sans trop de conviction de redresser quelques usages fautifs du français. On a dit ainsi Mohammad

et non Mahomet, Mekka et non La Mecque.

Les textes cités ont été traduits à nouveau sans dédaigner le secours des traductions existantes. Ainsi pour le Coran j'ai toujours eu recours au texte, mais j'ai souvent suivi l'excellente traduction de R. Blachère en la modifiant pourtant sur de nombreux points suivant mes propres tendances stylistiques.

Avertissement de la seconde édition

J’ai révisé de façon sérieuse le texte de la première édition sans vouloir pourtant tout récrire. J’ai tenu compte des observations judicieuses qui m’avaient été faites (notamment par mes maîtres et amis Marcel Cohen, G. von Grunebaum, G. Levi della Vida et L. Massignon), des travaux nouveaux venus à ma connaissance, de mes lectures et de mes réflexions depuis six ans. J’ai fait beaucoup de petites additions et corrections. J’ai ajouté notamment quelques pages sur le caractère littéraire du message mohammadien et j’ai essayé de mieux définir l’intuition centrale qui informe tout ce message. Paradoxalement, alors que mon livre reparaît dans une collection qui s’intitule « Politique », cette édition fait plus de part aux données qui sortent du cadre politico-social au sens strict. Mais cela n’est que justice. Car si aucun phénomène humain ne peut se comprendre sans référence à ce cadre, aucun non plus ne lui appartient totalement. Mohammad était un génie religieux, un grand politique et un homme comme vous et moi. Ce n’étaient pas là trois plans séparés, juxtaposés, mais des aspects d’une personnalité totale, aspects qui ne peuvent se distinguer que par l’analyse. Tout acte, toute pensée mettaient en jeu toutes ces faces d’un même homme. Ceux qui s’intéressent avant tout à l’homme religieux et à son message ont tout intérêt à comprendre les motivations et les répercussions non religieuses de l’activité de cet homme. Ceux

*qui en voient surtout la trace historique doivent méditer sur la part de l'idéologie dans ce phénomène humain et même sur cette idéologie en elle-même. Ce n'est pas dire que le dynamisme du politique doive être noyé dans mille facteurs anthropologiques des plus variés comme cela a été soutenu. La plus grande part dans ce dynamisme est tenue par une série donnée de facteurs spécifiques et c'est là un plan qui ne peut être négligé. Ce n'est qu'en s'insérant parmi ces facteurs que les autres phénomènes peuvent acquérir une importance proprement historique. Mais ils le peuvent, à certaines conditions du moins, et cela est capital. Ce n'est pas diminuer Mohammad que de voir en lui un homme politique. Ce serait le mutiler que de ne voir en lui que cela. Et le mutilateur se mutilerait lui-même sur le plan de la compréhension. C'est lui qui est l'*abtar (Coran, CVIII ; *voir ci-dessous p*. 78).

26 mai 1967

Avertissement pour la troisième édition.

Je n'ai introduit que quelques corrections typographiques et un petit nombre de précisions et de révisions. Pour répondre à certaines critiques prévues dans l'avant-propos ci-dessus, je tiens, d'une part, à renvoyer à l'article cité en tête de la bibliographie (*p*. 375) *où j'ai pu discuter plus au long des problèmes posés par la vie du Prophète, d'autre part à signaler que, pour la traduction anglaise de ce livre* (*London, Allen Lane, et New York, Pantheon Books,* 1971)*, j'ai donné les références précises de tous les textes cités. Ceux qui veulent vérifier mes sources pourront aisément s'y reporter.*

27 juillet 1974

Avertissement pour la quatrième édition.

J'ai pu, pour cette édition, insérer enfin les notes et références qui n'avaient pu figurer dans aucune des éditions françaises. Une adaptation en avait figuré dans les éditions de la traduction anglaise (Harmondsworth, Pelican Books, 1971 et éditions ultérieures). Pour cette nouvelle édition, j'ai revu toutes ces notes en tenant compte des ouvrages parus depuis 1971, en remplaçant les références des traductions anglaises par celles des traductions françaises, en corrigeant diverses erreurs, etc. Pour le texte lui-même, je ne l'ai modifié qu'en corrigeant quelques erreurs manifestes.

28 février 1994

CHAPITRE I

Présentation d'un monde

Treize siècles avaient passé depuis l'année où on pensait que Rome avait été fondée, un peu plus d'un demi-millénaire depuis la naissance du Christ, deux cents et quelques années depuis que Constantin avait fait de Byzance Constantinople.

Le christianisme triomphait. Sur les bords du Bosphore et de la Corne d'Or régnait l'empereur de la seconde Rome, premier serviteur du Christ Roi, maître en droit de l'Univers. Partout les églises s'élevaient pour chanter les louanges du Dieu en trois personnes et pour célébrer le sacrifice eucharistique. Des missions évangélisaient des territoires de plus en plus lointains, dans les forêts, les steppes et les brumes du Nord comme au bord des mers chaudes où circulaient de fabuleuses richesses et qui menaient à l'Inde et à la Chine. Des Barbares, il est vrai, s'étaient rebellés vers l'ouest, mais ces Francs, ces Burgondes, ces Goths, divisés, se querellant entre eux, sauvages admirateurs de la grandeur romaine, incapables de construire un Etat solide, rentraient peu à peu dans le giron de l'Empire. Rome était certes bien déchue de son antique

splendeur, avait souffert des coups des Barbares, mais Byzance tenait, magnifique, éblouissante, centre du monde, invaincue, sans doute invincible.

C'est vers cette époque qu'un marchand égyptien du nom de Cosmas, qui voyagea beaucoup et, sur ses vieux jours, se fit moine, écrivait ces lignes triomphantes :

« L'Empire des Romains participe ainsi à la dignité du royaume du Seigneur Christ car il transcende, autant qu'il est possible dans cette existence, tout autre pouvoir et il demeurera invaincu jusqu'à la consommation finale car on a dit « Jamais il ne sera détruit » (*Daniel*, 2, 44)… Et j'affirme avec confiance que, bien que des ennemis barbares se soient élevés un court moment contre la puissance romaine en punition de nos péchés, cependant, par la puissance de celui qui nous gouverne, l'empire demeurera invincible pourvu qu'il ne restreigne pas, mais qu'il élargisse l'influence du christianisme. C'est en effet le premier Etat qui a cru au Christ avant les autres et cet empire est le serviteur des règles établies par le Christ en vertu desquelles Dieu, qui est le Seigneur de tout, le conservera invaincu jusqu'à la consommation finale… » (113 B-C.)[1]

Empire universel et religion universelle sont liés. Cosmas écrit aussi : « Et ainsi de même chez les Bactriens, les Huns, les Persans, les autres Indiens, les Persarméniens, les Mèdes et les Elamites et dans tout le pays de Perse les églises sont innombrables avec des évêques, de très nombreuses communautés chrétiennes ainsi que beaucoup de martyrs et de moines vivant aussi en ermites. De même en Ethiopie, à Axôm, et dans toute cette région ; chez les gens d'Arabie heureuse qu'on appelle maintenant Homérites, dans toute l'Arabie, la Palestine, la Phénicie, dans toute la Syrie et à Antioche jusqu'à la Mésopotamie, chez les Nubiens et les Garamantes, en

Egypte, en Libye dans la Pentapole, en Afrique et en Mauritanie jusqu'à Gadeira (Cadix), dans les régions du Midi, partout où il y a des églises chrétiennes, des évêques, des martyrs, des moines, des ermites parmi lesquels est proclamé l'Evangile du Christ. De même encore en Cilicie, en Asie, en Cappadoce, en Lazique et dans le Pont comme dans les régions septentrionales où habitent les Scythes, les Hyrcaniens, les Hérules, les Bulgares, les Grecs et les Illyriens, les Dalmates, les Goths, les Espagnols, les Romains, les Francs et autres peuples jusqu'à Gadeira sur l'Océan vers le nord, il y a des croyants et des prédicateurs de l'Evangile du Christ, confessant la Résurrection des morts. Et nous voyons ainsi les prophéties accomplies sur le monde entier. » (169 B-D.)[2]

Plaçons-nous dans la situation des habitants de ces régions nordiques et occidentales qui nous sont maintenant si familières. Beaucoup se dirigeaient alors vers l'Orient, pays des sources de la foi. Ainsi la religieuse espagnole que donne en exemple au VIIe siècle un moine de Galice, Valerius, à ses compagnons de cloître :

« Au temps où la bienfaisante foi catholique naissante et l'immense clarté lumineuse de notre sainte religion, tard venues sur ces plages du bout de l'Occident, y eurent enfin brillé, la bienheureuse moniale Aetheria, brûlée de la flamme du désir de la grâce divine, aidée par la puissance de la majesté du Seigneur, de toutes ses forces, d'un cœur intrépide entreprit un voyage à travers le monde entier. Marchant ainsi un certain temps sous la conduite du Seigneur, elle parvint aux lieux sacrés et désirables de la nativité, de la passion et de la résurrection du Seigneur et aussi auprès des corps d'innombrables saints martyrs, dans diverses provinces et villes, pour y prier et pour s'y édifier. Plus elle avait acquis de connaissance du saint dogme, plus brûlait dans son cœur la

flamme inextinguible du saint désir. » (trad. Hélène Pétré)[3]

Comme un imitateur tardif d'Aetheria (elle fit son voyage aux alentours de l'année 400), embarquons-nous aux côtes espagnoles. Nous pourrons peut-être nous dispenser de voir Rome presque dépeuplée, dévastée par les incendies, privée d'eau, couverte de ruines. Mais la curiosité incitait à visiter la capitale Constantinople, la seconde Rome, et la piété y autorisait. La Ville, comme on l'appelait alors, était remplie en effet d'églises célèbres dont la plus belle et la plus fameuse, Sainte Sophie, était alors dans tout l'éclat de sa nouveauté. Justinien l'inaugurant le 25 décembre 537 s'était écrié : « Je t'ai vaincu, Salomon. » Constantinople regorgeait de monastères célèbres, de reliques précieuses qui attiraient les pèlerins. On y admirait « de larges avenues traversant la ville tout entière, de grandes places bordées de palais somptueux et au centre desquelles se dressait une haute colonne ; on y voyait des monuments publics d'aspect encore classique, des maisons élégantes bâties à la mode syrienne ; les rues et les portiques étaient peuplés de statues antiques et tout cela faisait un ensemble merveilleux… La splendeur des palais impériaux, du grand Palais Sacré… était admirable par la variété des édifices, la beauté des jardins qui les encadraient, les mosaïques ou les peintures qui décoraient les appartements. Et par tout cela Constantinople attirait vers elle tous les regards. Le monde entier rêvait d'elle comme d'une cité de merveilles entrevue dans un flamboiement d'or. » (Ch. Diehl.)[4]

Au-delà, comme Aetheria, on abordait vraiment les terres sacrées. « Cherchant partout tout ce qui est contenu dans tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, dit encore d'elle Valerius, visitant tous les lieux où s'étaient accomplies de saintes merveilles dans les différentes parties du monde, provinces, cités, montagnes et autres déserts qu'elle avait vus

signalés dans les livres, ayant soin d'aller partout dans des voyages qui durèrent de longues années, parcourant tout avec l'aide de Dieu, elle arriva enfin dans les contrées de l'Orient. »[5] L'Orient byzantin était riche en monuments, en églises splendides, en villes prospères et grouillantes, en vastes monastères, en souvenirs de toutes sortes de l'époque biblique et des origines chrétiennes. Antioche, Alexandrie, Jérusalem étaient de très grandes et de très belles cités. Justinien y avait fait construire de grands édifices et, non pas seulement là, mais dans des villes d'importance secondaire que nous énumère Procope dans le traité qu'il leur consacre. Le rhéteur Choirikos nous décrit aussi par exemple les belles églises de sa ville natale, Gaza.[6]

Aetheria alla à l'Est jusqu'à Charra, l'antique Harran où avait résidé Abraham. Infatigablement curieuse de souvenirs bibliques, elle demanda à l'évêque de la ville où se trouvait donc Our, la ville où était né le patriarche. Mais elle se heurtait là à une difficulté majeure. « L'endroit que vous demandez, ma fille, est à la dixième étape d'ici, à l'intérieur de la Perse… Maintenant les Romains n'y ont plus accès, toute cette région est occupée par les Perses. » (XX, 12.) Là commençait un autre empire.[7] L'empire perse des Sassanides était la seconde puissance du monde. Il dominait les terres allant de l'Euphrate à l'Indus. Sa capitale était un ensemble de sept villes situées sur le Tigre, non loin de l'antique Babylone et de l'actuelle Bagdad. On appelait l'ensemble en syriaque Mahoûzê ou Medhinâthâ, en arabe al-Madâ'in, c'est-à-dire simplement « les villes ». La principale était Ctésiphon. On voit encore sur les lieux les restes du palais royal qu'on appelle, en persan, le Tâq-e-Kesrâ, l'arc de Khosrô. La salle d'audience, large de 27 m, profonde de 42 m, haute de 37 m, était couverte d'une vaste voûte elliptique. Là, le roi des rois se montrait à son peuple.

Les jours d'audience, « la foule se pressait devant l'ouverture immense qui formait la porte de l'*apadâna* et bientôt la grande salle était pleine de monde. Le carreau y était couvert de tapis moelleux ; les murs également étaient cachés en partie sous des tapis et, là où ils se montraient à nu, sous des tableaux en mosaïque… Le trône était placé tout au fond, derrière le rideau, entouré des grands officiers et des autres dignitaires, qui se tenaient à la distance du rideau prescrite par l'étiquette. Une barrière séparait, sans doute, les courtisans et les grands de la foule. Soudain le rideau s'ouvre et le roi des rois se présente, assis sur son trône sur un coussin de brocart d'or, habillé d'une étoffe magnifique brodée d'or. La couronne revêtue d'or et d'argent et garnie de perles, incrustée de rubis et d'émeraudes, était suspendue au-dessus de sa tête à une chaîne d'or attachée au plafond, mais si mince qu'on ne la voyait pas à moins d'être tout près du trône. Quand on regardait de loin on croyait que la couronne reposait sur sa tête, mais en réalité elle était trop lourde pour qu'aucune tête humaine ait pu en supporter le poids, car elle pesait 91 kilos et demi. L'aspect de toute cette pompe, vue à travers un jour mystérieux qui s'infiltrait par les cent cinquante ouvertures, de douze à quinze centimètres de la voûte, impressionnait à tel point celui qui était présent pour la première fois à ce spectacle qu'involontairement il tombait à genoux. » (A. Christensen.)[8]

Les trésors des rois des rois sassanides étaient immenses et les auteurs arabes nous en ont donné des listes et fait des descriptions émerveillées, embellies encore par la tradition. On parlait d'un jeu d'échecs dont les pièces étaient formées de rubis et d'émeraudes, d'un jeu de tric-trac fait de corail et de turquoises. Leur trône était, écrit Thaâlibi, « fait d'ivoire et de bois de teck dont les plaques et les balustrades étaient d'argent et d'or. Sa longueur était de 180 coudées, sa

largeur de 130 et sa hauteur de 15. Sur les gradins se trouvaient des sièges de bois noir et d'ébène dont les cadres étaient d'or. Ce trône était surmonté d'un baldaquin fait d'or et de lapis-lazuli où étaient représentés le ciel et les étoiles, les signes du zodiaque et les sept climats ainsi que les rois en leurs différentes attitudes, soit dans le banquet, soit dans la bataille ou à la chasse. Il y avait aussi un mécanisme qui indiquait les heures du jour. Le trône lui-même était entièrement recouvert de quatre tapis de brocart broché d'or et orné de perles et de rubis et chacun de ces tapis se rapportait spécialement à l'une des saisons de l'année ».[9] Ce trône était peut-être en réalité une gigantesque horloge splendidement ornée.

L'armée était puissante. Les nobles formaient la principale force de choc, la cavalerie. Les chevaliers étaient recouverts de cuirasses très ajustées et formaient, ensemble, comme une masse de fer resplendissant au soleil. Derrière la cavalerie venaient les éléphants dont les barrissements, l'odeur et l'aspect terrible effrayaient l'ennemi, puis les fantassins, masse de paysans soumis au service militaire et de peu de valeur guerrière. Les corps auxiliaires, composés de cavaliers des peuples belliqueux soumis aux Iraniens ou de mercenaires, étaient de beaucoup les plus utiles.

Cette armée, réformée au VIe siècle pour lui donner une discipline très stricte, avait servi à combattre à toutes les frontières de l'Empire : au Turkestan, vers l'Inde, au Caucase, mais surtout en direction de l'Empire romain. En 531 était monté sur le trône iranien un vrai souverain, Khosrô, surnommé Anôsharwân, c'est-à-dire « à l'âme immortelle ». Il rétablit énergiquement l'ordre social que son père, ému de la misère du peuple, séduit par les idées du réformateur communiste Mazdak, avait quelque peu ébranlé. Il réforma l'armée et les finances, puis il envahit la Syrie romaine, prit

Antioche et la détruisit. Une paix de cinquante ans fut conclue en 561, mais elle dura à peine une dizaine d'années.

Les deux grands empires luttaient entre eux de façon acharnée pour la puissance. Mais ils représentaient aussi deux conceptions du monde, deux religions opposées. Le christianisme dominait à Byzance. La religion officielle de l'Iran était le mazdéisme fondé par Zarathoustra, religion basée sur l'opposition cosmique des principes bon et mauvais. L'homme doit se ranger du côté du Bien par ses bonnes pensées, ses bonnes paroles, ses bonnes actions. Mais d'autres religions étaient tolérées et même protégées et honorées. Les Mazdéens ne faisant pas de prosélytisme, les persécutions éphémères des autres religions avaient des causes non pas religieuses, mais avant tout politiques. Souvent les adeptes de ces religions se massacraient entre eux ou se dénonçaient mutuellement au gouvernement. Celui-ci craignait la collusion des chrétiens avec l'ennemi byzantin, non sans raison d'ailleurs. Mais, au Ve siècle, Constantinople ayant condamné l'hérésie nestorienne qui séparait trop catégoriquement les deux natures du Christ, les Nestoriens se réfugièrent en Iran. Adversaires acharnés de Byzance, ils y furent bien accueillis, y prospérèrent, conquirent peu à peu une grosse influence et firent de la Perse une base de départ pour l'évangélisation des pays asiatiques. On comprend que Cosmas, qui devait avoir au moins des sympathies pour le nestorianisme, présente « l'empire des Mages » comme « venant immédiatement à la suite de celui des Romains, car les Mages ont obtenu une certaine distinction auprès du Seigneur Christ, étant venus lui offrir hommage et adoration ; ce fut en terre romaine que fut d'abord diffusée la prédication chrétienne au temps des apôtres, mais, immédiatement après, elle fut étendue à la Perse par l'apôtre Thaddée. » (113 D.)[10] Les Juifs aussi étaient

bien accueillis en général et à l'abri des persécutions chrétiennes. C'est dans la Mésopotamie sassanide que les académies débordant d'activité intellectuelle au sein des grouillantes communautés juives couchèrent par écrit l'immense Talmud de Babylone. Le catholicos, grand métropolite de l'Eglise chrétienne d'Iran, comme le *resh-galoûta* ou exilarque, chef de la communauté juive, étaient des personnages considérables, dotés de grands pouvoirs sur leurs ouailles respectives. Ils prenaient rang parmi les hauts conseillers de l'Empire. Malgré quelques frictions et courtes flambées de persécution, dues le plus souvent à des excès de zèle prosélytique ou à des ingérences des autorités religieuses dans la haute politique, Nestoriens et Juifs étaient en Perse dans une situation relativement très favorable. Partout ailleurs dans le monde, ils regardaient vers elle comme vers une métropole secourable.

Aux yeux d'une portion importante de la population mondiale, Empire romain byzantin et Empire perse sassanide constituaient à eux deux l'ensemble de l'univers civilisé, « les deux yeux auxquels la divinité a confié la tâche d'illuminer le monde » comme écrivait un empereur perse au souverain byzantin. « Par ces deux grands empires, ajoutait-il, les peuplades turbulentes et belliqueuses sont contrôlées, la vie des hommes en général est organisée et gouvernée ».[11] Certes on savait vaguement qu'au-delà existaient de puissants empires jouissant d'une civilisation brillante et de richesses étonnantes : la Chine des Tang, les royaumes de l'Inde, de Birmanie, de l'Indonésie, l'empire khmer, le Japon… Mais c'était là le domaine du fabuleux, des pays de rêve dont on ignorait les mœurs, les institutions et l'histoire. Certes, des marchands comme Cosmas s'aventuraient jusqu'à Ceylan et jusqu'à l'Inde (d'où son surnom d'Indicopleustes, « celui qui a navigué vers

les Indes »), y recueillaient encore quelques données sur le monde d'au-delà. Mais il s'agissait comme d'une autre planète, sur la route d'ailleurs du Paradis terrestre situé au-delà de l'Océan oriental, une planète avec laquelle de temps à autre quelques hardis astronautes maintenaient des rapports distants. Il en venait d'ailleurs des marchandises précieuses, la soie en tout premier lieu et les épices, transportées surtout par des peuples barbares qui tenaient une vaste zone intermédiaire entre les deux mondes et monopolisaient presque leurs relations : les Turcs au nord, les Arabes au sud. Quand on en venait au domaine de ceux-ci, on abordait bien en un sens la fin d'un monde.

C'est dans cette direction que se dirigera peut-être notre voyageur imaginaire à la suite des pèlerins réels comme la moniale Aetheria. Au-delà de la Syrie et de la Palestine, on la mena vers un endroit où « les montagnes entre lesquelles nous avancions s'écartaient et formaient une vallée immense à perte de vue, tout à fait plate et extrêmement belle ; au-delà de la vallée apparaissait la sainte montagne de Dieu, le Sinaï » (§ 1, 1).[12] Cette montagne, qui se révélait quand on l'approchait partagée en plusieurs pics, les pèlerins entreprenaient de la gravir non sans mal. « C'est avec une peine extrême qu'on fait l'ascension de ces montagnes, car on ne les monte pas tout doucement en tournant et, comme on dit, en colimaçon, mais on monte tout droit, comme au long d'un mur, et il faut descendre tout droit ces montagnes l'une après l'autre jusqu'à ce qu'on arrive au pied même de celle du milieu qui est le Sinaï proprement dit. Et, ainsi donc, selon la volonté du Christ notre Dieu, aidée par les prières des saints qui nous accompagnaient, je marchais avec une grande peine parce que j'étais obligée de faire l'ascension à pied (il était absolument impossible de la faire à selle) ; pourtant je ne sentais pas ma peine et, si je ne

sentais pas ma peine, c’était que le désir que j’avais, selon la volonté de Dieu, je le voyais se réaliser. » (§ 3, 1-2.)[13] Au sommet, on trouvait « une église pas bien grande, mais d’une grande beauté » et les moines montraient aux pèlerins le panorama. « Nous voyions au-dessous de nous les montagnes que nous avions escaladées les premières avec peine ; comparées à la montagne du milieu sur laquelle nous nous tenions, elles avaient l’air de petites collines… L’Egypte et la Palestine, la mer Rouge, la mer Parthénienne qui va vers Alexandrie et enfin le pays des Saracènes qui s’étend à perte de vue, nous voyions tout cela à nos pieds, de là : on a peine à le croire… » (§ 3, 8.)[14]

Le pays des Saracènes… Peuple barbare et inquiétant. Les moines devaient entretenir quelques rapports avec eux. Une centaine d’années après Aetheria, la petite église avait été abandonnée ; elle était pour ainsi dire hantée. « Il est impossible à un homme, écrit Procope, de passer la nuit sur le sommet de la montagne, car on y entend toute la nuit des roulements de tonnerre et d’autres prodiges divins qui frappent de panique même le plus fort et le plus résolu des hommes. » C’était bien au-dessous que Justinien avait bâti une belle église à la Mère de Dieu et aussi un puissant fort, tenu par une importante garnison, « de sorte que les barbares saracènes ne puissent pas, tirant parti du fait que la région est déserte, se servir du lieu comme d’une base pour envahir dans le plus grand secret les districts voisins de la Palestine ».[15] Quels étaient ces hommes qu’on redoutait tant et qui habitaient ce pays désolé, aux confins du monde civilisé ?

CHAPITRE II

Présentation d'une terre

Ceux qu'on appelait alors en grec Sarakênoi, en latin Saraceni, ce qui nous a donné le mot français Sarrasins, étaient auparavant appelés Arabes scénites, les Arabes qui vivent sous la tente (en grec *skênê*). Ils s'appelaient eux-mêmes Arabes tout simplement. Depuis des temps immémoriaux, ils habitaient cette terre aride et nul n'avait le souvenir que jamais quelque autre peuple les y eût précédés.

Terre immense, grande comme le tiers de l'Europe ou presque. Mais la population y est très peu nombreuse. La rareté des précipitations a fait d'une grande partie du territoire un désert. Dans certains cantons, il peut ne pas pleuvoir pendant dix ans d'affilée. D'immenses régions sont couvertes de dunes dont la hauteur peut atteindre 200 mètres et la longueur plusieurs kilomètres. Une de ces régions, le Rab al-khâlî est aussi vaste que la France ; une autre, plus au nord, le grand Nefoud, atteint encore 70 000 km^2. Ailleurs on trouve des champs de lave d'une grande étendue, vestiges d'une activité volcanique plus ou moins ancienne.

Les lits de rivière (*wâdi*) sont le témoignage d'une

époque plus humide. Mais, depuis l’époque historique au moins, ils sont à sec la plupart du temps. Parfois quelques mares les jalonnent. Mais des pluies inattendues les transforment quelquefois pour un court laps de temps en torrents impétueux. Ces « inondations », comme disent les Arabes, causent des désastres épouvantables. Pourtant l’eau subsiste. Elle s’infiltre dans le sol. On va la chercher au moyen de puits au plus profond de la terre. L’un d’eux atteindrait 170 mètres de profondeur. Les Arabes ont développé toute une science des puits, flairant à une petite profondeur un point d’eau ensablé. Parfois l’eau surgit en source. On voit alors apparaître une oasis dont la verte végétation tranche sur le désert environnant. Ailleurs aussi, surtout dans les plaines côtières, les *tihâma*, où les pluies sont plus fréquentes, les lits inférieurs des *wâdi* conservent suffisamment d’eau pour permettre quelques cultures. Même dans les zones désertiques d’ailleurs, l’averse soudaine fait surgir en quelques heures des fleurs et des herbes sauvages.

Le pays impose le genre de vie. Si la dominance dans la péninsule revient au désert, le genre de vie qui s’impose en connexion est le nomadisme pastoral. Les habitants de ces régions au cours du IIe millénaire avant l’ère chrétienne domestiquèrent le chameau. On sait l’adaptation de cet animal au désert. Désormais les petits groupes de nomades (*Badw* en arabe, d’où notre « Bédouin ») suivirent le chameau qui assurait leur subsistance. L’Arabe, a dit Sprenger, est le parasite du chameau. Au « printemps », quand la pluie tombe, tous affluent, poussant leurs bêtes, vers les régions que l’eau du ciel a rendues verdoyantes. Ce sont des jours de liesse où bêtes et gens s’empiffrent en vue des périodes de disette à venir. Des petits groupes s’égaillent pour profiter de cette manne. Puis la sécheresse revient et les groupes humains se concentrent autour

des points d’eau permanents où subsistent des arbres, des arbustes et des buissons.

Ailleurs on fait pousser quelques céréales. Mais, dans les oasis, une petite population de sédentaires cultive le palmier-dattier, l’arbre des arbres, dont, non seulement les fruits, mais tous les éléments sont utilisés jusqu’au bout, « la tante et la mère des Arabes », comme on disait, fournissant la seule nourriture solide (le lait de chamelle la complétant) à la masse des misérables Bédouins.

Tous ces éléments de la population devaient vivre en symbiose, car ils avaient besoin les uns des autres : cultivateurs des palmeraies ou des quelques régions à céréales, à fruits et légumes, Bédouins éleveurs de chameaux de la steppe ou du désert, paysans et citadins des régions avoisinantes. Les chameliers devaient à leur monture rapide une supériorité militaire qui entraînait pratiquement la domination sur les sédentaires, surtout sur ceux des oasis isolées au milieu de l’Océan désertique, domaine du nomade. Un peu partout dans cette situation, les cultivateurs ont acheté leur protection aux pasteurs, par des services ou par des prestations. C’est ce qu’on appelle actuellement dans certains domaines arabes, avec un humour un peu noir, la *khowwa*, l’impôt de fraternité.

Un autre type de relation pacifique entre ces populations était le commerce. Le chameau, vaisseau du désert, permet de traverser ces vastes étendues. Il peut porter jusqu’à 200 kilos et couvrir 100 kilomètres en un jour ; il est capable de marcher jusqu’à vingt jours sans eau par une chaleur de l’ordre de 50° si on lui procure un peu de fourrage ; sinon il peut marcher quand même jusqu’à cinq jours avant de mourir. Les caravanes pouvaient relier entre elles les zones civilisées de l’Arabie du Sud et du Croissant Fertile, charriant les marchandises qu’elles produisaient et aussi celles qu’on y

apportait en transit, venues de l'Inde, de l'Afrique Orientale et de l'Extrême-Orient d'un côté, de tout le monde méditerranéen de l'autre. Les Bédouins se faisaient payer le passage du territoire qu'ils contrôlaient à moins qu'un Etat fort ait pu assurer militairement la protection de la caravane. Sur une échelle territoriale plus restreinte, des échanges se faisaient naturellement entre nomades et sédentaires quand ce ne serait que pour permettre une alimentation où se mêleraient le lait des nomades et les dattes des sédentaires. Il s'était constitué une série de marchés, de foires qui prenaient parfois un caractère permanent autour d'une source ou d'un sanctuaire. Il y avait ainsi des cités disséminées dans le désert en plus de celles qui, plus naturellement, se constituaient dans les oasis. C'étaient des agglomérations de commerçants, d'artisans et, si le terrain le permettait, de paysans, avec aussi des chefs de tribus nomades qui contrôlaient de là, au sein d'un luxe relatif et avec une suite plus ou moins nombreuse, leurs contribules errants.

C'est que, dans ces cités et aussi dans les oasis et les steppes cultivées, se maintenaient les structures sociales propres à la vie du désert. Des petits groupes humains, dont la dimension était imposée par les nécessités vitales et que l'on peut appeler clans ou sous-tribus, étaient les cellules de base. Des clans qui se reconnaissaient à tort ou à raison une certaine parenté formaient une tribu. Chaque tribu avait son ancêtre éponyme. Les idéologues ou les politiques du désert constituaient des généalogies où les liens de parenté supposés à ces ancêtres reflétaient les relations plus ou moins étroites des groupes qui portaient leur nom.

Ces relations pouvaient être pacifiques. Mais, dans l'atroce misère où se débattaient si souvent les groupes arabes, la tentation était grande de s'emparer par la force des richesses (bien relatives le plus souvent) de ceux que le destin avait un

peu plus favorisés. On se livrait ainsi à un *ghazou*, une *ghazwa* (français razzia) dont les règles étaient codifiées par l'usage. On raflait les biens sans causer de mort d'homme autant qu'il était possible. C'est que l'homicide entraînait des conséquences graves selon la loi non écrite du désert. Aucun droit abstrait n'enserrait en effet dans ses paragraphes les libres Arabes, aucun Etat n'existait pour imposer avec l'appui d'une force de police des règles qu'il aurait édictées. La seule protection de la vie de chacun était la certitude, que donnait la coutume, qu'elle serait chèrement payée. Sang pour sang, vie pour vie. Une honte ineffaçable s'attacherait au vengeur désigné par les usages qui laisserait vivre un homicide. La vendetta, en arabe *tha'r*, est un des piliers de la société bédouine.

Celle-ci est basée en principe sur l'égalité. Chaque membre de la tribu est égal à chacun des autres. Tout groupe se choisit bien un chef, *sayyid*. Mais son autorité dépend strictement de son prestige personnel. Il doit veiller à chaque instant à maintenir celui-ci intact. Il en va de son rang. Aussi doit-il déborder de qualités, se conserver une clientèle par ses largesses et par son affabilité, faire preuve de modération en toutes circonstances, suivre la volonté secrète de ceux qu'il entend commander et pourtant faire preuve de vaillance et d'autorité. Et, à la réunion générale du clan, le veto d'un seul pouvait remettre en question une décision importante. Pourtant tous ne sont pas égaux à strictement parler. Certains clans se sont enrichis par la razzia, par le commerce, le prélèvement de redevances sur les sédentaires ou même sur d'autres nomades. Des personnalités même d'un clan donné ont acquis à certains moments une fortune personnelle. Il y a donc des riches et des pauvres. Mais il suffit d'une période de sécheresse ou d'une péripétie guerrière pour ramener brutalement l'égalité dans la misère. Avec ces richesses provisoires, certains entretenaient

des esclaves : étrangers achetés, captifs pris au cours des razzias, débiteurs insolvables. Mais les conditions de la vie nomade se prêtaient mal à un assujettissement permanent, surveillé, organisé comme chez les sédentaires. Aussi affranchissait-on souvent ces esclaves. Les affranchis (*mawlâ*) demeuraient des « clients » de leur ancien maître. Certaines tribus ou certains clans méprisés par les autres étaient aussi dans une situation inférieure, par exemple les tribus de forgerons, peut-être vestiges d'une population ancienne d'une autre origine.

Ammien Marcellin, au IVe siècle, dit des Sarrasins : « L'union de l'homme et de la femme (pour eux) n'est qu'un contrat de louage ; pour toute forme matrimoniale, l'épouse, fiancée à prix fait et à temps, apporte en manière de dot une lance et une tente à son mari, se tenant prête, le terme expiré, à le quitter au moindre signe. On ne saurait dire avec quelle fureur, dans cette nation, les deux sexes s'abandonnent à l'amour… »[16] La description est sans doute exagérée. En gros, la femme semble avoir eu un rôle moins effacé chez les nomades que ce ne fut le cas chez les sédentaires et qu'il est advenu après l'Islam.

Dans cette société brutale et mobile, les arts n'ont guère de place, à une exception près : l'art de la parole. Les Arabes admiraient les hommes éloquents, ceux qui savaient donner une répartie fine à un argument embarrassant, ceux qui savaient faire adopter leur avis dans les discussions au conseil de la tribu ou du clan. Les sages arabes étaient réputés. Mais la poésie était encore plus estimée. Le poète est un personnage marquant, redouté, qu'on suppose inspiré par un esprit. Il chante comme partout ses amours, ses deuils, ses joies et ses tristesses et la beauté sauvage de sa rude patrie. Tout un art poétique est déjà constitué. Par exemple, l'attendrissement sur

les vestiges du campement abandonné par la bien-aimée et ses gens est de rigueur. Mais le poète est surtout utilisé comme propagandiste ; c'est le journaliste du désert. Des joutes oratoires sont organisées — souvent à l'occasion des grandes foires — où l'on vante sa tribu et où l'on vilipende, on ridiculise la tribu ennemie. L'attaque et la réplique doivent être dans le même mètre et avec la même rime. La satire qui glisse vite à l'invective assez peu spirituelle en général et le panégyrique ou le poème de jactance qui tourne aisément à la flagornerie et à la rodomontade sont parmi les genres poétiques les plus cultivés.

La religion préoccupait assez peu, semble-t-il, les Bédouins. C'étaient des réalistes peu imaginatifs. Ils croyaient la terre peuplée d'esprits, les *djinns*, souvent invisibles, mais se manifestant aussi sous des formes animales. Les morts étaient censés poursuivre une existence déchue et fantomatique. On leur faisait des offrandes et on élevait sur leurs tombes des stèles et des tas de pierres. Certains arbres et certaines pierres (particulièrement des météorites et celles dont l'apparence se rapprochait de la forme humaine) étaient le siège d'esprits et de divinités. Des divinités résidaient au ciel et étaient même des astres. Certaines étaient considérées comme d'anciens sages divinisés. La liste de ces êtres divins et surtout l'importance attribuée à chacun variaient selon les tribus. Mais on retrouvait d'un bout à l'autre de la péninsule les plus importants. Il en était surtout ainsi d'Allah, « le dieu, la divinité », personnification du monde divin sous sa forme la plus haute, créateur de l'Univers et gardien de la foi jurée. Au Hedjâz, trois déesses étaient mises en vedette comme « filles d'Allah ». Il y avait d'abord Allât, déjà signalée par Hérodote sous le nom d'Alilat, dont le nom signifie « la déesse » tout simplement et qui personnifiait peut-être un des aspects de Vénus, l'étoile du

matin. Mais les Arabes hellénisés l'identifiaient à Athéna. Puis venait 'Ozzâ, « la très puissante », que d'autres sources identifient à Vénus. La troisième était Manât, qui tenait des ciseaux pour couper les fils des destins, déesse du sort qu'on adorait dans un sanctuaire au bord de la mer. A Mekka, le grand dieu était Hobal, idole en cornaline rouge.

Certains lieux où la présence de la divinité s'était marquée d'une façon ou d'une autre devenaient sacrés. On en fixait les limites et, à l'intérieur de celles-ci, aucun être vivant ne devait être détruit. C'étaient donc des lieux d'asile où les gens poursuivis par un vengeur pouvaient se réfugier. Des familles sacerdotales en avaient la garde. On rendait hommage à la divinité par des offrandes et des sacrifices d'animaux et parfois peut-être d'humains. Certains sanctuaires étaient le but de pèlerinages (*hajj*) où s'accomplissaient des rites divers. En particulier, on faisait cérémonieusement des tournées autour de l'objet sacré. Des interdits devaient être observés pendant ces rites, par exemple souvent l'abstention de rapports sexuels. Le tabou du sang était particulièrement répandu. Les garçons étaient circoncis solennellement. Les Arabes pratiquaient la divination par le vol des oiseaux ou par la direction que prenaient les animaux. Ils sollicitaient des oracles des dieux au moyen de flèches. Des ordalies pouvaient être pratiquées pour découvrir la vérité. La magie était en usage. On craignait le mauvais œil dont on se protégeait par des amulettes.

En réalité, les membres de ces tribus dispersées, errantes, faméliques, terriblement anarchiques cherchaient à se conformer à un idéal moral qui leur était propre et dans la formation duquel la religion ne jouait aucun rôle. L'homme modèle était doué au plus haut point de la qualité qu'on appelait *morouwa*, c'est-à-dire étymologiquement « virilité ». Elle comportait le courage, l'endurance, la fidélité à son groupe

et à ses obligations sociales, la générosité, l'hospitalité. Le sentiment qui le poussait à se conformer à cet idéal était celui de l'honneur (*'ird*). Les infractions au code moral du désert exposaient à l'injure et, par là, à la perte de l'honneur. On a pu dire et démontrer que le sens de l'honneur se substituait chez les Arabes à beaucoup des fonctions ordinaires de la religion. Ainsi tous ces idéaux, ces forces organisatrices de la vie sociale et personnelle ne faisaient aucun appel à l'au-delà. Ils aboutissaient tous à l'homme. L'homme était la valeur suprême pour l'homme. Mais il s'agit de l'homme social, de l'homme intégré dans son clan et dans sa tribu. C'est pourquoi W. Montgomery Watt appelle cette conception un « humanisme tribal » et ce terme paraît heureux. L'homme n'est limité dans son activité, dans sa puissance éventuelle, que par ce qui appartient au destin aveugle (*dahr*). Certes celui-ci est impitoyable, le destin de l'homme est tragique, on ne peut échapper quelque peu à une conception foncièrement pessimiste de la vie qu'en se hâtant de jouir des plaisirs violents mais fugitifs qu'elle nous offre. Cependant l'activité humaine peut dans une certaine mesure permettre d'aménager mieux ce que nous concède le destin. Le Bédouin peut être superstitieux, mais il est réaliste et la rude vie au désert l'a prédisposé moins à la méditation sur l'infini, comme on l'a gratuitement supposé jadis, qu'à une exacte appréciation de sa force et de son impuissance.

Des auteurs attachés au dénigrement systématique des Arabes (c'est là une manie très répandue, assez paradoxalement, chez les arabisants) ont qualifié de barbare cette société. Des Arabes s'en sont offusqués et ont mis en relief les éléments de régulation de la vie sociale qu'elle comportait, l'intérêt de sa production intellectuelle. Tout dépend évidemment de ce qu'on appelle barbare. Les Arabes

ne vivaient certainement pas dans un état d’anarchie totale pour la bonne raison qu’un tel état n’a jamais existé nulle part. Mais il faut convenir que les règles non écrites qu’ils suivaient étaient l’objet de beaucoup d’infractions et que, dans le domaine de la culture matérielle, leur niveau était très bas. La poésie pas plus que les arts plastiques ne sont un indice de développement culturel au sens que les ethnologues attachent à ce terme. Naturellement, ce bas niveau dans l’échelle des civilisations n’implique aucune infériorité congénitale et héréditaire ; il vient de la situation sociale de l’époque, dans le cadre des conditions naturelles extrêmement mauvaises de la péninsule arabe. La faim n’est jamais bonne conseillère et les Arabes avaient souvent faim. D’où chez quelques-unes de leurs tribus, dans certaines conditions, des excès de sauvagerie qui frappaient l’imagination. Au IVe siècle, Ammien Marcellin, honnête soldat d’origine syrienne, est épouvanté par ce peuple « que je ne nous souhaite, dit-il, ni pour amis, ni pour ennemis ». Il raconte une histoire caractéristique à leur sujet. En 378 de l’ère chrétienne, une forte troupe de Goths, grossie de contingents alains et huns, marchait sur Constantinople, après avoir vaincu l’armée romaine devant Andrinople. Les principaux généraux romains et l’empereur Valens lui-même avaient péri. La situation était critique au plus haut point. C’est alors qu’une troupe de Sarrasins au service de l’Empire attaqua les Barbares occidentaux. La bataille était incertaine. « Mais, écrit Ammien, la troupe orientale prit avantage d’un événement qu’on n’avait jamais vu auparavant. Il en sortit un homme aux longs cheveux, entièrement nu, à l’exception d’un cache-sexe, poussant des cris rauques et lugubres qui, le poignard dégainé, se lança au milieu de l’armée des Goths. Ayant tué un homme, il appliqua ses lèvres à sa gorge et suça le sang qui coulait. Les Barbares, épouvantés par ce spectacle étrange et monstrueux,

ne montrèrent plus la fougue habituelle dans leurs tentatives, mais avancèrent désormais à pas hésitants. »[17]

Au-delà du pays des Saracènes, vers le sud de ce que nous appelons l'Arabie, on atteignait un pays qui fait géographiquement partie de la même péninsule, mais qui, à bien des égards, est tout différent. C'était ce que les Anciens appelaient l'Arabie heureuse proprement dite quoique leurs théories géographiques les aient amenés à y englober une bonne partie de la péninsule désertique. Mais ils parlent des habitants du sud du pays avec de tout autres accents que des misérables Sarrasins. Le même Ammien décrit ainsi la région :

« Les Parthes sont voisins vers l'est et le sud (telles étaient les conceptions géographiques de l'époque) des Arabes heureux (*Arabes beati*), ainsi appelés parce qu'ils sont riches en végétaux et en troupeaux, en palmiers et en parfums de toutes sortes. Une grande partie de leur pays est baignée à droite par la mer Rouge, à gauche ils sont bornés par la mer Persique : aussi ils bénéficient des richesses des deux éléments. Il y a là beaucoup de mouillages et de ports à l'abri, des places de commerce nombreuses à se toucher et plusieurs splendides et riches résidences royales, des sources très saines d'eaux naturellement chaudes, une multitude manifeste de rivières et de fleuves. Enfin le climat y est si salutaire que, pour l'observateur objectif, il ne semble rien manquer à ce peuple pour être parfaitement heureux. Il possède en quantité des villes intérieures et maritimes, des vallées et des champs fertiles. » (XXIII, 6, 45-47.)[18]

C'est que le pays lui-même est tout différent. Les montagnes du sud de l'Arabie sont atteintes par les moussons de l'océan Indien. Les pluies régulières permettent à ces régions d'être convenablement arrosées. L'eau, canalisée

depuis très longtemps par un système d'irrigation savant, a permis à l'agriculture de prospérer grâce aussi à l'aménagement des champs en terrasse. Outre les céréales, les fruits, les légumes, la vigne destinés à l'alimentation de la population, l'Arabie du Sud voyait pousser aussi, sur la côte de l'océan Indien, des arbres à myrrhe et à encens. Avec d'autres parfums et aromates qu'elle produisait, c'était là une source de richesse considérable. En effet, le monde méditerranéen faisait une consommation énorme de ces produits, pour le culte surtout, mais aussi pour la toilette, la cuisine et d'autres manifestations de luxe. De plus, pendant longtemps on transborda en Arabie du Sud les produits venus d'une part de l'Inde et d'autre part de l'Afrique Orientale. Sur les marchés du pays, par exemple le grand port de Muza, on voyait les perles du golfe Persique, l'ivoire, la soie, le coton, les toiles, le riz et surtout le poivre de l'Inde, les esclaves, les singes, l'ivoire, l'or et les plumes d'autruche de l'Afrique Orientale, sans parler des produits locaux et des produits méditerranéens envoyés en échange. Ces marchandises étaient acheminées vers le nord par caravanes. Les Sudarabiques étaient d'actifs commerçants. On a trouvé des inscriptions gravées par eux en Egypte, à Délos, en Mésopotamie.

Depuis une époque que les discussions savantes actuelles essayent de préciser, au moins depuis le VIIIe siècle avant J.-C. sans doute, les Sudarabiques, qui ne se dénommaient pas eux-mêmes Arabes et qui parlaient une langue parente de l'arabe, mais non identique, étaient arrivés à un stade de civilisation sédentaire et même urbaine, fondée sur cette agriculture et sur ce commerce. Ils avaient constitué des Etats qu'on appelait Saba, Ma'în, Qatabân, le Hadramout, Awsân. Chacun de ces Etats était dirigé par une tribu dominante et privilégiée. C'étaient, pendant une certaine

période au moins, des monarchies parlementaires. Il y avait des rois et des assemblées délibérantes. Les décisions étaient prises par exemple « par le roi de Ma‘în et par Ma‘în ». Tous ces Etats se heurtaient ou s'alliaient avec d'innombrables péripéties que nous connaissons et que nous situons fort mal. En tout cas, le développement des civilisations méditerranéennes accrut par contrecoup la richesse de leurs fournisseurs sudarabiques. Artémidore d'Ephèse, vers 100 avant notre ère, vante le luxe des Sabéens, leur ameublement somptueux, leur vaisselle d'or et d'argent, leurs habitations aux portes, aux murs, aux toits garnis d'or, d'argent, d'ivoire et de pierres précieuses. On n'a pu que tout récemment entreprendre des fouilles pour essayer de vérifier et d'enrichir ces données. Les Américains ont commencé à fouiller Timna‘, la capitale du royaume de Qatabân, ville riche de 65 temples selon Pline. La porte sud de la ville était flanquée de deux tours massives faites de blocs de pierre brute dont certains mesuraient jusqu'à 2,40 m sur 0,60 m. Derrière la porte, il y avait une place avec des bancs de pierre, où peut-être siégaient

tous les Anciens

Qui le soir sont assis au temple et délibèrent.

Non loin de là, les fouilleurs dégagèrent deux maisons. L'une avait sa façade décorée de deux statues de bronze d'un type tout à fait hellénistique. Il s'agissait de deux lionnes symétriques portant chacune un enfant joufflu et souriant. Ce groupe semble avoir été moulé en bronze d'après un plâtre alexandrin qui représentait les Dioscures. Les Américains ont aussi fouillé l'ancienne ville sabéenne de Mâreb ou plutôt le

grand temple qui en était sans doute le principal monument et dont les vestiges avaient déjà été vus par les voyageurs. Ce temple du grand dieu sabéen Almaqah s’appelait Awwâm. Il comprenait une vaste enceinte ovale, sans doute haute de près de 10 mètres, longue de 100 m environ et large de 75 m, puis un portique compliqué et des bâtiments juxtaposés qui s’achevaient par une rangée de huit colonnes. Le portique est décoré en partie, à l’intérieur, de fausses fenêtres de pierre imitant un treillis.

Les Sudarabiques, on le savait déjà et ces découvertes l’ont confirmé, étaient des maîtres en architecture et la structure de leurs palais monumentaux se reflète encore aujourd’hui dans les hautes maisons yéménites à nombreux étages. Ils avaient construit des installations hydrauliques perfectionnées. Les plus célèbres dans la tradition arabe du nord se trouvaient justement aux environs de Mâreb et on en voit encore des restes impressionnants : trois grands barrages avec des pans de murs hauts de 15 m encore debout.

Ces « Arabes heureux » jouissaient donc d’une civilisation très élevée. Cela se reflète encore dans leurs arts plastiques. A côté de certaines œuvres d’une facture maladroite, on trouve par exemple des statues de lignes stylisées montrant une grande maîtrise et une inspiration originale. Beaucoup d’œuvres, on l’a déjà vu, ont été inspirées par l’art hellénistique et romain quand ce ne sont pas des copies ou même des importations. L’influence de l’Inde se décèle aussi sur quelques pièces. Les objets de luxe parfois en albâtre sont souvent d’une élégance raffinée. L’écriture sudarabique, elle-même, est une œuvre d’art par l’élégante et rigoureuse régularité de ses caractères, quadrangulaires le plus souvent, plus tard assouplis en incurvations et ornés de fioritures un peu décadentes. On écrivait beaucoup en Arabie

du Sud. On a relevé, retrouvé ou dégagé des milliers d’inscriptions, pour la plupart textes juridiques, administratifs ou religieux. Sans nul doute, il y avait aussi une littérature écrite sur papyrus ou sur parchemin. Rien, malheureusement, n’en a subsisté.

Par contraste encore avec le pays des Saracènes, le culte était très développé. Des temples nombreux et riches étaient administrés par une classe de prêtres dont le rôle social était très important. Le culte consistait en offrandes de parfums et en sacrifices d’animaux, en prières et en pèlerinages pendant lesquels les relations sexuelles étaient prohibées. Quand on enfreignait une des nombreuses prescriptions concernant le pur et l’impur, on devait se racheter par une amende et par une confession publique rédigée sur des tablettes de bronze qui étaient exposées dans le temple. Les morts étaient enterrés, accompagnés de vaisselle et d’objets familiers. Des stèles ou des statues funéraires représentaient le défunt stylisé. Peut-être lui faisait-on des libations.

Les Sudarabiques adoraient de très nombreux dieux et déesses. La prééminence appartenait à ‘Athtar, un dieu qui personnifiait la planète Vénus (alors que ses correspondants sémitiques du Nord, Astarté, Ishtar, étaient des déesses) et aux dieux lunaires, Almaqah en Saba, Wadd (c’est-à-dire sans doute « amour ») en Ma‘în, ‘Amm (c’est-à-dire « beau-père ») en Qatabân, Sîn au Hadramout. Le soleil était personnifié par une déesse qui s’appelait, comme l’astre lui-même, Shams. Les dieux prenaient des appellations diverses suivant le sanctuaire dans lequel ils étaient adorés et aussi les qualificatifs qui les désignaient servaient à différencier des aspects multiples d’une même divinité. Chacun de ces aspects avait sans doute ses dévots.

Le contraste est grand entre ces Sudarabiques

sédentaires, civilisés, vivant dans le luxe et l'opulence, peuplant des Etats organisés au mécanisme complexe, avec assurément une bureaucratie bien constituée, et les Arabes ou Saracènes, ensemble de tribus errantes, aux mœurs frustes et par moment sauvages, dénués d'à peu près tout bien matériel, faméliques et libres. Les premiers employaient les seconds comme mercenaires, dans des troupes auxiliaires. Chaque Etat avait « ses Bédouins ». Cependant, ils se reconnaissaient peut-être dès une époque ancienne, comme plus tard, une parenté très lointaine. Certaines tribus du Nord se déclaraient, à tort ou à raison, venues de la zone cultivée du Sud.

Après le triomphe de l'Islam que menait un Saracène, les Sudarabiques furent rapidement arabisés et tous les habitants de la péninsule partirent ensemble à la conquête de l'Univers. Mais la mémoire de leur brillante civilisation ne périt pas tout de suite. Les Yéménites formaient dans les rangs musulmans un parti luttant avec acharnement contre les Arabes du Nord. La connaissance de la vieille langue et de la vieille écriture subsista pendant quelques siècles chez certains. On célébra les fastes d'avant l'Islam en vers nostalgiques sur le thème : Où sont les neiges d'antan ? On décrivit les splendeurs des anciens palais royaux. Un cycle de légendes se forma sur la gloire des anciens rois, transmettant des faits historiques, en les déformant et en les exagérant. C'est ainsi qu'un roi, Shammar, qui effectivement fut un conquérant à l'échelle de l'Arabie se voyait attribuer des incursions jusqu'en Chine dont témoignerait le nom de la ville de Samarkand, qu'il aurait fondée. Des intellectuels et des petits seigneurs du Yémen jusqu'à une époque assez tardive développèrent une espèce de nationalisme sudarabique qui allait jusqu'au blasphème lorsqu'ils minimisaient dans leurs vers l'importance du prophète, Arabe du Nord, et de son message. Mais revenons

aux temps qui précédèrent ce prophète.

Les Arabes se sont représentés volontiers l'Arabie, berceau de leur religion et de leur Empire, comme un monde à peu près isolé, germe dur et pur au milieu d'un humus putride, dont devait surgir l'arbre immense du monde musulman. Rien n'est plus faux que cette vision des choses. Assurément, l'Arabie était difficilement pénétrable, à l'étranger. Mais des caravanes la sillonnaient, des marchands s'y engageaient, d'autres aussi parfois. Malgré les difficultés et les souffrances endurées, à plusieurs reprises, des armées s'enfoncèrent loin dans l'intérieur de l'Arabie. Dès le VIe siècle avant J.-C., le roi de Babylonie, Nabonide, était parvenu jusqu'à Médine (*Yatribu*) et avait établi sa résidence, pour quelques années, à Taymâ au Hedjâz. Le roi séleucide Antiochos III avait soumis Gerrha du côté de Bahreïn. Pline mentionne des colonies grecques disparues, Aréthuse, Larissa, Chalcis, apparemment vers le sud de la péninsule. En 25-24 avant J.-C., le préfet de l'Egypte romaine, Aelius Gallus, sur l'ordre d'Auguste, s'enfonça jusqu'au Yémen.

Dans l'autre sens les Arabes émigraient beaucoup. Il y en avait à Athènes. Leur pression sur les pays du Croissant Fertile et sur l'Egypte les firent depuis très longtemps s'établir là en nombre, en adoptant la langue et les mœurs du pays. Dès 401 avant J.-C., Xénophon appelle Arabie le nord de la Mésopotamie et ainsi s'appelait depuis longtemps la partie de l'Egypte entre le Nil et la mer Rouge. Au sud de la mer Morte, le royaume arabe de Nabatène (qui devint en 106 la *Provincia Arabia*) avait pour langues un dialecte araméen et le grec. De même les dynasties arabes de Chalcis en Coelé-Syrie, d'Emèse (*Homs*), d'Edesse, de Palmyre. L'empereur romain Elagabal (218-222), grand prêtre de Homs à l'origine, était un arabe

comme son successeur Philippe l'Arabe (244-249) qui célébra les fêtes du millénaire de Rome, comme Zénobie de Palmyre qui prit le titre d'Augusta en 270.

Tous ces Arabes de la zone marginale du désert étaient plus ou moins profondément aramaïsés et hellénisés. Plus tard, ils devinrent chrétiens, fournirent des évêques et des prêtres. Un certain Gessios de la ville de Gea en Arabie Pétrée fut un médecin célèbre sous l'empereur Zénon (474-491).

L'Arabie était un objet d'étude. Un nommé Ouranios écrivit, peut-être au premier siècle avant J.-C., des *Arabica* qui comportaient au moins cinq livres. Un autre « arabisant » nommé Glaukos écrivit une *Archéologie arabe* en quatre livres à une date indéterminée. Au IIe siècle, le grand géographe Ptolémée à Alexandrie peut disposer d'assez de renseignements de toutes sources pour dresser une carte de l'Arabie avec des coordonnées relativement assez exactes.

On comprend que l'Arabie était pénétrée d'influences étrangères, hellénistiques au premier chef. Que les Etats civilisés d'Arabie du Sud — qui se servaient de monnaies à la chouette d'Athènes — l'aient été, nul n'en doute. Et une statuette trouvée récemment au Oman est de pure facture indienne. Mais l'Arabie centrale elle-même était fortement atteinte. Les relations étaient constantes, fût-ce par intermédiaires, avec les Arabes assimilés du pourtour, avec les Arabes civilisés du sud et, à travers eux, les idées, les mœurs, les objets du monde extérieur parvenaient jusque là, quitte à être triés, adaptés, transformés. Le témoignage le plus éloquent nous en est sans doute donné par la langue arabe qui, dès avant l'Islam, était pénétrée de mots étrangers, en général passés par l'araméen, profondément adaptés jusqu'à ne plus pouvoir se distinguer du vieux fond de la langue.

Le VIe siècle fut au Moyen-Orient une époque mouvementée. Les deux grands empires byzantin et sassanide luttaient entre eux, on l'a vu. Ils se disputaient l'hégémonie économique mondiale et ce qui devait l'assurer, le contrôle des routes amenant en Occident les produits de Chine et d'Extrême-Orient, avant tout la soie. Les Byzantins ne perdaient d'ailleurs pas l'espoir de consolider leur suprématie en reconquérant la Mésopotamie, jadis romaine sous Trajan, et l'Arménie. A l'inverse, les Perses, aux jours de confiance, voulaient reconstituer l'empire de Darius en reprenant aux Romains la Syrie et l'Egypte. Il y avait eu la guerre de 502 à 505 sous le roi des rois réformateur Kawâdh. Il la reprit en 527 à propos des affaires du Caucase. Elle fut continuée par son fils Khosrô qui proposa en 532 à Justinien un traité de paix éternelle. Mais la guerre reprit en 540, Antioche fut prise par Khosrô. Après des contre-attaques de Bélisaire, on signa un armistice en 545. Il fut renouvelé jusqu'à la conclusion d'une paix de 50 ans en 562. Mais la guerre reprit dès 572, on verra pourquoi.

Les deux empires, séparés en partie par le désert syrien où nomadisaient les Saracènes, s'efforçaient de s'assurer le concours de ceux-ci. Depuis fort longtemps, les tribus faméliques de l'Arabie regardaient avec envie les terres fertiles de Syrie et de Mésopotamie. Elles s'y infiltraient pacifiquement et se sédentarisaient. Mais si les Etats qui contrôlaient le pays cultivé étaient un tant soit peu affaiblis, elles se montraient plus agressives et allaient jusqu'à s'emparer du pouvoir politique. Ainsi s'expliquent peut-être bien des mouvements de population depuis une époque lointaine. Les Arabes émigrés jadis dans ces terres du Nord s'étaient assimilés culturellement aux sédentaires au bout de peu de générations. Ils avaient adopté leurs cultes, leurs mœurs et leur

langue courante, l'araméen. Au VIe siècle, les conditions sont assez différentes. Depuis peut-être un ou deux siècles déjà, pour des raisons que nous discernons mal, les tribus arabes du désert semblent s'infiltrer de façon de plus en plus massive et cohérente, en groupes organisés, dans les zones cultivées qui bordent leur domaine : Syrie-Palestine et Mésopotamie au nord, Saba et Hadramout au sud. Prenant acte de ce phénomène, voulant le canaliser et l'utiliser, les deux grands empires veulent s'assurer de façon permanente des troupes saracènes auxiliaires. Les Sassanides, les premiers, avaient fait des chefs d'une famille arabe du désert, les Banou Lakhm, de la tribu de Tanoukh, les rois d'un Etat vassal. Leurs ancêtres semblent avoir été en bons termes avec les Romains et nous possédons une inscription d'un d'entre eux, la plus ancienne inscription de langue arabe, datée de 328 de l'ère chrétienne, placée sur son tombeau, tout près d'un poste romain de la frontière syrienne. Il y est qualifié de « roi de tous les Arabes ». Mais les descendants de cet Imrou l-qays, passés au service des Perses, résidaient dans la ville de Hîra, tout près de la capitale perse. Ils protégèrent les poètes arabes et accueillirent avec faveur le christianisme nestorien. Hîra fut un siège épiscopal. Les châteaux qu'élevèrent ces rois sont célèbres dans les légendes arabes. Ils jouèrent un rôle très important dans la politique persane. Ainsi le roi Mondhir avait reçu de l'empereur perse Yazdgard les titres honorifiques de Râmauzuh-Yazdgard, « celui qui accroît la joie de Yazdgard » et de Mâhisht, « le plus grand », ainsi que la garde de son fils Vahrâm avec qui il était en désaccord. A la mort de Yazdgard en 421, alors que les grands qui, peut-être, l'avaient tué, hésitaient entre ses trois fils, ce fut Mondhir qui, à la tête des troupes arabes et iraniennes dont il disposait, imposa par la force son pupille.

Au service des Sassanides, les Lakhmides de Hîra menaient une guerre presque constante contre les Romains. Pour les combattre, vers 500, les empereurs byzantins firent choix d'une autre famille arabe, celle de Ghassân qui nomadisait du côté de l'actuelle Transjordanie. En 529, Justinien nomma phylarque et patrice son chef al-Hârith ibn Jabala que les Grecs appelaient Aréthas. Les Ghassânides adoptèrent le christianisme sous la forme qui était populaire en Syrie et en Egypte, le monophysisme qui ne reconnaissait qu'une nature dans la personne du Christ. Ils n'avaient pas de capitale fixe. Leur centre fut un moment Jâbiya, dans le Jaulân (l'ancienne Gaulanitide au sud de l'actuel Djebel Druze), et un moment Jilliq, près de Damas. Les luttes d'al-Hârith et de son fils Al-Mondhir (Alamoundaros chez les auteurs byzantins) contre les Lakhmides, riches en hauts faits, sont célèbres. Le monophysisme d'Al-Mondhir lui valut la méfiance de l'empereur Justin. Le phylarque avait quelque instruction théologique et prenait part aux conciliabules monophysites. On s'est demandé s'il ne visait pas à créer un Etat monophysite syrien. Justin essaya de le faire tuer. Le phylarque refusa alors l'obéissance à Byzance pendant trois ans, laissant les Lakhmides ravager tranquillement le territoire syrien. Constantinople se vit obligée de traiter avec le chef arabe révolté et la paix fut conclue sur le tombeau de saint Serge à Sergiopolis (Roçâfa, dans le désert syrien). Les Arabes avaient une vénération spéciale pour ce saint. Mondhir prît Hîra qu'il pilla et brûla, n'épargnant que les églises. Après la mort de Justin, l'empereur Tibère lui conféra, en 580, au lieu du diadème (*klîlâ*), la couronne royale (*tâgâ*) avec le titre de phylarque suprême de tous les Arabes. Mais son idéologie continuait à le rendre suspect. Emmené à la guerre contre les Perses, son attitude parut confirmer ces soupçons. On le saisit

par surprise, on l’amena à Constantinople où le nouvel empereur, Maurice, le condamna à mort. Cette peine fut commuée contre la déportation en Sicile, mais le fils du phylarque, No‘mân, mena, par vengeance, les Arabes au pillage de toute la Syrie. Convoqué à Constantinople, le Basileus lui promit de relâcher son père s’il battait les Perses. Mais il refusa de communier avec les catholiques et fut, sur la route du retour, arrêté et envoyé lui aussi en Sicile. Le royaume ghassânide fut partagé entre quinze princes dont la plupart se joignirent aux Perses.

On voit comment le christianisme, nestorien ou monophysite, avait pénétré chez les Arabes. Il s’était étendu bien plus loin vers le sud. En Arabie du Sud même, il y avait des églises et des évêchés. La grande église de Najrân au Yémen était un monument qui suscitait l’admiration des Arabes du désert. Il y avait des zoroastriens vers la côte du Golfe Persique, là où l’influence et peut-être la domination perse avaient pénétré. Le judaïsme s’était répandu dans les oasis du Hedjâz où les Juifs avaient multiplié les travaux agricoles et planté quantité de palmeraies. Surtout en Arabie du Sud, de grandes familles s’étaient converties. Parmi les Arabes du désert, un poète juif ou plutôt sans doute un Arabe converti au judaïsme, Samaw’al (c’est-à-dire Samuel) ibn ‘Adiya s’était rendu célèbre par sa loyauté passée en proverbe. Assiégé dans son château près de Taymâ par le roi de Hîra, al-Mondhir, il fut sommé par celui-ci de lui livrer les biens laissés chez lui en dépôt par le roi de Kinda, le grand poète Imrou l-qays, pour l’heure à la cour de Byzance. Le général lakhmide s’était emparé du fils de Samaw’al et menaça de le tuer si le père ne s’exécutait pas. Celui-ci resta fidèle à sa promesse et vit égorger son fils.

Les Byzantins cherchaient à étendre leur influence, en

particulier par la diffusion du christianisme. Ils avaient un précieux allié dans la région de la mer Rouge. C’était l’Ethiopie, dont la capitale était alors Axoum. L’Etat éthiopien fondé longtemps auparavant par des Sudarabiques qui avaient passé la mer et colonisé les populations indigènes de langue couchitique était devenu puissant. Son grand port sur la mer Rouge était Adulis, près de l’actuelle Massawa. Les marchands égyptiens et byzantins n’allaient pas plus loin en général et rencontraient là les commerçants indiens, africains ou sudarabiques. Les empereurs d’Ethiopie (on les appelait alors les *nagâshî*, mot de même racine que le terme actuel qui lui a succédé, *negous*) s’étaient convertis au christianisme dans la première moitié du IVe siècle. Vers la même époque, ils avaient des possessions en Arabie du Sud où le christianisme lui aussi pénétrait. L’empereur arien Constance (351-361) y envoya un missionnaire d’origine « indienne », Théophile, pour y répandre l’arianisme, cette doctrine qui faisait du Christ un être de nature divine subordonné au Père. Théophile semble avoir eu un succès momentané en Arabie du Sud, mais n’avoir pu répandre sa doctrine dans l’Ethiopie voisine.

Vers le milieu du Ve siècle, l’Arabie du Sud est unifiée et apparemment puissante. Elle a pour roi un conquérant, Abkarib As‘ad, qui pousse des incursions vers le nord et le nord-est à plus de mille kilomètres de Mâreb. Son titre est « roi de Saba, de Dhou Raydân, du Hadramout et du Yamanat et de leurs Arabes du haut pays et de la plaine côtière ». Ces Arabes sont les Bédouins, mercenaires à sa solde ou vassaux. Parmi les nomades, il a, tout comme la Perse et Byzance, ses princes dépendants : les rois de Kinda qui guerroieront vers le nord et un moment s’approcheront de Hîra. On a déjà parlé de leur roi, le célèbre poète Imrou l-qays. La tradition arabe dit qu’Abkarib As‘ad s’était converti au judaïsme ainsi que son peuple.

J. Ryckmans a donné récemment de sérieux arguments pour ajouter foi à ces récits.[19] A partir de ce moment, des inscriptions monothéistes, sans doute judaïsantes, apparaissent. Le christianisme s'implanta aussi et dut lutter contre son rival, mais les souverains semblent avoir été en général judaïsants.

En tout cas, vers 510 (la chronologie de cette période est peu sûre et très discutée), le judaïsme marque un point. En Arabie du Sud, arrive au pouvoir un prince judaïsant, Youssouf Ass'ar que la tradition arabe connaît sous le nom de Dhou Nowâs, l'homme aux mèches de cheveux pendantes. Une inscription tout récemment découverte ajoute à son nom un surnom Yath'ar qui est peut-être une proclamation : le vengeur. La tradition arabe en fait un beau jeune homme qui s'empara du pouvoir en échappant aux entreprises homosexuelles de son prédécesseur, en tuant celui-ci et en sauvant du même coup les jeunes gens yéménites du tribut érotique qu'ils lui payaient. Il s'empressa de persécuter les chrétiens monophysites et d'entrer en bons rapports avec la Perse.

C'était une menace religieuse, politique et économique pour Byzance. Les contemporains avaient une claire conscience de l'enjeu matériel de la lutte. Procope nous explique qu'il s'agissait de ne pas laisser la route du commerce extrême-oriental aux ennemis auxquels on serait forcé, s'ils s'en emparaient, de payer ces précieuses marchandises exotiques en bon or romain. Et Cosmas, après les considérations mystiques que l'on a citées ci-dessus, ajoutait en bon commerçant : « Il y a encore un autre signe du pouvoir que Dieu a accordé aux Romains, je veux dire que c'est au moyen de leur monnaie que toutes les nations trafiquent et qu'elle est acceptée d'une extrémité de la terre à l'autre ; elle est estimée par tous les hommes et tous les Etats, car il n'existe pas d'autre Etat pour lequel quelque chose de semblable existe. » (113 D-

116 A.)[20]

Vers 512 donc, une expédition d'Axoum, alliée de Byzance traversait la mer Rouge pour secourir les chrétiens. Il est possible que certains de ceux-ci près de la côte aient été sous suzeraineté éthiopienne. Il devait y avoir là même des colonies proprement éthiopiennes, résidu d'occupations antérieures. La guerre dura longtemps et fut fertile en péripéties. Le gros de l'armée éthiopienne, croyant la victoire assurée, rappelée peut-être par d'autres événements, s'était rembarquée, laissant sur place des garnisons. Dhou Nowâs réussit, par ruse, à isoler et à massacrer les Ethiopiens. Il mit le feu à la grande église de Zafâr, la capitale, où s'étaient réfugiés 280 Ethiopiens, attaqua la région côtière d'al-Ash'ar et son général Sharah'il Dhou Yaz'an brûla encore l'église du port de Mokhâ. Enfin le roi déclencha une grande persécution contre les chrétiens de Nejrân, le bastion du christianisme monophysite sudarabique. D'après une de nos sources, il aurait fait brûler vifs, sans jugement, 427 ecclésiastiques, moines et religieuses, tuer 4 252 chrétiens et réduire en esclavage 1 297 enfants et jeunes gens de moins de quinze ans. Il est possible que ce soit aux bûchers de Dhou Nowâs que fasse allusion un passage assez mystérieux du Coran. En tout cas, ces événements, sans doute grossis par la propagande, causèrent une vive sensation en Arabie. Le roi judaïsant envoya à Hîra un message exhortant le souverain lakhmide, al-Mondhir III, à agir de même envers les chrétiens de son pays, en représailles des persécutions auxquelles étaient soumis les Juifs dans l'empire byzantin. Il aurait adressé une semblable requête au roi des rois iranien. Notons que les Chrétiens nestoriens semblent l'avoir appuyé.

Byzance poussa Axoum à la revanche. Cosmas, qui passait à Adulis vers cette époque, assista aux préparatifs de

l’expédition. Le *nagâshî* réunit soixante navires en bonne partie byzantins, en fit construire encore dix de modèle indien et, en 525 (paraît-il), les Ethiopiens, transportés au-delà de la mer, réussissaient leur débarquement malgré une chaîne mystérieuse dont la tradition, fabulant librement, devait dire qu’elle barrait tout le détroit de Bab el-Mandeb ! Mais les inscriptions contemporaines nous parlent bien d’une chaîne que Dhou Nowâs faisait fabriquer ou remettre en état. Elle se contentait peut-être de barrer le goulet d’accès à un port. Les envahisseurs vainquaient définitivement Dhou Nowâs. Les Arabes racontaient plus tard que, désespéré par la défaite de ses troupes, le beau roi juif s’était avancé dans la mer, monté sur son cheval, jusqu’à ce qu’il eût disparu dans les flots.

Après une période de pillage et de massacre général dont furent victimes les Sudarabiques sans distinction de religion et de tendance, les Ethiopiens, dont les soldats devaient être d’un niveau de civilisation assez bas, évacuèrent le pays en mettant au pouvoir un indigène, Soumyafa‘, que Procope appelle Esimphaios. C’était probablement un ancien judaïsant rallié au christianisme et à la cause éthiopienne. Les inscriptions récemment découvertes nous laissent entrevoir toutes sortes de retournements. Vers 530, les soldats éthiopiens restés en Arabie, unis peut-être aux classes inférieures de la société sudarabique, se révoltèrent contre Soumyafa‘ et le remplacèrent par Abraha, ancien esclave d’un marchand byzantin d’Adulis. Le souverain éthiopien envoya en vain deux expéditions pour réduire la rébellion. Abraha se maintint, observant une attitude attentiste et neutre dans le conflit des puissances, résistant aux efforts de Justinien pour le lancer contre la Perse. Il fit réparer la grande digue de Mâreb et réprima une révolte dirigée peut-être par le fils de Soumyafa‘. A l’accoutumée, son neutralisme en faisait un souverain très

sollicité. Il recevait des ambassades d'Ethiopie, de Byzance, de Perse, de Hîra et du phylarque ghassânide al-Hârith ibn Jabala. Il vainquit la tribu saracène de Ma'add. Il se rapprocha de l'Ethiopie vers la fin de son règne et c'est peut-être d'alors que date une expédition vers le nord, qui l'aurait amené, selon la tradition arabe du moins, aux portes de Mekka. On racontait plus tard que son armée qui comprenait, fait remarquable, un ou plusieurs éléphants, avait été attaquée par des oiseaux qui lançaient des pierres sur elle du haut des cieux. Elle avait été ainsi forcée à la retraite. Le Coran consacre une sourate allusive à cette histoire des « gens de l'éléphant ».

Les successeurs d'Abraha suivirent une politique antipersane sans doute encore plus décidée. En même temps, Byzance s'occupait d'obtenir le contrôle de la route terrestre de la soie au nord tout en s'assurant des territoires où elle pouvait recruter des mercenaires. Les Turcs venaient d'acquérir une grande puissance en Asie Centrale. Khosrô Anôsharwân venait de s'allier à eux et la coalition avait détruit l'empire des Hephtalites qui dominait le Turkestan, l'Iran oriental et l'Afghanistan. Chacun des alliés avait pris sa part de l'empire abattu. En 567 et 568, il y eut un échange d'ambassades entre l'empereur byzantin Justin et le qaghan des Turcs occidentaux Istämi. Celui-ci entendait vendre la soie directement aux Byzantins sans passer par son ancien allié perse. Khosrô avait refusé tout accommodement sur ce point. L'alliance turco-byzantine fut conclue. Justin déclencha la guerre avec la Perse en 572.

Le parti pro-persan en Arabie du Sud, dirigé par d'anciens partisans de Dhou Nowâs, pressait Khosrô d'intervenir contre l'emprise byzantine dans cette région. Les Arabes pro-persans d'ailleurs attaquaient en ordre dispersé le royaume sudarabique. Le roi des rois devait faire face à

l’encerclement byzantin. Peu avant 600 (on ignore la date exacte et on l’a fixée longtemps à 570), il se résolut à envoyer au Yémen une flotte sous le commandement d’un certain Wahriz. La conquête persane semble avoir été aisée. La route maritime du Sud était enlevée au contrôle byzantin, si la route terrestre du Nord demeurait contestée.

571 est la date fixée par la tradition à la naissance du prophète Mohammad. Elle est très loin d’être sûre. Mais on voit son importance sur le plan de la politique internationale. Ajoutons-y quelques autres synchronismes plus lointains. L’Empire byzantin qui réagissait si énergiquement encore en Orient subissait de graves défaites en Occident. A partir de 568, les Lombards envahissaient irrésistiblement l’Italie. En Espagne, les Wisigoths attaquaient les possessions byzantines. Cordoue était prise une première fois en 572, définitivement perdue en 584. Toute aux affaires d’Orient, Byzance ne réagissait que par la diplomatie, essayant de lancer les Francs contre les Lombards. Mais la Gaule était divisée entre les petits-fils de Clovis. C’était l’époque des luttes entre Chilpéric et Sigebert, entre leurs femmes Frédégonde et Brunehaut. Leur frère Gontran régnait pacifiquement en Bourgogne.

La lutte des empires qui se reflétait dans la lutte des partis, spécialement visible en Arabie du Sud, ne pouvait manquer d’avoir des répercussions importantes sur le monde des Saracènes nomades.

La conquête de l’Arabie du Sud par les Ethiopiens et, ensuite, par les Persans reflétait un déclin de sa puissance, commencé depuis longtemps. Les Ptolémées déjà avaient essayé de se passer des Sudarabiques en développant la navigation de la flotte royale en mer Rouge et en essayant d’acclimater le baumier en Egypte. Autour du début de l’ère

chrétienne, un Grec nommé Hippalos avait découvert les lois de la mousson, ce qui permit aux navires grecs de faire d'une seule traite le voyage de l'Egypte à l'Inde et retour. La route terrestre de l'Inde au monde méditerranéen par Palmyre, puis par Edesse et Antioche, faisait, quand la paix la rendait praticable, une grave concurrence à la route maritime du Sud. Les guerres intestines entre les princes de l'Arabie du Sud comme les guerres étrangères qui la touchaient, toutes entreprises pour s'assurer le contrôle de cette route, ne pouvaient manquer d'affaiblir sa puissance et sa richesse. Les conquêtes étrangères durent leur être fatales. On constate un affaiblissement des grands Etats et un renforcement corrélatif d'une féodalité de petits seigneurs. Les Bédouins du désert semblent comme au Nord s'infiltrer de façon de plus en plus massive et cohérente. La légende arabe postérieure remarque ce déclin et l'attribue à un incident technique fortuit : la rupture de la grande digue de Mâreb. Il n'est pas exclu que les grands barrages qui assuraient l'irrigation d'une vaste région aient subi des dégâts importants. Mais, si on ne les a pas réparés (ou pas réparés suffisamment, car Abraha, on l'a vu, se vante encore de réfections à la digue de Mâreb), c'est que les ressources du pays ne le permettaient plus.

Tout cela donnait de l'importance aux Bédouins. Ils étaient désormais dans la possibilité de se faire payer plus cher leur rôle d'intermédiaires ou de guides pour le trafic terrestre, encore important sur la route de terre occidentale. Malgré les expéditions spectaculaires, mais aux résultats éphémères, entreprises contre eux, ils pouvaient marchander leur concours aux grandes puissances en lutte et en tirer des avantages appréciables.

Parmi les anciens Bédouins à peine sédentarisés se révélaient des hommes d'affaires qui pouvaient maintenant

prendre en main l'organisation des caravanes, trafiquer sur le transport des denrées précieuses. Il se formait des sociétés pour commanditer les caravanes. Les bénéfices étaient importants, atteignant de 50 à 100 %. Les villes dont ils faisaient leurs centres d'opérations croissaient, prospéraient, avant tout La Mecque (en arabe Mekka, comme nous écrirons ici) à mi-chemin de l'Arabie du Sud et de la Palestine byzantine. Toute l'Arabie occidentale, grâce aux mêmes conditions, se développait économiquement. Tâ'if au Sud de Mekka, sur une montagne, villégiature alpestre des Mekkois avait une importante clientèle pour ses fruits, ses légumes et ses vins. Dans tout le Wâdi l-Qorâ (« le wâdi des villes », on nommait ainsi une ligne presque continue d'oasis au Hedjâz septentrional) et descendant au sud jusqu'à Médine, des colonies juives faisaient vivre une agriculture florissante.

Dans les interstices du monde nomade, une économie mercantile se développait. A côté du troc, les transactions en monnaie devenaient fréquentes : dinars, c'est-à-dire deniers d'or et dirhams, c'est-à-dire drachmes d'argent. Les Bédouins empruntaient aux riches commerçants des villes, s'endettaient et étaient réduits en esclavage ou au moins à l'état de clients. Un processus de dissolution de la société tribale s'amorçait. Les grandes foires comme celle de 'Okâz prospéraient. On y retrouvait des Arabes de toutes les tribus et des étrangers. L'horizon tribal était dépassé.

Une transformation intellectuelle et morale accompagnait fort naturellement cette transformation économique et sociale. On constatait la réussite d'individus aux dents longues. Ce n'étaient plus les qualités traditionnelles des fils du désert qui assuraient le succès. L'avidité, l'âpreté au gain étaient bien plus nécessaires. Les riches vaniteux et présomptueux s'enorgueillissaient de leur promotion qui était

bien la leur propre et non plus celle de la tribu. Les liens du sang se distendaient, le cédaient en importance aux liens fondés sur la communauté d'intérêts.

Dès lors, de nouvelles valeurs surgissaient au-delà de l'humanisme tribal. Les pauvres, les jeunes, les honnêtes pouvaient bien souffrir devant la suffisance des parvenus. On avait le sentiment confus que le vieil idéal tribal au nom duquel on aurait pu critiquer ces derniers était périmé. On se tournait dès lors vers les religions universalistes, les religions de l'individu, celles qui, au lieu de concerner le groupe ethnique, visaient à assurer le salut de chaque personne humaine dans son incomparable unicité. On connaissait, on l'a vu, le judaïsme et le christianisme, sous des formes souvent quelque peu aberrantes. Mais c'étaient des idéologies étrangères liées aux puissances en lutte pour le contrôle de la péninsule arabe. Elles avaient le prestige de l'étranger, de leur niveau incontestablement supérieur par rapport à la religion tribale, de leur liaison avec des civilisations prestigieuses. Mais y adhérer impliquait une prise de parti politique et c'était une démarche assez humiliante pour l'orgueil arabe. Certains cherchaient confusément de nouvelles voies, s'inspiraient des idées étrangères pour mettre en doute la puissance des innombrables idoles tribales et pour craindre le seul Allah, si proche du Dieu suprême chrétien et juif.

Parallèlement, le pays saracène souffrait de son infériorité politique. Les Arabes, comme mercenaires ou auxiliaires, étaient le soutien indispensable des grands empires. On achetait leur concours, on craignait leurs révoltes, on se servait de leurs tribus les unes contre les autres. Pourquoi n'utiliseraient-ils pas leur valeur à leur propre profit ? Pour cela il faudrait un Etat puissant qui unifierait l'Arabie. Il pourrait ainsi assurer la protection des richesses acquises et du

commerce, détourner vers l'extérieur l'avidité des Bédouins les moins pourvus au lieu qu'elle soit une entrave pour l'activité commerciale des Arabes eux-mêmes. Les Etats de l'Arabie du Sud, trop colonisateurs à l'égard des nomades, trop détachés des Bédouins malgré leur parenté lointaine, avaient failli à cette mission.

Un Etat arabe guidé par une idéologie arabe, adapté aux nouvelles conditions et cependant encore proche du milieu bédouin qu'il devait encadrer, constituant une puissance respectée à égalité avec les grands empires, tel était le grand besoin de l'époque. Les voies étaient ouvertes à l'homme de génie qui saurait mieux qu'un autre y répondre. Cet homme allait naître.

CHAPITRE III

Naissance d'un prophète

Personne ne sait au juste quand est né Mohammad qui devait devenir le prophète d'Allah. On croyait savoir que c'était sous Khosrô Anôsharwân, c'est-à-dire avant 579, ce qui est vraisemblable. On disait que c'était l'année de l'Eléphant, c'est-à-dire l'année où les oiseaux du ciel avaient mis en déroute l'armée d'Abraha devant Mekka, ce qui est certainement faux. Les dates précises avancées d'après des calculs très douteux vont de 567 à 573. On a souvent adopté 571.

Mohammad, que nous appelons Mahomet, est né à Mekka d'un père appelé 'Abdallâh et d'une mère nommée Âmina. Il appartenait par son père au clan de Hâshim de la tribu de Qoraysh. Ces données de la tradition, sans être toutes incontestables, peuvent raisonnablement être tenues pour assurées.

Mekka que nous appelons La Mecque est située dans une gorge au travers de la chaîne de montagnes qui court parallèlement à la côte, montagne jaune et noire, tout « en chicots de roches incroyablement nues, sans une pincée de

terre, vernissées du sommet à la base, déchiquetées, aiguës, abruptes ».[21] Cette gorge courant dans la direction nord-est-sud-ouest a été creusée par un wâdi que, de temps en temps encore, une pluie violente remplit soudain d'eau, inondant la ville et son sanctuaire que les pèlerins doivent alors quitter à la nage comme par exemple en 1950. Dans cette gorge aride, mais bien située, à environ 80 km de la mer, se trouve un puits, le célèbre Zemzem. Il y avait là, depuis très longtemps peut-être, un sanctuaire. Le géographe Ptolémée, au IIe siècle, situe dans cette région une localité qu'il appelle Makoraba. Ce pourrait bien être le mot, écrit en sudarabique (l'écriture ne note pas les voyelles) *mkrb*, en éthiopien *mekwerâb*, qui signifie « sanctuaire », et cette forme a peut-être donné par abréviation le nom historique de la ville.

A une époque, que nous ignorons, Mekka devint un centre commercial, sans doute grâce à sa situation favorable au confluent d'une route allant du nord au sud, du Yémen à la Palestine, et de routes rejoignant l'ouest et l'est, la côte de la mer Rouge d'où on pouvait atteindre l'Ethiopie et le golfe Persique. Le sanctuaire assurait que les marchands ne seraient pas molestés. Il fut d'abord aux mains de la tribu de Jorhom, puis à celles de la tribu de Khozâ'a. Vers la fin du Ve siècle peut-être, un homme fort nommé Qoçayy réussit par la ruse ou par la force à s'emparer du contrôle du temple. Il était de la tribu de Qoraysh, assemblage de quelques clans, qui évinça grâce à lui les Khozâ'a. On racontait, et il y a peut-être un fond de vérité dans cette histoire, qu'il avait été en Syrie et qu'il en avait rapporté le culte des déesses al-'Ozzâ et Manât. Il les joignit au culte de Hobal, idole des Khozâ'a. On s'est demandé si ce n'était pas en réalité un Nabatéen.

Qoraysh (le nom signifie « requin », peut-être un ancien « totem ») prenait ainsi une importance qui devait s'étendre

sans cesse, et l’histoire du demi-millénaire qui suit pourrait être considérée comme la croissance du pouvoir de cette tribu jusqu’à des dimensions mondiales. Elle était d’ailleurs divisée en plusieurs clans. On parlait des Qoraysh az-Zawâhir, « les Qoraysh extérieurs » qui habitaient la périphérie, et des Qoraysh al-Batâ’ih qui se groupaient au fond de la vallée, immédiatement autour du puits Zemzem et du curieux sanctuaire qui lui était adjacent. C’était une sorte de petite maison à peu près cubique qu’on appelait la Ka‘ba, c’est-à-dire le cube. Une vénération spéciale était portée à une pierre noire d’origine météorique qui en était peut-être la pierre angulaire. Un peu partout, les Arabes et plus généralement les Sémites adoraient ce genre de pierres. En 219, le jeune Arabe de Syrie, grand-prêtre de la Pierre Noire d’Emèse (Homs), Elagabal, devenu empereur romain, avait fait transporter en grande solennité à Rome ce fétiche sacré et lui avait fait bâtir un temple au grand scandale des vieux Romains. A Mekka, la Ka‘ba qui était peut-être au début le sanctuaire du seul Hobal renfermait plusieurs idoles. D’autres encore étaient réunies à son entour.

La tradition ultérieure raconte que les quatre principaux fils de ‘Abd Manâf (un des fils de Qoçayy) s’étaient partagé les régions à prospecter commercialement. L’un était allé au Yémen, l’autre en Perse, le troisième en Ethiopie et le dernier en Syrie byzantine. L’histoire est probablement légendaire. Mais elle reflète une réalité. Les Banou Qoraysh firent le maximum pour développer le commerce de la cité qu’ils contrôlaient. On a vu comment les événements extérieurs les y aidèrent. Vers la fin du VIe siècle, ils avaient été récompensés de leurs efforts par une espèce de suprématie commerciale. Leurs caravanes s’enfonçaient loin, vers les quatre points cardinaux du trafic international que représentaient les régions

ci-dessus énumérées. Les gros marchands mekkois s'étaient enrichis considérablement. Mekka était devenu un centre où l'on rencontrait des marchands de toutes les nations, où un artisanat relativement important s'était développé. Le lieu saint attirait de plus en plus de pèlerins, qui se livraient à des rites complexes autour de la Ka'ba et des petits sanctuaires des environs. Des alliances matrimoniales assuraient à Qoraysh l'aide des tribus nomades avoisinantes. L'argent assurément et, le cas échéant, les armes contribuaient aussi à se les rendre conciliantes. Qoraysh devait jouer aussi un certain rôle dans la politique internationale. Le peu que nous en savons suggère un certain neutralisme tempéré de sympathie pour les puissances chrétiennes : Byzance et Ethiopie. Pourtant, Abraha vint combattre les Mekkois ; c'était peut-être pour détruire leur puissance commerciale, qui portait préjudice à l'Arabie du Sud. Vers 580-590, les Qoraysh sont en guerre avec la tribu des Hawâzin ; un protégé des Qoraysh assassine un chef hawâzin, qui conduisait une caravane pour le roi pro-persan de Hîra, No'mân.

Naturellement les clans qorayshites luttaient entre eux pour le pouvoir. Les principaux que nous voyons apparaître sur le devant de la scène sont le clan de Hâshim et le clan de 'Abd Shams, tous deux fils de 'Abd Manâf. Le fils de Hâshim, 'Abd al-Mottalib semble bien avoir eu la prééminence à un moment donné qui se situe autour de la date de la naissance de Mohammad. Mais elle devait passer bientôt à Omayya, fils de 'Abd Shams et à sa famille. Les Qorayshites avaient en général la sagesse de ne pas laisser ces luttes intestines rompre leur unité vis-à-vis de l'extérieur. Une sorte de sénat, le *mala'*, assemblée des chefs et des notables des principaux clans, prenait les décisions générales. Mais ce ne pouvait être qu'un mécanisme destiné à arriver, par discussion, à une entente.

Rien ne pouvait obliger un clan à obéir à une décision des autres clans si ce n'est la persuasion ou une contrainte plus ou moins pacifique.

'Abd al-Mottalib devait peut-être sa position au fait qu'il était à la tête d'un de ces groupes que les clans mekkois, dans leur lutte pour le pouvoir, avaient formés. Deux d'entre eux étaient en constante rivalité, un troisième groupe restant neutre. Il commerçait avec la Syrie et le Yémen, et avait obtenu des privilèges profitables au sanctuaire mekkois. C'est lui qui fournissait l'eau et la nourriture aux pèlerins. On raconte qu'il entra en pourparlers avec Abraha quand l'armée aux éléphants se présenta devant Mekka. Il y a peut-être là l'écho d'une tentative d'un des groupes de clans pour s'assurer un appui étranger. Il eut plusieurs femmes de diverses tribus, et elles lui donnèrent dix fils, le père et les oncles de Mohammad, ainsi que six filles. Nous retrouverons certains.

L'un de ces enfants fut donc 'Abdallâh que lui donna Fâtima bint 'Amr du clan qorayshite des Banou Makhzoûm. C'était un très bel homme, nous dit-on. Son père, désireux sans doute de s'allier le clan des Banou Zohra, demanda en mariage à la fois, pour son fils la jeune Âmina bint Wahb, et pour lui-même sa cousine Hâla bint Wohayb qui appartenait à ce clan.

Âmina semble être restée dans son clan, et 'Abdallâh lui rendait visite conformément à une coutume arabe. Le premier et le seul enfant qu'il en eut fut Mohammad. Il est peut-être intéressant ici de citer, quoiqu'elle soit sans aucune valeur historique évidemment, une des histoires qui couraient sur la conception de Mohammad. Elle est en contraste brutal avec la préoccupation chrétienne de faire naître Jésus, autant que possible, en dehors de toute sexualité.

« 'Abdallâh entra chez une femme, qu'il avait en plus d'Âmina bint Wahb. Il avait travaillé dans de l'argile sur un

terrain qu'il possédait, et il restait sur lui des traces d'argile. Il lui fit des avances, mais elle le renvoya à plus tard à cause de ces traces d'argile qu'il avait sur lui. Il sortit de chez elle, fit ses ablutions et se lava de cette argile qu'il avait sur lui. Puis il sortit, se dirigeant vers Âmina. Il passa à nouveau auprès de cette femme qui l'appela à elle. Mais il la repoussa et se dirigea vers Âmina. Il entra chez elle et la prit. Elle conçut alors Mohammad, que la prière de Dieu soit sur lui et le salut. Puis il repassa auprès de cette femme et lui dit : En veux-tu ? Elle répondit : Non ! Quand tu étais passé près de moi, il y avait entre tes yeux une lueur blanche. Je t'ai appelé et tu m'as repoussée. Tu es entré chez Âmina et elle a enlevé cette lueur. »[22]

Une variante de l'histoire ne faisait pas de cette femme une seconde épouse d'‘Abdallâh, mais une sœur du *hanîf* Waraqa ibn Nawfal que nous retrouverons, instruite comme son frère dans les Ecritures. Voyant sur ‘Abdallâh la lueur de la prophétie, elle lui avait offert cent chameaux pour obtenir ses faveurs. Il l'avait repoussée et, au retour de chez Âmina, la lueur avait disparu.[23]

‘Abdallâh mourut, sa femme étant enceinte ou peu après son accouchement, alors qu'il était en voyage d'affaires à Médine, au retour de Gaza. Il laissait à sa veuve peu de choses : une esclave, cinq chameaux et quelques moutons. Âmina s'occupa de son fils, mais elle ne devait pas tarder à mourir, alors que l'enfant n'avait que six ans.

Sur l'enfance de Mohammad, nous ne savons rien de sûr. Les légendes ont peu à peu rempli ce vide, devenant de plus en plus belles et de plus en plus édifiantes à mesure qu'on descendait le cours du temps. Les plus anciens renseignements, plus sobres, sont eux-mêmes très sujets à caution. Quand l'Islam devint la religion d'un Etat puissant, on eut besoin de

préceptes pour réglementer la vie sociale. Naturellement, les opinions et les intérêts divergeaient. Il y avait aussi des partis politiques qui se rattachaient aux parents et aux Compagnons du prophète. Au surplus, beaucoup de gens poussés par la curiosité, la piété ou même l'intérêt historique, demandaient à être renseignés sur la vie de Mohammad. C'était alors un métier que d'être traditionniste. Les traditionnistes rapportaient un récit, qui répondait à cette curiosité ou à cette piété, ou encore à ce besoin de réglementation, car les actes du prophète avaient une valeur exemplaire. S'il avait agi de telle façon, c'était pour indiquer à ses disciples que c'est ainsi qu'il fallait toujours agir, que ce fût sur des problèmes graves, comme le détail des lois successorales (les principes en ayant été posés par Dieu même dans le Coran), ou sur les plus infimes gestes du comportement quotidien, comme la façon de se tenir à table. Les traditionnistes devaient — comme nos historiens — citer leurs sources. Mais c'étaient des sources orales. On tenait tel récit d'un tel, qui le tenait lui-même d'un tel, et ainsi jusqu'à un contemporain du prophète qui avait vu le geste de celui-ci, ou entendu sa parole. Naturellement, il était facile de forger des traditions (on les appelle en arabe *hadîth*, c'est-à-dire récit) pour favoriser son opinion ou son parti. Les grands historiens et les grands juristes arabes le savaient bien. Ils ont essayé d'éliminer les traditions fausses, celles par exemple pour lesquelles la chaîne des garants invoquée était manifestement impossible, mais ils ne prétendaient pas être arrivés à des certitudes. Aussi, rapportent-ils à la file, sur un même sujet, les traditions contradictoires en citant leurs garants. C'est au lecteur de décider qui il entend croire. « Et Dieu est le plus savant », ajoutent-ils souvent.

Les plus anciens recueils de traditions historiques auxquels nous puissions remonter datent d'environ cent vingt-

cinq ans après la période d'activité du prophète. C'est dire combien l'imagination avait pu travailler pendant ce laps de temps. Pourtant beaucoup de faits sont sûrs, car les partis les plus opposés s'accordaient sur les événements qui avaient constitué la trame de la vie du prophète, sur le nom de ses compagnons et de ses femmes, sur leurs relations et leur généalogie, sur bien d'autres choses encore, et même sur des détails peu reluisants et, par conséquent, non inventés. Mais de beaucoup de détails, nous ne sommes absolument pas sûrs et, en particulier, il est clair qu'on savait très peu de chose sur la première période de la vie de Mohammad et qu'on a beaucoup inventé sur ce sujet. Je vais citer quelques-uns de ces récits dont le seul mérite historique est de peindre un milieu, au moins très semblable à celui où grandit le jeune Mohammad, outre ce qu'ils nous font comprendre sur la manière dont les Musulmans plus tard s'imaginaient la vie de leur prophète.

Comme il était de coutume chez les Qorayshites, on confia le petit Mohammad à une nourrice d'un clan nomade. Les enfants de Qoraysh pouvaient de cette manière, pensait-on, s'imprégner de l'air pur du désert, et devenaient vigoureux. Les contacts étaient maintenus ainsi avec les nomades, ce qui n'était pas sans intérêt, étant donné que la fraternité de lait était considérée comme un lien puissant entre deux hommes. La nourrice de Mohammad fut une certaine Halîma du clan des Banou Sa'd qui se rattachait à la grande tribu des Hawâzin. Etait-ce elle dont parle une tradition que je citerai ici seulement comme exemple typique du caractère étonnamment vivant de ces récits qui n'est d'ailleurs nullement une garantie d'authenticité ? Elle se trouve rapportée dans l'histoire du prophète et de ses compagnons que coucha par écrit Ibn Sa'd au début du IIe siècle de l'hégire (notre IXe siècle) :

« Nous tenons de 'Abdallâh ibn Nomayr al-Hamdâni

qui le tenait de Yahyâ ibn Sa‘îd al-Ançâri, que Mohammad ibn al-Monkadir racontait : une femme frappa chez le prophète qu’elle avait nourri. Lorsqu’elle entra, il s’écria : Maman ! maman ! Il alla prendre son manteau, l’étendit devant elle, et elle s’assit dessus. »[24]

On racontait ainsi la façon dont la nourrice avait choisi l’enfant. « Dix femmes des Banou Sa‘d vinrent à Mekka, cherchant des enfants à nourrir. Toutes en trouvèrent, sauf Halîma bint ‘Abdallâh qui avait avec elle son mari al-Hârith ibn ‘Abd al-‘Ozzâ qu’on appelait Abou Dho’ayb et leur enfant ‘Abdallâh ibn al-Hârith qu’elle nourrissait et (leurs filles) Anîsa et Jodâma, celle au grain de beauté, celle qui (plus tard) portait avec sa mère Mohammad et le tenait sur la hanche. On lui présenta l’Envoyé d’Allah. Mais elle se mit à dire : « Un orphelin ! Et sans argent ! Et qu’est-ce que sa mère pourra faire ? » Et les femmes partirent et la laissèrent en arrière. Halîma dit à son mari : « Qu’en penses-tu ? Mes compagnes sont parties et il n’y a plus à Mekka de garçon à nourrir, sauf cet orphelin. Si nous le prenions ? Je n’aimerais pas revenir chez nous sans rien. » Son mari lui dit : « Prends-le ! Peut-être qu’Allah en fera un bienfait pour nous. » Elle revint près de la mère et lui prit l’enfant, elle le mit sur son giron et on lui présenta les seins jusqu’à ce qu’il en dégouttât du lait. Et l’Envoyé d’Allah but jusqu’à ce qu’il fût rassasié. Et son frère (de lait) but. Or ce frère ne dormait pas parce qu’il était affamé (parce que sa mère avait peu de lait auparavant). Et la mère (Âmina) dit : « Nourrice ! Interroge-moi sur ton fils (de lait), car il aura de l’importance. » Et elle lui raconta ce qu’elle avait vu et ce qu’on lui avait dit au moment de sa naissance. Halîma fut heureuse et se réjouit de tout ce qu’elle entendait. Puis elle repartit chez elle avec le bébé. Ils mirent le bât à leur ânesse et Halîma monta dessus, tenant l’Envoyé d’Allah devant elle. Al-

Hârith montait leur vieille chamelle. Ils rattrapèrent leurs compagnes au Wâdî Sirar… Elles dirent : « Halîma ! Qu'as-tu fait ? » Elle répondit : « J'ai pris, par Dieu, le plus beau des bébés que j'aie jamais vus et celui qui a la plus grande *baraka*. » Les femmes dirent : « N'est-ce pas l'enfant de ‘Abd al-Mottalib ? » Elle répondit : « Oui. » Halîma racontait : « Avant que nous partîmes de cet endroit, je vis l'envie sur (la figure de) plusieurs de nos femmes. »

C'est à ces années de séjour dans le désert qu'on rapporte une aventure merveilleuse que d'autres auteurs placent à d'autres moments de la vie de notre héros. Deux anges étaient venus, avaient ouvert sa poitrine, en avaient tiré le cœur qu'ils avaient soigneusement nettoyé avant de le remettre à sa place. Puis ils l'avaient pesé en mettant successivement dans l'autre plateau un homme, puis dix, puis cent, puis mille. Puis l'un avait dit à l'autre : « Laisse-le ! Même si tu mettais dans l'autre plateau sa communauté (*omma*) tout entière, il l'emporterait encore sur elle. »[25]

Âmina mourut sur le chemin du retour au cours d'un voyage à Médine avec son esclave Omm Ayman et le jeune Mohammad. Celui-ci avait six ans. Son grand-père, le vénérable ‘Abd al-Mottalib, qui avait alors quatre-vingts ans, le prit avec lui. Mais il mourut deux ans après. Il fut recueilli alors par un de ses oncles, ‘Abd Manâf qu'on appela plutôt par la suite Abou Tâlib, préférant sa *konya* à son nom (c'est le second nom que portaient les Arabes et qu'on employait plus familièrement, signifiant « Père d'un tel » et se référant en général à leur fils aîné). Le sens de son nom était en effet idolâtre. Il signifie « serviteur de la déesse Manâf ». C'était un commerçant aisé, fils de la même mère que ‘Abdallâh, le père de Mohammad, et c'est lui qui aurait pris la tête du clan de Hâshim, prédominant, dit-on, à Mekka à cette époque, après la

mort de son père.

Abou Tâlib, racontait-on, allait de temps en temps en Syrie à la tête d'une caravane. Il y aurait emmené son neveu et ils auraient atteint la ville de Boçra, le premier grand nœud du trafic caravanier qu'on rencontrait en venant par cette route, carrefour de cinq grandes routes, grand centre chrétien où l'on avait bâti peu auparavant une belle cathédrale, riche d'autres monuments impressionnants, comme le théâtre romain qu'on peut y voir encore et sans doute l'asile pour les pauvres que Justinien y avait fait construire. C'était là que résidait en principe l'évêque monophysite qui avait juridiction sur les nomades d'Arabie et dont le phylarque ghassanide al-Hârith avait obtenu de l'impératrice Theodora la nomination en 543. A Boçra se serait déroulé un incident dont voici une des versions consignées par l'historien Tabari :

« Lorsque la troupe s'arrêta à Boçra, en Syrie, il y avait là un moine qu'on appelait Bahîrâ, qui habitait un ermitage et qui était savant dans les sciences des chrétiens. Il y avait toujours eu dans cet ermitage un moine qui tirait cette science d'un livre que, prétendaient-ils, ils se transmettaient en héritage de l'un à l'autre. Lorsque la caravane s'arrêta cette année-là, près de Bahîrâ, il leur prépara beaucoup de nourriture. C'est que, alors qu'il était dans son ermitage, il avait vu l'Envoyé d'Allah qu'un nuage couvrait de son ombre parmi ses compagnons. Ils s'avancèrent et firent halte à l'ombre d'un arbre qui était proche de Bahîrâ. Il regarda le nuage, mais l'arbre faisait de l'ombre et les branches de l'arbre s'inclinaient sur l'Envoyé d'Allah pour qu'il restât à leur ombre. Lorsque Bahîrâ vit cela, il descendit de sa cellule et envoya les inviter tous. Lorsque Bahîrâ vit l'Envoyé d'Allah, il se mit à le considérer très attentivement, il remarqua des particularités corporelles… Lorsque la caravane eut fini de manger et qu'ils

se séparèrent, il interrogea l’Envoyé d’Allah sur ce qu’il ressentait étant éveillé ou dans son sommeil. L’Envoyé d’Allah lui répondit. Bahîrâ trouva tout cela conforme au signalement qu’il avait devers lui. Puis il examina son dos et y vit le sceau de la prophétie entre ses épaules. Alors Bahîrâ dit à son oncle Abou Tâlib : « Qu’est ce garçon par rapport à toi ? » Abou Tâlib répondit : « C’est mon fils. » Bahîrâ lui dit : « Ce n’est pas ton fils ! Ce garçon ne doit pas avoir son père en vie. » « C’est mon neveu, » repartit alors Abou Tâlib. Le moine demanda : « Qu’est-il arrivé à son père ? — Il est mort quand sa mère en était enceinte. — Tu dis vrai. Retourne donc à ton pays et prends garde pour lui aux Juifs. Par Allah, s’ils l’aperçoivent et s’ils reconnaissent ce que j’en sais, ils voudront lui faire du mal… »[26]

L’oncle, impressionné, se serait hâté de revenir à Mekka avec le précieux enfant. Le récit a-t-il quelque noyau de vérité ? Nous ne savons pas trop. Il est certain qu’il recèle des préoccupations apologétiques. Il s’agit de faire reconnaître le prophète comme tel par une des deux grandes religions monothéistes dont l’Islam se constitue l’héritier. Les chrétiens ont repris la légende en voyant dans le moine, supposé hérétique, l’inspirateur du prophète arabe de manière à dépouiller celui-ci de toute originalité. Le voyage à Boçra n’a rien d’impossible en soi et même d’autres voyages. On a cherché à réunir des traces d’une connaissance par Mohammad de divers pays étrangers. Mais, inversement, on a fait remarquer qu’il paraît n’avoir guère eu de connaissance directe des cérémonies du culte chrétien. Il n’eût pas manqué d’en être frappé s’il avait assisté, ne fût-ce qu’une fois, à une de ses cérémonies. Et les poètes arabes qui ont fréquenté Hîra et ses églises en parlent d’une manière bien plus vivante.

Les traditions insistent sur l’affection portée par Abou

Tâlib à son neveu et les soins qu'il avait pour lui. On s'est demandé s'il n'y avait pas là aussi une déformation hagiographique. En tout cas, Mohammad dut rendre les petits services qu'on attendait d'un enfant. Un jour, bien plus tard, des gens passèrent auprès du prophète portant des fruits de l'arbre *arâk*, un épineux dont on nourrit les chameaux et d'autres animaux. Mohammad leur aurait dit : « Faites attention aux fruits noirs, c'est ceux que je cueillais lorsque je menais paître les moutons. » Ils lui dirent : « Envoyé d'Allah, tu as donc été pâtre de moutons ? » Il répondit : « Oui, et il n'y a pas de prophète qui ne l'ait été. »[27] On rapportait l'anecdote pour rabaisser un peu l'orgueil des grands nomades chameliers méprisant les pasteurs de petit bétail.

C'est à peu près tout ce qu'on nous dit sur l'enfance et l'adolescence du futur prophète, du moins dans les sources antérieures à la prolifération désordonnée et incontrôlée des légendes de tout acabit. On voit combien c'est peu et surtout combien on se meut sur un sol peu solide. Nous aimerions pourtant bien savoir — et l'importance historique en serait grande — quelle a été sa formation. La tradition musulmane a prétendu qu'il n'avait eu aucune relation avec les cultes païens de sa ville natale. C'est bien invraisemblable et des indices nets dans sa vie ultérieure tendent à prouver que, comme tout un chacun, il a pratiqué la religion de ses pères. On nous dit aussi par ailleurs qu'il a sacrifié un mouton à la déesse al-'Ozzâ. Une tradition rare le montre offrant de la viande sacrifiée aux idoles à un monothéiste qui la refuse et l'admoneste.[28] Il aurait dit avoir appartenu aux *homs*, une confrérie qui pratiquait des rites particuliers aux cérémonies mekkoises et observait des tabous supplémentaires. Il semble bien, quoi qu'en ait pensé la tradition arabe en interprétant de façon erronée un mot du Coran, que Mohammad ait appris à lire ou à écrire. Mais nous

ignorons la profondeur de sa culture, sauf pour les indices rares, peu sûrs et vagues que nous livrent sa vie et son œuvre. Nous aurons à en reparler.

Il semble bien que Mohammad soit resté plus longtemps célibataire qu'il n'était d'usage dans son milieu. La cause en fut probablement sa pauvreté. Il aurait, paraît-il, demandé à Abou Tâlib la main de sa cousine Omm Hâni. Les mariages entre cousins sont en effet bien vus par la société bédouine. Mais le prétendant fut repoussé, sans doute en faveur d'un concurrent plus reluisant. Bien plus tard, Omm Hâni, devenue veuve, aurait aimé que son cousin renouvelât sa demande. Mais Mohammad n'y était plus disposé. Pourtant ils conservèrent de bonnes relations. Il était couché chez Omm Hâni la nuit où il fit son voyage nocturne au Ciel.

La chance le favorisa bientôt. Sans qu'on verse dans les exagérations de la tradition qui en fait dès cette époque un modèle de perfection physique, intellectuelle et morale, les qualités qu'il déploya plus tard suffisent à nous garantir qu'il devait faire une impression favorable sur les gens de son milieu. Déjà, assurément, on devait remarquer son intelligence et sa manière calme, assurée, équilibrée de se diriger dans la vie, d'entrer en rapports avec les autres. C'est sans doute ce qui poussa une femme qui n'était plus de la première jeunesse, une veuve qui avait été mariée déjà deux fois et avait plusieurs enfants, Khadîja bint Khowaylid à l'engager à son service. Elle était riche et organisait des caravanes qui allaient en Syrie chercher des marchandises byzantines pour les revendre ensuite sur le marché de Mekka. Khadîja envoya, paraît-il, son nouvel employé accompagner ses caravanes et se charger des achats. S'il en a bien été ainsi, Mohammad dut retourner en Syrie et c'est l'occasion pour la tradition d'introduire encore des moines qui à nouveau remarquent les miracles suscités sur

le passage du jeune Qorayshite et énoncent des prédictions sur son avenir brillant. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que son activité au service de Khadîja fit naître chez celle-ci le désir de l'épouser. Elle avait peut-être déjà été sensible au charme de Mohammad lorsqu'elle l'avait engagé. En tout cas, le sort des femmes non mariées n'était pas enviable chez les Arabes. Son père, s'il était encore vivant, avait pu lui servir de protecteur, mais elle pouvait légitimement craindre l'avenir. Elle avait, dit-on, quarante ans, mais ne manquait pas de prétendants. Mohammad aurait eu vingt-cinq ans. Nafîssa bint Monya, l'indispensable intermédiaire, aurait raconté plus tard :

« Khadîja m'envoya vers Mohammad pour le sonder après son retour de Syrie avec sa caravane. Je lui dis : « Mohammad ! Qu'est-ce qui t'empêche de te marier ? » Il me dit : « Je ne possède pas de quoi me marier. » Je lui répondis : « Et si ce souci t'était évité ? Et si on te conviait à la beauté, à la fortune, à une situation honorable et en convenance, est-ce que tu n'accepterais pas ? — De quelle femme s'agit-il ? — De Khadîja. — Que dois-je faire ? — C'est moi qui m'en charge. — Tu peux agir (autre version : Et moi aussi, j'agirai). »[29]

Il ne restait plus qu'à accomplir les formalités nécessaires. On racontait aussi que cela n'avait pas été simple et que Khadîja avait dû enivrer son père pour obtenir son consentement. Mais la plupart des traditions disent que ce père était mort depuis longtemps à cette époque et que ce fut son oncle qui agit comme représentant de sa famille pour la marier.

Le mariage avec Khadîja sauvait Mohammad, lui ouvrait toutes grandes les portes d'un avenir brillant. Plus de soucis matériels. De parent pauvre d'une grande famille, gagnant sa subsistance au service des autres, il devenait un personnage considéré. Il devait y voir la main de la divinité et il entendrait un jour Allah lui dire :

Ton Seigneur ne t'a pas abandonné, il ne t'a pas détesté…

Ne t'a-t-il pas trouvé orphelin et il t'a donné un refuge ?

Il t'a trouvé égaré et il t'a dirigé.

Il t'a trouvé miséreux et il t'a enrichi.

(*Coran*, XCIII.)

Il est peu probable qu'il ait eu pour Khadîja les entraînements sensuels que devaient lui procurer plus tard, quand il vieillirait, les jeunes et désirables femmes de son futur harem. Mais il garda toujours pour elle une grande estime, une solide affection et une reconnaissance qui ne devaient jamais se démentir. Un psychanalyste a suggéré que la frustration de l'orphelin, si tôt privé de la chaleur maternelle, avait pu renforcer cet attachement à une femme plus âgée. C'était, disait-il, la meilleure des femmes de toute son époque. Il vivrait avec elle au Paradis dans une maison de roseaux, dans le repos et le calme. Il en parlait souvent après sa mort et cela mettait 'Aïsha, sa bien-aimée, en colère. Elle racontait elle-même comment elle avait été jalouse de cette morte qu'elle n'avait jamais vue, comme de personne d'autre au monde. Un jour, Hâla, la sœur de Khadîja, se présenta à la porte du prophète et demanda d'entrer. Il reconnut la voix et eut un tressaillement. Il s'écria : « Dieu, c'est Hâla ! » « Je fus alors saisie par la jalousie, aurait raconté 'Aïsha et je m'écriai : Qu'as-tu à toujours te rappeler cette vieille qorayshite édentée à la bouche rouge ? Le destin l'a fait mourir et Dieu l'a remplacée par une meilleure ! »[30]

Khadîja donna à Mohammad des enfants. Il y eut quatre filles que nous retrouverons : Zaynab, Roqayya, Fâtima et Omm Kolthoûm. Mais, et c'était un malheur pour un Arabe (ce l'est encore), les fils qu'elle eut et dont la liste diverge suivant

les traditions, moururent tous en bas âge. Il y eut al-Qâssim qui mourut, paraît-il, à deux ans et dont son père tira la *konya* d'Abou l-Qâssim qu'il devait garder. Il y eut aussi, semble-t-il, un 'Abdallâh qui s'est peut-être appelé en réalité 'Abd Manâf, signe de révérence envers une déité, Manâf, que devaient bientôt rejeter ses parents. Mohammad adopta à cette époque son jeune cousin 'Alî, car le père de celui-ci, l'oncle Abou Tâlib, voyait ses affaires péricliter. Khadîja fit aussi cadeau à Mohammad d'un esclave que son neveu avait acheté en Syrie, un certain Zayd, originaire de la tribu de Kalb qui était fortement christianisée. Mohammad l'affranchit et l'adopta comme son fils.

Il était maintenant prospère. Il continuait certainement à faire des affaires. Son langage sera toujours émaillé de locutions commerciales. Il était bien considéré de ses pairs. Ses filles devaient faire d'honorables mariages, bons et justes, selon la coutume. Roqayya et peut-être aussi Omm Kolthoûm épousèrent des cousins paternels, fils d'Abou Lahab. Celui-ci, un des oncles de Mohammad, qui devait devenir son grand ennemi, semble avoir été à ce moment dans une excellente position sociale, prenant, à la place de son frère Abou Tâlib, la tête du clan de Hâshim. Zaynab, elle, épousa son cousin maternel Abou l-'Aç.

Une marque de l'estime qu'on portait à Mohammad serait le fait suivant qui malheureusement a sûrement été embelli, peut-être même inventé de toutes pièces dans un but apologétique. La Ka'ba tombant en ruine, on avait profité de son état de délabrement pour voler son trésor. Les Qorayshites, en pleine prospérité financière, décidèrent de la reconstruire. Ils hésitaient à toucher aux pierres sacrées pour faire le travail de démolition nécessaire au préalable. Ils n'avaient pas non plus de matériaux et manquaient de techniciens. Un naufrage

opportun dans la mer Rouge d'un bateau grec, transportant des bois en Ethiopie pour construire une église, leur apparut un signe du ciel. Ils s'emparèrent de la cargaison échouée sur la côte du Hedjâz, emmenèrent aussi un charpentier copte, nommé Pacôme, qui se trouvait à bord. La reconstruction alla bon train après l'émotion initiale lorsqu'un audacieux se fut chargé de donner le premier coup de pioche au vieil édifice. Toute la ville passa la nuit dans l'anxiété, se demandant si l'homme allait être frappé par les puissances surnaturelles. Mais, au matin, il était toujours en excellente santé et l'œuvre continua. A la fin, il fallait replacer la Pierre Noire à l'angle de l'édifice. Les quatre groupements tribaux se disputaient cet honneur, se préparant dans le feu de la dispute à en venir aux mains. On décida de prendre pour arbitre le premier homme qui entrerait dans le sanctuaire. Ce fut Mohammad. Il se fit apporter un manteau, y plaça la Pierre sacrée, fit tenir les quatre bouts de l'étoffe chacun par un représentant d'un des groupements. Ils soulevèrent le manteau et portèrent la Pierre à pied d'œuvre. Alors il la plaça lui-même à l'endroit approprié.

Il aurait eu alors 35 ans. On l'aurait surnommé *al-amîn*, c'est-à-dire l'homme sûr, en qui on peut avoir confiance. Apprécié de tous, jouant un rôle dans sa petite patrie, riche ou du moins à son aise, entouré d'affection, il pouvait continuer à mener cette existence calme et heureuse. Tout l'y engageait.

Et pourtant il ne se satisfaisait pas de cette vie quotidienne, toujours recommencée. Une inquiétude le minait, il cherchait autre chose. Nous ignorerons toujours sa psychologie profonde dans ses détails. Sans prétendre recourir à une psychanalyse impossible et d'ailleurs douteuse, mais en tenant compte des tendances humaines sur lesquelles Freud a attiré notre attention, on peut faire quelques constatations et bâtir là-dessus des hypothèses psychologiques.

Mohammad donnait en général l’impression d’un homme sage, pondéré, équilibré. Toute sa vie, nous le voyons réfléchir avant de prendre une décision, mener ses affaires publiques et privées d’une façon habile, sachant attendre quand il faut, reculer le cas échéant, prendre les mesures nécessaires pour la réussite de ses projets. Il a assez de courage physique, peut-être plus conquis que naturel, pour faire bonne figure dans les péripéties guerrières de son existence. C’est un diplomate hors ligne. Il raisonne clairement, logiquement, avec lucidité. Et pourtant, derrière toute cette façade, il y a un tempérament nerveux, passionné, inquiet, fiévreux, plein d’aspirations impatientes et ardentes à l’impossible. Cela allait jusqu’à des crises nerveuses d’une nature tout à fait pathologique.

Mohammad avait, comme on dit, tout ce qu’il fallait pour être heureux, mais il n’était pas heureux. Le bonheur, cette limitation, cette acceptation enthousiaste ou calme, cette résignation à la situation présente, n’est pas fait pour ceux qui regardent toujours au-delà de ce qu’ils ont et de ce qu’ils sont, pour ceux dont la nature curieuse et avide désire toujours tout ce qui est désirable. Et une jeunesse pauvre et frustrée d’orphelin, comme celle qu’eut Mohammad, ne pouvait qu’être favorable au développement de cette capacité indéfinie de désirer. Seuls des succès extraordinaires, surhumains pourrait-on dire, devaient la calmer.

Mohammad était certainement insatisfait. Y avait-il à cette disposition d’âme, sans laquelle son orientation ultérieure serait incompréhensible, des raisons plus tangibles ? Lesquelles ? Nous le discernons vaguement. Une des choses qui lui étaient le plus sensibles, si étrange que cela puisse nous paraître, c’était d’être privé d’héritiers mâles. C’était là une honte chez les Arabes comme chez les Sémites en général, et on désignait les hommes qui en souffraient par le nom d’*abtar*,

ce qui signifie à peu près « mutilé, amputé ». Un jour, au début de sa prédication, Mohammad l'*abtar* entendra une voix du ciel lui déclamer ces versets vengeurs :

> *Oui, nous t'avons donné l'abondance !*
> *Prie donc en l'honneur de ton Seigneur et sacrifie*,
> *C'est ton ennemi, lui, qui est l'*abtar !

(*Coran*, CVIII.)

Cette incapacité où se trouvait Khadîja de lui donner une descendance mâle viable devait servir de prétexte supplémentaire à une certaine insatisfaction envers cette femme irréprochable. On se souvient de la phrase d'Ammien sur « la fureur avec laquelle dans cette nation (les Arabes), les deux sexes s'abandonnent à l'amour ». De même, parmi les docteurs du Talmud, Rabbi Nathan disait qu'il n'y avait pas dans le monde de propension à la fornication comme chez les Arabes, de même qu'il n'était nulle part de puissance comme en Perse, de richesse comme à Rome, de magie comme en Egypte. Le même disait que, sur dix portions de folie immorale que possédait l'univers, neuf avaient été distribuées aux Arabes, la dixième se trouvant suffire pour tous les autres peuples.[31] Autour de lui, Mohammad voyait les riches Qorayshites user et abuser des plaisirs de l'amour. La coutume permettait à chacun, mais surtout aux marchands et voyageurs, de prendre des épouses pour un temps limité. La polygamie était peut-être moins répandue qu'on ne l'a dit, mais les divorces étaient faciles et nombreux. La prostitution pure et simple, qui se distinguait mal du mariage temporaire, se pratiquait aussi. Les rites religieux comportaient, semble-t-il, à certaines occasions un coït rituel. On pouvait s'acheter facilement de jeunes et belles esclaves. Mais Mohammad était lié à Khadîja et à elle seule. Il est possible que leur contrat de mariage ait comporté pour lui l'obligation de ne pas prendre de seconde épouse. La

riche Khadîja était en position de formuler des exigences. Mais, homme réputé pour son attachement à la mesure et à l'équité, Mohammad était lié à la mère de ses enfants par des liens bien plus forts que toutes les stipulations écrites. Pourtant, avec le tempérament érotique que nous lui connaissons à un âge plus avancé, il est inconcevable qu'il n'ait pas bien des fois « commis l'adultère dans son cœur », comme dit une sentence évangélique qui l'aurait sans doute bien étonné. La tentation, il a dû la refouler bien des fois, peut-être avec une apparente facilité. Mais ces triomphes, qu'ils aient paru faciles ou difficiles, nous savons maintenant combien ils peuvent laisser de sentiments de frustration, combien chèrement ils peuvent être payés.

Une autre cause d'insatisfaction encore, et qui a été moins souvent aperçue, c'était l'ambition qui la provoquait, une ambition légitime, due à une très nette conscience de sa valeur. Très tôt, sans doute, Mohammad s'est considéré comme une personnalité exceptionnelle. Il voyait autour de lui peu de gens se poser les problèmes religieux, moraux et intellectuels qui le préoccupaient. Les riches Qorayshites, ses parents et ses amis, acquéraient une influence politique en vertu de leur richesse, de leur esprit d'intrigue, de leur apparente compétence dans le traitement des affaires publiques. Les préoccupations de Mohammad à l'époque devaient le faire considérer comme un inoffensif idéaliste, inapte à s'occuper des questions sérieuses. Et pourtant il avait le sentiment intimement fondé que ce qu'il savait, que ce qu'il pressentait, était plus important que tous les complexes calculs des politiques et cela, même dans la perspective temporelle de la direction effective de la communauté mekkoise, si ce n'est, au-delà, de toutes les affaires arabes.

Malaise d'homme ridiculisé pour sa stérilité en mâles,

frustration de l’homme de tempérament érotique que sa propre conscience morale empêche de réaliser ses désirs, colère rentrée de l’homme intimement sûr de lui, méprisé par les réalistes de la politique, tout cela pouvait créer une personnalité avide de revanche sur tous ces points, mais demeurant strictement dans les limites des normes de son milieu. Quelque chose en Mohammad devait lui faire dépasser ces bornes.

Ce quelque chose était une certaine constitution pathologique. Peut-être déjà les récits sur les anges qui étaient venus le prendre pour lui ouvrir le cœur, alors qu’il faisait paître le troupeau de la famille de sa nourrice, se sont-ils développés autour de la constatation d’une crise maladive. Halîma l’aurait un jour trouvé bouleversé, debout, le visage défait. Interrogé, il avait raconté l’histoire de deux hommes aux habits blancs, qui étaient venus vers lui, lui avaient fendu la poitrine et y avaient touché « quelque chose, je ne sais quoi ». Le père nourricier inquiet avait dit : « Halîma, j’ai peur que ce garçon n’ait eu une attaque, ramène-le à sa famille avant que cela ne se déclare. » Mohammad n’avait pas, souvenons-nous-en, plus de six ans.[32]

Cette histoire a peut-être été inventée de toutes pièces. Peut-être aussi l’enfant Mohammad avait-il eu une expérience mentale qui est familière à beaucoup de chamanes d’Asie centrale et septentrionale et aux sorciers australiens. Au moment de leur initiation, ils sentent qu’un esprit leur a enlevé les viscères et les a remplacés par des organes nouveaux. Il est certain, en tout cas, que des crises tourmentaient le prophète parvenu à son âge mûr. Ses ennemis chrétiens y voyaient de l’épilepsie. S’il en est ainsi, elle était d’une forme bénigne. Beaucoup plus vraisemblablement, la constitution psycho-physiologique de Mohammad était fondamentalement la même que celle de beaucoup de mystiques.

Chez tous les peuples, dans toutes les sociétés, on trouve des individus dont l'ajustement aux rôles ordinaires que réclame d'eux leur société est difficile ou même impossible pour des raisons de constitution ou d'histoire personnelle que c'est la tâche du psychologue d'élucider. Certains entrent en conflit violent avec leur milieu de par leur comportement. D'autres trouvent les moyens de s'y ajuster à peu près, d'autant plus que beaucoup de sociétés ont prévu des rôles exceptionnels pour ces personnalités exceptionnelles. Dans beaucoup de sociétés, une certaine catégorie d'individus différents de la norme se voient attribuer la fonction d'entrer en relations avec le monde surnaturel, le monde des esprits, le monde de la divinité.

C'est qu'un certain nombre de ces individus ont des aptitudes exceptionnelles. Ils voient ce que les autres ne voient pas, ils entendent ce que les autres n'entendent pas ; une émotion dont l'origine leur est inconnue leur arrache des paroles et des gestes qui ne s'expliquent pas dans le cadre du comportement habituel des individus moyens. Il est normal qu'on attribue ces faits à leur contact avec l'autre monde, le monde des puissances, habituellement invisibles et inaudibles, qui peuvent faire ce que le commun des mortels ne peut pas.

Naturellement, parmi ces êtres à part, il en est qui s'écartent beaucoup de la norme, il en est d'autres dont le comportement particulier et étrange n'apparaît que rarement, dans certaines circonstances, et qui, dans le cours ordinaire de la vie, réagissent comme tout le monde. Il en est dont les ressources mentales sont pauvres et que leur comportement particulier n'enrichit pas ; il en est au contraire à la personnalité complexe et puissante, à la pensée originale et riche.

L'Arabie préislamique connaissait, elle aussi, de tels

hommes. Les poètes arabes étaient censés être inspirés par un esprit. Il y avait surtout les *kâhin* (au pluriel *kohhân* ou *kahana*) ou devins, dont le nom est étymologiquement le même que celui du *kôhen* ou prêtre chez les Juifs. Les *kâhin* avaient des visions, mais surtout ils avaient pour compagnons des esprits familiers qu'ils appelaient leur compagnon, leur ami, leur « voyant » et qui parlaient par leur bouche. Ce génie leur inspirait des murmures indistincts ou des phrases brèves, saccadées, rimant entre elles, abondant en serments qui prennent à témoin les astres, le soir et le matin, les plantes et les animaux, tout cela sur un rythme haletant qui impressionnait les auditeurs. Lorsqu'ils vaticinaient ainsi, ils se recouvraient d'un manteau. C'étaient des personnalités estimées, et on faisait appel à eux pour en tirer des consultations, des oracles, des conseils, sur les affaires publiques et privées.

Mohammad avait beaucoup de traits communs avec les *kâhin*, ses contemporains ne devaient pas manquer de le souligner. Sans doute sa constitution physiologique et psychologique était du même type que la leur. Comme eux il était sujet à des crises nerveuses, il était apte à voir, à écouter, à ressentir des choses inaccessibles aux sens des autres êtres humains. Peut-être que son insatisfaction profonde, à la fois cause et conséquence du tempérament qui était le sien vers la quarantaine, contribuait à renforcer ses prédispositions. Mais comme il était doué d'une personnalité singulièrement plus riche et plus puissante que celle des *kâhin* ordinaires, cette insatisfaction le poussait aussi à réfléchir. Toute une élaboration intellectuelle se déroulait parallèlement aux répercussions de son tempérament inné et de son histoire personnelle sur le plan nerveux. Et cette élaboration intellectuelle était d'une rare qualité.

Mohammad n’était pas un *kâhin*, il ne retrouvait pas les chameaux perdus, ni n’expliquait les songes. Il n’assumait pas le rôle, qui pouvait être très bien considéré, de voyant professionnel, conseiller sur le plan surnaturel d’une tribu ou d’un prince. Ç’aurait été encore s’intégrer, avec ses particularités psychiques, dans le cadre social et mental de la société arabe. Sans s’en rendre compte, il cherchait à le dépasser. Il restait un commerçant moyen, bon mari et bon père de famille, raisonnable et de bon conseil, mais il s’informait et réfléchissait. Petit à petit, son esprit s’avançait sur une voie qui devait le mener à dépasser l’horizon de son pays et de son temps.

Les problèmes qu’il se posait lui apparaissaient surtout sous l’aspect religieux. La guerre avait à nouveau éclaté entre les deux Grands de l’époque, Perse et Byzance, et ce conflit, cette fois, prenait des proportions inattendues. Un haut fonctionnaire comme Procope avait pu en discerner avec lucidité les bases politiques et économiques. Aux yeux des masses, c’était avant tout une lutte idéologique. La guerre, on l’a vu, avait recommencé dès 572, mais en 591 le nouveau roi des rois perse qui était monté sur le trône avec l’aide des Romains, Khosrô II, qu’on appelait Abharwêz, « le victorieux », avait conclu une paix avantageuse pour ses protecteurs. Bientôt il brûla de reprendre ce qu’il avait cédé. L’ami de Khosrô, le basileus Maurice ayant été détrôné et tué en 602 par une révolte militaire qui porta au pouvoir un petit officier brutal et coléreux, Phocas, le roi des rois en prit prétexte pour reprendre la guerre. Peu après, les progrès perses étaient étonnants.

Une armée conquérait l’Arménie romaine, puis envahissait l’Asie Mineure et, en 610, ses éclaireurs arrivaient sur le Bosphore en face de Constantinople. Une autre armée se

dirigeait vers la Syrie, les villes de haute Mésopotamie tombaient l'une après l'autre. Le siège était mis devant Antioche. Les monophysites de Syrie se soulevaient. Les Juifs profitaient de l'anarchie et de l'approche des Perses pour prendre leur revanche, en accord avec la fraction politico-sportive antigouvernementale. Ils tuaient le patriarche pro-impérial d'Antioche. Devant le désastre, les mécontents portèrent au pouvoir un soldat de valeur, Héraclius, qui entra à Constantinople en octobre 610, tandis que Phocas était exécuté. Pendant qu'Héraclius préparait lentement son armée à la riposte, les Perses continuaient leurs succès. En 611 Antioche tombait, puis, désastre des désastres, le 5 mai 614, la ville sainte de Jérusalem elle-même. Le patriarche et les habitants étaient emmenés en captivité, les églises brûlées, la relique sacro-sainte de la Vraie Croix transportée solennellement à Ctésiphon. En 615, le général persan Shâhên prenait Chalcédoine en face de Constantinople. De 617 à 619, les Perses occupaient l'Egypte, grenier de l'empire et particulièrement de la capitale. Les Avars et les Slaves menaçaient de l'ouest. La déroute byzantine était complète.

Il y avait des chrétiens du côté perse. Khosrô avait pour favorite une chrétienne de Syrie, Shîrên, et leurs amours ont fourni la matière de cent romans dans toutes les langues de l'Orient musulman. Les Nestoriens continuaient à le soutenir. Son grand trésorier, Yazdên, était chrétien et faisait construire partout des églises et des monastères. Les monophysites qui dominaient en Syrie et en Egypte, s'ils n'aidaient pas les Perses alliés aux Nestoriens, ne se donnaient aucun mal pour la défense de l'Empire. Ils étaient, depuis deux siècles au moins, en état de sécession morale, les divergences religieuses accentuant et manifestant des particularismes locaux, des sentiments quasi nationaux de révolte contre l'emprise grecque,

sentiments que favorisait un déclin économique croissant. Pourtant, vu de loin, l’attitude juive surtout donnait au conflit, en partie au moins, l’allure d’une guerre de religions. Ainsi, dans la lointaine Gaule, les événements étaient racontés avec des enjolivements. Une trentaine ou une quarantaine d’années plus tard, un chroniqueur bourguignon explique qu’Héraclius « était d’un aspect agréable, d’un beau visage, d’une haute taille, très vigoureux et vaillant guerrier. Souvent, il tua des lions dans l’arène et plusieurs sangliers dans des endroits écartés ». Quand les Perses s’étaient approchés de la capitale, il avait proposé à leur empereur, Cosdroës, de régler la question par un combat singulier. Cosdroës avait envoyé à sa place un patrice très brave, qu’Héraclius avait tué par ruse. Les Perses avaient alors fui. Mais Héraclius était « très versé dans les lettres ». Il avait donc étudié l’astrologie et avait appris, grâce à cet art, que son empire serait dévasté par des nations circoncises. Il conclut qu’il s’agissait des Juifs et « envoya vers Dagobert, roi des Francs, pour le prier d’ordonner que tous les Juifs de son royaume fussent baptisés dans la foi catholique ; ce qui fut aussitôt exécuté par Dagobert. Héraclius décréta la même chose dans toutes les provinces impériales, car il ignorait d’où partirait ce fléau pour frapper son empire. » (*Chronique dite de Frédégaire*, IV, §§ 64, 65.)[33]

En Arabie aussi assurément ces événements faisaient grande impression. Les propagandes chrétiennes des divers partis et la propagande juive étaient très actives. On a vu les conditions sociales qui favorisaient leur expansion. A Mekka, un esprit curieux pouvait aisément trouver des Juifs et des chrétiens qui ne demandaient qu’à exposer les bases de leur foi. Le malheur, quand il s’agissait des chrétiens, c’est qu’ils connaissaient mal leur propre religion. C’étaient pour la plupart des humbles : commerçants, bouchers, forgerons, poseurs de

ventouses, brocanteurs, marchands de vin, aventuriers, esclaves. Ils n’avaient pas de communauté organisée, pas de prêtres, pas d’églises. Ils appartenaient à des communautés différentes qui se considéraient les unes les autres comme hérétiques. Ils n’étaient certainement pas très forts en théologie. Leur religion c’était la religion populaire des simples. Ils faisaient sans doute quelques prières et connaissaient certainement, un peu déformées, les belles histoires de l’Ancien et du Nouveau Testament. Les Juifs, au contraire, dont nous avons vu l’activité comme colons agricoles étaient nombreux et bien organisés dans toute l’Arabie. Mais leurs communautés étaient compactes et fermées. A Mekka où l’on souffrait de leur concurrence commerciale, où l’on craignait la puissance recélée par ces groupes actifs et expansifs, où l’on s’étonnait de leurs mœurs curieuses, de leurs répugnances à l’égard d’aliments aimés de tous comme la graisse de bosse de chameau, où l’on se moquait de leur arabe encombré de mots calqués sur l’araméen ou l’hébreu, on en voyait peu semble-t-il. Pourtant ils ne répugnaient pas, eux non plus, à raconter aux idolâtres curieux les récits bibliques tels qu’ils avaient été développés et embellis par l’activité littéraire de la période hellénistique et romaine, tels que nous les connaissons par les Talmuds et toute la littérature midrashique. Certains, semble-t-il, avaient pensé à mettre la révélation et ses développements à la portée d’auditoires arabes en situant en Arabie certains événements ou en judaïsant certains récits populaires arabes.

Mohammad était accusé, nous le savons de façon indiscutable par le texte du Coran lui-même, d’écouter des hommes qui parlaient une langue étrangère (*Coran*, XVI, 105) et qui racontaient les « légendes des anciens » (*Coran*, XXV, 5). C’était certainement à ces récits qu’il prêtait le plus

d’attention. A leur lumière, petit à petit, se formait une représentation du monde et de son histoire. Juifs et chrétiens lui parlaient du même Dieu, Allah, « la Divinité » qu’on révérait aussi en Arabie en lui associant d’autres dieux. C’est lui qui avait créé les cieux et la terre, c’est à lui qu’étaient dus les merveilles de la nature, les phénomènes étonnants, tels que l’orage, la foudre, la pluie. C’est par lui que s’expliquaient le merveilleux agencement du corps humain, le mystère de la génération animale, le secret de la végétation. Après la mort, il ressusciterait les corps et jugerait souverainement tous les mortels, les rétribuant, selon la façon dont ils s’étaient conduits sur terre, par les délices d’un jardin céleste ou par les souffrances d’un lieu de torture. Ainsi s’expliquait le monde mystérieux qui nous entourait, ainsi se réparait son injustice. Cette vision du monde était nettement supérieure, intellectuellement et moralement, à celle du paganisme arabe où des dizaines de petits dieux se combattaient de façon capricieuse, sans influence décisive pourtant à l’égard d’Allah et du Destin, sans surtout que la Justice sorte vainqueur de ces luttes anarchiques de tous contre tous.

Allah avait d’ailleurs songé à se faire connaître et à faire connaître sa volonté. A plusieurs reprises, il avait envoyé des hommes, des prophètes, pour exposer à des groupes humains déterminés sa Révélation. Déjà Adam avait reçu un message semblable. Et puis les patriarches énumérés par les Hébreux, mais qui n’étaient pas tous à proprement parler juifs, comme ne manquaient pas de le faire remarquer les chrétiens : Noé qui était l’ancêtre de tous les hommes existants, Abraham qui, selon l’explication reçue de l’histoire d’Ismaël et d’Agar était l’ancêtre non seulement des Juifs, mais des Sarrasins (d’où le nom qu’on leur attribuait d’Agaréniens dans la littérature de ce temps). Jacob, Joseph, Moïse surtout avaient

été chargés de messages à l'intention d'Israël. Les grands prophètes avaient peu marqué l'imagination populaire, mais on avait retenu de l'histoire sainte des Juifs ce qu'en retiennent les simples : David vainqueur de Goliath, le sage Salomon, Loth discutant avec les Sodomites, Jonas et sa baleine, Elie entrant en compétition avec les prophètes de Baal, Job sur son fumier… Les chrétiens parlaient aussi de Jésus dont ils faisaient le Fils de Dieu et un dieu lui-même avec des considérations compliquées, incompréhensibles à des esprits peu sophistiqués. D'ailleurs, ils se disputaient violemment là-desssus, sur la nature divine et la nature humaine du Messie, allant jusqu'à guerroyer entre eux à ce sujet. Pourtant Jésus avait été lui aussi chargé d'une Bonne Nouvelle, d'un Evangile, pour les hommes. Il ressemblait bien aux prophètes, s'était assimilé lui-même à eux et avait été pris pour l'un d'entre eux. Un prophète d'un type assez exceptionnel, il est vrai, un prophète supérieur avec toutes ces histoires délicieusement captivantes qu'on racontait sur sa mère Marie (n'y avait-il pas aussi une Marie vierge qui chantait des cantiques dans l'histoire de Moïse ? ne serait-ce pas la même ?) et la façon merveilleuse dont il avait été conçu. Pourquoi rejeter une si belle histoire comme le faisaient les Juifs ? S'il était difficile de croire qu'il était fils de Dieu à moins de retomber dans ce polythéisme arabe qu'on voulait justement rejeter ou de s'enfoncer dans des considérations théologiques incompréhensibles sur la nature, la personne, l'essence et l'hypostase, ne pouvait-on tout simplement le considérer comme un des prophètes, le plus grand et le plus merveilleux ?

A tous ces prophètes, une opinion diffuse dans tout l'Orient en ajoutait d'autres. Le babylonien Mani (216-277) avait fondé une nouvelle religion qui eut ses jours de gloire et d'expansion, le manichéisme. Il prétendait s'insérer dans une

série d'envoyés de Dieu aux divers peuples. Il avait écrit lui-même : « La sagesse et les bonnes œuvres ont été apportées avec une suite parfaite, d'âge en âge, par les messagers de Dieu. Elles vinrent en un temps par le prophète nommé Bouddha dans la région de l'Inde, en un autre par Zaradousht (Zoroastre) dans le pays de Perse, en un autre encore par Jésus dans le pays d'Occident. Après quoi la Révélation est arrivée et la Prophétie s'est manifestée dans ce dernier âge par moi-même, Mani, l'Envoyé du vrai Dieu, dans le pays de Babel. »[34] Cette conception était héritée chez Mani des idées de diverses sectes chrétiennes dissidentes d'inspiration gnostique. D'après les Actes des Apôtres apocryphes, de même, les Apôtres s'étaient partagé les régions du monde pour que chacune ait sa part d'évangile.[35] Il apparaissait comme une flagrante injustice qu'un pays ait pu échapper à la prédication divine.

Les Arabes qui écoutaient toutes ces histoires se souvenaient alors de récits légendaires sur les anciens peuples de la péninsule à qui on attribuait tous les monuments antiques qu'on y trouvait. On parlait de catastrophes qui avaient atteint ces peuples maintenant disparus, 'Ad et Thamoud. N'était-il pas concevable que ces catastrophes soient venues en punition du refus qu'ils avaient opposé aux prophètes envoyés vers eux ? Ainsi le Déluge avait puni les hommes sourds aux avertissements de Noé, et Jésus avait menacé Jérusalem, « qui tuait les prophètes », d'un sort analogue.

Des hommes comme Mohammad, des Arabes, écoutaient ces histoires, se faisaient ces réflexions. Juifs et chrétiens étaient soutenus par des empires mondiaux, ils étaient encadrés par des organisations puissantes et riches. Leurs prétentions s'appuyaient sur des livres sacrés venus du ciel aux époques anciennes, vénérables par leur antiquité et dont des

miracles avaient démontré la validité. Ils connaissaient les secrets d'Allah, savaient comment celui-ci voulait être adoré, quelles prières et quels sacrifices, quels jeûnes et quelles processions il exigeait pour être favorable aux hommes. Ces secrets échappaient aux Arabes, les Arabes étaient loin d'Allah. Il fallait se mettre à l'école des gens qui savaient, des gens du Livre, s'efforcer ainsi de se rapprocher d'Allah.

Des gens qui pensaient ainsi et qui ne devenaient pas cependant chrétiens ou Juifs, il y en avait quelques-uns au moins. On a vu quelles raisons de fierté nationale empêchaient beaucoup d'Arabes de se convertir ainsi. Peut-être disait-on d'eux déjà qu'ils étaient *honafâ* (pluriel de *hanîf*) envers Allah, vraisemblablement à partir d'un mot araméen mal compris qui désignait les infidèles. On en vint à entendre par là qu'ils cherchaient à se rapprocher d'Allah sans se laisser embrigader dans les rangs des religions reconnues. Peut-être déjà faisaient-ils remarquer que, d'après les récits des Juifs et des chrétiens eux-mêmes, avant la fondation du judaïsme par Moïse, des hommes révérés par eux, tels qu'Abraham (Ibrâhîm en arabe), avaient eu la même attitude. Or Abraham, d'après la Bible même, n'était-il pas l'ancêtre des Arabes par son fils Ismaël ? Dès lors n'était-il pas normal que les Arabes reprennent cette attitude d'adoration indépendante d'Allah qu'avait eue leur aïeul ?

Juifs et chrétiens méprisaient les Arabes. C'étaient pour eux des sortes de sauvages qui n'avaient même pas une Eglise organisée comme les peuples civilisés. Peut-être est-ce par fierté que des Arabes reprirent ce mot de « païen, infidèle », de *hanîf*, que les « civilisés » leur accolaient. Ils étaient infidèles, ils chercheraient Dieu en infidèles. Une certaine révolte animait beaucoup d'entre eux à l'égard des prétentions de ces gens qui les humiliaient sur tous les points. Sur le plan politique aussi,

on l'a vu, l'empereur byzantin Maurice avait supprimé le phylarquat arabe des Ghassânides. De l'autre côté de la barricade, Khosrô Abharwêz, devenu soupçonneux à l'égard de son vassal arabe de Hîra, No'mân III, un chrétien célèbre chez les poètes arabes, le fit emprisonner et mettre à mort vers 602. La royauté ôtée à la famille des Lakhmides fut donnée à un homme d'une autre tribu, isolé et sans tradition de gouvernement, surveillé au surplus par un inspecteur persan. Mais le nouveau « roi » de Hîra réclama à un cheikh de la tribu arabe des Bakr, auxiliaire elle aussi des Perses, les armes, un millier de boucliers, et l'argent qu'avait déposés chez lui No'mân avant son emprisonnement. Le chef arabe refusa. Khosrô envoya contre lui une armée importante composée d'auxiliaires arabes et d'un millier de cavaliers persans. La bataille qui se déroula près du puits de Dhou Qâr, non loin de la future Koufa, se termina par une déroute pour les Persans dont les deux généraux furent tués et pour leurs alliés arabes. On racontait que Mohammad apprenant la nouvelle à Mekka avait prononcé ces paroles : « C'est la première fois que les Arabes ont eu leur revanche sur les Persans. » Ce ne serait pas la dernière.

L'humiliation des Arabes et cette première et faible revanche n'étaient pourtant que des épisodes sur un fond de tableau riche en couleurs apocalyptiques. La lutte des deux Grands atteignait son paroxysme. La seconde Rome allait peut-être tomber. Les Juifs prenaient leur revanche contre les chrétiens. Partout, des troubles accompagnaient la guerre étrangère. Tout cela était connu en Arabie. Comme souvent dans l'histoire, beaucoup voyaient s'approcher la fin du monde. Chez les Arabes, humiliés à l'extérieur, l'immoralité ne triomphait-elle pas ? Les riches et les puissants opprimaient les pauvres. Les lois immémoriales de la solidarité tribale étaient

chaque jour violées. Les faibles et les orphelins étaient souvent réduits en esclavage. Le vieux code non écrit de la morale et de la décence était foulé aux pieds. On ne savait même plus quel dieu adorer. La situation était-elle pire au temps de Noé ? Tout cela n'annonçait-il pas une prochaine catastrophe, peut-être même le grand Jugement dernier dont parlaient Juifs et chrétiens ?

Les Juifs disposaient de prédictions qui avaient fixé la fin du monde à la fin du Ve siècle, puis en l'an 531. Il avait fallu reculer cette date. Mais les grandes guerres entre empires et un sursaut nouveau du peuple juif en paraissaient des signes sûrs. On disait : « Si vous voyez les royaumes en lutte entre eux, regardez où sont les pas du Messie. Sachez qu'il en sera ainsi, parce que cela arriva de même aux jours d'Abraham. Quand les royaumes s'attaquaient les uns les autres (*Genèse*, 14), la rédemption fut accordée à Abraham. »[36] Plusieurs textes prévoyaient qu'une grande guerre entre Romains et Perses précéderait tout juste le temps de la fin. Ainsi parlait un texte targoumique : « Réjouis-toi, exulte, Constantinople, ville du criminel Edom (terme qui désigne Rome et les Romains), bâtie dans la terre de Romanie, pourvue d'armées nombreuses du peuple d'Edom ! Sur toi aussi va venir le châtiment, les Parthes (les Perses) te dévasteront, la coupe de la malédiction s'avance vers toi, tu seras enivrée et rejetée au-dehors. Et alors ton péché sera expié, communauté de Sion ! Tu seras délivrée par le roi Messie et par le prêtre Elie. »[37] Comment douter qu'on se trouvait à l'aube de ces temps ?

Quand de telles situations apparaissent, il se trouve toujours des hommes pour se lever et pour proclamer la catastrophe proche, pour inciter les pécheurs à se mettre en paix avec la divinité, pour se préparer au grand jour. De tels prophètes ne manquèrent pas en Arabie. On parlait d'un Khâlid

ibn Sinân envoyé à la tribu de ‘Abs et d’un Hanzala ibn Safwân. On connaît surtout un certain Maslama de la tribu des Banou Hanîfa dans le Yamâma en plein centre de l’Arabie. La tradition musulmane s’est acharnée à le ridiculiser, attribuant son succès à des tours de prestidigitateur et plaçant la date de son apparition comme prophète assez tard. Mais certains renseignements conservés par les historiens arabes contredisent cette image. Maslama prêchait au nom de Dieu qu’il appelait Rahmân, c’est-à-dire « miséricordieux ». C’était là le nom, nous le savons maintenant par les inscriptions, que les Sudarabiques donnaient au dieu des Juifs et au Dieu Père de la Trinité chrétienne, d’après l’usage araméen et hébreu, sous la forme Rahmânân, c’est-à-dire, avec l’article sudarabique agglutiné à la fin du mot : le Clément. On nous dit que Maslama lui-même était désigné sous le nom de Rahmân, celui de son dieu. Or, on accusait Mohammad de tenir sa science d’un certain Rahmân du Yamâma. Certaines informations disent aussi qu’il avait commencé son action avant Mohammad à qui plus tard il proposait de partager entre eux l’autorité. Il semble donc que nous avons là un témoignage sur un prophète qui, lui aussi, prêchait en Arabie à cette époque des idées assez analogues à celles de Mohammad.

Tout cela agissait sur celui-ci. Insatisfait, il était à l’affût de ce qui donnerait à sa vie un sens, de ce qui assurerait sa revanche sur les riches et les puissants. Il connaissait l’essentiel des idées nouvelles qu’apportaient les Juifs et les chrétiens, sympathisait avec les tendances monothéistes, mais restait un Arabe qui n’entendait pas se détacher de ses frères arabes. Il était révolté par les maux qu’apportaient les transformations récentes de l’état social, par le triste comportement moral qu’il révélait chez beaucoup. Lui-même, encore plein du souvenir de ses années de pauvreté et

d’humiliation, il compatissait aux souffrances des victimes de ces transformations. Il était angoissé devant les grands événements qui agitaient le monde. Il se demandait s’il ne fallait pas y voir le signe de l’approche de la fin des temps et du grand règlement de comptes divin. Il voyait surgir des prophètes qui se prétendaient envoyés par la divinité pour appeler les hommes à la repentance. En lui l’orgueil, le sentiment juste de sa valeur insinuaient l’idée qu’il aurait peut-être son rôle à jouer dans les péripéties dramatiques des Derniers Jours. Son organisme prédisposé était prêt au choc qui lui révélerait les voies divines.

CHAPITRE IV

Naissance d'une secte

Ainsi s'enrichissait de mille apports extérieurs l'âme de Mohammad, ainsi peu à peu englobait-elle de multiples préoccupations. Mais parallèlement, elle livrait un autre combat, elle entreprenait une autre pérégrination dans les cent et cent demeures de ce château intérieur « qui est composé tout entier d'un seul diamant ou d'un cristal très pur » comme devait s'exprimer Thérèse d'Avila. Très tôt, il avait porté les regards sur le centre du château, « la demeure, le palais où habite le Roi ».[38]

On ne sait quand il avait pris l'habitude de faire des retraites dans une caverne de la colline de Hirâ, à quelques kilomètres au nord-est de Mekka, une de ces montagnes arides et nues « d'un laid absolu », aux « nuances sales ou monotones » alternant « entre le jaune sale, le brun pâle et sale et un gris terne » que vit Charles Huber, peu de jours avant sa mort.[39] Rien certes ne pouvait y distraire l'âme de la contemplation. Les ascètes juifs et chrétiens avaient inspiré cette pratique. A leur exemple, quelques *hanîf*, sans doute, se livraient à des méditations nocturnes. « Et est le temps de nuit à

ce plus convenable, écrira Jean Gerson : car il est plus coi, plus paisible et plus secret et sans tentations de la vaine gloire du monde. »[40]

Que voulait et que cherchait Mohammad, et que faisait-il exactement ? Aucun texte sûr ne nous le dit. Assurément, il cherchait la vérité sur les choses divines, troublé par tout ce qui se disait sur Allah et ses révélations. Comment ? Les pratiques des ermites chrétiens du désert, lisant les Ecritures à la lueur d'une lampe brillant dans la nuit, priant Dieu en pleurant et en poussant des cris, avaient frappé l'imagination des poètes arabes. Des païens troublés avaient pu être portés à les imiter comme ce futur évêque d'Arbèle en Mésopotamie qui, avant d'être baptisé, « entrait dans une caverne et méditait sur la vanité et la fragilité du monde ».[41]

Sans doute donc, Mohammad méditait-il et priait-il Allah de l'éclairer. Et puis un jour, d'après le récit le plus crédible que nous ayons de ces faits et qui remonterait aux confidences de Mohammad lui-même à sa bien aimée 'Aïsha, il y eut quelque chose. « Le début de la révélation pour l'Envoyé de Dieu, disait-elle, ce fut la Vraie Vision et elle venait comme le surgissement de l'aube (*falaq aççobh*). » Le mot arabe évoque une brisure soudaine, la nuit brusquement fendue par l'apparition instantanée de l'astre dans ces pays sans aurore et sans crépuscule. Ainsi vient la vision de l'Etre, sentiment pénétrant d'une présence peut-être : « Dieu s'établit lui-même dans l'intime de cette âme de telle sorte que, quand elle revient à elle-même, elle ne saurait avoir le moindre doute qu'elle n'ait été en Dieu et que Dieu n'ait été en elle » (Thérèse d'Avila).[42] Ou vision imaginative soudaine ? Thérèse d'Avila dit encore : « L'âme est loin de s'attendre à avoir une vision, elle n'en a même pas la moindre pensée quand soudain l'image de Notre Seigneur se montre complètement ; elle

bouleverse toutes les puissances et les sens et les remplit de crainte et de trouble pour les établir aussitôt dans une paix délicieuse. De même que, au moment où saint Paul fut terrassé, il y eut une tempête et une forte agitation dans l’air, de même, dans ce monde intérieur dont nous parlons, il se produit d’abord une grande secousse, puis en un instant, comme je l’ai dit, tout rentre dans la paix. »[43]

« Après cela, poursuit ‘Aïsha, la solitude lui devint chère. Cela se passait dans une caverne du Hirâ. Il passait un certain nombre de nuits à ces retraites pieuses avant de revenir dans sa famille. Puis il revenait, et il prenait des provisions pour un même laps de temps. » Cela dut durer assez longtemps. Et un jour vint le grand appel, subitement lui aussi, sans préparation.

Un jour, à l’improviste, une voix se fit entendre. C’était sans doute la première fois que la sensation de quelque chose d’extraordinaire se faisait si précise, sans quoi on ne s’expliquerait pas l’émoi du pieux Mekkois. La Voix disait trois mots arabes qui devaient bouleverser le monde : « Tu es l’Envoyé de Dieu ! »

« J’étais debout, mais je m’accroupis sur mes genoux, aurait raconté Mohammad, puis je me traînai tandis que le haut de ma poitrine tremblait. J’entrai chez Khadîja et je dis : « Couvrez-moi ! couvrez-moi ! » jusqu’à ce que la terreur m’eût quitté. »

Comment s’agencèrent cette révélation et les suivantes, dans quel ordre chronologique ? On ne peut le savoir exactement. Sans doute leur forme devint-elle progressivement plus précise. Après les sensations de présence surnaturelle, les visions vagues, les auditions de simples phrases, vinrent les longues suites de paroles bien ordonnées, offrant un sens net, un message. Sans doute, il y eut des interruptions, des retours

en arrière. La tradition y fait allusion. Il y eut d'abord l'effroi devant la manifestation soudaine du divin et les mystérieux desseins que pouvait nourrir envers son bénéficiaire la puissance inconnue dont elle émanait. Plus tard, quand Mohammad se fut accoutumé à l'idée de son destin exceptionnel, il y eut la terreur de s'être trompé et, surtout quand les manifestations de l'au-delà cessaient pendant un certain temps, la crainte d'être abandonné de son dieu. Tous les mystiques ont eu de ces phases de doute angoissé. « Au moment où l'âme a entendu la parole, écrit Thérèse, elle était persuadée qu'elle venait de Dieu ; mais, lorsqu'il s'est écoulé depuis lors un long espace de temps et qu'elle n'est plus sous l'impression du début, il s'élève en elle un doute et elle se demande si elle a été trompée par le démon ou victime de son imagination ; pourtant, au moment où elle entend cette parole, elle n'en a aucun doute et elle mourrait plutôt pour en soutenir la vérité. »[44] Le désarroi de Mohammad fut grand. « J'ai songé, disait-il, à me jeter du haut de l'escarpement d'une montagne. » Peut-être du haut du mont Hirâ lui-même qui se termine par une arête rocheuse abrupte et glissante.

Les visions qu'il eut en ces jours-là, il devait entendre plus tard Dieu lui-même en assurer la réalité à ses contradicteurs et les leur décrire :

Votre compagnon ne s'égare pas, il n'erre pas,
Il ne parle pas poussé par l'instinct,
Il ne s'agit de rien d'autre que d'une suggestion qui lui fut suggérée,
Que lui a enseignée un être puissant,
Sagace, qui se tint ensuite en équilibre,
Etant à l'horizon supérieur.
Puis il s'approcha et resta suspendu
A la distance de deux longueurs d'arc ou plus près.

Puis il inspira à son serviteur ce qu'il inspira…
Il le vit aussi à une autre descente
Près du jujubier d'al-Montahâ
Près duquel est le jardin d'al-Ma'wâ
Quand le jujubier était couvert de ce qui le couvre.
Sa vue n'a pas dévié, ni n'a pas passé outre.
Il a vu une des plus grandes merveilles de son Seigneur !
(*Coran*, LIII, 1-18.)

Ou encore :

Par la nuit quand elle s'avance !
Par l'aube quand elle exhale son souffle !
Certes c'est là la parole d'un envoyé respectable,
Puissant auprès du Maître du Trône, ferme,
Obéi, fidèle aussi.
Votre compagnon n'est pas un possédé,
Certes, il l'a vu à l'horizon éclatant !
(*Coran*, LXXXI, 17-23.)

La tradition musulmane a vu dans l'être qui apparut à Mohammad un archange, Gabriel (en arabe Jibrîl) ou Sirâfîl. Il semble très probable qu'au début Mohammad ne l'ait pas identifié et y ait vu seulement un puissant messager d'Allah, peut-être une émanation de celui-ci, comme ces entités vagues dont parlaient les chrétiens : l'Esprit, le Souffle de Dieu ou sa Parole, son Verbe.

Enfin, une fois, suivant le récit de Mohammad, l'Etre Puissant lui dit : « Récite ! » Je dis : « Que réciterai-je ? » Il me prit et me tourmenta trois fois jusqu'à ce que l'épuisement vînt à bout de moi. Alors il me dit : « Récite : Au nom de ton seigneur qui a créé… » Et je récitai. » Il venait de prononcer la première phrase de ce qui devait être le Coran. Il est assez vraisemblable que c'était une nuit, la nuit du 26 au 27 du mois

de Ramadan, nuit qui devait être appelée la nuit de la destinée. Cette nuit vaut mieux que mille mois, dira un passage postérieur du Coran. Tous les ans, les musulmans attendent cette nuit, car ils pensent qu'à un moment le ciel s'entrouvre, qu'une lueur mystérieuse apparaît et celui qui l'aperçoit verra ses vœux exaucés. On était vers 610 de l'ère chrétienne ou quelques années plus tard.

Mohammad doutait encore. Qui était cet être qui lui apparaissait ? N'était-ce pas un impur démon ou un phantasme de son imagination ? Lui qui méprisait les devins, ne se comportait-il pas comme un *kâhin* typique ? Il se confia à Khadîja. Celle-ci avait un cousin, un homme âgé, qui lui aussi cherchait Dieu, qui était *hanîf*. Il s'appelait Waraqa ibn Nawfal et c'était un savant qui connaissait bien les Ecritures juives et chrétiennes. On dit même qu'il savait l'hébreu. Khadîja emmena son mari auprès de lui. « Elle lui dit, racontait Mohammad : « Ecoute le fils de ton frère. » Il m'interrogea et je lui racontai mon histoire. Il dit : « C'est là le *nâmous* qui avait été révélé à Moïse. Ah ! si j'étais jeune ! Si je pouvais être vivant encore quand ton peuple t'expulsera ! Je lui dis : « Eux, ils m'expulseront ? » Il dit : « Oui. Jamais personne n'a apporté ce que tu as apporté sans susciter de l'hostilité. Si ton jour était arrivé de mon temps, je t'aurais vigoureusement aidé. »[45] Les musulmans ne savaient pas ce qu'était ce *nâmous* et y ont vu l'archange Gabriel. Mais c'est le mot grec *nomos*, la Loi. C'est bien ainsi qu'on appelait la Torah, le Pentateuque, révélé par Dieu à Moïse et le mot était passé dans les dialectes araméens. Waraqa entendait dire qu'il s'agissait d'une suite de la grande série des révélations par lesquelles Dieu faisait connaître sa volonté aux peuples.

Khadîja aussi le réconfortait. On garda d'abord la chose secrète. Et, comme les mois passaient, les révélations se

renouvelaient, suscitant maintenant moins de surprise et de terreur. Mais c’était toujours une épreuve douloureuse et pénible. Le visage de Mohammad, nous dit-on, se couvrait de sueur, il était secoué de frissons, il restait une heure inconscient, comme en état d’ivresse. Il n’entendait pas ce qu’on lui disait. Il transpirait abondamment, même par temps froid. Il entendait des bruits bizarres, comme des chaînes ou des cloches ou un bruissement d’ailes. « Pas une fois, disait-il, ne me fut adressée une révélation sans que j’aie cru qu’on m’enlevait l’âme. »[46] Le plus souvent, au début, il ressentait comme une inspiration intérieure qui ne s’exprimait pas en mots et, quand la crise cessait, il récitait des paroles correspondant pour lui de façon évidente à ce qui lui avait été inspiré. Autrement dit il s’agit de ce que les mystiques catholiques ont appelé « paroles intellectuelles », accompagnées certes aussi de « visions intellectuelles ». « Puisque vous ne voyez rien, comment savez-vous que c’est Notre-Seigneur ? » disait son confesseur à Thérèse d’Avila. « Elle lui répondit, écrit celle-ci, en parlant d’elle-même, qu’elle ne le savait pas, qu’elle ne voyait pas de visage et ne pouvait rien ajouter à ce qu’elle avait dit ; ce qu’elle savait, c’est que c’était Notre-Seigneur qui lui parlait et que ce n’était pas une illusion… Quant aux paroles qu’il disait, elle ne les entendait pas lorsqu’elle le voulait, mais à des moments où elle n’y pensait pas et quand c’était nécessaire. »[47] « On ne voit rien ni intérieurement, ni extérieurement, explique-t-elle ailleurs ; mais, sans rien voir, l’âme comprend qui c’est et de quel côté il est présent, plus clairement que si elle le voyait… L’âme n’entend ni parole intérieure ni parole extérieure, mais elle comprend très clairement qui c’est, de quel côté il est, et parfois même ce qu’il veut lui signifier. Par quel moyen et comment le comprend-elle ? elle l’ignore ; mais il en est ainsi ;

et le temps que cela dure, elle ne peut l'ignorer. »[48]

D'autres fois, et de plus en plus semble-t-il, il eut ce que les mêmes mystiques appellent des visions ou des locutions imaginatives. Mohammad voyait un ange qui lui adressait la parole et il comprenait. Cette perception de l'image et des mots venait de l'intérieur de lui-même, par crises aussi quand il s'y attendait le moins, parfois au cours d'une conversation publique ou au cours d'un voyage quand il était monté sur sa chamelle. Parfois c'étaient même des visions ou des paroles externes tout à fait semblables aux êtres réels ou aux paroles prononcées par eux, mais sans que les assistants voient quoi que ce soit.

Ces visions, ces paroles, Mohammad s'habitua peu à peu à une certaine manière de les recevoir, parfois même il essaya de les appeler, de les provoquer. Pour les accueillir, il se faisait dès le début couvrir d'un manteau suivant la pratique des *kâhin*. Au début, il semble que Mohammad ait voulu hâter l'expression de ce qu'il percevait en balbutiant et en bégayant. C'est peut-être à cet effort désordonné que correspondent les quelques consonnes qui se trouvent au commencement de certaines sourates du Coran et sur lesquelles on a émis maintes hypothèses. En tout cas, il se fit réprimander par Dieu :

Ne remue pas ta langue en le récitant pour aller plus vite !

A nous de le rassembler et de le réciter !

Quand nous le récitons, suis la récitation !

Ensuite à nous l'exposition !

(*Coran*, LXXV, 16-18.)

Plus tard, le Dieu lui dira encore :

Ne te hâte pas dans ta récitation avant que l'inspiration te soit communiquée entièrement.

(*Coran*, XX, 113.)

Ces paroles ne sont pas très claires, mais il en ressort nettement que le prophète devait laisser l'inspiration suivre son cours tumultueux avant d'en exprimer au dehors la substance.

Ici se pose une question à laquelle on ne peut échapper quand on parle de Mohammad, une question à laquelle j'ai déjà donné des éléments de réponse, mais qu'il faut maintenant traiter plus à fond. Il s'agit de sa sincérité.

Nous ne sommes plus à l'époque où l'incrédulité envers un message religieux semblait commander de voir des menteurs dans ceux qui l'émettaient. Ainsi les philosophes rationalistes du XVIIIe siècle, tout comme les théologiens et apologètes chrétiens, voyaient dans Mohammad le modèle même de l'imposteur. D'après des informations suspectes sur sa biographie, on racontait même qu'il recourait à des tours de prestidigitation pour frapper l'imagination de ses contemporains. La seule différence était que les philosophes étendaient à tous les fondateurs de religion cette explication et que certains, comme Voltaire, pouvaient trouver à Mohammad des circonstances atténuantes dans une ambition légitime de pousser son peuple à une position moins humiliée sur la scène de l'histoire. L'époque, les esprits grossiers des Arabes qu'il devait entraîner rendaient nécessaire le recours à l'imposture pour exercer quelque emprise sur ces gens. A la fin du XIXe siècle encore, un grand arabisant allemand, Hubert Grimme, a repris une théorie de ce genre en attribuant à Mohammad des visées encore plus louables. Celui-ci, d'après Grimme, s'était convaincu qu'il fallait remédier aux conditions sociales dont souffrait sa patrie, Mekka, et que le seul moyen pour cela était, comme on a dit plus tard, de faire payer les riches. Il conçut le plan de venir en aide aux pauvres au moyen d'un fort impôt sur le revenu, qui frapperait au premier chef ces

riches. Mais il comprit qu'il n'avait aucune chance de faire accepter cette solution par ceux-ci. D'autre part, apparemment, il ne concevait pas une lutte de classes énergique, à la manière des XIXe et XXe siècles. Il voulut donc faire peur aux riches pour leur faire accepter son programme que Grimme, écrivant aux temps de la progression spectaculaire du parti social-démocrate allemand, qualifie de socialiste. Pour cela, il imagina une « mythologie », d'ailleurs réduite au minimum nécessaire, avec un Jugement dernier dont les riches se sortiraient très mal s'ils ne désarmaient pas le céleste Juge en payant l'impôt de « purification » (*zakât*) prescrit par Mohammad.

Les progrès de la psychologie et de la psychiatrie ont fait justice de ces explications simplistes par l'imposture, que celle-ci soit excusable ou non. On a peut-être même été un peu loin dans la réaction, car des cas d'imposture réelle existent et ont existé. Mais ils sont en nombre limité. En tout cas, tout le monde comprend et admet maintenant que des individus puissent croire sincèrement qu'ils reçoivent des messages auditifs, visuels, intellectuels de l'au-delà et aussi que leur sincérité n'est pas une preuve que ces messages viennent réellement d'où ils sont censés venir. C'est la notion d'inconscient qui nous a permis de comprendre ces faits. Elle est suffisamment connue et admise maintenant pour qu'on n'entre pas ici dans les détails, ni même dans les distinctions et qualifications qu'y ont apportées les psychologues. Il n'est que de puiser dans les livres de psychologie pour trouver cent cas de personnes de parfaite bonne foi qui voient des spectacles, qui entendent des paroles en état d'hallucination. Elles prétendent très sincèrement ne les avoir jamais vus, ni entendues auparavant. Pourtant l'étude objective de leur cas montre qu'il s'agit de combinaisons nouvelles opérées par

l'inconscient à partir de choses vues et entendues, mais oubliées. Ce sont là des données devenues banales. Il est donc concevable que Mohammad ait vu et entendu des êtres surnaturels que les Juifs et les chrétiens qu'il avait interrogés lui avaient décrits. Il est compréhensible qu'il ait perçu des paroles où les éléments de son expérience réelle, la matière de ses pensées, de ses réflexions, de ses rêves, les souvenirs des conversations qu'il avait entendues réapparaissaient, décomposées et recomposées, transposées, avec une évidence, une sensation de réalité qui s'imposaient à lui comme l'attestation d'une activité extérieure tout à fait objective quoique inaccessible aux sens des autres.

Quand on étudie les premiers messages de Mohammad, quand on lit au surplus les récits qui nous exposent les crises de doute et de désespoir qui les précédèrent ou les accompagnèrent, on ne peut qu'être sceptique envers les thèses qui voient là des manifestations d'un plan froidement calculé et implacablement réalisé sous l'inspiration de l'ambition ou de la philanthropie. Et ces récits semblent bien véridiques. La tradition, acharnée plutôt à rapprocher la personnalité de Mohammad du monde surnaturel, n'aurait pas inventé de toutes pièces ces traits qui le montrent si humain. Il est beaucoup moins difficile d'expliquer Mohammad sincère que Mohammad imposteur.

Plus tard, il est vrai, des traits inquiétants apparaissent. Mohammad doit prendre des décisions au jour le jour, décisions politiques, pratiques, législatives, qui ne peuvent attendre l'instant indéterminé où l'esprit jugera bon de souffler. Il est interrogé, pressé de consultations, de questions. Le caractère divinement inspiré des réponses assoirait solidement l'autorité de celles-ci. A-t-il cédé à la tentation de donner un coup de pouce à la vérité ? Certaines révélations répondent un

peu trop bien à ce que pouvait, très humainement, désirer et calculer le prophète. Ou bien est-ce encore son inconscient qui a opéré ? Nous ne le saurons jamais. Mais nous retrouverons le problème.

S'il était sincère, s'il avait vraiment, disons le mot, des hallucinations visuelles et auditives, était-ce donc un anormal, un malade, un fou ? D'abord la notion de folie n'est plus admise depuis longtemps par les spécialistes. Les frontières entre le comportement considéré comme normal et les comportements dits « anormaux » sont bien plus floues qu'on ne le croyait jadis. Des traits de caractère « anormaux » se rencontrent chez tous les hommes ou presque. Les névrosés, les aliénés sont simplement ceux chez qui ces traits se rencontrent plus intensément et plus durablement.

Mohammad avait à l'origine un tempérament propre — si les conditions requises sont données — à former un mystique. Les circonstances de sa vie d'enfant, d'adolescent et même d'homme mûr avaient poussé dans ce sens. Il avait commencé à s'adonner aux pratiques d'ascétisme qui, chez tous les mystiques, sont une des étapes pour parvenir au but qu'ils s'assignent ou vers lequel ils sont poussés, un moyen de se dégager du moi contingent et corporel, de couper le plus possible les liens avec le monde extérieur et tout ce qu'il fait pénétrer en nous de tentations, de désirs, de séductions, un moyen de s'humilier avec soumission devant l'Etre que l'on cherche. La prière ardente qui remplissait l'âme plongée ainsi dans le vide l'avait encore rapproché de ce à quoi il aspirait. Comme il est arrivé à beaucoup de ceux qui avaient suivi cette voie, il est parvenu alors à des états d'extase temporaire où il se sentait dépouillé de sa personnalité, subissant passivement l'irruption d'une force mystérieuse, percevant d'une façon ineffable, incommunicable, intraduisible la nature de cette

force et jouissant par cette expérience d’une béatitude inexprimable. Dans cet état, comme encore beaucoup d’autres mystiques, il avait éprouvé les phénomènes analysés ci-dessus : auditions et visions « imaginaires » ou « intellectuelles », intérieures ou extérieures.

Ces phénomènes sensoriels et ces extases, on les retrouve sous une forme toute voisine chez des individus atteints de maladies mentales nettes : hystérie, schizophrénies, déclenchement incontrôlé de l’automatisme verbal. Les grands mystiques sont-ils des hommes et des femmes prédisposés à ces comportements anormaux, qui les ont éprouvés avant tout apprentissage et qui les éprouvent à nouveau, épurés, ennoblis par la préparation ascétique ? Ou cette préparation ascétique reproduit-elle artificiellement les conditions psychophysiologiques qui préparent ces phénomènes chez les malades ? On laissera aux psychologues et aux psychiatres le soin d’en décider.

Les grands mystiques, chrétiens ou musulmans, n’en sont pas restés à ce stade. Ils sont passés, ensuite, en général, par une longue période d’aridité, de sécheresse, où Dieu s’est retiré, où les extases et les phénomènes sensoriels disparaissent. Leur âme, effrayée par cet abandon, se met à douter de ce qu’elle a éprouvé tout en rêvant de retrouver les ineffables félicités dont elle a été privée. Cette épreuve très pénible peut durer plusieurs années. Et puis vient le retour de l’extase, mais cette fois sous une forme apaisée et définitive. C’est ce qu’on appelle, depuis H. Delacroix, l’état théopathique. Le mystique chrétien ou musulman se sent dans un état d’union permanente, paisible et douce, calme et joyeuse, avec l’Etre dont il s’est tant fatigué à chercher le contact. Pour le mystique chrétien, il s’agit d’une union, d’un mariage d’un type tout particulier avec Dieu. Pour le mystique

hindou, il s'agit d'une expérience d'un absolu ineffable, non personnel, qui est à la base de toute réalité et qu'on retrouve par l'expérience du Soi « puisqu'il n'est autre que le mystère et la richesse infinis de *mon* acte d'existence » (L. Gardet).[49] Pour le mystique musulman à qui son hétérodoxie fréquente permet de dépasser les expressions des mystiques catholiques liés par leur dogmatique, c'est une union totale entre ce qui était apparemment deux êtres distincts. Ainsi chantait au X[e] siècle Hosayn ibn Mançour el-Hallâj, que de tels propos devaient mener au supplice :

« Je suis devenu Celui que j'aime, et Celui que j'aime est devenu moi ;

Nous sommes deux esprits, infondus en un seul corps…

Lorsque tu m'as aperçu, tu L'as aperçu

Et lorsque tu L'as aperçu, tu nous as aperçus…

Aussi me voir c'est Le voir et Le voir c'est vous voir. »[50]

Nous avons vu que Mohammad avait sans doute éprouvé la période de sécheresse bien connue des autres mystiques. Mais il n'est jamais arrivé à l'état théopathique. Il s'est toujours senti distinct, et même infiniment éloigné du Dieu qui lui parlait, qui lui envoyait des messagers, qui le réprimandait, l'encourageait, lui donnait des ordres. Ils étaient dans deux mondes si différents, séparés par un tel gouffre que des intermédiaires étaient nécessaires pour le traverser.

Mohammad s'est donc arrêté aux premiers stades du périple mystique. Les « grâces » auditives et visuelles qu'il avait reçues, comme dirait la théologie catholique, peuvent bien impressionner les simples mortels. Les grands mystiques estimaient, eux, qu'elles n'étaient que des témoignages éphémères, transitoires et même suspects, dangereux. On n'est jamais sûr qu'il ne s'agit pas d'interventions du démon ou

encore d’effets naturels de l’imagination. Elles peuvent développer l’amour-propre, l’orgueil, l’avidité. Au mieux, ce sont des étapes qu’il convient de dépasser. Les grands mystiques musulmans hétérodoxes ont eu quelque mépris pour le prophète, cette espèce de machine enregistreuse, de robot, de porte-voix, de phonographe avant la lettre, par lequel Dieu faisait passer ses messages.

Ces hallucinations, ces extases inquiètent aussi les psychiatres croyants d’aujourd’hui car, honnêtement, ils sont forcés de reconnaître que rien ne distingue formellement celles des mystiques de celles des malades. En dernière analyse, la distinction véritable, c’est celle des personnalités qui les éprouvent. D’un côté, des personnalités faibles, aux idées pauvres et incohérentes, à l’activité mesquine et malhabile. D’un autre côté, de grands esprits à la personnalité puissante, fortement intégrée, aux idées larges et portant loin, souvent d’une activité constructive intense, qui font entrer leur expérience mystique dans une synthèse personnelle puissamment hardie et novatrice. Il est inutile de préciser que Mohammad, pour imparfait qu’il ait été sur le plan mystique, a appartenu à ce second type. Comme les grands mystiques, il a fait un effort vigoureux pour se discipliner, pour se conquérir lui-même.

Cette intégration que chacun doit réaliser de ces expériences si strictement personnelles, on ne peut l’accomplir que dans les cadres qu’offre la société. Mohammad avait suivi la technique ascétique, dont les solitaires chrétiens lui offraient le modèle, telle qu’elle avait peut-être déjà été adoptée par les *hanîf*. Il ne s’attendait pas aux manifestations sensorielles extraordinaires que ces exercices devaient déclencher. Il les accueille d’après le seul modèle que son expérience sociale lui offre : les transes des *kâhin* et des poètes. Quand il court chez

Khadîja pour se faire envelopper d'un manteau, il imite instinctivement le comportement des *kâhin*. Il se trouve que ce modèle lui fait horreur. Mais il n'en a pas d'autre.

En effet, les paroles qu'il entend et répète, les premières révélations qu'il attribue à son Dieu sont, pour la forme, strictement identiques aux paroles que l'esprit souffle à ces devins du désert, eux aussi en route sur les pentes de l'ascension mystique qu'ils ne suivront qu'un tout petit bout de chemin. Comme chez les *kâhin*, les mots s'organisent en brèves phrases haletantes, éjectées sans doute par violentes saccades, avec des rimes plus ou moins riches. C'est ce qu'on appelle en arabe le *saj'* ou prose rimée. Comme chez les *kâhin*, ces phrases sont remplies de serments où tous les objets du monde naturel se trouvent à la file pris à témoin. Il y a là une espèce de poésie primitive, dont l'effet d'envoûtement est encore singulièrement actif après treize siècles.

Mohammad n'apporte donc aucune innovation dans la forme. Mais le contenu est tout nouveau. C'est qu'il est supérieur de cent coudées aux pauvres *kâhin* jouant le rôle traditionnellement réservé aux hommes de leur tempérament. Son inconscient, puisque c'est cet inconscient qui se dévoile dans ce contenu, est autrement plus riche.

Nous avons vu comment il a été formé. Les idées qui venaient du milieu social qorayshite, qui ont été inculquées au moyen de cette éducation primitive par l'exemple qui assimile peu à peu dans ces sociétés l'enfant à son milieu culturel, ces idées ont été revues, rebrassées, enrichies sous l'action du grand courant monothéiste qui parcourt l'Arabie à cette époque. Les frustrations qui atteignent Mohammad le poussent à prendre une attitude critique envers les riches et les puissants, donc les conformistes. Il prendra, par conséquent, une attitude ouverte envers les courants novateurs. Il s'identifiera aux

victimes de l’ordre social pour en assumer les malheurs, il se retournera vers les hommes en place pour leur en demander compte et pour démolir l’idéologie qui sert de justification à leur puissance.

Ainsi Mohammad adopte une attitude implicitement révolutionnaire. Le mystique est en relation directe avec l’Etre des Etres qui se montre à lui et qui lui parle. Son expérience propre, individuelle a une valeur absolue dont il est sûr et qui n’a rien à faire avec les règles de la vie sociale, même si celles-ci ne sont que le prolongement d’une révélation antérieure du même type. Comme le théoricien rationnel qui ne voit pas de faille dans ses raisonnements, il ne peut se sentir contraint par la force aveugle de la coutume, même déguisée sous des rationalisations secondaires et transparentes. Aussi Leszek Kolakowski voit-il dans le mysticisme, une révolte de la conscience individuelle contre « l’appareil ».

Le mysticisme est bien une expérience individuelle à laquelle l’individu qui s’y engage attribue une valeur absolue. Il peut donc être, en effet, cette révolte de la conscience si « l’appareil », l’ensemble des institutions et des cadres établis, l’idéologie régnante s’opposent à ce qu’il révèle. De même, la science rationnelle ou la philosophie dans les mêmes conditions. Mais il est des « appareils » souples et intelligents comme l’Eglise catholique qui ont réussi à canaliser cette activité mystique spontanée, à lui accorder une place, un rôle, à utiliser même l’élan vital qui la nourrissait et qu’elle inspirait. C’est ainsi que Thérèse d’Avila ou Jean de la Croix sont restés de grands mystiques catholiques, ornements de cette Eglise qu’ils auraient pu ébranler.

Rien de semblable en Arabie ne pouvait canaliser Mohammad. Rien ne pouvait l’empêcher de contredire les croyances et les institutions de son pays, si ce n’est une

certaine prudence native qui le fit souvent temporiser, sans l'empêcher pourtant de poursuivre, en fin de compte, la réalisation de ses desseins. Il tint d'abord secrètes ses révélations, mais les Qorayshites ne perdaient rien pour attendre.

Il est possible de connaître avec une vraisemblance raisonnable le premier message de Mohammad. Quelques données sont à préciser, à ce propos, à l'intention du lecteur peu au courant des choses d'Islam. Les groupes de paroles que Mohammad récitait comme lui étant inspirées par Allah, les révélations formaient ce qu'on appelait une « récitation », en arabe *qor'ân*. Elles furent notées de son vivant sur des documents dispersés : morceaux de cuir, os plats de chameaux, tessons de poterie, tiges de palmes, etc. De son vivant aussi, on commença à grouper ces fragments, on en fit des *sourates* ou chapitres. On commença à appeler l'ensemble « la Récitation » par excellence, en arabe *al-qor'ân* ce qui donna en français l'Alcoran, puis, après élimination de l'article arabe, le Coran. Plus tard encore, plusieurs Musulmans respectables en firent des recueils qui se voulaient complets et dont, finalement, un seul fut retenu. Les *sourates* y sont classées mécaniquement par ordre de longueur décroissante (sauf la première). L'ordre dans lequel se trouve le texte des éditions actuelles du Coran et de la plupart de ses traductions n'a donc rien à faire avec la chronologie.

Mais les savants musulmans avaient déjà recueilli des traditions qui indiquaient à quelle époque telle ou telle partie du Coran avait été révélée. De leur côté, les orientalistes européens, par l'étude du style et suivant des critères internes, ont abouti à raffiner sur ce classement et à le modifier le cas échéant. Ils ont pu aboutir ainsi à déterminer en gros plusieurs

périodes. Des traductions du Coran tenant compte de l’ordre chronologique ont été publiées. Ainsi, en français, la dernière traduction parue, celle de Régis Blachère, remarquable par la somme d’érudition qui y a été incorporée et qui rend périmées toutes les autres traductions françaises. On peut donc maintenant étudier la première prédication du prophète représentée par un ensemble assez limité de sourates et de versets dont tout le monde s’accorde à reconnaître l’ancienneté, même si des divergences sérieuses existent sur les détails.

Rien n’irrite plus le révolutionnaire et simplement le rénovateur que la suffisance des gens en place, leur certitude que le bien consiste à continuer dans leur être, dans leurs coutumes sacralisées par le temps, que leur inconscience des dangers qui menacent ce monde auquel ils tiennent, leur mépris des avertissements qui leur sont adressés. C’est contre eux que se déchaînent aussi les plus anciennes révélations, contre ceux qui présument de leurs forces, ceux qui, ayant amassé des richesses, croient pouvoir faire ce qu’ils veulent, agir en toute indépendance.

Alors Allah leur explique par la bouche de Mohammad le peu de chose qu’ils sont :

Nous avons créé l’homme misérable !

Est-ce qu’il croit que personne ne pourra rien contre lui ?

Il dit : J’ai dévoré un bien considérable.

Est-ce qu’il croit que personne ne l’a vu ?

(*Coran*, XC, 4-7.)

Ne voient-ils pas, eux, qu’ils ne sont que des êtres transitoires, développés à partir d’une goutte de sperme, destinés à l’anéantissement ?

Périsse l’homme ! Qu’il est impie !

De quoi l’a-t-Il créé ?

D’une goutte Il l’a créé et a fixé son destin,
Puis le Chemin, Il le lui a frayé.
Puis Il l’a fait mourir et l’a enterré !
(*Coran*, LXXX, 16-21.)

Combien est misérable cette humanité à côté de la gloire d’Allah !

Tout ce qui est sur terre passera,
Mais la face de ton Seigneur subsistera glorieuse et vénérable !
(*Coran*, LV, 26-27.)

C’est Allah (« ton Seigneur » comme il s’exprime lui-même constamment) qui a créé toutes choses et qui encore, « chaque jour, est pris dans une œuvre » (LV, 29). Il a créé la nature entière : le ciel, le soleil, la lune, la terre et la mer, les montagnes. Le miracle permanent de la végétation grâce auquel l’humanité peut se nourrir est son œuvre ;

Que l’homme considère sa nourriture !
Nous avons versé l’eau abondamment,
Puis nous avons fendu la terre largement,
Nous y avons fait pousser des graines,
Des vignes, des herbes nutritives,
Des oliviers, des palmiers,
Des jardins touffus,
Des fruits et des pâturages
En jouissance pour vous et pour vos troupeaux !
(*Coran*, LXXX, 24-32.)

Mais surtout sa puissance éclate dans l’insondable mystère de la génération. La toute première révélation y fait allusion déjà :

Récite au nom de ton Seigneur qui créa,
Qui créa l’homme d’une adhérence !
(*Coran*, XCVI, 1-2.)

Et le thème est plusieurs fois repris :

Que l'homme considère de quoi il a été créé.
Il a été créé d'un liquide éjaculé
Qui sort d'entre les lombes et les côtes.

(*Coran*, LXXXVI, 5-7.)

L'homme, et d'ailleurs aussi les esprits invisibles, les djinns sont donc son œuvre. C'est lui qui a fixé leur destin. C'est lui qui a créé les animaux qui le servent, en tout premier lieu le chameau. C'est lui qui dirige leur activité. C'est de lui qu'émanent, spectacle merveilleux,

les vaisseaux élevés sur la mer comme des montagnes.

(*Coran*, LV, 24.)

C'est à Lui aussi, quoi qu'ils en pensent, que les Qorayshites doivent le succès de leurs entreprises commerciales :

A cause du pacte des Qoraysh,
De leur pacte pour la caravane d'hiver et celle d'été,
Qu'ils adorent le Seigneur de ce Temple
Qui les a munis contre la faim
Et mis à l'abri d'une crainte !

(*Coran*, CVI.)

Mohammad, partisan des pauvres et des orphelins dont il avait été, réprimande ainsi les Qorayshites qu'il hait au nom du seul Etre dont la puissance peut leur en imposer, cet Etre et cette puissance que ses réflexions, ses conversations, ses expériences lui ont appris à connaître. Il ne se contente pas de le leur présenter. Il les en menace. Le Seigneur a montré à l'homme la voie à suivre :

Ne lui avons-Nous pas indiqué les deux Voies ?

(*Coran*, XC, 10.)

Et la voie montante, la rude et difficile grimpée, les hommes que vise Mohammad l'ont dédaignée. C'est qu'ils ont

cru que tout finissait avec cette vie, que par conséquent il suffisait d'en cueillir les roses le plus agréablement que l'on pouvait, jour après jour, en tenant compte seulement des exigences de l'honneur et puis de se résigner aux douleurs inévitables, au déclin fatal qu'apportait le Destin. Pour eux, si les dieux existaient et s'agitaient quelque part entre ciel et terre, Dieu n'était pas né et beaucoup de choses étaient permises. Mohammad venait leur annoncer que la mort n'était pas la fin dernière. Qu'ils craignent alors, ces riches orgueilleux, le jour où, ressuscités miraculeusement, ils subiront le terrible Jugement :

Quand le ciel se déchirera,

Qu'il écoutera son Seigneur et qu'il lui en sera fait devoir !

(*Coran*, LXXXIV, 1-2.)

Quand il sera soufflé dans la Trompe,

Ce sera là un jour horrible,

Intolérable aux ingrats.

(*Coran*, LXXIV, 8-10.)

Il sera contre vous des jets de feu et de l'airain (fondu)

et vous ne serez pas secourus…

Quand le ciel se fendra, qu'il sera écarlate comme le cuir

rouge…

Ce jour-là ne seront interrogés sur leurs péchés ni hommes, ni démons…

Mais les pécheurs seront reconnus à leur stigmate, on les saisira par les toupets du front et par les pieds.

(*Coran*, LV, 35-41.)

Alors ces pécheurs tournoieront entre la géhenne et un gouffre d'eau bouillante (LV, 44). Au contraire, ceux qui ont craint Allah dans leur vie terrestre iront dans deux jardins,

pleins de frondaisons de couleur vert sombre, où couleront deux sources jaillissantes, regorgeant de palmiers, de grenadiers et de tous les arbres fruitiers. Là les élus sur qui se pencheront les lourdes branches jusqu'à portée de leur main, mollement accoudés sur des coussins verts, pourront jouir (dans tous les sens du mot, n'en doutons pas) de jeunes vierges au regard modeste, belles comme le rubis et le corail, isolées sous des tentes, pures de tout contact antérieur qu'il soit d'homme ou de djinn (LV, 46 s.). On comprend que son Seigneur déclare à l'ardent mari de la vieille Khadîja, mariée deux fois avant de l'épouser :

L'autre vie sera pour toi meilleure que la première.

(*Coran*, XCIII, 4.)

Mais d'où Mohammad tire-t-il ces tableaux ? Sont-ils garantis uniquement par ces visions et ces hallucinations, si suspectes, si comparables à celles dont bénéficient poètes et devins au crédit moral si entaché aux yeux de tous ? Non, il a des preuves plus fortes, ces Ecritures admirables dont les Arabes ont jusqu'ici été privés, mais dont sont dépositaires les peuples hautement civilisés des grandes puissances mondiales. C'est en invoquant ces Ecritures que le Seigneur s'adresse, dès la première fois, à Mohammad :

Récite au nom de ton Seigneur qui créa,
Qui créa l'homme d'une adhérence !
Récite ! Ton Seigneur est le très Généreux,
Il a enseigné au moyen du Calame,
Il a enseigné à l'homme ce qu'il ignorait.

(*Coran*, XCVI, 1-5.)

Ce calame (en arabe *qalam*, qui est le mot grec *kalamos*), c'est le roseau avec lequel les messagers d'autrefois ont transcrit les révélations d'en haut, celles qui sont écrites quelque part :

Sur des feuilles vénérées,
Exaltées, purifiées,
Par les mains de scribes
Nobles et purs !
(*Coran*, LXXX, 13-15.)

Que doivent donc faire les humains pour échapper aux supplices infernaux qui les guettent ? Ils doivent « se purifier » (*tazakkâ*), c'est-à-dire mener une vie moralement juste. Et la définition de cette vie juste dans tous les passages de la couche la plus ancienne du Coran consiste à peu près exclusivement dans le bon usage de la richesse. Il ne faut pas l'amasser pour elle-même, mais en donner une part aux pauvres :

Celui qui donne, qui agit pieusement,
Qui déclare vraie la Très Belle (Récompense),
Nous lui faciliterons (l'accès à) l'Aise Suprême.
Celui qui est avare, que sa fortune rend suffisant,
Qui traite de mensonge la Très Belle (Récompense),
Nous lui faciliterons (l'accès à) la Gêne Suprême.
A rien ne lui servira sa fortune quand il ira à l'abîme.
(*Coran*, XCII, 5-11.)

C'est la conduite des riches égoïstes qui est, en tout premier lieu, honnie :

Prenez garde ! Vous n'honorez pas l'orphelin !
Vous n'incitez pas à nourrir le pauvre !
Vous dévorez l'héritage goulûment !
Vous aimez la richesse d'une passion sans borne !
(*Coran*, LXXXIX, 18-21.)

En opposition, voici la conduite des justes :

Peu de temps, la nuit, ils dormaient.
A la prime aube ils imploraient le pardon.
De leurs biens, une part revenait au mendiant et au misérable.

(*Coran*, LI, 17-19.)

A Mohammad lui-même, une révélation très ancienne prescrit une conduite sans doute applicable à d'autres :

Eh toi, couvert d'un manteau !
Lève-toi et avertis !
Ton Seigneur, magnifie-le !
Tes vêtements, purifie-les !
La souillure (ou peut-être la Colère), fuis-la !
Ne fais pas l'aumône en ayant peur de donner trop !
Envers ton Seigneur, sois constant !

(*Coran*, LXXIV, 1-7.)

Mais la fonction d'avertissement lui est réservée. C'est le principal des devoirs qui lui sont assignés par son Seigneur. Ce rôle n'a pas encore le relief qu'il aura dans les révélations qui suivront. Mais déjà pourtant Mohammad a un privilège. Des promesses lui sont faites, il est réconforté au moment de ses doutes.

Par la Clarté diurne !
Par la nuit quand elle règne !
Ton Seigneur ne t'a pas abandonné, il ne t'a pas détesté !
L'Autre Vie sera pour toi meilleure que la Vie Première !
Certes ton Seigneur te donnera et tu seras satisfait !
Ne t'a-t-il pas trouvé orphelin et il t'a donné un refuge ?
Il t'a trouvé égaré et il t'a dirigé,
Il t'a trouvé miséreux et il t'a enrichi.
L'orphelin, ne le brime donc pas !
Le mendiant, ne le repousse donc pas !
Le bienfait de ton Seigneur, raconte-le donc !

(*Coran*, XCIII.)

Ce rôle modeste d'avertisseur implique donc, on le voit, non seulement quelques privilèges tout aussi modestes, une attention particulière de la part du Seigneur, mais aussi des obligations. Une faute dans sa conduite lui vaudra une réprimande. La nature de cette faute est intéressante. Un aveugle, pauvre assurément, peut-être un mendiant, est venu le trouver. Il était engagé dans une conversation avec un homme important, un de ces riches « suffisants » qu'il voulait convaincre, un de ceux qui croyaient que tout leur était possible sans nul besoin d'Allah. L'aveugle a insisté avec sans doute l'insistance obstinée et importune habituelle au mendiant oriental. Mohammad excédé a froncé les sourcils et s'est renfrogné. Il est clair qu'il s'est reproché lui-même ce mouvement d'impatience, qu'il s'est tourmenté à ce sujet. De même se sont tourmentés bien souvent après lui les propagandistes issus d'une classe élevée et que leurs vieilles habitudes poussaient instinctivement à préférer la compagnie de leurs proches par le mode de vie, à celle de ceux envers qui ils se sentaient un devoir. Et naturellement la Révélation est venue, la réprimande de la conscience a pris l'aspect d'une admonestation d'en haut :

Il s'est renfrogné et s'est détourné
Quand l'aveugle est venu à lui !
Qu'en sais-tu ? Peut-être qu'il se purifiera
Ou s'amendera et le Rappel lui aura servi !
Mais c'est au riche suffisant
Que tu portes intérêt !
Pourtant tu ne serais pas responsable s'il ne se purifiait pas !
Mais celui qui vient à toi plein d'ardeur,
Plein d'angoisse,
Toi, tu t'en désintéresses.

(*Coran*, LXXX, 1-10.)

Voilà donc la substance du premier Message que Mohammad, on n'en doute pas, estimait avoir reçu de son Seigneur. On essaiera tout à l'heure d'apprécier le degré d'originalité des idées qu'il exprime. Mais sa forme était-elle inattendue ? Cette question pose de redoutables problèmes.

Les apologètes musulmans voient une preuve de l'origine divine de ces mots et de ces phrases dans la constatation suivante. Rien ne nous est parvenu d'une prose arabe antérieure à l'Islam. Suivant la vision classique de la littérature arabe, à l'origine seule existait la poésie. L'apparition soudaine d'un nouveau genre littéraire (ou même d'une constellation de genres littéraires nouveaux), et cela, de plus, sous une forme qu'ils considèrent comme parfaite, sans ébauches antécédentes et sans précurseurs, ne pourrait s'expliquer que par un miracle. Ils ajoutent que rien ne révélait chez Mohammad en tant qu'homme des dons littéraires quelconques.

L'argument, comme c'est si souvent le cas dans les idéologies aussi bien religieuses que laïques, est avancé avec d'autant plus d'assurance en son caractère irréfutable qu'une chiquenaude peut le renverser. Partout la prose littéraire est certes postérieure à la poésie et l'Arabie ne fait pas exception. La prose du Coran est une prose bien particulière et les auteurs arabes eux-mêmes nous disent qu'il existait avant lui des discours de même forme. Seulement ces morceaux de littérature ne furent jamais écrits. Il fallut le caractère tout particulier des récitations coraniques pour qu'on les consignât (et encore ne fut-ce qu'en partie surtout au début) ou qu'on fît effort pour les conserver dans la mémoire. Rien ne poussait à coucher par écrit les autres morceaux, plus ou moins de même veine. Si certains le furent quand même, la victoire de l'Islam

empêcha leur transmission ou même en fit détruire l'enregistrement.

Quant à la perfection du style coranique, c'est devenu un dogme pour l'Islam. Nul n'est capable, enseigne-t-on, de faire quelque chose de semblable. Cette incapacité (*i' jâz*) a été soulignée et développée par maints théologiens qui en ont tiré toutes sortes de conclusions théoriques.

Mais il n'a pas manqué d'esprits libres en Islam pour mettre en doute cette incomparabilité du texte coranique. Certains se sont même exercés à rédiger des imitations du Coran. A l'un d'eux, au Moyen Age, on objectait que son texte ne produisait pas le même effet ensorcelant que le Coran récité ou remémoré. Il répondit : « Faites-le lire pendant quelques siècles dans les mosquées et vous verrez ! » Là était en effet le nœud de la question. Un texte dont on a été bercé depuis l'enfance, que l'on a entendu réciter avec ferveur dans les circonstances les plus solennelles et les plus émouvantes, qu'on a soi-même épelé, étudié, dont on s'est peu à peu imprégné, acquiert au bout d'un certain temps une résonance incomparable. Il devient tout à fait impossible de se refaire à son égard une oreille ou des yeux innocents, de l'accueillir tel qu'il eût été reçu par notre esprit si, pour la première fois, sans préparation, il s'y fût présenté dans une stricte nudité de texte que rien ne répercute. Ainsi pour les catholiques certains textes de l'Ecriture ou des poèmes latins utilisés dans la liturgie, pour les protestants la Bible tout entière. Rien d'étonnant à ce que tant de Musulmans soient persuadés de la perfection inimitable du texte coranique, étonnés et indignés qu'on puisse la mettre en doute. Rien d'étonnant non plus à ce que ceux du dehors, affrontés pour la première fois aux textes en question, n'y voient souvent rien qui leur paraisse justifier l'émerveillement de ceux qui s'en bercent.

Ainsi la beauté du style coranique a été contestée énergiquement par ceux qui, pour une raison ou une autre, échappaient à l'envoûtement collectif. Au Moyen Age, plusieurs libres penseurs musulmans écrivirent des livres intitulés, *mo'âradat al-qor'ân*, ce qu'on peut traduire à peu près par l'Anti-Coran. Les apologètes jugèrent nécessaire de les réfuter et, notamment sur le plan littéraire, de défendre laborieusement la supériorité des images et du style coraniques, point par point, expression par expression. De nos jours, le grand sémitisant allemand Theodor Nöldeke excellent connaisseur de la langue arabe, a écrit un article copieux sur les défauts stylistiques du Coran.

Mohammad n'avait pas la moindre intention de produire une œuvre littéraire. L'expérience qu'il chercha et qu'il subit a été d'abord, on l'a vu, non verbale. Dans un stade postérieur, elle se fit verbe. Elle était dès lors analogue, de ce point de vue du moins, à l'inspiration de l'écrivain. Précisons : de l'écrivain qui veut transmettre non seulement des paroles, mais un sens intelligible. Par ce côté, elle différait de l'écriture automatique des surréalistes dont elle se rapprochait tant sur d'autres points. N'est-ce pas André Breton qui évoquait « ce moment idéal où l'homme en proie à une émotion particulière est soudain empoigné par ce « plus fort que lui » qui le jette, à son corps défendant, dans l'immortel » ? Et il a bien aperçu qu'il s'agissait d'une sorte de prophétie : « La voix surréaliste qui secouait Cumes, Dodone et Delphes n'est autre chose que celle qui me dicte mes discours les moins courroucés. » Seulement ce que la Voix dictait à Mohammad ce n'étaient pas des phrases comme : « Il y a un homme coupé en deux par la fenêtre. » C'étaient des messages cohérents. On peut supposer d'après ce qui a été dit plus haut que les balbutiements et les bégaiements accompagnant les révélations étaient analogues à

ces phrases ravissantes dont s'enchantèrent nos poètes ou du moins à leurs éléments, à côté de sons purs justifiant l'hypothèse lettriste que j'ai formulée. Des prophètes antérieurs avaient accepté dans son entier le message verbal surréaliste de leur inconscient. Ainsi dans les premières communautés chrétiennes où on appelait cela « parler en langues », en grec glossolalie. Saint Paul recommandait de laisser les adeptes « parler en langues » et rendait grâce à Dieu, écrivant aux chrétiens de Corinthe, de « parler en langues plus que vous tous ».

Mais Mohammad était du côté de Paul et non du côté d'André Breton. Paul cherchait consciemment à restreindre ses dons surréalistes. « Dans l'assemblée, écrivait-il, j'aime mieux dire cinq mots avec mon intelligence, pour instruire aussi les autres, que dix mille en langues. » En effet, ajoutait-il, « celui qui parle en langues ne parle pas aux hommes, mais à Dieu ; personne ne le comprend : il dit en esprit des choses mystérieuses. Celui qui prophétise au contraire parle aux hommes ; il édifie, exhorte, console ». (1 *Corinthiens*, 14.) Mohammad dut aussi éliminer, trier, inconsciemment sans doute, et ne retenir que ce qui « édifiait, exhortait, consolait ». Ses plus beaux poèmes n'ont sans doute jamais été écrits. Il attendait de Dieu des messages dans un sens donné et son attente modelait le verbe qui cherchait, en vain, à se montrer « plus fort que lui ». Au-delà des glossolalistes chrétiens, il retrouvait la démarche des grands prophètes d'Israël.

Ses paroles n'étaient donc pas poésie pure. Elles n'étaient pas non plus littérature au sens commun du mot.[51] Comme y a insisté R. Blachère, il ne dominait pas son instrument ou plus précisément ne parvenait à le maîtriser en partie qu'inconsciemment. Il ne cherchait nullement à créer une œuvre dont le style et le contenu lui vaudraient quelque

renommée comme les poètes du désert. Mais, comme chez les purs poètes, comme chez les prophètes, son expérience personnelle, ce « moment souverain », incommunicable dans son intégralité, ce vécu individuel ineffable où il prenait contact avec le pur existant, se présentait déjà sous une forme linguistique, organisée, orientée vers la communication et sur des modèles esthétiquement impressionnants. C'était, malgré lui-même, au début du moins, un poème et un message à la fois. Un poème, car la Voix, là encore suivant fidèlement les modèles emmagasinés dans l'inconscient de son porte-parole, retrouvait le langage du *kâhin*, du devin inspiré. Elle en retrouvait les formules habituelles, les clichés, les serments par les objets célestes par exemple. Mais elle en retrouvait surtout le rythme et les procédés que domine la loi du rythme adaptée aux exigences de la langue utilisée. Nulle langue peut-être n'est plus favorable à une poésie spontanée que l'arabe. En abondance, elle fournit des mots de schèmes identiques, présentant la même alternance de temps forts et de temps faibles ponctuée par le retour des mêmes voyelles à des places homologues. Parmi ces séries en consonance, elle permet encore de choisir entre de multiples mots qui donnent la même rime. Elle facilite ainsi l'apparition du *saj'*, cette prose rimée et rythmée, employant des unités rythmiques assez courtes, en général pas plus de huit à dix syllabes, groupées par séries, par strophes qui se terminent sur le même rythme et sur la même rime.

On comprend que la Voix, se rapprochant ainsi du langage du *kâhin*, était loin d'adopter la forme du discours de cet autre inspiré, le *shâ'ir*, le poète. Partant d'une expérience peut-être de même type, verbale ou purement existentielle, le *shâ'ir*, comme la plupart des poètes de tous temps et de tous pays, s'efforçait consciemment, par des moyens savamment

forgés et transmis par une longue tradition, de communiquer cet incommunicable. Et souvent d'ailleurs, il ne faisait que versifier selon les mêmes méthodes un discours que rien ne rattachait à la source vive de la poésie pure. Il utilisait une forme complexe, la *qaçîda*, un poème où se suivent des vers de deux hémistiches, tous sur la même rime, suivant aussi le même rythme, selon l'un ou l'autre des « mètres » fixés par la tradition, assez à la manière des vers grecs, latins ou anglais. Le *shâ'ir* était un artiste, c'est-à-dire un artisan, maître de son instrument, attelé à une œuvre dont il avait tracé dans son esprit l'ébauche et qu'il réalisait selon une procédure éprouvée, y mettant plus ou moins de son esprit ou de son cœur, la vivifiant ou non par le recours aux sources de tout élan humain.

Ainsi le message que captait Mohammad était d'autant plus fidèle à la poésie pure qu'il s'éloignait de la poésie traditionnelle. La Voix y insistait elle-même :

« Nous ne lui avons pas enseigné la poésie ; cela ne lui convenait pas. » (*Coran*, XXXVI, 69.)

On peut apprécier de façon diverse la qualité poétique des premiers messages. Et, encore une fois, il est bien difficile de les recevoir avec une sensibilité vierge. On a dénoncé la sécheresse des images. Mais il est difficile aussi de n'être pas saisi par l'effet du « mouvement heurté, saccadé, haletant », du « martèlement de la rime », de la sonorité verbale (R. Blachère). Ces retours de l'idée et du verbe, ces assonances, ces refrains obsèdent, rapprochent l'auditeur lui-même d'un état hypnotique (Max Eastman), halluciné, où il recevra, décuplée, comme en état de transe lui-même, la suggestion du verbe, du rythme, des images.[52]

Mais aussi, comme on l'a dit, la Voix elle-même tenait à ce que son message transmette un contenu intellectuel, des exhortations, des prédications. Et cela de plus en plus. Au fur et

à mesure que le cercle des auditeurs hypnotisés de Mohammad s'élargissait, que ses paroles attiraient l'attention, recueillaient un écho, suscitaient des remous, il fallait exposer, décrire, puis réfuter, argumenter. Il ne suffisait plus de susciter une émotion intense. Le Message se faisait précis, pendant longtemps encore imprégné profondément de cette poésie pure où il avait pris sa source, majestueux et éloquent. Mais le contenu explicite acquérait de plus en plus d'importance.

Le message, à première vue du moins, n'avait rien de révolutionnaire, ni de choquant. Il n'apportait en apparence aucune innovation religieuse capitale et, du point de vue de l'accueil qui lui serait fait à Mekka sur le moment, c'était l'apparence qui comptait. En effet, et c'est une chose bien remarquable, le Seigneur de Mohammad, dans ses premières révélations, ne nie nullement l'existence, ni la puissance d'autres divinités. Il se contente de n'en point parler. Aucune invective comme dans les messages postérieurs contre « ceux qui associent des compagnons à Allah », aucune insistance sur le caractère unique de la divinité suprême. Il est fort possible qu'à cette époque, Mohammad, tout en étant persuadé de l'infinie puissance de son Dieu, le Dieu aussi des chrétiens et des Juifs, ait cru à l'existence possible autour de lui d'un essaim de divinités secondaires sans grand intérêt puisque dépendant en tout du Maître suprême, un peu supérieures seulement aux djinns ou démons dont, on l'a vu, il reconnaissait expressément l'existence comme créatures de Dieu. Cette exaltation d'un Dieu au-dessus des autres qui ne sont pas niés, mais négligés, est un phénomène courant dans beaucoup de religions polythéistes. On l'a appelé « hénothéisme ». Cet hénothéisme était l'attitude de beaucoup de gens en Arabie et ne choquait personne. Mohammad hésitait

peut-être entre l’hénothéisme et le véritable monothéisme que prêchaient Juifs et chrétiens. On verra un indice dans ce sens.

Donc l’insistance de Mohammad sur la puissance de son Seigneur n’était pas de nature à bouleverser les Mekkois. Lui attribuer le projet de juger l’humanité à la manière du Dieu judéo-chrétien, ce qui suppose sa possibilité de ressusciter les morts, cela pouvait provoquer le scepticisme, mais rien de plus. Les pratiques proposées étaient déjà répandues chez les Mekkois. La critique de la « suffisance », de cette conviction des riches que leur fortune leur permettait d’« être indépendants » (*istaghnâ*) de toute puissance, était très acceptable tant qu’elle restait modérée. L’insistance sur la nécessité de l’aumône n’avait rien d’étrange et pouvait s’appuyer sur le vieil idéal tribal, encore vivace dans les consciences quoique fort mal pratiqué par les riches Mekkois, idéal qui mettait la générosité au premier rang des vertus. Elle correspondait aussi à l’idée religieuse courante de la nécessité d’un sacrifice pour faire participer la divinité à toute aubaine et pour détourner sa colère possible. Il n’y avait pas, on le voit, dans tout cela d’innovation morale capitale non plus. La couleur nationale arabe sous laquelle étaient présentées les idées judéo-chrétiennes courantes ne pouvait que plaire aux auditeurs de la Prédication.

Rien de tout cela n’était inacceptable pour les Mekkois. C’était certainement la conviction de Mohammad que nous avons vu en train d’essayer d’acquérir à ses idées un homme important. Rien de tout cela ne pouvait apparaître comme révolutionnaire. Les implications qui, profondément, représentaient un changement radical de point de vue étaient inaperçues et d’ailleurs encore peu développées. La prédication de Mohammad pouvait représenter une tendance à côté des autres dans le cadre des idées religieuses et morales arabes,

cadre qui n’avait rien de fixe, de rigide, de canonique. Pourtant cette même prédication pouvait attirer un certain nombre de gens que leur âge ou leur situation sociale rendaient réceptifs à l’égard d’un message qui correspondait à leurs besoins profonds. On a vu pourquoi. Mohammad présentait des idées apparemment en elles-mêmes peu originales sous la forme d’une synthèse nouvelle, inspirée par la manière qui lui était personnelle selon laquelle il avait cru appréhender la Présence de l’Au-delà. L’individu, dans cette synthèse, prenait une valeur particulière et éminente. C’est de lui que s’occupait l’Etre Suprême, lui qu’il avait créé et qu’il jugerait sans considération de parenté, de famille, de tribu. L’individu dont l’évolution économique avait accentué la valeur sociale acquérait ainsi une valeur idéologique, une signification en soi, en accédant à l’éternité. D’autre part, les idées judéo-chrétiennes, répétons-le, séduisantes pour tous, colorées du prestige des civilisations supérieures et des puissants empires où elles sont en honneur, deviennent tout à fait acceptables pour l’orgueil arabe du fait qu’elles sont présentées en arabe, réduites par un messager arabe à leur quintessence commune et aisément assimilables.

Le courant idéologique que le nouveau prédicateur fondait, les hommes qu’il séduisait, pouvaient, à première vue, prendre place pacifiquement parmi les multiples courants d’idées, les multiples confréries qui constellaient l’Arabie Occidentale. Pourtant un conflit violent devait éclater. On essayera d’expliquer pourquoi.

Ceux qui acceptèrent les premiers le message de Mohammad furent naturellement les gens de sa maisonnée. Sa femme Khadîja bien entendu et aussi le jeune ‘Ali, son cousin et pupille, qui avait dans les dix ans. De même l’affranchi Zayd ibn Hâritha qui avait peut-être joué un rôle important en

renseignant Mohammad sur le christianisme, fort répandu, on l’a vu, dans sa tribu, les Kalb. Quels furent les premiers qui se joignirent de l’extérieur à ce petit groupe familial ? Il y eut plus tard de fortes discussions là-dessus, car l’ancienneté dans la conversion à l’Islam représentait un titre de gloire et de prestige qui avait son importance dans les luttes politiques acharnées des premiers temps de l’Empire musulman, d’autant plus que ce prestige se transmettait aux descendants du converti. Mais, si l’on ne prête pas trop d’attention aux dates précises qui n’ont que peu d’importance pour l’historien (elles en avaient pour l’homme politique avide de priorité), on peut dire que nous connaissons en gros les noms des convertis des premières années, une quarantaine.

Un des convertis de la première heure, même s’il n’a pas été comme on l’a prétendu le tout premier après Khadîja, était un marchand aisé, semble-t-il, mais pas des plus riches, que l’on appelait, d’après sa *konya,* Abou Bekr. Il aurait eu trois ans de moins que Mohammad. C’était un homme ferme, courageux, plein de bon sens et de pondération qui, une fois son choix fait, ne revint jamais dessus, fidèle inconditionnellement à Mohammad dont il influença pourtant les décisions dans le sens de la modération. « Abou Bekr, écrit Margoliouth, était un adepte du culte des héros si jamais il en fût. Il possédait une qualité, courante chez les femmes, mais quelquefois présente chez les hommes, qui est d’être prêt à s’attacher au destin de quelqu’un d’autre avec une dévotion totale et aveugle sans jamais discuter, ni revenir en arrière ; avoir cru beaucoup était pour lui une raison de croire plus. »[53]

Une tradition qui remonterait à Zohri, un Mekkois né une quarantaine d’années après la mort du prophète et qui passa sa vie à enquêter sur l’histoire des premiers temps de

l’Islam, racontait :

« L’Envoyé de Dieu appelait à l’Islam en secret et ouvertement. Ceux que Dieu voulut parmi les jeunes et les faibles l’écoutèrent favorablement de sorte que ceux qui croyaient en lui devinrent nombreux. Les infidèles qorayshites ne critiquaient pas ce qu’il disait. Lorsqu’il passait auprès de leurs groupes, ils le montraient en disant : « C’est le jeune homme des Banou ‘Abd al-Mottalib qui parle du ciel. »[54] Il faut peut-être corriger le texte avec F. Buhl et lire : « à qui on a parlé du haut du ciel. »[55]

Qui étaient ces jeunes et ces « faibles ? » W. Montgomery Watt s’est livré à une minutieuse et méritoire enquête sur les biographies de cette quarantaine de premiers fidèles dont il a été question. Voici en gros ses résultats.

Il y avait d’abord des jeunes gens des familles et des clans les plus influents à Mekka, de ceux qui détenaient le pouvoir. Ainsi Khâlid ibn Sa‘îd ibn al-‘Aç du clan de ‘Abd Shams, un des deux clans qui, à l’époque, possédaient la suprématie et, dans le clan, de la famille d’Omayya dont nous verrons l’importance s’accroître. Il eut un rêve dans lequel il se voyait sur le bord d’une mare de feu où son père le poussait. Un homme le retenait et le sauvait en qui Abou Bekr, semble-t-il, lui fit reconnaître Mohammad. Il s’attacha désormais à celui-ci. Son frère ‘Amr le rejoignit peu après. Lorsque leur père mourut, un troisième frère Abân composa quelques vers où le défunt était censé déplorer les égarements de ses fils. Khâlid lui répondit également en vers :

Laisse-là le mort ! Il a suivi son destin.

Occupe-toi de ton prochain ; il en a bien plus besoin.[56]

Il est difficile de ne pas voir là un cas de révolte juvénile du type : « Familles, je vous hais ! » Du même genre

et de la même famille était un homme d'environ trente ans, 'Othmân Ibn 'Affân, promis à une haute et tragique destinée. Pour l'heure, c'était un jeune dandy, beau garçon, soucieux avant tout d'élégance et de toilette, indolent et peu courageux, mais habile en affaires. On a prétendu que sa conversion était surtout due à son amour pour Roqayya, une des filles de Mohammad.

Une seconde catégorie est représentée par des gens appartenant à des clans moins influents, moins aristocratiques. Ce sont pour la plupart des jeunes de moins de trente ans, mais on trouve aussi parmi eux un ou deux individus de trente-cinq à cinquante ans. Quelques-uns disposent d'une certaine influence dans leur clan ou leur famille. Citons dans ce groupe Abou Bekr déjà nommé qui atteignait la quarantaine, mais aussi le jeune Talha ibn 'Obaydallah qui ne devait pas avoir bien plus de dix-huit ans lors de sa conversion, un jeune homme ardent, courageux et ambitieux. Tous deux étaient du clan des Taym. Au clan de Zohra appartenait un homme dépassant de peu la trentaine, 'Abd al-Ka'ba ibn 'Awf, dont le nom fut changé en 'Abd ar-rahmân et qui était d'une habileté remarquable dans les affaires commerciales.

Ceux que Zohrî appelle les « faibles » sont peut-être les membres de cette catégorie. Mais certainement ce terme s'applique aussi à un troisième groupe. C'est le groupe constitué par ceux qui n'appartenaient pas par la naissance à un clan, ceux qui n'étaient pas qorayshites et qui s'étaient affiliés à un clan qorayshite à titre de « confédérés ». Le clan auquel ils étaient affiliés leur devait en principe protection, mais dédaignait parfois de le faire ou ne le pouvait pas s'il était lui-même trop faible. C'est parmi eux que se rangeait un fidèle de la première heure, un moins de trente ans, Khabbâb ibn al-Aratt, forgeron qui fabriquait des épées, fils d'une

circonciseuse, confédéré des Banou Zohra. A un rang encore plus bas, étaient les affranchis comme Çohayb ibn Sinân, âgé d’une vingtaine d’années, qu’on appelait le Roumi, c’est-à-dire le Romain, le Byzantin, parce qu’il était très blond (les Arabes disaient « rouge ») mais peut-être aussi parce qu’il avait eu quelque rapport avec la Syrie byzantine, tout comme son ami ‘Ammâr ibn Yâssir, confédéré des Banou Makhzoum dont le beau-père était un affranchi d’origine byzantine.

Tout en bas de l’échelle étaient les vrais esclaves. Le plus célèbre est Bilâl, un nègre d’Abyssinie, grand et maigre, au visage mince, à la voix de stentor. Comme un autre esclave ‘Amir Ibn Fohayra, il fut acheté à son maître par Abou Bekr et affranchi.

C’était en somme un choix des esprits les plus libres de Mekka qui se tournait vers Mohammad. Il est certain que l’aspect religieux de la doctrine fut déterminant dans leur orientation. Mais ce qui les rendait aptes à regarder avec faveur cette prédication novatrice, c’était leur liberté d’esprit à l’égard du conformisme des couches dirigeantes de la société mekkoise. Et cette liberté d’esprit elle-même était due à des causes différentes suivant les individus : crise d’originalité de l’adolescence, contacts avec l’étranger, liaison plus ou moins lâche avec le système social mekkois, indignation morale ou encore ambition et envie qui portaient à critiquer les puissants et par là leur système de valeurs, enfin tout simplement dispositions psychologiques particulières. Elle était donc bien liée à une perception, plus ou moins confuse selon les cas, de la crise sociale et idéologique qui a été décrite. C’est pourquoi ces gens étaient attirés par le message de Mohammad, lui-même en résonance intime avec cette crise.

Comme on l’a vu par le texte de Zohri cité ci-dessus,

les Qorayshites observaient envers le nouveau groupement, qui peu à peu sortait de la clandestinité pour se montrer timidement au grand jour, la même attitude d'indulgence amusée que les Parisiens affichent devant une réunion en pleine rue de l'Armée du Salut. Il s'agissait d'illuminés inoffensifs envers lesquels il était inutile de monter sur ses grands chevaux. Tout au plus marquait-on le mépris qu'inspirait le bas niveau social des sectaires.

Lorsque l'Envoyé de Dieu, rapportait Ibn Is'hâq, s'asseyait dans le sanctuaire (près de la Ka'ba), les « faibles » parmi ses compagnons avaient l'habitude de s'asseoir près de lui. C'étaient Khabbâb, 'Ammâr, Abou Fokayha Yassâr, Çohayb et gens semblables d'entre les Musulmans dont les Qorayshites se gaussaient. Ils se disaient entre eux : « C'est là ses compagnons comme vous voyez ! Et ce seraient ceux-là qu'Allah aurait choisis parmi nous pour leur accorder la bonne direction et leur faire connaître la vérité ! Si ce que Mohammad nous a apporté était une bonne chose, de tels individus ne s'en seraient pas saisis avant nous ! »[57] Argument auquel Mohammad, malgré tout de meilleure extraction que la plupart de ses disciples, ne devait pas être tout à fait insensible au plus profond de lui-même. Et son inconscient accueillait avec plaisir les justifications et les précédents qu'invoquait son Seigneur. Il en avait déjà été ainsi quand Noé avertissait son peuple de la catastrophe imminente : « Le Sénat (le *mala'*, nom du Conseil des anciens à Mekka), les ingrats de son peuple répondirent : Nous ne voyons en toi qu'un homme comme nous et nous ne voyons parmi tes disciples que les plus vils d'entre nous, des écervelés. Nous ne voyons en vous aucun mérite par rapport à nous. Nous vous considérons plutôt comme des menteurs. » (*Coran*, XI, 29.) Le Déluge avait vengé Noé et ses humbles disciples. Bientôt, Mohammad et les faibles seraient de même

justifiés et vengés.

Mais le scepticisme ni les railleries n’étaient une opposition sérieuse. Pourtant celle-ci finit par venir. Comment ? Quelques récits, qui ont filtré à travers une tradition un peu trop portée à l’hagiographie, jettent quelques lueurs sur ce qui a pu se passer et nous permettent des hypothèses.

Chez beaucoup de Qorayshites, le nouveau mouvement a dû susciter des inquiétudes. Le caractère rassurant de sa doctrine, le peu d’innovation qu’elle apportait apparemment à la conception du monde antérieurement admise ne suffisaient pas à le faire regarder par tous comme inoffensif. Nous avons tous connu, dans tous les domaines et dans tous les milieux, fussent-ils par leurs principes les plus accessibles en théorie aux idées neuves, de ces esprits bornés pour lesquels tout changement est à priori redoutable, même quand il ne vise au fond qu’à une adaptation des formes superficielles devenues désuètes des organisations ou des idéologies auxquelles ils sont attachés. Que devait-ce être en Arabie Occidentale au VIIe siècle, dans une société fortement traditionaliste malgré tous les changements que sa structure avait déjà éprouvés, mais que sa conscience refusait de reconnaître ? Et nous savons aussi que les arguments sentimentaux des conservateurs, l’appel larmoyant à l’imitation des mœurs des ancêtres, l’indignation contre ceux qui osent réviser des positions éprouvées, le rappel des sacrifices faits pour les défendre, le mépris affiché pour la jeunesse, l’incompétence, le peu de poids social des réformateurs, nous savons bien aussi que tout cela est d’une terrible efficacité sur les nerfs, les cœurs, les esprits d’une foule non préparée. Il est fort probable aussi que les jeunes novateurs ont commis des imprudences, des maladresses, des excès qui augmentèrent l’inquiétude des

conservateurs.

Mohammad, on l’a vu, n’avait pourtant rien d’un extrémiste. Parmi les hommes qui regardaient son entreprise avec une perplexité inquiète, il y avait aussi des personnalités pondérées qui en soupesaient soigneusement les avantages et les inconvénients du point de vue de la haute société mekkoise. Deux points cruciaux devaient leur sembler peu clairs, l’un doctrinal, l’autre surtout pratique, et leur attitude dépendrait de la façon dont Mohammad éclaircirait ces points.

D’abord quel était le rôle assigné aux divers dieux adorés par les Qorayshites ? Dieux puissants ? Petits dieux subordonnés ? Djinns ? Surtout, ce qui était le plus important du point de vue de la piété qui se soucie peu des nuances théologiques, Mohammad s’élevait-il contre leur culte ? Leurs sanctuaires devaient-ils être abandonnés, leurs symboles détruits, les offrandes qu’on leur faisait négligées ? Qu’en pensait donc le mystérieux Seigneur de Mohammad ?

Et lui-même, quel rôle s’assignait-il ? Il semble bien que ses adversaires aient vu, comme c’est souvent le cas, plus clair que lui, au-delà de la modestie superficiellement sincère qu’il affichait. Humblement il acceptait du Seigneur le modeste rôle d’avertisseur que celui-ci lui assignait. Mais son légitime orgueil ne devait pas être bien difficile à déceler sous cette humilité qu’il s’efforçait sincèrement d’acquérir. Et surtout, des politiques intelligents pouvaient aisément comprendre comment la logique de sa position devait implacablement le pousser, en dépit de lui-même, à réclamer le pouvoir suprême. Comment un homme à qui Dieu parlait directement, pourrait-il jamais se soumettre aux décisions d’un quelconque sénat ? Comment les prescriptions de l’Etre Suprême pourraient-elles être discutées par l’aristocratie mekkoise ? Dans une société où le domaine du sacré et celui du profane n’étaient pas clairement

distingués, il était clair qu'on devait logiquement aboutir à une situation où Dieu lui-même dicterait ses ordres par l'intermédiaire de Mohammad, aussi bien sur les questions de politique extérieure ou intérieure que sur la doctrine ou sur le culte. Mohammad était-il conscient de cette logique et jusqu'où allait-il sur cette voie ?

Il y eut des essais de compromis, les documents l'attestent sous une forme sans doute arrangée, mais avec une base probablement réelle. Un vieillard parmi les plus importants du clan de ʻAbd Shams, ʻOtba ibn Rabîʻa dont le jeune fils fut des premiers Musulmans, déclara, dit-on, un jour au Conseil : « O assemblée de Qoraysh ! Pourquoi ne me dirigerais-je pas vers Mohammad ? Je lui parlerai et je lui ferai des propositions. Peut-être qu'il en acceptera certaines. Nous lui donnerons ce qu'il veut et il nous laissera tranquilles. » Sur l'acceptation de ses pairs, il s'en fut trouver Mohammad assis à l'écart et il lui dit : « Eh ! neveu ! Tu es des nôtres, tu le sais bien, tu es un des bien-nés de ta tribu et ton ascendance est noble. Tu as présenté à ta tribu un problème considérable, tu as divisé leur communauté et tu as ridiculisé leurs songes, tu as dénigré leurs dieux et leur culte. Tu as déclaré infidèles leurs ancêtres défunts. Ecoute ! Je vais te faire des propositions que tu pourras examiner. Peut-être en accepteras-tu quelques-unes. » Mohammad lui dit : « Parle, Abou l-Walîd, j'écoute ! » Le vieillard continua : « Neveu ! Si, avec cette affaire que tu as soulevée devant nous tu veux seulement gagner de l'argent, nous nous cotiserons pour t'en donner de sorte que tu seras le plus riche de nous. Si c'est le prestige que tu veux, nous te ferons chef sur nous, de sorte que nous ne déciderons rien sans t'en référer. Si tu veux la souveraineté, nous te ferons roi sur nous. Si ce qui t'obsède est un démon dont tu ne peux te débarrasser, nous te chercherons un médecin et nous

dépenserons de notre argent pour te guérir, car c'est souvent qu'un démon familier possède un homme jusqu'à ce qu'on l'en guérisse » ou des paroles dans ce sens. Mohammad lui répondit en récitant des versets du Coran. 'Otba l'écouta attentivement et revint vers ses compagnons avec un avis : « Laissez-le. Par Dieu, sa parole aura un écho immense. Si les Arabes (c'est-à-dire les Bédouins) le tuent, c'est que vous en aurez été délivrés par d'autres. Mais si c'est lui qui l'emporte sur les Arabes, sa souveraineté sera votre souveraineté et sa gloire sera votre gloire et vous serez grâce à lui les plus prospères des hommes. »[58] Le discours de 'Otba est assurément apocryphe comme le prouvent certains arguments employés et d'ailleurs le traditionniste n'en garantit pas le texte exact. Mais nous allons voir qu'il répondait à une réalité.

En effet, il se produisit un événement qu'on peut raisonnablement tenir pour certain, car les traditionnistes musulmans n'auraient jamais inventé une histoire de nature à jeter un tel doute sur l'ensemble de la Révélation. « Lorsque l'Envoyé de Dieu, écrit Tabari, vit que son peuple s'écartait de lui, il lui fut pénible de constater les manifestations de leur éloignement vis-à-vis de ce qu'il leur transmettait de la part d'Allah. Alors il souhaita en son âme recevoir de la part d'Allah un texte qui le rapprocherait de son peuple. Cela l'aurait réjoui, vu l'amour qu'il leur portait et sa sollicitude à leur égard, que soit un peu adouci ce qui était trop rude pour eux, au point qu'il se le répéta, qu'il le souhaita, qu'il le désira. A ce moment, Allah lui révéla la sourate de l'Etoile… » Quand il en arriva au verset :

Avez-vous considéré Allât et al-'Ozzâ
Et Manât, cette troisième autre ?…

(*Coran*, LIII, 19-20.)

le démon mit sur sa langue ce qu'il se répétait à lui-

même, ce qu'il espérait transmettre à son peuple :

Ce sont les Sublimes Oiseaux
Et leur intercession est certes souhaitée.

Quand les Qorayshites entendirent ce verset, ils furent, dit le récit musulman, remplis d'une grande joie et tous se prosternèrent, Musulmans et non-Musulmans.[59] Ce n'est que plus tard que l'archange révéla à Mohammad qu'il avait été trompé par le Diable, ce qui, ajouta-t-il pour le consoler, n'avait rien d'extraordinaire car des anicroches semblables, pour la même cause, étaient survenues aux prophètes qui l'avaient précédé. Les versets additionnels furent abrogés, remplacés par d'autres qui rejetaient le culte des trois « grands oiseaux aquatiques » (grues ou hérons, c'est là le mot que j'ai transposé en « oiseaux ») et la division revint après la belle manifestation passagère d'unanimité des Mekkois.

Il est évident (et, au fond, le récit consigné chez Tabari le dit à peu près en clair) que l'inconscient de Mohammad lui avait suggéré une formule qui, effectivement, pouvait faire l'unanimité. Elle ne semblait pas heurter son hénothéisme, puisque ces « grands oiseaux », semblables aux anges ou aux djinns, étaient conçus comme subordonnés à Allah. On les appelait d'ailleurs les « filles d'Allah ». D'autre part, c'était montrer nettement que la prédication nouvelle n'avait rien de révolutionnaire, que la nouvelle secte honorait les divinités de la cité, respectait leurs sanctuaires, reconnaissait la légitimité de leur culte.

Mais les implications de la concession de Mohammad durent vite lui apparaître. La secte renonçait ainsi à toute originalité. Juifs et chrétiens durent malicieusement faire remarquer que Mohammad revenait ainsi à son paganisme originel. Et puis, quelle force avait maintenant la menace du Dernier Jugement si les filles d'Allah, conciliées par les

offrandes et sacrifices traditionnels, pouvaient intercéder pour les pécheurs et les sauver de la damnation éternelle ? Quelle autorité surtout restait-il à l'avertisseur envoyé par Allah ? N'importe quel petit prêtre d'al-'Ozzâ ou de Manât pouvait délivrer des oracles qui contrediraient son message. Tout cela fut souligné sans doute par des révoltes et des indignations dans le petit groupe des sectateurs de Mohammad, par un soulagement probablement trop visible des conservateurs qorayshites : « A la fin, Ibn Abi Kabsha (c'était un sobriquet populaire par lequel on le désignait) a dit du bien de nos déesses », s'exclama le riche et puissant Abou Ohayha Sa'îd ibn al-'Aç, le père du jeune converti qu'en rêve il voulait pousser dans le feu.[60] On mesure quelle devait être sa satisfaction gouailleuse et quelle devait être l'indignation du jeune révolté !

Mais aussi revenir sur ce qui avait été dit, c'était faire le saut devant lequel on avait hésité jusque-là, c'était proclamer la rupture, c'était se mettre en position de tout gagner ou de tout perdre. Idéologiquement, c'était dénoncer les dieux mekkois comme des esprits inférieurs ou de simples noms vides de signification objective, c'était donc proclamer que leur culte n'était pas valide, s'aliéner leurs prêtres et leurs fidèles. C'était rejeter vers le paganisme, vers l'infidélité, tout ce qui se rapportait à la religion traditionnelle, c'était vouer aux flammes infernales les pieux ancêtres et parents des Mekkois. Sur un autre plan Mohammad était désormais dégagé de l'obligation de reconnaître de quelque façon que ce soit l'autorité d'un païen quelconque. Il restait à voir s'il s'intégrerait dans les églises étrangères ou garderait son indépendance de prophète arabe.

Allait-il devenir chrétien ? On se souvenait à Mekka d'un événement arrivé vers le temps de sa jeunesse. Un

ambitieux qorayshite, ‘Othmân ibn al-Howayrith, s’était converti au christianisme et avait voulu se faire roi de la cité sous protectorat byzantin. Il était près de réussir quand un sursaut de l’esprit démocratique de ses concitoyens avait fait échouer le projet. Peut-être les Qorayshites craignirent-ils une résurgence du même danger.

En tout cas, ils répondirent à la rupture par une violente contre-offensive. Une source qui semble bonne précise bien que la persécution des adeptes de la secte commença « lorsque Mohammad mentionna leurs idoles ». Elle ajoute, détail intéressant et qui ne paraît pas inventé, qu’« il vint de Tâ’if des propriétaires qorayshites qui lui reprochèrent cela, agirent violemment contre lui, montrèrent de l’aversion pour ses propos et excitèrent ainsi ceux qui leur obéissaient ». Il est tentant de penser que ces propriétaires qorayshites de Tâ’if (la ville alpestre, fraîche et verdoyante, proche de Mekka où les riches marchands mekkois avaient d’agréables pied-à-terre) étaient poussés par le désir de sauvegarder le culte d’Allât qui avait un sanctuaire important à Tâ’if. « Alors, continue notre texte, les gens abandonnèrent Mohammad, sauf ceux qu’Allah conserva et qui étaient peu nombreux. Les choses restèrent en cet état le temps qu’Allah voulut. Ensuite, leurs chefs se concertèrent afin de séduire, en les détournant de la foi en Allah, leurs fils, leurs frères et leurs contribules qui étaient parmi ses adeptes. Ce fut une épreuve profondément bouleversante pour les Musulmans qui suivaient l’Envoyé de Dieu. Ceux qui furent séduits furent séduits et Allah fortifia parmi eux ceux qu’il voulut. »[61]

La persécution, d’ailleurs, fut somme toute relativement bénigne. Ibn Is’hâq la résume bien par ces quelques lignes consacrées à l’activité d’un des individus les plus stigmatisés dans les récits musulmans comme les plus opposés au

prophète, Abou Jahl, un riche commerçant, un des chefs les plus influents à l’époque du clan des Banou Makhzoum.

« Ce fut le scélérat Abou Jahl qui excita contre eux les hommes de Qoraysh. S’il entendait parler de la conversion à l’Islam d’un homme honorable, entouré d’alliés, il l’admonestait vigoureusement et lui faisait honte. Il lui disait : « Tu as abandonné la foi de ton père qui était meilleur que toi. Nous montrerons que ta conduite n’est que sottise et que tu manques de jugement. Nous ferons baisser ta réputation. » Si c’était un marchand, il lui disait : « Par Allah ! Nous boycotterons ton affaire de sorte que tu perdras tout ton bien. » Si c’était un homme sans influence, il le battait et montait les gens contre lui. »[62]

On essaya donc de faire renoncer les sectateurs de Mohammad à leur croyance en combinant, quand il ne s’agissait pas d’hommes sans importance sociale, la pression morale et la pression économique. On ne pouvait faire plus dans la plupart des cas, car ils étaient, suivant le système social en vigueur, protégés par leur clan. Certains persécuteurs, nous dit-on, voulant causer des ennuis à al-Walîd ibn al-Walîd du clan de Makhzoum qui était devenu musulman, craignant le tempérament violent de son frère Hishâm, allèrent préalablement l’avertir : « Nous voulons seulement admonester tous ces jeunes gens à cause de l’innovation qu’ils ont introduite avec cette religion. Ainsi, nous serons tranquilles avec les autres ! » Il répondit : « Bien ! Occupez-vous de lui et admonestez-le ! Mais attention à sa vie ! » Et il récita ce vers :

N’est-ce pas ? Que mon frère ‘Oyays ne soit pas tué

Ou il y aura entre nous pour toujours échange de malédictions.

« Prenez garde à sa vie. Je jure, par Allah, que si vous le tuez, je tuerai les plus nobles d’entre vous jusqu’au

dernier. » Ils se dirent entre eux : « Allah le maudisse ! Qui va maintenant se lancer dans cette affaire ? S'il est tué pendant qu'il est entre nos mains, il est capable de massacrer nos nobles jusqu'au dernier. » Ils le laissèrent et se détournèrent de lui. »[63]

Ce furent donc, comme il est habituel, les plus pauvres et les plus démunis parmi les membres du mouvement qui souffrirent le plus, les esclaves en tout premier lieu. Bilâl, par exemple, était exposé par les gens du clan de son maître en plein soleil à l'heure la plus chaude de la journée, dans le creux de l'aride ravin mekkois, avec un gros morceau de rocher attaché sur la poitrine. C'est à ce moment qu'Abou Bekr racheta pour les libérer plusieurs des esclaves musulmans. On a peut-être exagéré ces sévices plus tard pour augmenter les mérites des plus anciens croyants et aussi sans doute pour trouver des excuses aux apostasies. « Ils frappaient le Musulman qu'ils persécutaient, le faisaient souffrir de la faim et de la soif au point qu'il ne pouvait se tenir droit quand il était assis à cause de la violence du mal qu'il avait enduré. Il finissait par acquiescer à l'abjuration qu'ils lui demandaient. Ils lui disaient : Est-ce qu'Allât et al-'Ozzâ sont tes dieux et non Allah ? Et il disait : Oui. Cela était au point que si un scarabée passait par là et qu'ils disent : Ce scarabée est-il ton Dieu et non Allah ? il répondait aussi : Oui ! pour échapper aux souffrances qu'ils lui infligeaient. »[64]

Dans ces circonstances, Mohammad échappa à tout sévice, car son clan, les Banou Hâshim, se solidarisa avec lui. Cela était dû au fait que son oncle Abou Tâlib dont nous avons vu qu'il l'avait élevé et protégé y gardait, malgré le déclin de sa fortune, une influence considérable. Il n'approuvait nullement les idées que son étrange neveu lançait, mais l'honneur du clan exigeait que fussent protégés ses membres

même les plus blâmables. C'était là une considération de nature à rallier solidement à son attitude tout le clan. Les conservateurs qorayshites enragèrent de voir leur proie la plus intéressante leur échapper. Ils essayèrent une pression générale sur tout le clan de Hâshim pour le faire renoncer à cette protection qu'il accordait à leur brebis galeuse. On ne devait plus faire d'affaires ni contracter d'alliances matrimoniales avec les membres de ce clan ou de celui qui lui était allié d'al-Mottalib. Il semble bien d'ailleurs qu'en plus de la lutte contre le nouveau mouvement, ce boycott avançait les affaires des clans qui avaient maintenant la suprématie à Mekka, les Makhzoum et les 'Abd Shams. Il détachait du clan jadis puissant de Hâshim presque tous les clans qui s'étaient alliés à lui pour former, à l'époque de la jeunesse de Mohammad, une alliance qui avait eu son importance politique.

La quarantaine dura deux ans et ne semble pas avoir été appliquée avec la dernière rigueur. Dans cette société où aucun pouvoir central ne pouvait s'imposer par la force, il était difficile qu'une alliance d'individus ou de clans durât longtemps. Les clans ralliés au boycott par Makhzoum et 'Abd Shams durent vite s'apercevoir que l'élimination de Hâshim renforçait la prépondérance économique et politique des initiateurs. D'ailleurs tout ce mécanisme de solidarité n'allait pas sans grincement. Le parti de Hâshim avait été déserté par un des membres éminents de ce clan, un oncle de Mohammad qu'on appelait Abou Lahab. Il fit rompre le mariage (ou peut-être seulement les fiançailles) de ses deux fils avec deux filles de Mohammad et prit le parti des boycotteurs, que dirigeait le puissant clan de sa femme, 'Abd Shams.

La pression se fit aussi sur le terrain, comme nous dirions, de la propagande. Les objections et les railleries s'accumulèrent en public contre le message de Mohammad. La

résurrection des corps, base essentielle du dogme nouveau du Jugement dernier, était tournée en ridicule. On sommait Mohammad de s'expliquer sur la date de cet événement dont il avait peut-être laissé entendre qu'il était plus proche qu'il ne s'avérait. On insistait sur l'argument suprême qu'on a déjà vu invoquer : allait-on abandonner la foi des pères ? Condamner ceux-ci aux flammes éternelles ? Plus que jamais on répétait que Mohammad était un halluciné, peut-être possédé par un esprit de rang inférieur comme les *kâhin* (devins), les magiciens, les poètes. On nommait les chrétiens ou les Juifs qui lui fournissaient des informations dont on disait qu'il répétait tout simplement les leçons. Il était peu vraisemblable, faisait-on remarquer, que la Divinité Suprême eût choisi pour messager un homme d'aussi peu de poids qu'Ibn Abi Kabsha. D'ailleurs, où étaient les signes surnaturels, les miracles dont il eût été normal qu'Allah gratifiât son messager pour en authentifier la mission ? Il s'agissait tout simplement d'un ambitieux voulant se pousser au rang des chefs de Qoraysh. Les offres de compromis qui lui furent répétées, paraît-il, à ce stade et dont on a cité une mention typique ci-dessus étaient peut-être aussi, partiellement, des manœuvres machiavéliques pour le discréditer en prouvant à tous que ses visées étaient uniquement politiques.

Mohammad réussit vite à s'organiser de façon à résister à la persécution. Il y fut aidé en particulier par un membre même du clan hostile de Makhzoum, al-Arqam ibn 'Abd Manâf. On voit combien peu monolithiques étaient ces organismes sociaux ! Al-Arqam était jeune, pas plus de vingt-cinq ans et probablement moins. Mais apparemment il était chef de famille, car il put offrir à la nouvelle secte le refuge de sa maison, vaste et bien située, pour ses réunions. Les adhérents peu protégés ou peu hardis s'y glissaient, la nuit

tombée, en rasant les murailles. Il y eut de nouvelles conversions. L'une qui datait du début de la persécution avait un certain poids. Il s'agissait de Hamza, un des oncles de Mohammad, à vrai dire d'un prestige social assez minime, pauvre, colérique et porté à l'ivrognerie, mais courageux et vigoureux. C'est d'ailleurs une poussée de colère qui entraîna sa conversion. Au retour d'une partie de chasse, ayant entendu rapporter par une commère qui avait observé la scène de sa fenêtre qu'Abou Jahl avait injurié son neveu, il s'enflamma, alla à la recherche du persécuteur et le prit à partie, le frappant avec l'arc qu'il tenait encore à la main. Une bagarre générale ne fut évitée que grâce à la sagesse d'Abou Jahl qui reconnut qu'il avait été un peu loin et que le clan de Mohammad avait pu légitimement se sentir offensé. Il retint ses « supporters » et Hamza, par bravade, se convertit. Ce fier-à-bras famélique était quand même une recrue intéressante. Les disciples avaient bien besoin d'un appui en termes de force physique.

Ici se place sans doute un événement important sur lequel la lumière est difficile à faire tant l'histoire en a été récrite en fonction des intérêts et des conceptions des temps ultérieurs. Procédés habituels à l'historiographie des mouvements idéologiques et des Etats qui gardent un contrôle étroit sur la pensée de leurs adhérents ou de leurs sujets. Les exemples en foisonnent jusqu'à l'époque présente. Il s'agit de l'émigration des premiers Musulmans en Abyssinie que l'on place en général avant l'épisode des versets inspirés par Satan. Mais, on peut penser, avec W. M. Watt, qu'elle eut lieu après puisque, d'après la plus ancienne source en laquelle nous puissions nous confier, elle suivit la persécution et que celle-ci à son tour eut lieu après que Mohammad eût pris une attitude offensive contre les « idoles ». Or le début de cette attitude paraît marquée par la révélation qui abroge les « versets

sataniques ». Reprenons, en effet, cette source dont le début a été cité ci-dessus :

« Alors les gens abandonnèrent Mohammad sauf ceux qu'Allah conserva et qui étaient peu nombreux… Ce fut une épreuve profondément bouleversante… Ceux qui furent séduits et Allah fortifia parmi eux ceux qu'il voulut. Lorsqu'il se passa cela chez les Musulmans, l'Envoyé d'Allah leur ordonna de s'en aller en Abyssinie. Il y avait en Abyssinie un bon roi qu'on appelait le *najâshî* (en éthiopien, *nagâshî*). Il n'opprimait personne dans son pays et, grâce à lui, la prospérité y régnait. De plus, l'Abyssinie était un marché pour les Qorayshites qui y faisaient du commerce, car ils y trouvaient des vivres en bonne quantité, la sécurité et d'heureuses affaires. L'Envoyé d'Allah leur ordonna cela et la masse d'entre eux y partit quand ils furent opprimés à Mekka et qu'il craignit qu'ils ne fussent séduits. Mais lui demeura sans discontinuer. Des années passèrent ainsi pendant lesquelles (les Qorayshites) agirent durement avec ceux d'entre eux qui embrassaient l'Islam… »[65]

Il résulte de ce texte que les émigrés furent ceux dont Mohammad jugeait la foi la plus fragile et que le fait d'avoir émigré vers l'Ethiopie ne peut être considéré comme un titre de gloire, ainsi qu'on l'a imaginé plus tard. Pourtant certains des émigrants semblent avoir été de bons croyants. Il est possible aussi, comme l'a suggéré W. M. Watt, que Mohammad ait voulu, sous le prétexte de le mettre à l'abri de la persécution, éloigner un groupe de croyants qu'il soupçonnait de pouvoir diverger d'opinion avec lui sur certains points. En effet, le personnage prédominant dans le petit groupe des émigrants, était 'Othmân ibn Maz'oun du clan de Jomah. C'était un homme qui, dès avant l'Islam, avait adopté des mœurs ascétiques. Il se refusait à boire du vin et, plus tard en tout cas,

il fit vœu de chasteté, ce dont sa femme alla se plaindre à ‘Aïsha. Il demanda même (en vain, bien sûr) à Mohammad la permission de se châtrer. Quand il adhéra au mouvement, ce fut avec son fils, ses deux jeunes frères et ses trois neveux. C’est avec eux aussi qu’il partit pour l’Abyssinie. Il est donc possible qu’il ait eu indépendamment de Mohammad des idées analogues aux siennes, qu’il ait groupé autour de lui un petit cercle de *hanîf* monothéistes, et qu’il se soit rallié ensuite à la personnalité plus forte du fils d’‘Abdallah. Dans tout parti, on se méfie de ces gens qui ont trouvé indépendamment du chef leur vérité, qui ont adhéré en groupe cohérent et tendent effectivement, toujours en groupe, à critiquer la ligne choisie, à juger les dirigeants, bref à ne pas se soumettre automatiquement, en action et en esprit, à toutes les décisions fluctuantes du chef. Nos sources nous font part d’anecdotes qui montrent une certaine hostilité entre ‘Othmân et les dirigeants actifs dont Mohammad suivait les avis, Abou Bekr et ‘Omar. ‘Omar, longtemps après, raillait ‘Othmân mort dans son lit et se querellait avec une émigrante en assurant que l’exil abyssin avait été de tout repos, qu’en somme c’était une désertion. On reconnaîtra là les reproches habituels des activistes aux théoriciens. ‘Othmân ibn Maz‘oun, croyant sincère, indépendant, outrancier (on a une anecdote où il fait du scandale dans une réunion littéraire en relevant un propos trop matérialiste du célèbre poète Labîd), ne pouvait se plier facilement aux fluctuations tactiques des habiles dirigeants.

Nous ne pouvons guère nous fier à aucun des détails qui nous sont donnés sur le séjour éthiopien. Les Qorayshites exilés (parmi lesquels se trouvaient aussi l’élégant ‘Othmân ibn ‘Affân, sa femme Roqayya, fille de Mohammad, Ja‘far ibn Abî Tâlib, cousin du prophète et frère de ‘Alî, etc.), firent-ils vraiment impression auprès du négus (on disait alors *nagâshî*)

d’Axoum, de ses évêques et de ses hauts fonctionnaires, les Qorayshites envoyèrent-ils vraiment une ambassade réclamer leur extradition ? Il serait imprudent d’affirmer comme de nier ces faits. Les historiens postérieurs ont beaucoup brodé là-dessus et, empêtrés dans des contradictions, s’en sont tirés en imaginant deux émigrations successives. Certains émigrants seraient rentrés à Mekka à la nouvelle de l’incident des « versets sataniques » qui leur aurait paru signifier la réconciliation générale des Qorayshites. On ne peut l’admettre évidemment si on place l’incident avant l’émigration. Quoi qu’il en soit, celle-ci demeure un fait certain.

Elle doit aussi avoir une signification, que nous arrivons mal à cerner, dans le domaine de la politique internationale. Au moment où Héraclius et les armées byzantines reculaient sur tous les fronts devant les Perses victorieux, où l’on pouvait entrevoir la fin prochaine de l’Empire chrétien qu’on avait cru, si peu auparavant, universel et éternel, au moment où triomphaient les Perses mazdéens avec leurs alliés juifs et nestoriens, où se dessinait ainsi un bouleversement considérable politique et peut-être cosmique, le choix comme région de refuge de l’Abyssinie chrétienne (« la terre de Dieu » disait une émigrante) alliée à Byzance, mais monophysite, avait certainement une signification.[66] Etait-ce une option nette pour le christianisme ? La décision appartint-elle d’ailleurs vraiment à Mohammad ou fut-elle prise par des éléments dissidents, quitte à être plus tard, quand les dissensions s’aplanirent devant la victoire et qu’il devint de mauvais ton de les rappeler, entérinée et sanctifiée en l’attribuant au prophète ? Nous avons des éléments trop insuffisants et trop incertains pour bien en juger.

La liste des émigrants en Abyssinie a certainement été gonflée plus tard. Peut-être n’étaient-ils pas plus d’une

quinzaine. La petite communauté restée à Mekka comptait une quarantaine d'hommes et une dizaine ou une vingtaine de femmes. Elle supportait patiemment l'ostracisme de ses ennemis, les quolibets, les injures, parfois les mauvais traitements, toute cette petite guerre froide sournoise que la solidarité des clans ne permettait pas de dépasser. Elle enregistra un succès important, ce fut la conversion d'un homme de poids, l'homme qui, après Mohammad, devait faire le plus sans doute pour l'Islam. Cet homme, 'Omar ibn al-Khattâb, âgé de 25 ans environ, membre d'un clan secondaire de Qoraysh, était d'un tempérament naturellement violent, mais aussi d'une volonté de fer qui savait dominer ses impulsions, les soumettre et les utiliser pour des desseins rationnellement élaborés. Il avait pris parti contre la secte nouvelle avec sa vigueur habituelle, mais sa sœur Fâtima et le mari de celle-ci, Sa'îd en étaient devenus membres en cachette. Quelques Musulmans avaient, il est vrai, décelé chez lui quelque compassion pour les émigrants partant en Abyssinie. Mais ils s'étaient dit devant sa rudesse : « Il se convertira quand l'âne de son père deviendra Musulman. » Un jour, il partit, en fureur, l'épée dégainée, vers le lieu de réunion de la secte dans la maison d'al-Arqam. Un homme pondéré de son clan le rencontra et lui demanda où il allait. « Je cherche, répondit-il, Mohammad, ce Çâbéen (une secte baptiste monothéiste de Babylonie), qui a semé la division dans Qoraysh, qui ridiculise leurs idées, qui dénigre leur religion, qui insulte leurs dieux. Je vais le tuer. » « Tu t'égares, lui répondit l'autre, est-ce que tu imagines que les Banou 'Abd Manâf (l'ensemble des clans parents de celui de Mohammad) vont te laisser marcher sur la terre alors que tu auras tué Mohammad ? Tu ferais mieux de rentrer chez toi et d'y mettre de l'ordre. » 'Omar, étonné, demanda ce qui était censé se

passer chez lui. L’homme lui révéla ce que tout le monde savait. ‘Omar changea de direction et rentra chez lui où se trouvait l’humble forgeron musulman Khabbâb en train de lire le Coran à sa sœur et à son beau-frère. Le pas de ‘Omar les affola. Khabbâb se cacha dans une autre pièce et Fâtima, assise à la turque mit le feuillet du Coran sous ses jupes. ‘Omar entra en demandant quel était ce bruit qu’il avait entendu. Fâtima et son mari firent ceux qui ne comprenaient pas. Cela eut le don d’exaspérer ‘Omar qui leur dit ce dont on les accusait et frappa sa sœur, la blessant à la tête. La vue du sang cependant le fit rentrer en lui-même et il demanda à regarder le texte qu’ils lisaient avant sa venue, jurant de le rendre en bon état. La lecture du feuillet lui arracha une exclamation d’admiration. Khabbâb sortit alors de sa cachette et dit à ‘Omar, fort habilement, qu’il avait entendu, la veille même, Mohammad prier pour sa conversion. Remué, ‘Omar se fit mener à la maison d’al-Arqam, l’épée à la ceinture cette fois. On ne lui ouvrit pas sans crainte. Mais il remplit les cœurs de joie en annonçant son adhésion.[67] C’était le commencement, comme le dit G. Levi della Vida, du « changement de polarisation de la même attitude exclusive et intransigeante qui, ne connaissant pas de moyen terme, porte la même intensité impétueuse dans la haine que dans le dévouement ».[68] Son adhésion encouragea les disciples qui, nous dit-on, s’enhardirent jusqu’à faire leurs prières en public près de la Ka‘ba.

Pendant tous ces événements, les révélations continuaient. Lentement, difficilement, une doctrine prenait corps. Dans cette étrange atmosphère mekkoise, en marge du monde civilisé et prestigieux des grandes puissances engagées pour l’heure dans un combat apocalyptique, se formait la foi qui allait déborder sur l’univers et chercher à le modeler. Tout

cela se passait dans le cerveau d'un seul homme, mais il s'y reflétait, il s'y remuait les problèmes de tout un monde et les circonstances historiques étaient telles que le produit de toute cette agitation mentale était propre à secouer l'Arabie et, au-delà, l'univers.

La force des choses, c'est-à-dire au fond la force du conservatisme mekkois, l'enracinement profond chez Mohammad de la conviction de l'importance de son message et l'ardent désir de renouveau de ses disciples, avaient fait échouer les compromis. Dès lors, le groupe disparate d'individus plus ou moins en sympathie avec le message d'un annonciateur inspiré se figeait en communauté dont l'hostilité ambiante ne faisait que renforcer la cohésion. Cette transformation impliquait une modification profonde du contenu du message, de sa forme même, de l'attitude générale du maître et des disciples vis-à-vis de tout ce qui les entourait.

Ce groupe devait se distinguer nettement de tout ce qui n'était pas lui. Pour cela, il lui fallait d'abord sa propre idéologie, nettement tranchée. Son thème essentiel était celui de l'unité divine, puisque là-dessus avait porté la rupture, puisque c'était là un mot d'ordre sur lequel pouvait se faire clairement la discrimination entre adhérents et ennemis. C'est nettement contre le culte mekkois des trois « Oiseaux sublimes », de celles qu'on appelait les filles d'Allah, que la révélation d'En Haut prend parti :

Aurait-il des filles et vous des fils ?…

Connaissent-ils l'Inconnaissable, (le) couchent-ils par écrit ?…

Ont-ils une divinité autre qu'Allah ? Combien Allah est au-dessus de ce qu'ils lui associent !

(*Coran*, LII, 39-43.)

Et un peu plus tard peut-être :

Invoque le nom de ton Seigneur et consacre-toi à Lui totalement,

Le Seigneur de l'Orient et de l'Occident. Nulle divinité en dehors de Lui !

Prends-le comme protecteur !

(*Coran*, LXXIII, 8-9.)

Ainsi se précise le message. Il n'y a qu'une divinité. Il ne faut lui « associer » aucun autre être dans l'adoration qu'on lui voue parce que tous les autres êtres, quels qu'ils soient, sont bien au-dessous de Lui. L'Etre qui inspirait Mohammad et qui se désignait lui-même seulement par les paraphrases pudiques : « Ton Seigneur », « Leur Seigneur », finit par se nommer clairement. Il est bien Allah, le Dieu, la Divinité suprême, bien connu des Mekkois qui ignorent seulement l'étendue de sa puissance et sa divine solitude. Cependant il a un autre nom, ar-Rahmân, ce qui signifie le Bienfaiteur. Mais ar-Rahmân est employé comme un nom propre. C'est un nom étranger au Hedjâz et envers lequel les Mekkois manifestent une particulière répugnance. C'est le nom du Dieu dont se servent les Juifs et, pour Dieu le Père, les chrétiens d'Arabie du Sud sous la forme Rahmânân. C'est le nom du Dieu que prêche le prophète du Yamâma, Maslama. Ce dut être le nom dont se servaient certains milieux judéo-chrétiens de Mekka auprès desquels Mohammad est poussé par son inspirateur à se renseigner, nonobstant les répugnances mekkoises :

« Celui qui, en six jours, a créé les cieux et la terre et ce qui est entre eux, puis s'est assis en majesté sur le Trône est ar-Rahmân ; interroge qui est informé de Lui.

Quand on leur dit : Prosternez-vous devant ar-Rahmân ! ils répondent : Qu'est-ce qu'ar-Rahmân ? Nous prosternerons-nous sur ton ordre ? Et cela accroît leur répulsion. »

(*Coran,* XXV, 60-61.)

Le Seigneur Suprême s'appelle Allah ou ar-Rahmân, cela n'a pas d'importance :

« Dis : Priez Allah ou priez ar-Rahmân ! Quel que soit celui que vous priez, Il possède les noms les plus beaux ! »
(*Coran,* XVII, 110.)

Ce Dieu sait tout et il peut tout. C'est vers Lui qu'on doit se tourner ; les soi-disant dieux n'ont aucun pouvoir et le Destin, cette première incarnation métaphysique des lois de la nature à laquelle tenait l'idéologie mekkoise, est soumis à la Divinité : Dieu comble qui il veut, humilie et élève qui il veut. A la fin des temps, il récompensera et punira, suivant ses critères propres, peu accessibles à l'entendement humain, ceux qui lui auront plu ou déplu. Ces décisions seront prises lors de ce Jugement Dernier qui figurait déjà dans la toute première Révélation et qui apparaît comme un dogme essentiel opposant nettement la nouvelle communauté aux conceptions religieuses dominantes de son milieu. Cependant plus le temps passe, plus les descriptions du Jugement et de ce qui suit, les délices du Paradis ou les tourments de l'Enfer, deviennent condensées et se dépouillent de leurs éléments pittoresques. Il s'agit maintenant moins de décrire que de répondre aux arguments mekkois. Comme chez les Juifs et chez les premiers chrétiens, une résurrection pour le Jugement qui n'impliquerait pas une reconstitution des corps charnels était inconcevable. Aussi les Mekkois soulignent-ils l'invraisemblance de ce processus alors que chacun peut constater comment les corps pourrissent dans la tombe et comment les os s'effritent sous le sable du désert. Mohammad doit leur rétorquer l'infinie puissance de Dieu qui les a bien créés une fois à partir d'une goutte de sperme et pourra bien les recréer à partir d'ossements desséchés. Et puis, quand viendra cet événement fantastique ? La Voix d'En Haut

en a d’abord annoncé l’imminence :

« Pour les hommes s’approche l’apurement des comptes ; eux, négligents, ils s’en détournent. »
(*Coran*, XXI, 1.)

« Ils disent : Quand sera ce terme si vous dites vrai ?

Réponds : Peut-être une partie de ce que vous (le) pressez d’accomplir est-elle déjà en croupe derrière vous. »
(*Coran*, XXVII, 73-74.)

Notons au passage les termes commerciaux dont se sert ce Dieu, par l’intermédiaire de ce marchand, s’adressant à des marchands.

Face à des opposants puissants, querelleurs, à l’affût de toutes les failles de la nouvelle doctrine, s’appuyant avant tout sur le conservatisme des masses et des élites, prompts à utiliser largement l’argument de la fidélité à la foi des pères, à dénoncer l’ambitieux semeur de dissensions, il fallait pour se justifier se trouver une tradition, expliquer en même temps les difficultés de la nouvelle foi à se frayer un chemin, ces difficultés qu’une aide surnaturelle aurait semblé devoir éviter. Pour cela, la Voix, profitant de tout ce que Mohammad apprenait, de tout ce qu’il savait déjà, racontait l’histoire des prophètes du passé. C’est ce qu’elle devait appeler plus tard « les sept narrations » *(mathânî),* utilisant le même mot araméen qui désignait, chez les Juifs, la Répétition, la Tradition Orale par excellence *(Mishnah* en hébreu, *Mathnîthâ* en araméen). Toutes ces narrations ont le même schéma. Un prophète est envoyé à un peuple pour l’appeler à la repentance et au culte du seul vrai Dieu, mais ce peuple ne l’écoute pas et il est ensuite voué à la destruction. Ce schéma avait été suggéré à Mohammad, on l’a vu, par une tradition orientale d’origine judéo-chrétienne. Mais il est d’abord appliqué à des peuples purement arabes, sans aucun doute d’après des récits, à demi

ou aux trois quarts légendaires, bien connus au Hedjâz et inspirés par les ruines que les caravanes souvent pouvaient considérer sur leur chemin. Il y avait les ’Ad, un peuple peut-être de géants, qui avait laissé sur les hauteurs des monuments énigmatiques. Un messager nommé Houd leur avait été envoyé, il avait été repoussé et alors un vent violent avait soufflé pendant sept nuits et sept jours, ne laissant après lui que des ruines désertes. Il y avait les Thamoud qui, nous le savons, par les témoignages des auteurs gréco-latins entre autres, furent un peuple qui exista réellement. Les Thamoud avaient bâti des châteaux dans la plaine et creusé des habitations dans la montagne. Ce sont très probablement les beaux tombeaux nabatéens de style hellénistique qu’on pouvait admirer au nord du Hedjâz, autour d’el-‘Elâ, au début du VIIe siècle, comme on peut le faire encore maintenant. Pourquoi ces beaux monuments n’étaient-ils plus que des ruines désertes ? C’est qu’un prophète, Çâleh, avait aussi prêché à ce peuple de la part d’Allah, alléguant comme signe de sa mission une chamelle (miraculeuse ?) qu’on devait laisser paître « sur la terre d’Allah » et à qui une ration d’eau devait être attribuée. Mais le Sénat (*mala’*) des Thamoud, comme celui de Mekka plus tard, avait été incrédule, avait ergoté avec le prophète, s’était moqué des humbles croyants. Il avait sacrifié la chamelle. Alors, après un délai de trois jours, ils avaient été détruits par un cataclysme : tremblement de terre, semble-t-il, accompagné de tonnerre et d’une unique Clameur. Des récits analogues concernent le peuple de Midyan au nord-ouest de l’Arabie et son prophète Sho‘ayb, les gens du Puits, les gens du Fourré, le peuple (sudarabique sans doute) de Tobba‘, les Sabéens dont les jardins fertiles avaient été ruinés par une inondation. Certains de ces récits sont réduits à des allusions de sorte que nous ne savons même pas qui étaient exactement ces gens du

Puits et ces gens du Fourré. Mais à ces histoires essentiellement arabes se mêlèrent vite des récits d'une morale analogue tirés de l'Ancien Testament. Noé aussi a prêché en vain et le Déluge a englouti ceux qui n'avaient pas prêté attention à ses paroles. Loth a reproché aux habitants de Sodome leur homosexualité ; au lieu de l'écouter, ils se sont irrités contre lui et l'ont expulsé ; aussi leur cité a-t-elle été détruite et seuls lui et sa famille ont été sauvés, « sauf une vieille restée en arrière » (XXXVII, 135). Pharaon — bizarrement appelé le « maître des épieux » — a été averti ainsi que son *mala'* par Moïse et par Aaron. Ils n'ont pas voulu les croire et ont été détruits par Allah. Nous retrouvons Qorah qui, dans la Bible, se révolte pour des raisons de suprématie sacerdotale contre Moïse dans le désert et, pour cela, est englouti par Dieu avec sa famille dans le sol qui se fend sous eux. Par un anachronisme étonnant, il est placé avec Haman, « l'impie Aman, race d'Amalécite » de l'histoire d'Esther, avec Pharaon, parmi les hommes orgueilleux qui n'ont pas voulu écouter Moïse et qui en ont été sévèrement punis. De même Abraham (en arabe Ibrâhîm) avait essayé de convaincre son père et son peuple de renoncer au culte des idoles. Il n'avait pas plus été écouté et, menacé, avait dû émigrer. Ce sont les incrédules qui avaient été les « pires perdants » (XXI, 70).

Tous ces récits, tirés de la tradition arabe ou des livres sacrés juifs déformés à un stade quelconque de leur transmission, ne sont pas racontés pour le plaisir de la narration. A chaque instant on y aperçoit ou on y soupçonne des traits qui s'appliquent à Mohammad et à sa situation. Çâleh, Houd, Noé, Moïse, c'est lui. ‘Ad, Thamoud, l'orgueilleux Pharaon, le riche Qorah, leur peuple et leur *mala'*, c'est le sénat et le peuple de Qoraysh. Mohammad n'est pas écouté de son peuple, c'est la règle. Qu'arrivera-t-il à celui-ci ?

Qu'on se rapporte aux précédents :

« Nous emportâmes chacun pour son péché. Contre certains d'entre eux nous déchaînâmes un ouragan. D'autres furent emportés par la Clameur. D'autres furent par Nous engloutis dans la terre. D'autres furent noyés par Nous. Ce n'était pas Allah qui leur faisait tort, c'était eux qui s'étaient fait tort à eux-mêmes. »

(*Coran*, XXIX, 39.)

Il est fatal qu'il arrive la même chose à Mekka. Mohammad et ses disciples seront sauvés d'une façon ou d'une autre du châtiment qui atteindra la ville orgueilleuse et incrédule. Quel châtiment ? La Voix ne le disait pas clairement. Peut-être Mohammad pensait-il qu'Allah se servirait des péripéties de la guerre entre Byzantins et Perses. Peut-être cela a-t-il quelque relation avec l'émigration en Abyssinie. Nous n'en pouvons rien savoir de sûr. En tout cas, il est remarquable que la menace de la fin du monde et du Jugement qui suivra, seule employée aux débuts de la Prédication, est remplacée par l'annonce d'un châtiment temporel, terrestre, local.

A ces récits, si directement exemplaires, s'en joignaient d'autres qui avaient, semble-t-il, plutôt pour but de montrer et d'exalter en général la puissance d'Allah. Ils provenaient du trésor légendaire commun de l'Orient chrétien, par l'intermédiaire de la littérature syriaque. Ainsi l'histoire des Sept Dormants d'Ephèse, jeunes chrétiens qui se réfugièrent dans une caverne pour fuir la persécution de l'empereur Décius et y dormirent plusieurs siècles. Ainsi la légende de Moïse et de son mystérieux serviteur à la recherche de la Source de Vie éternelle où l'on retrouve les échos de la vieille épopée suméro-akkadienne de Gilgamesh refondue dans le roman hellénistique d'Alexandre. Ainsi encore l'histoire de ce même Alexandre, appelé Dhoul-Qarnayn, le Bicornu (car son « père »

Jupiter Ammon avait deux cornes) qui, à l'extrémité du monde, construit une muraille pour empêcher les débordements des fabuleux peuples de Gog et de Magog.

La communauté, ainsi pourvue de précédents illustres, d'une tradition antique en partie arabe et en partie judéo-chrétienne, a encore à répondre à toutes sortes de questions et de critiques. On est exigeant vis-à-vis d'elle et à bon droit puisqu'elle prétend suivre l'inspiration divine et proposer un mode de vie supérieur. Mohammad pense, réfléchit et apprend. Les pensées s'agitent dans son esprit. Et, un jour, la Voix d'En Haut donne la réponse. Ainsi se crée petit à petit un embryon de théologie, fruste et peu subtile, à la mesure de la société et des esprits auxquels elle s'adressait.

Tant qu'il est lié pour ainsi dire organiquement à son clan, à sa tribu, à son village, à sa ville, qu'il n'est, dans une société rigoureusement hiérarchisée, qu'un élément interchangeable, rivé à la place que le destin lui a assignée pour une fonction toujours la même, l'homme se voit imposer l'idée d'une vie d'outre-tombe semblable ou parallèle à celle-ci. Là-bas aussi les unités sociales de ce monde-ci continueront à encadrer les pâles fantômes qui mèneront une vie diminuée. Sur ces terres d'au-delà de la mort, des ombres de serviteurs soigneront les spectres des maîtres, des fantômes de paysans cultiveront la terre pour eux et les artisans d'outre-tombe pourvoiront à leurs commodités. Mérite et démérite sur cette terre n'y changent pas grand-chose. Telles étaient, avec beaucoup de variantes sans doute, les idées premières des hommes sur ce qui se passerait après leur mort. Mais quand vinrent les temps du grand commerce international qui brassait les peuples, les hommes et les idées, quand des sociétés s'établirent où l'argent devint la mesure de toutes choses, où l'économie monétaire brisa les frontières des groupes

ethniques, où chacun put faire personnellement sa fortune, où la valeur de l'individu en ce monde dépendit de la place qu'il s'y était faite par sa lutte à lui, on se mit à espérer pour chacun un sort à sa mesure propre. Dès lors, se levèrent des prophètes qui, tout en déplorant la fin de l'ancien ordre social où tous du moins avaient leur subsistance assurée par leur groupe, tout en dénonçant les riches et leurs exactions, promettaient à ceux-ci individuellement un châtiment dans ce monde d'abord, puis dans l'autre. Dès lors se constituèrent des sociétés, des communautés, qui enseignaient à leurs membres comment atteindre une condition heureuse dans l'autre monde, comment se sauver individuellement.

Ce sont ces religions de salut individuel qui s'étaient diffusées dans le monde ancien entre le VIIIe et le Ve siècle avant notre ère. La vague, avec un retard considérable, atteignait maintenant l'Arabie Occidentale. Là aussi les hommes demandaient comment faire pour atteindre le salut.

La réponse de la Voix qui parlait à Mohammad peut se déduire facilement de ce qui précède. Il faut se tourner vers Allah. Allah est infiniment puissant, on l'a vu, mais il est aussi infiniment bon. Ces marques de sa puissance développées dès le début de la Révélation : la création du monde entier, de la végétation et de la vie animale, de l'intelligence et de la sensibilité humaines, ce sont aussi des preuves, des « signes » de sa bonté. De tout cela, l'homme doit être reconnaissant. C'est pourquoi les ingrats (c'est sans doute le sens primitif du mot *kâfir* qui en vint à prendre le sens d'infidèles) seront punis et les reconnaissants, les fidèles, récompensés. La Voix a parfois des expressions brutales, toutes commerciales encore, d'envisager la bonne direction comme un marché avantageux. Mais, à d'autres moments, elle a un langage plus élevé, fait appel à des sentiments plus nobles. On sent ici déjà la

contradiction entre l’aspiration humaine au salut que les prophètes et fondateurs de religion sont amenés à comprendre comme récompense et le sentiment moral qui depuis longtemps nie tout mérite à ce qui est fait dans un but intéressé. Cette contradiction inaperçue de Mohammad ira croissant chez les mystiques musulmans comme chez les mystiques chrétiens qui voudront éteindre l’enfer et mettre le feu au Paradis pour que l’amour de Dieu soit enfin purgé de toute trace d’intérêt.

Une autre contradiction éclate, encore bien plus grave et qu’aucune religion n’a pu résoudre. Dieu est tout-puissant, c’est entendu. Par conséquent c’est lui qui détermine l’attitude des hommes dans tous ses détails. C’est par sa volonté que les uns écoutent sa voix et que d’autres s’en détournent :

« Celui que conduit Allah est dans la bonne direction et celui qu’il égare ne se trouvera aucun patron pour le diriger. »
(*Coran*, XVIII, 16.)

« *Si tu ambitionnes de diriger les Incrédules (c’est inutile), car celui qu’Allah égare ne saurait être dirigé et n’a aucun auxiliaire. »*
(*Coran*, XVI, 39.)

« Que penses-tu ? Celui qui, de son dieu, a fait sa perdition, celui qu’Allah sciemment a égaré, dont Il a scellé l’ouïe et le cœur et sur les yeux duquel Il a placé un bandeau, celui-là, qui le dirigera en dehors d’Allah ? »
(*Coran*, XLV, 22.)

Mais alors à quoi bon avertir, appeler à la repentance ? Pourquoi agir ? Et de quel droit, selon quel principe moral punir et récompenser ? Mohammad ne s’est point posé cette question qui avait troublé et devait troubler tant de théologiens et la Voix n’y a jamais répondu. Au-delà de toute rationalité, il avait le sentiment aigu de la toute-puissance divine. Comment pourrait-elle ne pas diriger les opinions, les actions, les

décisions des hommes ? L'incrédulité des Qorayshites exigeait une explication. Et il n'en était pas d'autre que la volonté d'Allah. La punition était tout aussi indispensable. Comment supposer que les rebelles contre Dieu puissent être traités comme les fidèles ? L'action et la prédication étaient non moins nécessaires. Il fallait essayer d'éclairer les hommes, de diriger les croyants. Allah ferait aboutir ou échouer les efforts de son Envoyé. On ne dépassait pas ces évidences simples.

La reconnaissance en Allah et en ses bontés devait être manifestée. D'abord par la foi, la croyance en Lui, en son Message, en son Annonciateur. Ensuite par un culte, une adoration. Le Coran prescrit souvent d'exprimer en général sa gratitude à Allah. Mais il est bon pour une communauté que de telles manifestations prennent des formes définies, réglementées, qui lui soient propres, de sorte qu'elles servent à distinguer le groupe au milieu des autres. Ce sont alors à proprement parler des rites. A l'époque que nous étudions, la communauté ne se voit encore prescrire que très peu de rites. Ils sont visiblement calqués sur les exercices pieux auxquels se livraient les chrétiens d'Orient et le nom qui les désigne, *çalât*, leur est emprunté. Il est donc recommandé de se livrer à des actions de grâce qui comportent des prosternations, des saluts par inclination profonde du buste et des récitations de textes sacrés. Ceux-ci étaient ici les fragments du Coran, les paroles d'Allah révélées à Mohammad. Il faut réciter d'un ton humble, sans élever trop la voix. On fait tout cela en se tournant dans la direction de Jérusalem comme les Juifs et les chrétiens. Comme dans l'Eglise nestorienne, on doit se livrer à ces exercices au coucher du soleil et à son lever ainsi qu'une partie de la nuit. Le mot *çalât* est traduit habituellement par « prière » ce qui peut s'accepter à condition qu'on comprenne bien qu'il s'agit de gestes et de paroles fixés à l'avance par les

prescriptions divines, non d’un appel personnel, d’une demande de grâces particulières à la divinité. Mais un tel appel (*do‘â*) peut être inséré au milieu des gestes et des récitations de la *çalât*. En dehors de celle-ci, il n’était pas prescrit au croyant de rites proprement dits. La Voix d’En Haut ne lui recommandait que des vertus morales globales : charité, piété envers Dieu, réserve relative dans la vie sexuelle, honnêteté, etc.

Il est vrai que cette morale que la nouvelle secte proposait représentait une rupture radicale avec la morale courante de la société arabe, comme l’a montré récemment, avec les méthodes de l’analyse sémantique, l’arabisant japonais Toshihiko Izutsu.[69] On admirait, chez les Arabes, les hommes arrogants et insouciants, n’ayant peur de rien, prêts à sacrifier pour un rien, pour la satisfaction d’un beau geste, leur vie et leurs biens, sans penser aux conséquences. Qu’importaient des contingences comme la ruine et la misère de leur famille ! Il était beau de se laisser aller à une passion après une autre, de courir à la mort pour venger la plus petite insulte, de mépriser ouvertement les disgrâciés par la nature ou la société, de s’épargner des calculs complexes pour sauvegarder tant soit peu une existence de toute façon transitoire, de sacrifier tous ses biens et ceux des siens afin de s’acquérir la gloire d’être un parangon d’hospitalité ! A cette éthique hautaine de type chevaleresque, dont des conditions plus ou moins analogues ont fait l’idéal de plusieurs sociétés, que le caractère provisoirement lointain et aléatoire des projets réalistes de vie ressuscite chez tant de jeunes générations, Mohammad opposait la présence de Dieu. Oui, Dieu était là et cela changeait tout. Dieu existait et prenait soin des hommes, même des plus humbles, il ne voulait pas de ces incartades asociales, dédaigneuses des intérêts de la tranquillité, de la vie

même des autres. Le croyant, avant tout, devait prendre la vie sérieusement, la penser en fonction des autres, du Bien, des exigences de Dieu. La morale s'identifiait presque à la religion. La foi devait toujours s'exprimer dans les œuvres. Tout acte « social » était un culte à Dieu. Rien n'était plus stigmatisé que la moquerie ou la négligence. Le courage, la générosité devaient être raisonnables. On avait exalté ceux qui n'avaient peur de rien. Mais il fallait avoir peur. Oui, si choquant que cela pût paraître à des gens élevés dans cette optique, il fallait avoir peur de Dieu. Il fallait laisser le plus possible la vengeance à Dieu qui ne manquerait pas de l'exercer dans l'Autre Monde avec des précautions souvent dédaignées par les hommes. La prodigalité désordonnée devait faire place à la charité organisée, par l'intermédiaire de la communauté de préférence. La noblesse de ce monde n'était que vanité. Il fallait être attentif aux humbles et aux disgrâciés. Plus de ces passions tempétueuses, de cet égarement et de cet aveuglement où les sens l'emportaient sur la raison, au cours desquels on oubliait tout. En bref, encore une fois, il fallait devenir sérieux.

La communauté se distinguait donc extérieurement par la seule pratique de la *çalât*. Mais, petit à petit, sur d'autres points, elle acquérait une autonomie. Une organisation se créait qui lui était propre, elle se définissait vis-à-vis de l'extérieur. Mais ce processus était encore très peu avancé. Le groupe n'avait pas de nom qui le désignât. Les adhérents devaient s'appeler eux-mêmes les fidèles (au singulier *mo'min*) et, bien plus tard sans doute, les soumis (*moslim*, mot qui a donné « musulman ») à Allah. Mais ces qualités ne s'appliquaient pas forcément qu'à eux. En particulier, les mêmes termes désignaient ceux qui avaient suivi l'appel des prophètes du passé. On n'a pas de traces d'une organisation véritable de la communauté. On suivait Mohammad qu'Allah inspirait.

Pourtant, il est clair que déjà il se constituait un « cercle intérieur », un petit groupe de fidèles plus proches de l'inspiré et auxquels il demandait conseil. Il fallait bien prendre des décisions sur le plan tactique, sur l'attitude à adopter vis-à-vis de l'extérieur, des Qorayshites, quand la Voix était muette. Abou Bekr était le principal membre de ce cercle, mais, après sa conversion, l'énergique ‘Omar était aussi très écouté. Sur un plan différent, l'affranchi bien-aimé Zayd, plus modeste, jouait aussi son rôle. Les esprits indépendants, ceux qu'une expérience personnelle intense avait conduits à adhérer au groupe, comme Khâlid ibn Sa‘îd et Othmân ibn Maz‘oun avant leur départ en Abyssinie, furent sans doute consultés et nous avons vu que, peut-être, ce sont les divergences de vues au cours des discussions qui causèrent le départ. Les humbles de condition ou d'esprit comme Khabbâb ou Bilâl tenaient l'emploi modeste, mais indispensable, de simples fidèles, d'adhérents « de base » comme nous dirions. Leur dévouement inlassable, leur totale abnégation, leur manque absolu de curiosité et d'inquiétude d'esprit, en plus des services matériels inappréciables qu'ils rendaient, en faisaient des modèles à proposer aux opposants et aux discuteurs.

Le dernier mot revenait toujours à Mohammad dont la personnalité en somme était le seul pilier réel de l'unité du groupe. Vis-à-vis des Qorayshites, il maintient modestement, mais fermement, qu'il est bien l'annonciateur à qui Allah a confié un message à leur délivrer. La Voix est amenée par leurs critiques à préciser sa fonction. Il n'était qu'un être humain qui devait manger et boire, avoir femmes et enfants. On ne pouvait donc exiger de lui qu'il produisît des miracles pour affirmer sa mission. Allah fait des miracles où et quand il veut. Si la terre avait été habitée par des anges, Allah leur aurait envoyé un ange. Mais l'homme envoyé, Mohammad, est un homme

intègre, qui ne sert pas d'ambition politique, qui n'est pas possédé par un démon ou un esprit inférieur. Il est vrai qu'il n'est pas un des puissants de la cité et que ses sectateurs sont souvent de vile condition, mais il en a été de même des prophètes précédents et on peut rappeler aux Qorayshites qu'ils ont eu quelque estime pour Mohammad avant que la Révélation ne lui ait été adressée.

Ce n'est pas pourtant un homme quelconque. Ces paroles qui lui sont transmises, on commence à les considérer comme formant un ensemble précieux, comparable aux écrits transmis par les prophètes antérieurs que conservent Juifs et chrétiens. Comparable et même substantiellement identique. Et c'est bien là un signe d'authenticité que cette révélation adressée à Mohammad « en langue arabe pure » se trouve déjà dans les écrits anciens. Ce fait qu'elle est en bon arabe réfute les calomnies suivant lesquelles Mohammad puiserait ses informations chez les étrangers, Juifs ou chrétiens. Comme dans l'Eglise syrienne, la lecture (*qeryânâ* en syriaque) de l'Ecriture Sainte joue un rôle liturgique, de même les fidèles se livreront au cours de leurs exercices pieux à la récitation (*qor'ân*, Coran, mot parallèle au mot syriaque qui vient d'être cité) de la Révélation arabe. Dès ce moment, on commence à réunir, à compiler les éléments de cette Révélation. Les fragments de petite dimension sont groupés, on l'a dit, en « sourates », sortes de chapitres, mot qui vient peut-être d'un terme syriaque signifiant « écriture ». On adapte les rimes, on ajoute des réserves et des explications. Le Coran tel que nous l'avons porte les marques (c'est le grand mérite de Richard Bell de l'avoir démontré) de révisions qui impliquent qu'on a travaillé sur des documents écrits. Ce travail s'est certainement fait sous la surveillance au moins de Mohammad s'il n'y a pas travaillé lui-même. Il ne s'est pourtant pas fait sans

inconséquences ni sans maladresses. Allah répétait ses révélations, les complétait et les modifiait. Les adversaires le faisaient malignement remarquer. Mais Allah répondait qu'il était libre de faire ce qu'il voulait et aussi bien de modifier son message. Ne pouvait-il par exemple, par pitié pour la faiblesse humaine de ses fidèles, alléger une obligation qu'il avait d'abord imposée ? Ainsi la révision, la rédaction définitives étaient, comme l'inspiration initiale, garanties par Allah. Ainsi l'ensemble des révélations se coulaient dans le moule d'unités où un certain ordre, un certain plan se laissaient distinguer. On a cru pouvoir déceler dans un schéma fréquent l'influence de l'ordonnance habituelle d'homélies célèbres dans l'Eglise syrienne, celles du « père de l'Eglise » saint Ephrem. Des auteurs, tardifs il est vrai, nous racontent que Mohammad aurait entendu à la grande foire arabe de ‘Okâz prêcher un chrétien, Qoss ibn Sâ‘ida, évêque dit-on, qui aurait développé en prose rimée et en vers le thème de la fragilité humaine et de la proximité du jugement. Aurait-on là un chaînon entre le christianisme syrien et le Coran ? Certaines concordances sont impressionnantes, mais Qoss est peut-être un personnage légendaire et ses sermons sont peut-être apocryphes.

Le style de la Révélation, pendant qu'elle se fixait ainsi a changé. La Voix parle maintenant d'une façon moins nerveuse, moins haletante, plus posée. Les versets s'allongent, la rime devient plus monotone. Les invocations, les serments à la manière des *kâhin* ont disparu. Les assertions, les prescriptions sont plus explicites. Pourtant la langue est toujours elliptique. Les récits sont souvent des scènes construites de façon dramatique. Des interlocuteurs différents s'adressent la parole. Le texte, conçu pour la récitation publique à haute voix, n'indique pas le passage de l'un à l'autre. Dieu parle à son messager, le messager parle à son

peuple, les acteurs du drame se donnent la réplique. Tout cela est vivant, toujours dirigé dans une visée de prédication, entremêlé de slogans que les fidèles doivent répéter. Mais la sombre et suffocante annonciation de la Fin proche a fait place à une prédication plus détendue. Le cri jeté à travers un univers hostile devient l'appel, relayé par un groupe petit, mais compact de disciples, à une société réticente, mais qu'il semble possible de convaincre. Allah a maintenant du temps devant lui.

La communauté est bien un groupe de « Nous », comme disent les sociologues. Leur attitude est commune vis-à-vis des autres. Les Mekkois associent d'autres dieux à Allah et sont, par là, condamnables. La tradition nous assure que les « soumis » vénéraient comme les autres Qorayshites (mais avec d'autres intentions) la sainte Ka'ba et participaient à son culte. Il s'agit probablement là d'une vision erronée de l'histoire religieuse de l'Islam, d'une reconstruction d'après ce qui a suivi. En fait, les révélations de cette époque ne parlent nullement du sanctuaire mekkois, ni du culte qui eût dû lui être rendu. Quant aux Juifs et aux chrétiens, ils ne sont pas distingués expressément. Il n'est question que de ceux « qui reçurent la science auparavant » (XVII, 108), des « Détenteurs du Mémorial » (XVI, 45 ; XXI, 7), de « ceux qui récitent l'Ecriture (révélée) avant toi » (X, 94) ou « qui possèdent la science de l'Ecriture » (XIII, 43). Pour Mohammad à cette époque ce sont évidemment des transmetteurs d'un message substantiellement identique. N'ont-ils pas en partie les mêmes livres sacrés ? Ne racontent-ils pas les mêmes histoires sur les prophètes juifs, sur la Création et le Déluge ? Il est difficile qu'il n'ait pas su qu'il existait des divergences entre eux. Mais cela lui paraissait de peu de conséquence, au moins sur le plan idéologique. Ces divergences marquaient bien des partis pris

politiques différents, mais il en était de même des divergences entre groupes chrétiens : Monophysites, Nestoriens, Melkites. Pourtant la base idéologique de ces options était des idées différentes sur des questions tout à fait négligeables quand elles étaient vues de l'extérieur : les relations entre les natures divine et humaine du Christ. Leurs partisans eux-mêmes devaient le plus souvent mal les comprendre. Ils soutenaient non pas telle ou telle théorie, mais tel ou tel parti qui leur était sympathique pour des raisons temporelles bien éloignées des thèses qu'il soutenait. Ainsi le sentiment d'une personnalité égyptienne opposée à Byzance, la haine des dominateurs étrangers poussait les paysans de la vallée du Nil à une foi fanatique en la nature une du Christ. Il en a toujours été ainsi.

Pour Mohammad, ces divergences, sur lesquelles il était très mal informé par les chrétiens et Juifs bien peu instruits qu'il rencontrait, n'avaient pas plus d'importance que, pour la plupart des prophètes qui ont surgi récemment en Afrique noire, la différence entre catholicisme et protestantisme ou entre les diverses sectes protestantes. Il était persuadé — à juste titre d'ailleurs — que la Voix qui lui parlait reproduisait l'essentiel du message qui avait été adressé aux « gens de l'Ecriture » et qui leur était commun. Le reste était détails secondaires. Il ne semble pas d'ailleurs que la Voix ait mentionné Jésus à cette époque. Peut-être a-t-elle déjà mentionné Jean-Baptiste, mais ce n'est pas sûr.

Ainsi la petite communauté voyait se définir ses limites et ses buts, s'enrichir son capital doctrinal grâce aux révélations qui se succédaient. Elle jouissait, depuis que la quarantaine dont était l'objet le clan de Hâshim avait cessé, d'une certaine tranquillité due à la protection d'Abou Tâlib et en général à la conjoncture politique intérieure. Sans doute quelques conversions durent être enregistrées. Elles étaient peu

nombreuses, car, avec les quelques émigrants revenus d'Abyssinie (certains y demeurèrent encore quelques années), le groupe ne devait pas dépasser une centaine d'individus.

Peut-être eût-il continué une existence paisible et sans grand écho, contribuant à populariser dans le milieu mekkois certaines idées nouvelles, mais, en tant que groupe, se noyant dans la masse, s'effilochant, à la fin disparaissant, comme tant et tant de petites sectes dans l'histoire, si des événements fortuits n'avaient jeté à nouveau Mohammad et son groupe en pleine insécurité. A quelques jours de distance Khadîja et Abou Tâlib moururent. Cela se passait en 619 car nous entrons maintenant dans la période où le déroulement chronologique des faits peut être retracé avec une relative sécurité. La mort de Khadîja affecta certainement beaucoup Mohammad. Il était lié à la mère de ses enfants par une fidélité commune, par le souvenir de ce qu'elle avait été pour lui au début de sa mission. Elle l'avait choisi avant Allah lui-même, elle avait cru en lui avant tout autre. Elle avait dû garder une certaine autorité dans le ménage, étant donné les rapports d'employé à patronne, de pauvre orphelin à riche veuve, qui avaient présidé au début de leur union. Il avait été couvé et protégé par elle. Pour lui, le fait de sortir de ce nid douillet, de devoir prendre ses responsabilités seul, fut un stimulant. Un Arabe, surtout pourvu d'enfants, ne restait jamais longtemps sans femme. Quelques jours, quelques semaines au plus après son veuvage, Mohammad épousa une fidèle, Sawda. C'était une femme assez âgée, ayant une tendance à l'embonpoint, une veuve qui avait accompagné son défunt mari en Abyssinie où il s'était fait chrétien. Ce fut une brave ménagère qui s'occupa bien des enfants. Mohammad l'avait prise comme telle. Elle n'eut aucune influence sur lui. Il était bien le maître. Elle ne satisfaisait ni son érotisme, ni son désir d'asseoir sa position.

Vers cette époque, le fidèle Abou Bekr pensa qu'il serait bon de se lier plus étroitement avec le maître. Il songea à sa fille ‘Aïsha. Elle n'avait, il est vrai, que six ans. C'était trop peu, même pour des Arabes. Mais Mohammad l'avait vue deux fois et c'était une jolie petite fille. On les fiança. Ces choses, alors, ne paraissaient pas extraordinaires.

La mort d'Abou Tâlib fut un événement grave. Il avait refusé jusqu'à son lit de mort de se convertir. A la tête des Banou Hâshim, ce fut son frère Abou Lahab qui lui succéda. Il avait déjà manifesté à son neveu une hostilité que la tradition a sans doute exagérée. Dans sa nouvelle position, il fut ému, nous dit-on, des catastrophes qui frappaient Mohammad et du chagrin que celui-ci en ressentait. Il vint le trouver et lui dit qu'il le protégerait comme Abou Tâlib l'avait protégé. Mais au bout de peu de temps des ennemis de Mohammad parvinrent à le retourner. Ils lui expliquèrent (ne le savait-il pas encore ?) que, selon son neveu, le grand-père ‘Abd al-Mottalib et Abou Tâlib lui-même subissaient les peines de l'enfer. Il vint interroger Mohammad à ce sujet et l'Annonciateur ne put que lui confirmer que telle était bien sa doctrine. Abou Lahab fut indigné d'une telle atteinte à l'esprit de famille et retira sa protection à la brebis galeuse.

Dès lors les choses empirèrent. Les ennemis de Mohammad purent s'en donner à cœur joie. Les petites vexations se multiplièrent. Ses voisins lui jetaient un utérus de brebis quand il priait ou même dans son pot quand il s'apprêtait à manger. Le jour où cette dernière injure lui fut faite, il se leva indigné, un bâton à la main et sortit sur le pas de sa porte en criant : « O Banou ‘Abd Manâf, quelle protection est-ce là ? » Les coupables devaient bien rire, derrière leurs murs, d'avoir réussi à le faire sortir de ses gonds. Un voyou lui jeta du sable sur la tête. Arrivé chez lui, une de ses filles le lava en pleurant.

« Ne pleure pas, fillette, lui dit-il, Allah me protégera. »[70]

La protection d'Allah était bien nécessaire. Les perspectives de développement dé la communauté à Mekka paraissaient bouchées. Plus de conversions retentissantes et c'est peut-être de cette époque que datent des défections notables. La rage saisissait Mohammad. La Voix le consolait et promettait le châtiment :

Quand on leur récite nos versets, preuves éclatantes,

Ils disent : Celui-ci est seulement un homme qui veut vous écarter de ce qu'adoraient vos ancêtres.

Ils disent : Ce n'est qu'un mensonge forgé…

Nous ne leur avons accordé aucune Ecriture qu'ils aient étudiée,

Nous ne leur avons envoyé avant toi aucun Avertisseur.

Ceux qui furent avant eux ont aussi crié au mensonge…

Ils ont accusé de mensonge mes Envoyés. Quelle a été ma réprobation !

Dis : Je vous exhorte seulement à une chose,

Dressez-vous vers Allah par deux ou isolément,

Réfléchissez que votre contribule n'est pas fou,

C'est seulement un Avertisseur pour vous

Avant un tourment terrible…

Ahl puisses-tu voir quand, saisis d'effroi, sans moyen d'échapper, ils seront enlevés d'un endroit proche !

Ils diront : Nous avons été des croyants…

Alors qu'ils n'avaient pas cru en lui auparavant.

(*Coran*, XXXIV, 42-52.)

Puisque la Cité incrédule à qui il avait été spécialement envoyé s'endurcissait dans son incompréhension, il dut penser une fois de plus que son châtiment était proche. Les événements internationaux étaient toujours apocalyptiques. La seconde Rome était toujours assiégée par les Perses de l'autre

côté du Bosphore, par les Avars du côté européen. On y souffrait des affres de la faim. En vain Héraclius s'humiliait devant Khosrô, lui demandant ses conditions. Celles-ci étaient inacceptables. Jérusalem était prise et bien des chrétiens y voyaient l'annonce du Jugement : « Les Anges trembleront en disposant les sièges. On ouvrira les livres. On verra le fleuve noir du feu éternel, fleuve de plomb et de poix fondue, fleuve d'enfer sans clarté. »[71] Les ennemis de Mohammad, nous dit une source tardive, se réjouissaient de cette défaite des Monothéistes. Mais la Voix répondait (s'il convient bien de placer à cette époque un texte difficile, maltraité et énigmatique) :

Les Romains ont été vaincus aux confins de notre terre,
Mais, après leur défaite, ils seront vainqueurs
dans quelques années.

A Allah appartient le sort dans le passé comme dans l'avenir.

Alors les croyants se réjouiront !

(*Coran*, XXX, 1-3.)

Mohammad dut penser qu'il était temps de quitter la cité maudite, et cela, que la catastrophe qui l'attendait soit générale ou particulière. Où irait-il ? Où mettrait-il sa communauté à l'abri ? Où attendrait-elle les Derniers Jours ou bien, à l'abri du cataclysme qui guettait Mekka, où irait-elle chercher une ambiance plus propice pour se conserver et se développer ?

Il pensa d'abord à Tâ'if, cette ville alpestre, fraîche et fertile où les riches Qorayshites possédaient des terres et des immeubles. Elle était aux mains de la tribu de Thaqîf. Il y alla et y resta dix jours, faisant le tour des notables de la ville. Pour une raison que nous ignorons, il chercha surtout à convaincre trois frères qui ne lui répondirent que par des plaisanteries et

des paroles blessantes. « Si tu es envoyé par Allah comme tu le prétends, lui dit l'un, ta dignité est trop haute pour que je te serve d'interlocuteur et, si tu calomnies Allah, il ne convient pas que je te parle. » Un autre lui dit : « Allah n'a trouvé personne d'autre que toi à envoyer ? » Ils mandèrent des voyous et des esclaves pour lui jeter des pierres. Il se réfugia dans un jardin appartenant à deux Qorayshites. Ceux-ci faisaient parti du clan de 'Abd Shams qui lui était hostile. Mais ils eurent pitié de lui. Il était dans un état de dépression extrême.

Il repartit pour Mekka. Mais, avant d'y entrer, il réfléchit qu'il pouvait aisément en être repoussé ou y être attaqué, maintenant que son clan même était contre lui. Même les plus forts ou les plus influents de ses disciples, Abou Bekr, Hamza, 'Omar étaient, cela apparaît clairement ici, impuissants à le protéger suffisamment et son absence temporaire pouvait avoir encouragé ses adversaires. Il envoya des messagers à plusieurs Qorayshites pour leur demander, suivant la coutume arabe, d'être ses protecteurs. A la fin, l'un d'eux accepta, Mot'im ibn 'Adi. C'était un de ceux qui avaient agi le plus pour faire lever la quarantaine contre Hâshim. Escorté des mâles de sa famille armés, il accompagna l'Annonciateur à son retour dans sa ville natale et annonça hautement qu'il le protégerait.

Les Mekkois étaient toujours entêtés dans leur refus. Pourtant Mohammad leur montrait l'intérêt politique d'une adhésion. On racontait qu'au lit de mort d'Abou Tâlib, il y avait encore eu, sur l'intervention de celui-ci, un essai de conciliation entre l'Annonciateur et les chefs qorayshites. L'oncle mourant avait dit : « Neveu, voici les nobles de ton peuple qui se sont réunis à ton intention, ils te concéderont quelque chose si tu leur cèdes quelque chose. » « Mon oncle,

qu'ils me donnent une parole seulement, avec elle vous dominerez les Arabes, et les étrangers vous obéiront. » Abou Jahl avait crié : « Par ton père, parle ! Dix paroles même ! » Mais Mohammad avait répondu : « Dites seulement : Il n'y a de divinité qu'Allah, et abandonnez ceux que vous adorez en dehors de Lui. » Ils battirent des mains : « Tu veux faire de tous les dieux un seul, Mohammad ? Quelle chose étonnante ! » Ils partirent déçus[72].

C'est cette même autorité politique que Mohammad entreprit de faire miroiter aux membres influents des tribus bédouines qui venaient à Mekka ou qu'il rencontrait dans les foires du Hedjâz. Mais les Qorayshites le dénonçaient et on lui disait : « Ta famille et ton clan te connaissent mieux que nous et ils ne te suivent pas ! »[73] Un ambitieux, tenté, avait dit : « Si je prenais ce gaillard de Qoraysh, je « mangerais » grâce à lui les Arabes. » Manger une catégorie de gens, c'est-à-dire vivre d'eux, c'est le rêve de beaucoup de chefs du désert. Il l'avait interrogé : « Si nous te suivons et qu'Allah te fasse vaincre tes ennemis, estimes-tu que nous devrons te succéder dans l'autorité ? » La question était grave et Mohammad ne voulait pas s'engager. Il répondit : « L'autorité dépend d'Allah, Allah la place où il veut. » Le cheikh répondit : « Alors nos poitrines serviront de cibles aux Arabes pour ton compte et, quand Allah t'aura fait triompher, ce seront d'autres qui commanderont ! Nous n'avons aucun besoin de ton affaire ! »[74] On touchait au fond du problème. Le marchandage devenait serré.

C'est vers ce moment que Mohammad tourna les yeux vers un autre lieu de refuge et d'action. A 350 kilomètres au nord-ouest de Mekka environ, se trouvait la ville de Yathrib. C'était une vieille ville puisqu'elle est déjà mentionnée, nous le savons depuis peu, dans un texte babylonien du VIe siècle

avant notre ère. Mais sa population avait été renouvelée depuis relativement peu de temps. Il y avait là des Juifs qui semblent avoir été en partie des colons d'origine véritablement israélite venus du Nord auxquels s'étaient joints des prosélytes arabes. En tout cas, ils avaient adopté dans une large mesure les coutumes arabes et parlaient un dialecte arabe. Ils formaient trois tribus : les Qorayza, les Nadîr et, moins importants, les Qaynoqâ'. A côté d'eux, il y avait deux tribus arabes dominantes qu'on disait d'origine yéménite : les Aws et les Khazraj. D'autres tribus arabes moins importantes et qui les avaient précédées sur le site étaient en relations très étroites avec les Juifs et en partie judaïsées. Les Juifs appelaient Yathrib en araméen *Medîntâ*, c'est-à-dire tout simplement la Ville, et en arabe on disait *al-madîna* dont nous avons fait Médine. Le Coran lui-même la désigne ainsi, preuve que Yathrib ne tire pas son second nom de l'expression *madînat an-nabî,* « la ville du prophète » comme on le dit souvent.

Ce n'était d'ailleurs pas une ville à proprement parler, suivant nos conceptions actuelles. C'était plutôt une oasis riche en eau souterraine qu'accumulaient de nombreux wâdi au temps des pluies. Les sources et les fontaines étaient donc nombreuses, chose admirable en Arabie. Sur une surface étendue se trouvaient répandus des maisons isolées ou quelquefois groupées en agglomération plus compactes des huttes, des fortins, au milieu de denses plantations de palmiers et d'autres arbres fruitiers. C'étaient les Juifs qui avaient développé ces plantations et les Arabes s'étaient mis à leur école, ce qui les faisait traiter de haut par leurs frères bédouins, toujours emplis de mépris pour les paysans. Mais ils n'avaient que trop gardé les mœurs du désert.

A l'époque où nous sommes arrivés, en effet, les relations entre les divers groupes médinois s'étaient

détériorées. Comme cela se passait si fréquemment chez les nomades, des querelles minimes entre clans et tribus s’étaient peu à peu envenimées. Chacun avait cherché des alliés. Les embuscades et les coups de main s’étaient succédés et les cultures en pâtissaient. On peut se faire quelque idée de cet état de choses en considérant par exemple ce qui se passe de nos jours au Wâdi ‘Amd, dans le Hadramout, en Arabie du Sud. La voyageuse anglaise Freya Stark, il y a une vingtaine d’années, traversant cette région passa en vue de deux maisons fortifiées dont les habitants lui offrirent l’hospitalité. C’étaient des gens qui, comme beaucoup d’Arabes du Sud de nos jours, avaient fait fortune à Java dans l’hôtellerie. « A Batavia, vous pouvez les voir, pères, fils et neveux qui s’occupent avec succès de difficiles affaires financières et dirigent des hôtels avec ascenseurs et robinets d’eau courante. Mais ici ils poursuivent une guerre de cent ans avec une ville voisine que l’on aperçoit sous la falaise à deux milles environ. Dans cette querelle de Montaigus et de Capulets furent entraînés des gens qui n’y étaient pas intéressés. La petite ville au nord, également sous la falaise, prenait le parti des Baqri (c’est le nom des hôteliers) et harcelait leurs voisins au sud. Les Baqri eux-mêmes, en expliquant le plan stratégique de leur guerre du haut de leur terrasse, désignaient au bord du précipice une tour carrée et blanche comme étant un de leurs postes avancés duquel — déclaraient-ils — on pouvait tirer directement sur la ville. Les chances semblaient être sensiblement égales. La maison des Baqri, bien que tout à fait isolée avec, pour points d’approche, des dunes de sable tout autour d’elle, ne pouvait être aisément attaquée sans artillerie : elle était composée de deux bâtiments en forme de tours, l’un pour les hommes et l’autre pour le harem de la famille ; ils étaient entourés d’un mur de boue lisse, percé d’une seule porte. Quelques années auparavant,

toute la vallée n’était qu’un jardin de palmiers, mais la « ville » s’était alliée avec les Bédouins du Djôl qui étaient venus à la nuit répandre de la paraffine au pied des arbres et les avaient anéantis… Maintenant quelques carrés de millet étaient seulement ensemencés dans les creux, irrigués et verdoyants au moment des pluies… Lorsque le sultan de Makalla vint visiter ses terres de Shibam, pour qu’il puisse passer sans danger, une trêve de six mois avait été conclue entre les Baqri et la ville… Même lorsque la trêve serait terminée, me fut-il dit, les journées passeraient plus ou moins paisiblement, car les raids sont exécutés de nuit et les activités habituelles se poursuivent pendant la journée. »[75]

Un tel état de choses est à la longue insupportable dans une communauté agricole où la prospérité de la production exige une certaine tranquillité. Or, depuis des années et des années, cette petite guerre se poursuivait à Médine avec des péripéties diverses. Vers 617, une grande « bataille » s’était déroulée à Boʻâth à deux journées de marche de Médine. Les Aws, alliés aux tribus juives, vainquirent les Khazraj qui avaient prédominé dans la période précédente. Un certain équilibre s’était établi, mais il était évident que les vaincus préparaient leur revanche et que la guerre allait bientôt recommencer.

Cela, un certain nombre d’hommes raisonnables ne le voulaient pas. Mais, dans le cadre de la vie sociale traditionnelle arabe, héritée des lois du désert, il était impossible d’échapper au cycle infernal des vendettas et des contre-vendettas. Une bagarre pour un motif futile entre deux individus appartenant à des clans différents pouvait entraîner, par le jeu de la solidarité du groupe et des alliances (sans cesse modifiées) des clans entre eux, une guerre générale, désastreuse pour tous. Pour sauvegarder la paix, il aurait fallu

une autorité supérieure qui impose, par la force au besoin, une solution pacifique a tout litige survenu entre les clans. Autrement dit, il aurait fallu un Etat.

D'autre part, la symbiose des Juifs et des Arabes avait influé sur ceux-ci. La grande divinité de Médine était Manât, déesse du destin. Mais certains Médinois plaçaient déjà Allah plus haut que tous les autres. Il y avait même des *hanîf* qui allaient plus loin, devenaient carrément monothéistes et cherchaient Dieu en se livrant à des pratiques d'ascétisme comme on le faisait ailleurs en Arabie. Comme ailleurs aussi, cette évolution était liée à l'idée de plus en plus haute et de plus en plus personnelle qu'on se faisait de la valeur de l'individu. Pourquoi être contraint de donner sa vie pour la querelle absurde d'un forcené qui se trouvait être votre parent ?

Les rivalités des clans étaient insupportables. Il fallait que chaque individu fût jugé pour ses actes propres sans que tout son groupe soit entraîné avec lui dans sa responsabilité. S'il devait être jugé individuellement dans ce monde, à plus forte raison devait-il en être ainsi dans l'autre, devant Allah. Allah, qui avait créé tous les hommes, devait lui aussi être juste envers tous ses enfants, ne pas faire acception de clan ou de tribu comme pouvaient le faire les petits dieux qu'honorait particulièrement tel ou tel groupe.

Or à Mekka, disait-on, se trouvait un homme de Dieu, un homme qui recevait d'Allah lui-même des révélations, qui avait autorité pour parler au nom de Lui. Il était persécuté par les Qorayshites, ce qui ne pouvait être qu'une recommandation aux yeux des Médinois, irrités par l'arrogance des Mekkois et les prétentions du grand centre commercial à la prédominance. Mohammad d'ailleurs avait des relations personnelles avec Médine. Son père y était enterré car il était mort là, au retour d'un voyage d'affaires, dans le clan médinois de la mère de son

père, les Banou ‘Adi ibn an-Najjâr, un clan des Khazraj. Sa mère Âmina y avait amené l’Avertisseur en visite chez ces parents quand il était enfant et elle était morte sur le chemin du retour.

Des Médinois venaient souvent à Mekka, en particulier pour participer aux rites qui se déroulaient dans les sanctuaires voisins de la cité qorayshite. Mohammad leur parla comme il parlait à d’autres visiteurs de sa ville natale. Mais cette fois, il se trouva un terrain d’entente. Les premiers qu’il convainquit furent six personnes de la tribu de Khazraj c’est-à-dire des vaincus de Bo‘âth. Deux d’entre eux auraient été mis sur la piste de Mohammad par ces paroles du vieil ‘Otba ibn Rabî‘a, le notable qui avait jadis essayé en vain de traiter d’un compromis avec l’Annonciateur : « Nous sommes préoccupés par ce « prieur » qui à propos de tout et de rien déclare qu’il est l’Envoyé d’Allah. »[76] Ils recherchèrent le fauteur de troubles. Les six vinrent trouver Mohammad. « Il leur dit : Ne voulez-vous pas vous asseoir que je vous parle ? Ils dirent : Bien sûr. Et ils s’assirent avec lui. Il les appela à Allah, leur exposa l’Islam et leur récita le Coran. Allah les avait mis sur la voie de l’Islam, car il y avait des Juifs avec eux dans leur pays et c’étaient là des gens détenteurs d’une Ecriture et doués de connaissance alors qu’eux-mêmes étaient polythéistes et idolâtres. Les Juifs avaient le dessus sur eux dans leur pays. S’il y avait conflit entre eux les Juifs leur disaient : « Un prophète va être envoyé maintenant, son temps est imminent. Nous le suivrons et, par lui, nous vous anéantirons comme ont été anéantis les ‘Ad et Iram. » Lorsque l’Envoyé de Dieu parla à ces gens et les appela à Allah, ils se dirent les uns aux autres : « Dites donc ! Comprenez, par Allah ! C’est le prophète dont les Juifs nous menacent. Qu’ils ne nous devancent pas près de lui ! » Ils répondirent à ce qu’il demandait d’eux, le crurent et

acceptèrent les dogmes musulmans qu’il leur exposait. Ils lui dirent : « Nous abandonnons notre peuple ! Aucun peuple n’est aussi divisé par les rivalités et par la haine ! Peut-être qu’Allah grâce à toi les unira. Nous irons vers eux et nous les appellerons à ton parti. Nous leur exposerons ce que tu nous as répondu sur cette religion. Et, si Allah les unit en cette foi, il n’y aura pas d’homme plus puissant que toi. »[77] De retour à Médine, ils racontèrent leur entretien. Certains furent séduits. Des négociations commencèrent. Elles durèrent deux ans, semble-t-il. Il y eut des conciliabules secrets. En 621, cinq des premiers adhérents amenèrent sept autres dont trois étaient des Aws. Ils étaient donc douze comme les douze Apôtres de Jésus, détail inquiétant. Ils s’engagèrent solennellement envers Mohammad. Les détails qui nous sont donnés par la tradition sur le contenu de cet hommage sont certainement faux. Mais il dut y avoir réellement des tractations. Les Médinois durent s’engager à reconnaître dans une certaine mesure l’autorité de Mohammad, à observer certaines règles morales et à rompre avec le polythéisme. Mohammad envoya à Médine avec eux Moç‘ab ibn ‘Omayr, un fidèle mekkois très compétent qui devait réciter le Coran aux Médinois et leur enseigner la doctrine. En 622, à la fin de juin, il y eut une réunion, toujours secrète, mais cette fois décisive, à ‘Aqaba tout près de Mekka. Il y avait cette fois 75 Médinois dont 2 femmes. Ils représentaient tous les adhérents de l’oasis. « Nous sommes des tiens et tu es des nôtres, proclamèrent-ils solennellement au nom de leurs mandants. S’il vient chez nous de tes compagnons ou si tu viens chez nous, nous te défendrons contre tout ce dont nous nous défendrions nous-mêmes. » On nomma douze délégués, trois des Aws et neuf des Khazraj, pour veiller à l’exécution du pacte.

Dès lors le havre de refuge des adhérents était constitué.

Il restait seulement à s'y regrouper. Les fidèles, par petits groupes, partirent pour Médine. Les Mekkois ne semblent pas y avoir mis d'obstacle. La pire chose qu'on nous raconte c'est qu'ils empêchèrent une femme (avec son enfant) de suivre son mari. Ils ne la laissèrent partir qu'un an après. Les départs s'échelonnèrent sur trois mois à peu près : juillet, août et septembre. A Médine, les émigrés étaient accueillis par les fidèles de l'endroit. Ils étaient, nous dit-on, au nombre d'environ soixante-dix. Quelques individus paraissent avoir été réfractaires au mot d'ordre d'émigration et être restés à Mekka, abandonnant la communauté. Mohammad resta le dernier. Il ne voulait pas être accueilli à Médine comme un fugitif isolé que ses adeptes devaient suivre… peut-être. Car, une fois le Maître loin, qui sait si les liens de chacun avec son milieu mekkois n'eussent pas été les plus forts ? Sur place, il veillait, les persuadait de partir, repoussant les objections et revenant à la charge s'il le fallait. Quand il parut que personne ne partirait plus, l'Annonciateur se décida à prendre le chemin de Médine.

Les Qorayshites durent beaucoup hésiter, délibérer et se quereller sur l'attitude à prendre. Beaucoup durent simplement se réjouir de se voir débarrassés de leurs contribules dissidents. L'unité allait renaître. Les plus clairvoyants durent comprendre la menace que constituerait la nouvelle communauté une fois établie à Médine. Mais les lois de la vie tribale rendaient difficile de s'opposer par la contrainte à l'émigration. Chacun était « protégé » comme Mohammad lui-même. Se livrer à des voies de fait, c'était ouvrir une ère de vendettas et de contre-vendettas. Peut-être la tradition selon laquelle les Qorayshites s'y déterminèrent à la fin est-elle exacte. Mohammad devait être frappé simultanément par des représentants de chaque clan, ce qui rendrait tout Qoraysh (ou presque) solidaire pour opposer un front uni aux inévitables vengeurs. Le clan de

Mohammad ne pourrait affronter une telle coalition, tuer tous les meurtriers et serait forcé d’accepter une composition pécuniaire, un prix du sang. Mais on n’arriva pas à s’entendre apparemment.

Mohammad avait gardé avec lui Abou Bekr. Celui-ci avait acheté, en prévision de l’événement, deux chameaux pour la somme de 800 dirhems et il avait engagé un guide, païen d’ailleurs, ‘Abdallâh ibn Arqath. Les familles des deux hommes restaient provisoirement à Mekka. Un jour de septembre, ils partirent furtivement avec leur guide vers le sud, dans la direction opposée à celle de Médine. Ils se cachèrent dans une caverne du mont Thawr, à une heure de marche au sud de Mekka. Ils y restèrent trois jours. Les serviteurs et la famille d’Abou Bekr apportaient des nouvelles de la ville. Les Mekkois durent s’apercevoir du départ et entreprendre quelques recherches, mais ils se résignèrent vite. Quand il fut clair que le gros du danger était passé, le guide conduisit les deux hommes d’abord jusqu’à la côte de la mer Rouge, puis les fit remonter vers le nord en coupant la grande route de Médine par des chemins détournés. Le voyage dut durer une bonne dizaine de jours. La chaleur était accablante. Ils arrivèrent enfin à Qobâ, à la limite de l’oasis médinoise. Il était midi. Ils s’assirent, épuisés, à l’ombre d’un arbre. Un Juif courut avertir les adeptes.[78] On était, d’après la plupart de nos sources, le 12 du mois de rabî‘ premier, le 24 septembre de l’année 622 de l’ère chrétienne.

Au sens propre, une nouvelle ère commençait, puisque c’est du début de cette année-là, autrement dit du 16 juillet 622 que, plus tard, on fit commencer l’ère musulmane, l’ère de la *hijra*, mot mal transcrit en français sous la forme « hégire » et mal traduit, souvent à la grande colère des Musulmans, car il ne signifie pas « fuite », mais émigration.

A Mekka, l'homme Mohammad était né, avait grandi pauvrement, avait été un honorable citoyen. Puis des idées s'étaient formées en lui et un jour elles avaient pris une forme extérieure, elles étaient revenues vers lui sous l'apparence et avec l'autorité d'une voix de l'Au-delà. Il avait annoncé ces idées à ses concitoyens. Il s'était trouvé un groupe pour les accueillir parce qu'elles répondaient à des besoins profondément ressentis par eux. D'abord le besoin de s'évader d'une société aux structures archaïques, oppressives, injustes dans les nouvelles conditions que l'évolution avait créées, d'une société incapable de s'y adapter. Elles répondaient aussi au besoin de voir intégrées leurs aspirations profondes à la reconnaissance de la valeur personnelle de leur individualité dans une nouvelle synthèse idéologique. Au contraire, les cadres de la société à laquelle Mohammad s'adressait s'étaient refusés à changer quoi que ce soit des démarches traditionnelles de leur activité et de leur pensée, malgré ses dispositions au compromis. Il s'était donc formé au sein de la société mekkoise un groupe séparatiste qui, tout en participant aux relations sociales générales de cette société, sans former encore une structure entièrement isolée avec une organisation propre, admettait cependant tout un système de valeurs différent. Il ne se conformait aux lois, aux coutumes, aux décisions de la cité que provisoirement, conditionnellement, puisque l'instance suprême était toujours la Parole d'Allah prononcée par l'Annonciateur Mohammad. Ce groupe avait donc vocation à former une communauté, une société séparée, totale, complète en elle-même qui n'obéirait qu'à ses propres lois. Cette potentialité commençait à devenir réalité puisque le groupe se retirait en bloc de sa cité d'origine, allait s'établir dans la ville rivale où, avec les adhérents locaux, il formerait une communauté d'une nature déjà très différente. La

conjoncture historique fera que ces transformations dans la structure d’un infime noyau d’individus au sein de deux villes arabes perdues en marge du désert, aux confins de l’univers civilisé, auront une énorme importance mondiale. C’est pourquoi des centaines de millions d’hommes et de femmes vont compter leurs années à partir de cet été torride de l’an 622 où un paysan juif vit arriver à Qobâ deux hommes épuisés, se hâtant sur leurs chameaux vers l’ombre fraîche des palmiers.

CHAPITRE V

Le prophète armé

Quels étaient les plans qu'élaboraient Mohammad et Abou Bekr sur la route qui les menait vers la Ville ? Nous l'ignorons. Il est peu vraisemblable qu'ils aient eu une claire vision de l'avenir et qu'ils aient supputé toutes les conséquences que devait avoir leur émigration. Ils se réjouissaient certainement de pouvoir s'établir enfin au milieu d'une ambiance sympathique à leurs idées et à leur action. Leur ambition allait sans doute jusqu'à faire de Médine un centre d'où rayonnerait, sur une large zone de l'Arabie, la foi en Allah, seule divinité. Ils rêvaient sans doute aussi — en attendant le juste châtiment qu'Allah ne pouvait manquer d'envoyer sur la cité incrédule — de tirer vengeance de celle-ci sur un plan plus réduit et plus humain.

Il fallait d'abord s'installer matériellement. Il est probable que plusieurs clans et individus se disputèrent l'honneur de loger l'Annonciateur. Après quelques jours passés à Qobâ, il décida de laisser le choix à Allah. La chamelle qu'il montait fut laissée libre de se diriger au hasard. Elle s'arrêta vers le centre de l'oasis, sur un terrain vague où l'on faisait

sécher les dattes et qui appartenait à deux orphelins. Mohammad descendit. Allah montrait que là devait être sa demeure. Il laissa prendre son bagage par un homme dont la maison était la plus proche du lieu choisi, Abou Ayyoub Khâlid ibn Zayd du clan khazrajite des Najjâr. Abou Ayyoub et sa femme laissèrent leur illustre hôte au rez-de-chaussée et occupèrent le premier étage. C'étaient eux qui lui préparaient son repas.

L'aire choisie par la chamelle fut scrupuleusement achetée à ses propriétaires légitimes. Puis on commença à bâtir. Les fidèles s'y employaient de leur mieux. L'Annonciateur les encourageait en mettant la main à la pâte. Les maçons improvisés s'entraînaient en chantant de ces chansons de travail qui sont, partout et toujours, une des premières manifestations de la poésie :

Si nous restons assis pendant que le prophète travaille,

Ce serait un travail dont nous nous sommes défilés !

D'autres, dans une veine plus religieuse, chantaient :

Il n'est de vraie vie que celle de l'Au-delà !

O Allah ! Sois clément envers les Auxiliaires et envers les Emigrés ![79]

Chanson que l'Annonciateur reprenait, nous dit-on, en changeant l'ordre des mots ce qui en faisait disparaître la rime. On entend par là nous faire comprendre qu'il n'était pas doué pour l'art démoniaque de la poésie et que toute l'éloquence verbale du Coran vient d'Allah.

Les plus humbles, naturellement, plus habitués aux travaux manuels, travaillaient le plus. La tradition nous rapporte les plaintes de 'Ammâr ibn Yâssir qu'on surchargeait de briques : « Envoyé de Dieu ! Ils me tuent ! Ils me font porter une charge qu'ils sont incapables de porter eux-mêmes ! » Le jeune 'Ali aurait entonné :

Ils ne sont pas égaux, celui qui bâtit les lieux de prosternation
Et qui s'y applique, debout ou s'accroupissant,
Et celui qu'on voit loin de la poussière s'écartant ![80]

'Ammâr aurait trouvé les vers de son goût et les aurait repris avec force. On insinuait que le tire-au-flanc stigmatisé n'aurait été autre que l'élégant gendre du prophète, 'Othmân ibn 'Affân.

Ce qu'on construisit ainsi est considéré par la tradition musulmane comme le premier *masjid,* le premier sanctuaire. Le mot (sous la forme *masguedâ*) désignait, en nabatéen et en syriaque, un endroit où l'on se prosterne, un lieu de culte. Nous en avons fait (d'après la prononciation ancienne, conservée encore en Egypte, *masguid*, et à travers l'espagnol) notre mot « mosquée ». En fait, il s'agissait du centre de la communauté, aussi bien dans ses activités profanes que dans son culte religieux. C'était une cour rectangulaire, ceinte d'un mur de briques séchées au soleil sur quelques assises de pierre. Du côté nord, une rangée de troncs de palmier parallèle au mur soutenait un toit d'argile et de feuilles de palmier. Sur le côté est, on bâtit deux cabanes, pour chacune des deux femmes du prophète (celui-ci se maria avec la petite 'Aïsha au cours de la construction). Des tapis marquaient l'entrée de ces cabanes sur la cour. Le prophète n'avait pas d'habitation propre. Il logeait à tour de rôle chez ses femmes. C'est dans cette cour, à la manière arabe de l'époque, qu'il se tenait la plupart du temps, qu'il recevait les délégations, qu'il traitait les affaires, qu'il haranguait ses fidèles. On y attachait les prisonniers, on y soignait les blessés, parfois même on s'y livrait à des jeux de lances et de boucliers. On y faisait aussi la prière en commun. Les compagnons pauvres y couchaient. Bref, c'était le siège du Maître et le lieu de réunion de la communauté à toutes fins

utiles.

C’est peut-être le moment de décrire physiquement cet homme qui, autour de la cinquantaine, commençait une nouvelle vie. A vrai dire, tous les portraits que nous en avons sont sujets à caution. Mais, dans la mesure où ils ont gardé quelque trait véridique, ils se rapportent bien à cette dernière période de sa vie. Il était, nous dit-on, de taille moyenne, avec une grande tête, mais n’avait pas la face ronde et joufflue ; ses cheveux étaient frisés sans excès, ses yeux noirs, grands et bien fendus, sous de longs cils. Sa carnation était blonde tirant vers le rouge. Il avait sur la poitrine des poils rares et fins, mais par contre ceux des mains et des pieds étaient épais, sa barbe bien fournie. Son ossature était forte, ses épaules larges. Quand il cheminait, il lançait ses pieds énergiquement en avant comme s’il descendait une pente. Quand il se retournait, c’était tout d’une pièce.

Quelques mois après l’hégire, Mohammad et Abou Bekr se décidèrent à faire venir leur famille de Mekka. Les deux affranchis de Mohammad partirent avec deux chamelles et 500 dirhems et ramenèrent Sawda et les filles sans difficulté. Un autre adhérent avertit ‘Abdallâh, fils d’Abou Bekr, qui amena de même sa mère et sa petite sœur ‘Aïsha à Médine. Tout cela se fit sans aucune opposition de la part des Mekkois.

Les noces avec la petite fille suivirent bientôt. Voici ce que racontait (paraît-il) ‘Aïsha : « L’Envoyé de Dieu m’épousa quand j’avais six ans et les noces furent célébrées quand j’en eus neuf. Nous arrivâmes à Médine et puis j’eus de la fièvre pendant un mois, puis mes cheveux (qui étaient tombés à cause de la maladie) repoussèrent abondamment (le mot archaïque expliqué ainsi veut dire selon d’autres au contraire : restèrent peu nombreux). Omm Roumân (sa mère) vint me trouver alors que j’étais sur une balançoire, entourée de mes camarades. Elle

m'appela et je vins à elle sans savoir ce qu'elle voulait de moi. Elle me prit par la main et m'arrêta sur la porte. Je criais : Hah, hah ! jusqu'à en perdre le souffle. Elle me fit entrer dans une maison où se trouvaient des Médinoises qui dirent : Bonheur et bénédiction ! Bonne chance ! Ma mère me remit à elles, elles me lavèrent la tête et me firent belle. Et je n'eus pas peur, sauf lorsqu'au matin arriva l'Envoyé de Dieu à qui elles me remirent. » La cérémonie fut réduite à sa plus simple expression. On laissa à la petite fille ses jouets, ses poupées et Mohammad jouait parfois avec elle.

On ne pouvait toujours jouer. Il fallait s'occuper des émigrés. Ils étaient sans grandes ressources pour la plupart. Ils durent s'embaucher chez les Juifs ou chez les Médinois fidèles (qu'on appelait maintenant les Ançâr, c'est-à-dire les Auxiliaires, par opposition aux Mohâjiroûn, les Emigrés). Comme ils étaient fort ignorants des principes élémentaires de la culture des palmiers, ils durent s'employer en général comme simples manœuvres. Ils puisaient de l'eau aux puits et arrosaient les palmeraies. Tous n'avaient pas les aptitudes commerciales de 'Abd ar-rahmân ibn 'Awf qui, à un Médinois qui lui proposait de l'aider, demanda seulement qu'il lui indique le marché. Il fit un petit achat à crédit, revendit avec un petit bénéfice, acheta à nouveau et ainsi de suite. Au bout de peu de temps, il pouvait se payer une petite Médinoise qu'il épousa en donnant à sa famille le douaire habituel et aussi en payant les frais de la noce !

Sa dignité empêchait l'Envoyé de Dieu d'agir ainsi. Aussi sa famille et lui, quand les disciples omettaient de les inviter à manger ou de leur apporter quelques dattes, souffraient de la faim. La plupart du temps, ils n'absorbaient que des dattes et de l'eau. L'hiver, on n'avait pas de combustible pour allumer du feu. Les émigrés souffraient de

l'humidité à laquelle leur aride cité natale ne les avait pas habitués. Ils avaient des fièvres, de la dysenterie.

Pour la survivance de la communauté il fallait s'organiser. Il fallait que la position de Mohammad à Médine fût clairement définie. Il fallait que les relations entre les divers groupes qui composaient maintenant la population médinoise fussent explicitées. Un pacte fut conclu dont, par une chance assez extraordinaire, nous possédons le texte conservé par la tradition musulmane. Il est certainement authentique, car il contient des dispositions contraires à l'image qu'on se faisait plus tard de la primitive communauté musulmane. Mais W. Montgomery Watt a démontré que le texte qui nous a été transmis est composite, qu'il contient des articles contemporains du début de l'installation à Médine et d'autres plus tardifs.

D'après le pacte, qui est appelé dans le texte même la Feuille ou peut-être l'Ecrit (*çahîfa*), « les Croyants et les Soumis de Qoraysh et de Yathrib et ceux qui les suivent, se joignent à eux et luttent avec eux… forment une communauté (*omma*) unique, distincte des autres hommes » (§ 1). « Les Juifs, est-il précisé, forment une seule communauté avec les Croyants » (§§ 25 ss). L'*omma*, la communauté, c'est donc l'ensemble des gens de Médine qui présenteront un front uni vers l'extérieur. « Ceux des Juifs qui nous suivent ont droit à notre aide et à notre appui tant qu'ils n'auront pas agi incorrectement contre nous ou n'auront pas prêté secours (à des ennemis) contre nous » (§ 16) (le texte assez obscur est susceptible d'une autre traduction). « Les Juifs contribueront aux dépenses avec les Croyants tant qu'ils combattront les uns aux côtés des autres » (§§ 24, 38). « Aux Juifs leurs dépenses et aux Soumis leurs dépenses. Il y aura aide entre eux contre quiconque attaquera les gens couverts par ce document. Entre

eux, il y aura amitié sincère, échange de bons conseils, conduite juste et non déloyauté » (§ 37).

Un article très intéressant englobe dans la communauté les païens médinois eux-mêmes. Mohammad a, pour le moment, accepté une coexistence pacifique avec les païens. L'avenir amènerait leur conversion. L'important était de les empêcher de faire bloc avec les Mekkois : « Qu'aucun païen ne donne de sauvegarde à quelqu'un de Qoraysh, que ce soit pour ses biens ou pour sa personne, et qu'il n'intervienne pas en sa faveur au détriment du Croyant » (§ 20). Pourtant d'autres articles séparent dans une certaine mesure les Croyants et les « infidèles » (*kâfir*) parmi lesquels ne peuvent être comptés les Juifs (§§ 14, 15).

La communauté est formée non d'individus, mais d'un certain nombre de groupes : les Qorayshites émigrés en forment un, chacun des clans médinois un autre auquel se rattachent les clans juifs qui lui sont alliés. Les trois grandes tribus juives devaient aussi former chacune un groupe, mais la mention de leur nom dut disparaître du texte du Pacte quand elles furent éliminées de la scène. Chaque groupe formait un ensemble solidaire pour le paiement du prix du sang (si un de ses membres tuait un étranger au groupe). Pour le rachat des membres prisonniers, les émigrés agissaient solidairement comme un groupe et de même, non plus les clans, mais les sous-clans médinois (§§ 2 ss).

Pourtant tous les Croyants (à l'exclusion des Juifs et des païens) sont unis par diverses stipulations dont on a déjà vu certaines. Ils doivent soulager ceux d'entre eux qui seraient écrasés par des dettes trop lourdes (§ 11). Ils ne doivent pas aider un infidèle au détriment d'un Croyant, ni tuer un Croyant à cause de leurs liens avec un infidèle (§ 14). Tous les croyants sont garantis par la « protection » d'Allah y compris les plus

humbles, ils se doivent donc mutuelle aide et protection à l'exclusion des autres (§ 15). En cas de conflit, les croyants ne devront pas faire la paix avec l'ennemi individuellement (§ 17). Si l'un d'eux est tué, ils devront faire bloc contre le meurtrier et ses auxiliaires, les combattre ensemble ou accepter ensemble le prix du sang (§§ 19, 21). Ils ne devront porter aide ou donner refuge à aucun individu pervers (*mohdith*, littéralement « innovateur » ; c'est celui qui sort de la morale commune !) (§ 22). Ils assureront leur propre police interne en punissant eux-mêmes les corrompus parmi eux (§ 13).

Le rôle de Mohammad dans cette vaste communauté est modeste. Il est simplement l'intermédiaire d'Allah pour apaiser les litiges et les querelles entre les membres de celle-ci. « Si quelque chose vous divise, quel qu'en soit l'objet, référez-vous à Allah et à Mohammad » (§ 23). « Lorsqu'il surviendra entre les gens de ce document quelque incident ou litige dont on puisse craindre qu'il n'en résulte un dommage pour eux, on se référera à Allah et à Mohammad, car Allah est le plus scrupuleux et le plus loyal (garant du contenu) de ce document » (§ 42). En outre un article assez obscur semble interdire aux membres de la communauté de partir en expédition militaire sans l'accord de l'Annonciateur quoique personne ne puisse être empêché de poursuivre la vengeance de blessures qu'il aurait reçues (§ 36).[81]

On voit la structure de la communauté médinoise. Il n'est pas question encore d'un Etat dans lequel une autorité suprême peut imposer un certain ordre au moyen d'une force publique détachée de la société. Chaque groupe ethnique a son chef qui, lui-même, ne peut agir que par son prestige et tant que celui-ci est reconnu par ceux qui le suivent. L'ordre n'est assuré que par la crainte de la vengeance qui ferait payer cher les sévices qu'on infligerait. Mais, dans cette structure

typiquement arabe, est venu s'insérer un élément nouveau, d'une nature toute différente. C'est Mohammad, personnage sans pouvoir propre, qui n'a que la particularité de capter la voix d'Allah. Cela lui assure quelques privilèges. Il est d'abord le chef des émigrés qorayshites. C'est aussi — sur le plan religieux seulement — une autorité reconnue par tous les Croyants, c'est-à-dire déjà par la plupart des Médinois non juifs. Pour régler les litiges et les querelles, on le choisira de préférence à un autre arbitre. De plus, puisqu'on l'a appelé pour exercer ce rôle d'arbitre, pour assurer la paix interne dans l'oasis, il a préconisé et obtenu l'adoption de mesures propres à éviter l'enchaînement sans fin des vendettas et des contre-vendettas. Les dispositions du Pacte ne nous sont pas absolument claires. Il y a, autour d'elles, trop de choses que nous ne savons pas. Mais les révélations du Coran qui sont de cette époque peuvent nous mettre sur la voie d'interprétations plausibles et aident à comprendre la première politique de Mohammad à ce sujet. On précise bien qui est responsable dans le cas d'un meurtre ou de sévices infligés. Il est impliqué qu'aucun Croyant ne pourra faire obstacle, pour des raisons de parenté ou d'amitié, à l'accomplissement de la justice. D'autre part (cela est explicité par les prescriptions coraniques), on ne pourra pas développer la vendetta, prendre plus d'une vie pour une vie ; on ne pourra pas non plus l'éterniser, répondre par une contre-vengeance à la vengeance une fois prise. Le vengeur d'un crime non provoqué sera, comme un exécuteur, comme un bourreau, protégé contre une vengeance éventuelle.

Mohammad, inspiré par Allah, a donc obtenu l'adoption de mesures pour la paix interne dans l'intérêt de tous. Mais seuls les serments solennels prononcés et la force de l'opinion publique garantissent que ces règles seront observées. Il n'a pas plus de police que de trésor. Il faudra toute l'habileté,

toute l'intelligence de Mohammad et de ses conseillers, aidés au surplus par les circonstances et par la pression des forces sociales dont ils étaient inconscients, pour faire de cette autorité morale une autorité effective. Jamais d'ailleurs on n'aboutira à un pouvoir d'Etat comparable à celui des potentats voisins.

Les Médinois avaient dans l'ensemble accepté ce rôle d'arbitre de Mohammad. Le mouvement était parti des clans les plus faibles qui avaient eu à souffrir des entreprises de chefs belliqueux. Ils voulaient la paix dans l'oasis. Le prix payé était minime. On reconnaissait qu'Allah était le seul dieu ; on savait déjà que c'était le dieu le plus puissant. La nuance n'était pas si grande. Les dieux secondaires passaient seulement du rôle de petits dieux à celui de djinns, de génies. On reconnaissait que les paroles récitées par Mohammad, c'étaient les mots à lui transmis par la voix d'Allah. Cela non plus n'était pas difficile à accepter. La sincérité de l'Annonciateur était évidente, les paroles d'Allah étaient belles et allaient dans le sens des aspirations de la communauté. Comment ne pas admettre qu'elles étaient authentiques ? L'homme était intelligent, affable, sympathique. C'était en somme une acquisition de valeur pour la communauté médinoise. C'était une bonne fortune pour celle-ci que ses contribules qorayshites se soient privés stupidement d'une personnalité aussi intéressante.

La prédominance de la croyance en Allah seul fut assurée par la conversion de chefs importants. Il est difficile de définir exactement leurs raisons. Il faudrait connaître mieux la psychologie de chacun. L'attirance de la nouvelle religion en tant que telle a certainement joué son rôle et aussi un désir de paix, des calculs ambitieux, la haine de Qoraysh. La conversion des deux chefs du puissant clan awsite des ‘Abd al-Ash'hal, Ossayd ibn al-Hodayr et Sa‘d ibn Mo‘âdh fut d'une importance

capitale. Immédiatement après leur conversion, ils allèrent, racontait-on, au lieu de réunion de leur clan. Sa‘d demanda aux notables du clan comment ils le considéraient. Ils répondirent : « Tu es notre chef, tu es celui de nous qui a le meilleur jugement et qui est le plus doué. » Il dit alors : « Qu’aucun de vos hommes ou de vos femmes ne m’adresse la parole tant qu’il ne croira pas en Allah et en son Envoyé. » Tout le clan adhéra.[82]

Une autre conversion importante fut celle de ‘Abdallâh ibn Obayy, du clan khazrajite de ‘Awf. Il s’était tenu à l’écart de la bataille de Bo‘âth. Il s’était querellé avec un autre chef important à cause de l’exécution injustifiée par celui-ci d’otages juifs. Il avait peut-être compris la nécessité de l’unité des Médinois et on nous dit qu’au moment de l’hégire ses partisans se préparaient à le couronner roi de Médine. S’il s’est rallié à Mohammad, c’est probablement qu’il a vu la force du courant des adhésions à la doctrine de l’Annonciateur et qu’il a cru plus habile d’y être présent que de le bouder. Peut-être avait-il quelque espoir d’utiliser le mouvement pour en être le chef temporel tandis que Mohammad se contenterait d’annoncer la doctrine de la part d’Allah. Enfin il ne faut pas sous estimer la possibilité d’une sincère sympathie envers la pensée monothéiste, préparée par ses bonnes relations avec les Juifs.

L’opposition fut peu importante. Un groupe de clans awsites, particulièrement attachés au culte de Manât et qu’on appelait d’ailleurs les Aws Manât (« don de Manât »), refusa de reconnaître l’exclusivisme d’Allah et la mission de Mohammad. Ils se cantonnèrent d’ailleurs dans une réserve boudeuse et passive sans efficacité. Les plus dangereux étaient ceux qui avaient le don de poésie, surtout une femme ‘Açmâ’ bint Marwân et aussi un vieillard nommé Abou ‘Afak,

centenaire, dit-on, d’un clan khazrajite lié aux Aws Manât. Abou ‘Afak déclamait :

J’ai vécu longtemps, mais je n’ai jamais vu
Ni maison, ni réunion de gens
Plus loyale et plus fidèle à celui
Qui s’allie avec elle lorsqu’il lui fait appel
Que celle des enfants de Qayla (les Aws et les Khazraj) dans leur ensemble.
Les montagnes crouleraient avant qu’elle se soumette,
Mais voici qu’un cavalier est venu à elle et l’a divisée.
(Il dit :) C’est permis ! C’est défendu ! devant toutes sortes de choses.
Mais si vous aviez cru au prestige
Et à l’autorité, que n’avez-vous suivi un tobba‘ (un monarque d’Arabie du Sud) ?[83]

‘Açmâ’ était plus virulente encore quand un peu plus tard, elle s’écriait :

Enculés de Mâlik et de Nabît
Et de ‘Awf, enculés de Khazraj (clans et tribus médinoises) !
Vous obéissez à un étranger qui n’est pas de chez vous,
Qui n’est pas de Morâd, ni de Madhhij (des tribus yéménites) !
Espérez-vous en lui après le meurtre de vos chefs,
Comme avides du bouillon d’une viande qu’on fait cuire ?
N’y aura-t-il pas un homme d’honneur qui profitera d’un moment d’inattention
Et qui coupera court aux espérances des gobeurs ?[84]

Tous les deux étaient dangereux et nous verrons comment Mohammad les fit assassiner. Mais c’étaient des isolés et pour le moment leurs criailleries étaient à peu près

impuissantes.

Il y eut aussi le cas d'Abou 'Amir qui était devenu monothéiste par lui-même avant l'hégire et qui s'était livré à l'ascèse. On l'avait surnommé pour cela ar-Râhib, « le moine ». Il eut une conversation avec Mohammad à son arrivée, l'interrogea et l'accusa d'avoir introduit dans le monothéisme des idées fausses. Autrement dit il ne reconnaissait pas l'authenticité du message d'Allah transmis par Mohammad. Il émigra à Mekka avec une quinzaine (ou une cinquantaine ?) de ses partisans plutôt que de se soumettre. Il combattit par les armes les Musulmans. Après la victoire finale de ceux-ci, indomptable, il partit pour la Syrie où il eut la chance de mourir avant la conquête.

Mais il y avait à Médine des opposants potentiels beaucoup plus nombreux et beaucoup plus dangereux. C'étaient les tribus juives dont on a parlé. Mohammad, on l'a vu, n'avait aucune prévention à leur égard. Bien au contraire, il pensait que le contenu du message qu'il annonçait était substantiellement identique à celui que les Juifs avaient depuis longtemps reçu sur le Sinaï. Il avait même du respect pour l'antiquité de cette révélation, pour l'antériorité de leur Ecriture par rapport à celle des autres religions qui, toutes, s'y référaient même quand elles y ajoutaient. Le message parallèle qu'il apportait aux Arabes ne pouvait entrer en contradiction avec une révélation antérieure de même source.

Quand il se disposa à partir pour Médine, il semble bien avoir compté sur l'appui complet de ces monothéistes du cru. Il a dû penser que lui et ses fidèles formeraient avec les Juifs un bloc cohérent, un front unique opposé au paganisme qorayshite et arabe en général. Il paraît s'être instruit un peu plus à cette époque des mœurs propres au peuple d'Israël et avoir décidé de s'en rapprocher. Il prescrivit à ses adeptes (était-ce nouveau ?)

de se tourner en priant vers Jérusalem. Pourtant la Voix d'En Haut rejetait l'idée que Dieu avait eu besoin de se reposer après les six jours de la Création ; c'était la condamnation de l'idée juive du sabbat. Il y avait peut-être là, comme l'a suggéré Goldziher, une influence des idées mazdéennes sur ce sujet. Quoi qu'il en soit, avant l'hégire, Mohammad aurait écrit à Moç'ab, son envoyé à Médine, d'organiser des réunions de fidèles avec « prière » le vendredi, c'est-à-dire le jour où les Juifs se préparaient à la fête du lendemain. Il semble bien que l'intention ait été de s'associer à ces préparatifs des Juifs. De même, Mohammad fut frappé par le grand jeûne qu'observaient les Juifs le 10 du mois de tishri, le *yôm kippoûrîm*, le jour de l'expiation. On l'appelait en araméen arabisé le *'ashoûrâ*, c'est-à-dire « le dix ». Il décida que ses fidèles s'y associeraient. Selon l'usage juif, on fixa aussi un temps de prière au milieu de la journée. Une révélation permit aux fidèles de manger de la nourriture des gens de l'Ecriture et d'épouser des femmes d'entre eux. Il ne semble pas que Mohammad ait jamais pensé à faire suivre toutes les minutieuses prescriptions alimentaires qu'observaient les Juifs. Il les considéra (selon la ligne de pensée chrétienne, gnostique et manichéenne) comme une punition infligée à eux par Dieu pour leurs péchés. Mais il se ralliait à une version réduite de ces interdictions, à peu près celle qu'avaient adoptée les premiers chrétiens, développée à partir de ce que les rabbins exigeaient théoriquement des étrangers admis à cohabiter avec le peuple d'Israël et sans doute des prosélytes partiels. Ne pas manger de porc, ni du sang, ni des animaux morts de mort naturelle, étranglés ou sacrifiés aux idoles. Enfin, comme on le verra, l'effort d'adaptation avait été si loin que certaines modes juives avaient été adoptées par les « soumis ».

Les Juifs, dans l'ensemble, ne répondirent pas à ces

avances comme Mohammad l'attendait. Nous ne savons pas quelle était l'attitude exacte des Juifs d'Arabie à l'égard du semi-prosélytisme. A l'époque gréco-romaine, le judaïsme admettait couramment des *sebomenoï*, des « craignant Dieu » qui manifestaient leur sympathie envers le monothéisme judaïque sans être astreints à tous les rites exigés des vrais enfants d'Israël. Les grandes catastrophes qui avaient atteint le peuple élu avaient conduit celui-ci à un raidissement intransigeant et à une méfiance accrue envers l'étranger. On n'acceptait plus que les conversions définitives et totales. Pourtant, dans des conditions meilleures, le semi-prosélytisme avait recommencé à fleurir çà et là. De toute manière, les Juifs de Médine qui acceptaient depuis longtemps la coexistence avec des païens complets, auraient dû se féliciter, du strict point de vue religieux, de voir s'installer à côté d'eux les adeptes monothéistes de Mohammad. Ceux-ci allaient bien plus loin dans le sens du judaïsme que ces *guêrîm*, ces étrangers domiciliés en terre d'Israël, païens ayant renoncé à leurs idoles, que les rabbins admettaient en théorie à bénéficier de droits égaux à ceux des Juifs. On demandait seulement à ceux-ci d'observer « les sept commandements des fils de Noé » : « pratiquer l'équité, s'abstenir de blasphémer le Nom, de pratiquer l'idolâtrie, l'immoralité, le meurtre, le vol et de manger un membre pris à un animal vivant ». Les adeptes de Mohammad, eux, outre leur adhésion aux idées fondamentales du judaïsme et aux préceptes noachiques, mettaient une grande bonne volonté à observer une partie des rites juifs. Rien ne s'opposait donc en principe à la coexistence pacifique des deux communautés. Mais les tribus juives de Médine n'avaient sans doute pas renoncé à exercer une grosse influence politique sur l'agglomération médinoise. Il leur apparut clairement, assez vite sans doute, que l'attitude de Mohammad et l'importance

qu'il prenait étaient de nature à contrarier cet objectif. Mais surtout Médine était un centre intellectuel. Il est certain que les intellectuels juifs ne purent se résoudre à confirmer la validité de la Révélation adressée à Mohammad. Détenteurs de l'Ancienne Ecriture, c'est à eux qu'on s'adressait pour demander un avis sur ce nouveau message, sur sa conformité avec les critères de l'inspiration divine reconnus par les spécialistes. Même s'ils avaient eu de la bonne volonté pour le nouveau mouvement, il leur était difficile de consacrer ce qui leur semblait être les élucubrations incohérentes d'un ignorant, il était difficile de ne pas souligner les déformations qu'avaient subies les récits de l'Ancien Testament dans le Coran, les anachronismes et les erreurs dont celui-ci était rempli. Peut-être certains eurent-ils alors conscience que le souci de la vérité ne concordait pas toujours avec une orientation politique opportune. Beaucoup certainement ne virent pas le problème et combattirent du même coup celui qu'ils considéraient à la fois comme un faux prophète et comme un danger politique. Les options mirent quelque temps à se décanter. Mais Mohammad devait un jour prochain se décider à prendre acte de la situation et renverser sa position.

Nous n'en sommes pas encore là. D'autres décisions avaient précédé qui allaient avoir de sérieuses conséquences. Moins d'un an après son arrivée à Médine, Mohammad confia à son oncle Hamza un drapeau blanc, le mit à la tête de quinze Emigrés et de quinze Médinois et l'envoya « intercepter les caravanes de Qoraysh ». A quelle idée obéissait-il ?[85]

Il est possible que déjà l'Annonciateur et ses conseillers aient prévu une partie des développements de la situation qu'ils créaient ainsi. Mais il faut bien voir que leur attitude répondait à des nécessités normales dans le cadre où ils se situaient. Les moyens de subsistance des membres de la nouvelle

communauté étaient minces. Nous avons vu à quelles extrémités ils étaient réduits. Le métier de manœuvre n'avait rien d'attrayant, les grandes aptitudes commerciales d'un 'Abd ar-rahmân ibn 'Awf étaient exceptionnelles, aucun des Mekkois n'avait de quoi s'acheter une parcelle de l'oasis où toutes les terres cultivables étaient déjà réparties. La plupart des adeptes mekkois n'avaient donc aucune source régulière de revenus, l'Annonciateur lui-même ne subsistait (maigrement) que grâce à la charité publique et, ce qui était sans doute encore plus grave, la communauté en tant que telle ne disposait d'aucun fonds. Il fallait remédier à cette situation et le brigandage (il est difficile pour nous d'appeler autrement de tels actes) était le moyen normal, dans la société arabe, de subsister quand on n'en avait pas d'autre. C'est ce que notent unanimement les auteurs étrangers et ce que confirme abondamment la littérature arabe préislamique elle-même. Les victimes toutes désignées des attaques dirigées par Mohammad étaient ses propres contribules qorayshites. Il était inutile de se mettre mal avec d'autres groupes, les riches caravanes qorayshites étaient un butin de choix (il était difficile de trouver meilleure proie) et les exilés satisfaisaient en outre en les attaquant leur rancune légitime envers ceux qui les avaient poussés à s'expatrier, envers la présomptueuse cité qui avait raillé les avertissements d'Allah. Médine était un centre remarquablement bien situé pour de telles expéditions car les caravanes mekkoises circulant entre la Syrie et Mekka devaient forcément passer au plus à une centaine de kilomètres de l'oasis.

La guerre privée était une coutume parfaitement admise. Dans cette société qui ignorait la notion d'Etat, tout chef de groupe avait la faculté de lancer ses hommes contre tout objectif qu'il leur désignait. Il avait seulement à en

supporter les conséquences qu'il était sage de peser avant l'entreprise. Rien n'empêchait donc Mohammad, sauf éventuellement des considérations d'opportunité, de se livrer à cette activité guerrière. Ses adeptes le suivaient naturellement, en général, quoiqu'il n'eût que des moyens moraux à sa disposition pour presser les prudents et les pusillanimes. Au fur et à mesure que l'affaire se révéla profitable, des volontaires se joignirent à eux d'entre les Médinois, nullement obligés pourtant par leur pacte avec Mohammad à collaborer à ses campagnes.

Les premières attaques furent sans grande importance ; elles furent en général infructueuses et, à la manière constante des razzias arabes, on évita la bagarre quand on vit que l'attaqué était en nombre et sur ses gardes. Autant que possible on prit garde à ne pas verser le sang de peur d'être entraîné, sans grand profit en compensation, dans le cycle infernal des vendettas.

En rajab de l'an 2 de l'hégire (janvier 624), quinze mois environ après l'arrivée à Médine, le premier sang fut versé dans des circonstances mémorables. Sans doute pour mieux préserver le secret et assurer ainsi l'effet de surprise, Mohammad envoya ‘Abdallâh ibn Jahsh, à la tête d'un détachement de sept à douze hommes, porteur d'instructions sous pli scellé qu'il ne devait ouvrir qu'après deux jours de route. Il s'agissait de se poster en embuscade à Nakhla, sur la route de Tâ'if à Mekka, donc au sud de cette dernière ville, et d'y attaquer une caravane mekkoise. Celle-ci évidemment ne s'attendrait pas à cette attaque si loin de Médine et dans la direction opposée. Effectivement ‘Abdallâh ibn Jahsh et ses hommes réussirent à se saisir de la caravane et de deux (sur quatre) des Mekkois qui la convoyaient. Un autre fut tué et le dernier put se sauver. On ramena triomphalement à Médine le

butin et les prisonniers. Mais alors une grande émotion fut soulevée par le fait que le meurtre avait été commis pendant le mois de rajab, un des mois sacrés pendant lesquels, d'après les règles admises dans le paganisme arabe, il était interdit de verser le sang. Mohammad avait-il délibérément voulu enfreindre cette prohibition païenne ou bien avait-il compté que tout se passerait sans effusion de sang ou encore son lieutenant avait-il dépassé ses instructions en prenant sur lui d'attaquer alors qu'on était encore en rajab (c'était, paraît-il, vers la fin du mois) ? On ne sait. En tout cas, il tint compte de l'opinion publique dont la réaction était peut-être inattendue pour lui et ne toucha pas au butin jusqu'au moment où une opportune révélation de Dieu lui apprit que « combattre (pendant les mois sacrés) était certes grave », mais que les péchés commis par les Mekkois l'étaient bien plus (*Coran*, II, 214). Il accepta alors le cinquième du butin (ce devint une règle par la suite), le reste ayant été distribué entre les Compagnons. On relâcha les deux prisonniers moyennant une rançon de 1 600 dirhems par tête que payèrent leurs familles, après avoir néanmoins attendu le retour de deux membres de la bande qui s'étaient égarés et qu'on pouvait soupçonner les Mekkois d'avoir tués. L'un des deux prisonniers se joignit aux adeptes de Mohammad et resta à Médine.

Cette affaire, heureuse au plus haut point pour les finances des Soumis, avait en revanche, on le comprend, exaspéré Qoraysh. Les Mekkois à la vision politique la plus large comprirent que Mohammad représentait une menace constante pour le commerce de leur cité et qu'il fallait s'en débarrasser au plus tôt. Tel fut en particulier le calcul d'Abou Jahl, l'influent chef du clan de Makhzoum dont nous avons déjà vu l'acharnement contre Mohammad. Deux mois après le raid de Nakhla, en ramadan an II (mars 624), une très

importante caravane revenait de Gaza à Mekka, sous la conduite d'Abou Sofyân ibn Harb du clan quorayshite de ‘Abd Shams. Tout Qoraysh avait des intérêts dans le fret de cette caravane. Elle était escortée par près de 70 commerçants (une trentaine seulement selon d'autres sources) de tous les clans de Qoraysh. « Quand l'Envoyé de Dieu fut informé à leur sujet, écrit le plus ancien document sur l'affaire, la lettre envoyée par le traditionniste ‘Orwa ibn az-Zobayr au calife ‘Abd al-Malik une soixantaine d'années après l'événement, il appela ses compagnons et leur apprit quelle quantité de richesses ils convoyaient et combien petit était leur nombre. » Les marchandises escortées étaient, nous dit-on, d'une valeur totale de 50 000 dinars. C'était un beau coup en perspective et les amateurs furent, cette fois, nombreux. Il se présenta en tout quelque 300 hommes dont moins de 90 étaient des émigrés mekkois. Les autres étaient des Médinois désireux de prendre part à la curée. « Ils partirent, écrit sans fard le vieil ‘Orwa, sans vouloir (attaquer) qui que ce soit d'autre qu'Abou Sofyân et ses cavaliers, sans avoir en tête autre chose que le butin à faire sur les Qorayshites et ils ne pensaient pas que leur rencontre aboutirait à un combat sérieux. C'est bien ce que Dieu devait révéler à ce sujet (en ces termes :) Vous avez désiré que la troupe désarmée fût à vous (*Coran*, VIII, 7). »[86] Ils s'embusquèrent près des puits de Badr, là où la route de Syrie, quittant la côte, s'enfonce quelque peu dans les terres pour gagner Mekka et d'où aussi part une route pour Médine.

Abou Sofyân, que ce fût par déduction (c'était, on le verra, un homme très intelligent) ou par des rapports d'espion, avait prévu la menace. Il envoya à Mekka une demande de renfort en ces termes énergiques : « Défendez vos marchandises. » L'appel fut entendu. On leva à Mekka une troupe qui aurait atteint 950 hommes, à peu près tous les

combattants valides. Il était clair qu'on voulait impressionner les dissidents réfugiés à Médine et en finir avec cette menace permanente contre les intérêts vitaux de toute la population mekkoise.

Mais Abou Sofyân ne comptait pas outre mesure sur les Mekkois. Il jugea plus prudent, une fois arrivé à proximité de Médine, d'éviter de suivre la route habituelle des caravanes. Au risque de souffrir de la soif, il n'obliqua pas vers l'aiguade de Badr, située sur cette route, mais progressa en se tenant le plus près possible de la côte de la mer Rouge. Un récit nous raconte qu'il poussa seul une reconnaissance jusqu'à Badr, y apprit que deux hommes étaient venus aux alentours pour prendre de l'eau. Abou Sofyân examina les crottes laissées par les chameaux de ces hommes et y reconnut des noyaux de dattes. « Par Allah, c'est là le fourrage de Médine, » s'écria-t-il.[87] Les deux hommes étaient des espions de Mohammad. Il repartit au galop et continua à tenir sa caravane sur le chemin de la mer.

La caravane fut bientôt hors d'atteinte, en territoire mekkois. Un messager fut envoyé en informer l'armée de secours. Beaucoup des membres de celle-ci voulaient prendre le chemin du retour. L'expédition n'avait plus de sens si ce n'est de venger l'homme tué à Nakhla, 'Amr ibn al-Hadrami. De grandes discussions s'élevèrent. L'ennemi juré de Mohammad, Abou Jahl, fit honte à ceux qui s'apprêtaient à déserter. Voulaient-ils être traités de lâches ? C'est un argument qui a toujours réussi à pousser les hommes à des actes absurdes. La plupart restèrent. Les membres de deux clans partirent. Cela faisait quand même quelques centaines d'hommes en moins aux Qorayshites.

Mohammad et les siens ne savaient rien de l'expédition de secours et attendaient toujours la caravane près des puits de

Badr où elle devait normalement passer. La capture d'un jeune porteur d'eau mekkois les renseigna. Mohammad se trouvait devant très forte partie. Mais il savait que l'armée qorayshite ignorait sa présence, séparée qu'elle était de lui par une dune de sable. Il la croyait moins nombreuse qu'elle n'était en réalité. Il pria et Allah l'encouragea. Une pluie opportune durcit le sol et lui permit d'avancer vite. Il arriva aux puits avant les Qorayshites. Sur le conseil d'un des siens, il les fit tous combler, sauf un seul, devant lequel il plaça ses hommes. Qoraysh était forcé de se battre pour l'eau et de se battre sur le terrain choisi par l'Annonciateur.

La lutte se déroula de façon assez confuse. L'armée de Mohammad semble avoir eu néanmoins une grande supériorité en tactique. Elle était bien ordonnée en lignes et cribla l'ennemi de flèches sans se débander. Il y eut, comme toujours en Arabie, des combats singuliers, des champions d'un camp provoquant hautement ceux de l'autre à venir se mesurer avec eux. Ce qui assura surtout l'avantage aux gens de Médine, c'est, semble-t-il, l'unité de direction. Les Qorayshites combattaient par clans indépendants et les disputes qui avaient précédé la bataille montraient combien était faible leur entente. Le matin, étant tournés vers l'est, ils avaient le soleil dans les yeux. Ils avaient soif. Leurs principaux chefs furent tués, probablement vers le début de la bataille, en partie au cours des combats singuliers. Ils n'utilisèrent aucunement l'avantage que devait, semble-t-il, leur assurer leur supériorité en cavalerie : ils avaient 700 chameaux et 100 chevaux.

Mohammad et ses conseillers assuraient au contraire une unité de commandement rigoureuse. Il est vrai que Mohammad resta pendant presque tout le temps de la bataille à l'arrière, dans une cabane qu'on avait dressée pour lui. Il priait avec ferveur et inquiétude. A un moment il sortit et lança dans

la direction des ennemis une poignée de cailloux en criant : « Mauvais œil pour ces faces ! »[88] A ce geste magique, il joignait les encouragements religieux : « Par celui qui tient dans sa main l'âme de Mohammad, répétait-il, nul combattant aujourd'hui, s'il a été suffisamment endurant, s'il a avancé et non reculé ne sera tué sans qu'Allah le fasse entrer au Paradis ! » 'Omayr ibn al-Homâm était en train de manger quelques dattes qu'il tenait à la main. Il entendit cette exhortation et s'écria : « Fameux ! Fameux ! Pour entrer au Paradis il faut seulement me faire tuer par ceux-ci ? » Il jeta ses dattes, saisit son épée et s'enfonça dans la mêlée où il ne tarda pas à être tué.[89]

Les marchands mekkois ne s'attendaient pas à une telle fougue. Ils avaient probablement pensé que leur seule présence en nombre ferait fuir les sectateurs de Mohammad. Beaucoup répugnaient à tuer des gens qui leur étaient apparentés et à ouvrir à nouveau le cycle des vendettas. Vers midi, la panique fut irrésistible et ils s'enfuirent. Leurs tués étaient au nombre de 50 à 70, dont leurs principaux chefs, Abou Jahl et 'Otba ibn Rabî'a en tête. Environ 70 étaient prisonniers. En face, il n'y eut qu'une quinzaine de tués. Le butin était certes loin de valoir celui qu'aurait procuré la prise de la caravane d'Abou Sofyân. Mais il était important : 150 chameaux, 10 chevaux, beaucoup d'armes, de cuirasses, d'objets divers appartenant aux fuyards et même des marchandises qu'ils avaient emportées en espérant faire encore du trafic sur leur chemin. Des disputes avaient surgi entre ceux qui s'étaient personnellement emparés d'une proie et ceux qui n'avaient pu le faire, surtout ceux qui étaient restés à l'arrière pour protéger la cabane de l'Annonciateur. Celui-ci rétablit la paix en ordonnant de faire un tas de tout le butin et en le partageant en lots égaux entre tous les présents.

Les prisonniers furent rassemblés. 'Omar voulait qu'on

les massacrât tous. Mohammad décida qu'on exigerait d'abord une rançon, quitte à tuer ceux pour qui personne ne payerait. Il se laissa aller à en libérer immédiatement deux. Par contre, sa rancune se déchaîna contre deux hommes qui avaient dirigé contre lui des attaques intellectuelles. Ils s'étaient informés à des sources juives et iraniennes, lui avaient posé des questions difficiles. Ils s'étaient moqués de lui et de ses messages divins. Ils n'avaient pas de pardon à attendre. Il ordonna de les exécuter. L'un d'eux lui dit : « Et qui s'occupera de mes garçons, Mohammad ? » Il répondit : « L'Enfer ! »[90]

Le retour fut triomphal. A Rawhâ', à une soixantaine de kilomètres de Médine, les adeptes étaient venus acclamer les vainqueurs. Un de ceux-ci, Salama ibn Salâma grogna : « De quoi nous félicitez-vous ? Par Allah, nous n'avons eu en face de nous que des vieilles femmes chauves comme les chameaux qu'on offre en sacrifice, les pieds liés et nous les avons égorgés. » L'Envoyé de Dieu sourit, puis il dit : « Hé, neveu ! Mais c'étaient les chefs ! »[91]

Le gain matériel était important. Les rançons payées pour les prisonniers furent fortes, de 1 000 à 4 000 dirhems, suivant la fortune de chacun. Mais le gain moral était beaucoup plus important. C'était à vrai dire le premier succès de la nouvelle secte et c'était un succès de taille. La grande ville du Hedjâz, invaincue depuis des générations, venait d'éprouver un revers considérable. Il n'était plus question de nier l'importance de Mohammad et des siens. Ils étaient maintenant une puissance.

A Médine surtout cela affermissait la position de Mohammad. Un de ceux qui ne l'avaient pas suivi à Badr vint précipitamment s'excuser. Il avait cru qu'il s'agissait seulement de rafler quelque butin. S'il avait su qu'il s'agissait d'une affaire sérieuse, il serait venu. Les attentistes, comme

d’habitude, se ralliaient au vainqueur. Les tribus bédouines de la région, elles aussi, devenaient amicales envers les Soumis.

Sur Mohammad surtout l’effet de la victoire fut considérable. Il avait souffert et lutté, en butte aux risées, aux moqueries, à l’incrédulité. Sans doute avait-il douté lui-même. Et voilà qu’Allah lui donnait un signe évident de son appui. Une armée plus nombreuse que la sienne avait été vaincue. La main d’Allah était là-dessous, c’était clair. Sous sa hutte de treillis, dans le tremblement et la ferveur, au milieu des cris des guerriers et du fracas des armes, des plaintes des blessés et des râles des mourants, Allah lui avait encore parlé. Peut-être sur le champ de bataille, quand il y jetait des coups d’œil, avait-il vu dans sa fièvre ces légions d’anges accourant à l’aide des siens dont les ouvrages postérieurs nous parlent abondamment. C’était Allah d’ailleurs, Il le révélait lui-même, qui avait causé cette rencontre qu’aucun des participants n’avait strictement voulu :

« Quand vous étiez sur ce versant-ci et eux sur ce versant-là et la caravane en dessous de vous, si vous aviez pris rendez-vous pour combattre, vous auriez eu des divergences au sujet de cette rencontre (et elle n’aurait pas eu lieu), mais (tout advint) pour qu’Allah accomplît cette affaire qui devait être faite… ; quand, en songe, Allah te les faisait voir peu nombreux, s’il te les avait fait voir nombreux, vous (sic) auriez été déprimés, il y aurait eu des discussions entre vous sur l’affaire, mais Allah vous a tenus en paix, il connaît ce qui est dans les cœurs ; quand (Allah), au moment de la rencontre, les faisait apparaître peu nombreux à vos yeux, à leurs yeux (aussi) Il vous faisait apparaître peu nombreux pour qu’Allah accomplît cette affaire qui devait être faite. »
(*Coran*, VIII, 43-46.)

N’était-ce pas là une preuve décisive comme celle qu’Il

avait jadis donnée à Moïse en engloutissant sous les flots de la mer Rouge les armées de Pharaon ? Pour Moïse et Aaron cela avait été une « Salvation » (*forqân*, en araméen *porqân*), mot que Mohammad rattachait au sens arabe de la racine et en qui il voyait donc en même temps une « séparation ». Séparation des justes et des injustes, des bons et des mauvais, des sauvés et des réprouvés. Preuve décisive que les Mekkois étaient de ces derniers. N'était-ce pas là la calamité tant attendue qui devait les frapper ? Preuve décisive aussi que les opposants médinois de Mohamad, Juifs, christianisants ou païens, avaient tort. Allah désavouait les Juifs malgré leurs mérites passés et leur science des Ecritures. Mohammad rentrait à Médine, sûr de lui et de sa cause, résolu à aller de l'avant et à briser toutes les oppositions.

Il était maintenant riche et puissant. Une fois de plus se vérifie le propos riche d'expérience du grand Florentin : « Tous les prophètes bien armés furent vainqueurs et les désarmés déconfits. »[92] La supériorité de Mohammad, due aux circonstances et aux mœurs de sa patrie, fut d'être un prophète armé. La communauté, petit à petit, commençait à acquérir les caractéristiques d'un Etat. Allah, peu après Badr, justifia l'attribution à Mohammad du cinquième du butin par l'obligation qu'il lui imposait de pourvoir aux besoins des orphelins, des pauvres et des voyageurs. Il commença à faire appel aux contributions volontaires. C'était l'embryon d'un trésor public. On va voir comment surgira l'autre caractéristique de l'Etat, la police.

L'attitude réticente ou hostile des Juifs vis-à-vis de ses avances avait déjà commencé à exaspérer Mohammad avant Badr. Les moqueries et les critiques de leurs intellectuels l'avaient irrité et on a vu combien il était sensible à ce genre d'attaques. Dès avant Badr, il avait, semble-t-il, préparé la

rupture sans aller jusqu'au bout des conséquences. Il avait prescrit de ne plus se tourner vers Jérusalem pour prier. Les Juifs aussi avaient tiré des conclusions. Il est notable qu'aucun d'entre eux ne s'était porté volontaire pour l'expédition. La rupture était virtuellement faite. Badr fit cesser les dernières hésitations du prophète. C'est alors, suivant une hypothèse vraisemblable de Richard Bell, qu'il institua le jeûne du mois de Ramadan, le mois où avait eu lieu la bataille. Le jeûne judaïsant de 'Ashoûrâ, du jour de Kippour, ne fut plus obligatoire et devait tomber en désuétude. Il valait mieux d'ailleurs, si on l'observait, le faire la veille ou le lendemain du jeûne juif. Sur tous les points ainsi, il fallait se distinguer du peuple d'Israël. Les Juifs laissaient leurs cheveux flottants, les païens se peignaient en se faisant une raie. Mohammad avait suivi la mode juive, il revint à la raie en recommandant à ses adeptes d'en faire autant.[93]

Le retour de Badr sonna l'heure du règlement des comptes. Les païens d'abord et, à l'accoutumée, les spécialistes du verbe, les poètes. On a lu plus haut les vers hauts en couleur de 'Açmâ' bint Marwân. Quand ils furent rapportés (ou des vers analogues) à l'Annonciateur, il dit tout haut : « Est-ce que personne ne me débarrassera de la fille de Marwân ? » Il y avait là un homme du clan de la poétesse, 'Omayr ibn 'Adi. Il n'avait pas été à Badr, non plus qu'aucun de son clan. Bonne raison pour faire preuve de zèle. Le soir même, il s'introduisit chez elle. Elle dormait au milieu de ses enfants. Le dernier, encore au sein, sommeillait sur sa poitrine. Il la transperça de son épée et le lendemain alla trouver l'Annonciateur. « Il dit : Envoyé de Dieu, je l'ai tuée ! — Tu as secouru Allah et son Envoyé, 'Omayr, repartit celui-ci. — 'Omayr questionna : Est-ce que je supporterai quelque chose à cause d'elle, Envoyé d'Allah ? — Il répondit : Deux chèvres ne choqueront pas leurs

cornes pour elle ! — ‘Omayr retourna alors dans son clan où, ce jour-là, il y avait une grosse émotion au sujet de la fille de Marwân. Elle avait cinq fils… ‘Omayr dit : Banou Khatma ! J’ai tué la fille de Marwân. Tramez quelque chose contre moi, mais ne me faites pas attendre. » (Cette phrase est une citation du Coran.) Personne ne bougea. L’annaliste poursuit : « Ce jour-là fut le premier où l’Islam se montra puissant chez les Banou Khatma. Le premier d’entre eux qui se fit musulman avait été ‘Omayr… Le jour où la fille de Marwân avait été tuée, les hommes des Banou Khatma se convertirent à cause de ce qu’ils avaient vu de la puissance de l’Islam. »[94] Le coup avait réussi. L’assassinat, comme la guerre qui en est un cas particulier, est la poursuite de la politique par d’autres moyens. L’exploit de ‘Omayr est classé par les chroniqueurs parmi « les expéditions » du prophète.

Le mois suivant, de même, le poète centenaire Abou ‘Afak fut tué pendant son sommeil. Nous avons vu ses quatre vers contre Mohammad. Celui-ci avait aussi prononcé négligemment : « Qui me fera justice de cette crapule ? » Un certain Sâlim ibn ‘Omayr, qui n’avait pas non plus combattu à Badr, se chargea de l’opération.

Au cours du même mois, Mohammad commença à s’attaquer aux Juifs sérieusement. Il prit pour cible le clan juif des Banou Qaynoqâ‘. C’était sans doute le plus faible des groupes juifs de Médine, moins à cause de sa faiblesse numérique que parce qu’il consistait essentiellement en artisans s’occupant d’orfèvrerie. Pourtant il pouvait, en cas de besoin, mettre en ligne 700 soldats dont 400 munis de cuirasses. Ce qui détermina Mohammad à les attaquer était sans doute un calcul politique. Ils étaient confédérés à ‘Abdallâh ibn Obayy, ce puissant chef médinois dont nous avons vu qu’il avait adhéré à la cause de Mohammad sans lui apporter ce don total du cœur

et de l’esprit que seul apprécient les chefs de partis. Ibn Obayy gardait une certaine indépendance, il était donc dangereux et soupçonnable de se retourner un jour contre la Cause. Il fallait préventivement l’empêcher de nuire et pour cela le priver des forces qui pouvaient l’appuyer éventuellement.

Un incident banal, assez traditionnel dans les guerres des Arabes (qui ne manquent pas d’une certaine gauloiserie à l’occasion), fut le prétexte saisi. Une bédouine, mariée à un Médinois et adepte de Mohammad, était allée au souk des Qaynoqâ‘ vendre quelques produits de sa culture ou de son élevage. Elle s’était assise près de l’atelier d’un orfèvre. Des jeunes Juifs se moquèrent d’elle et voulurent la pousser à lever son voile. Elle s’y refusa énergiquement. Alors l’orfèvre — un joyeux luron évidemment — réussit sans se faire voir à fixer ses jupes de telle sorte qu’en se levant elle découvrit toute la partie inférieure de son anatomie. Les assistants exprimèrent bruyamment leur joie alors que la victime de cette farce poussait des clameurs vengeresses. L’honneur de tous ceux qui tenaient de près ou de loin à cette femme était en cause. Un musulman qui se trouvait près de là accourut et tua l’orfèvre. Les Juifs tombèrent sur le musulman et le tuèrent. Les hostilités étaient ouvertes.

Les Qaynoqâ‘ s’enfermèrent dans le château qui leur servait de refuge. Ils pensaient sans doute que leurs amis et alliés médinois allaient servir d’intermédiaires et que, moyennant quelques indemnités réciproques, l’affaire serait réglée. Mais Mohammad entendait profiter au maximum de l’incident. Il fit, avec son armée privée, un blocus du château, empêchant les Juifs de se ravitailler. Plusieurs des confédérés médinois des Qaynoqâ‘ les abandonnèrent et se déclarèrent contre eux. La fidélité à la Cause l’emportait sur la foi jurée. Les autres tribus juives, pour une raison ou pour une autre,

n’intervinrent pas. Elles durent faire aussi confiance aux intermédiaires et la concorde ne devait pas régner entre les groupes juifs. Après quinze jours de blocus, les assiégés se rendirent. Mohammad aurait voulu les massacrer. Cette fois Ibn Obayy intervint énergiquement en faveur de ses alliés. Mohammad ne lui répondait pas et voulait se détourner. Ibn Obayy le saisit par l’encolure de sa cuirasse. L’Annonciateur lui dit : « Lâche-moi » et sa face devint noire de rage. « Non, par Allah, répondit l’autre. Je ne te lâcherai pas avant que tu aies traité avec bienveillance mes confédérés. Quatre cents hommes sans cuirasse et trois cents avec cuirasse qui m’ont toujours protégé des Noirs et des Rouges (c’est-à-dire de tous les hommes) ! Tu les faucherais l’espace d’un matin ? Par Allah, je suis un homme qui craindrait un revirement des circonstances ! » C’était une menace et Ibn Obayy était encore puissant.[95] L’Annonciateur céda. Il laisserait les Qaynoqâ‘ en vie à condition qu’ils quittent Médine dans les trois jours et qu’ils laissent leurs biens au vainqueur. Ibn Obayy et d’autres revinrent à la charge pour obtenir une grâce plus complète. Cette fois-ci Mohammad fut intraitable et un de ses gardes brutalisa même le chef médinois. Il semble que les Juifs auraient pu essayer encore de rester. Une nouvelle conjoncture de politique intérieure semblait se dessiner, groupant ceux qui devenaient tout à coup conscients de la puissance exagérée que le coup procurait à Mohammad. Mais les Juifs n’avaient plus confiance dans leurs alliés, dans leur détermination et dans leur puissance réelle. Ils partirent vers les oasis du Nord où se trouvaient établis beaucoup de leurs coreligionnaires, les femmes et les enfants à dos de chameau, les hommes à pied. Le butin fut gros et Mohammad en garda le cinquième.

La nouvelle de la catastrophe de Badr fut accueillie à Mekka d’abord avec incrédulité, puis avec une douleur qui se

mua vite en une farouche résolution. La mort des vieux chefs avait laissé la place à des hommes plus jeunes, moins entêtés peut-être, mais plus énergiques et plus intelligents. La première place dans les conseils de la cité revint à Abou Sofyân ibn Harb de la famille des Banou Omayya (on dit en français les Omeyyades) et du clan de ‘Abd Shams. On a vu son habileté dans la conduite de la grande caravane menacée à Badr. On verra la singulière fortune que l’Islam apporta à sa famille. Il interdit les manifestations de deuil. Il fit vœu de ne pas toucher à une femme tant qu’il n’aurait pas mené une expédition contre Mohammad. Il est vrai qu’on l’accusait d’être efféminé et d’avoir, comme nous dirions, des perversions de type anal. Il eut l’aide précieuse d’un propagandiste de choix pour relever le moral mekkois. C’était un Médinois, Ka‘b ibn al-Ashraf, Arabe d’origine, mais d’une mère juive et considéré comme membre de la tribu de celle-ci, les Banou n-Nadîr. Furieux du succès de Mohammad à Badr, il partit pour Mekka afin d’y exciter les esprits contre celui-ci. Il chantait la noblesse et la générosité des morts et appelait à la vengeance :

Le moulin de Badr a moulu pour le massacre de ses gens.

Pour des batailles comme Badr, la pluie et les larmes coulent à flots.

L’élite du peuple a été tuée autour de leurs citernes.

Restez proches (victimes) ! Les princes ont été abattus !

Combien ont été atteints parmi les nobles, les illustres,
Ceux de belle prestance auxquels avaient recours les indigents,

Aux mains grandes ouvertes lorsque les étoiles étaient avares de pluie ![96]

Abou Sofyân proposa de mettre de côté pour la guerre les profits de la caravane qu’il avait menée à bon port. Sans doute pour rétablir le moral des Mekkois et montrer à

Mohammad qu'il ne devait pas s'exagérer la portée de sa victoire, prenant avec lui une petite troupe (200 ou 400 hommes), il lança, trois mois après Badr, un raid rapide sur Médine en empruntant des chemins inhabituels. Il arriva par surprise à l'orée de l'oasis, s'entretint avec deux Juifs qui lui exposèrent la situation, brûla quelques jeunes palmiers, tua deux Médinois qui travaillaient aux champs et repartit en hâte. Mohammad averti se lança à sa poursuite, mais ne put que ramasser les boulettes d'orge grillée (*sawîq*), provision des soldats en campagne, qu'abandonnaient les fuyards. Cette campagne (Allah garantit que les participants à cette course acquerraient les mérites accordés pour une vraie campagne) prit le nom chez les Musulmans d'expédition du *sawîq*.

La situation n'en était pas moins très grave pour Qoraysh. De son repaire de Médine, Mohammad rendait impraticables les routes de Syrie, sources des principaux revenus de Mekka. Le poète de cour, dont l'Annonciateur venait de s'assurer les services (toute puissance devait disposer d'un tel propagandiste), le Médinois Hassân ibn Thâbit, qui avait auparavant prêté son talent aux Ghassânides, pouvait les braver :

Dites adieu aux ruisseaux de Damas, car sur leur chemin s'est interposée

*La bataille comme des bouches de chamelles grosses rassasiées d'*arâk !…

S'ils suivent la route vers la vallée sur le dos des dunes de sable,

Dites-leur donc : Il n'y a pas de route de ce côté.[97]

On essaya bien d'envoyer une caravane par la route de Mésopotamie et on loua un guide expérimenté pour cela. Les riches Qorayshites investirent beaucoup d'argent dans cette affaire, mais elle ne pouvait rester secrète. Quelqu'un raconta

l’histoire dans un cabaret juif de Médine. Mohammad, informé, envoya une centaine d’hommes sous le commandement de son affranchi Zayd ibn Hâritha. La caravane fut attaquée à une étape et ses convoyeurs surpris, épouvantés au souvenir de Badr, prirent la fuite. Les marchandises confisquées valaient 100 000 dirhems. Le trésor de Mohammad devenait bien rempli. Deux mois après, il pouvait contracter un troisième mariage. Il épousait la fille d’‘Omar, Hafça, qui avait dix-huit ans et était déjà veuve. Elle complétait bien Sawda la ménagère et ‘Aïsha encore enfant. Les insatisfactions de Mohammad commençaient à être bien apaisées. S’il n’avait toujours pas d’enfant mâle, sa fille Fâtima, qui avait épousé le jeune cousin ‘Ali, venait d’accoucher d’un garçon, Hassan, et ne tardait pas à être enceinte à nouveau.

Après avoir bien excité par ses vers les Mekkois contre l’Annonciateur, le poète Ka‘b ibn al-Ashraf était revenu à Médine. Il était protégé par le puissant clan juif des Banou n-Nadîr auquel il appartenait par sa mère. Il logeait dans leur quartier, dans un château dont on montre encore les restes. Mohammad ne pouvait supporter, on l’a vu, les satires et les invectives. A sa manière habituelle, il le désigna aux assassins. Mais le poète demi-juif était sur ses gardes. L’homme de bonne volonté qui se chargeait de l’abattre expliqua au prophète qu’il faudrait utiliser la ruse, le mensonge et la tromperie. Mohammad l’y autorisa de grand cœur. Il recruta dès lors des associés dont un frère de lait de Ka‘b et ils se présentèrent à celui-ci comme des sectateurs mécontents du prophète, désireux de conspirer contre lui. Sous prétexte de tractations secrètes, ils vinrent chez lui par un beau clair de lune, accompagnés un bout de chemin par Mohammad lui-même qui les bénit. Puis ils l’attirèrent hors de son château malgré les sombres pressentiments de la jeune femme avec qui il était

couché et ils le tuèrent. Ils arrivèrent à la maison de Mohammad en criant des invocations pieuses et jetèrent la tête de Ka‘b aux pieds du prophète. Il y eut quelques autres affaires de ce genre. Mohammad était trop puissant maintenant pour qu’on pût en tirer vengeance. Les membres fanatiques de son parti formaient donc une sorte de police. Une fois supprimés les groupes puissants qui, à Médine, faisaient encore obstacle à certains des actes de cette police, on aura quelque chose qui ressemblera bien à un véritable Etat.

Les Juifs commençaient à avoir vraiment peur. Il est possible qu’à cette époque, comme le disent les annalistes, ils conclurent un pacte avec Mohammad, élargissant ou révisant les dispositions de la charte primitive. Mais ils formaient un corps trop puissant encore et trop inassimilable pour que le statu quo puisse durer longtemps. Pourtant tous les ponts n’étaient pas rompus et toute la population de l’oasis médinoise mettait encore fort haut ses intérêts communs par rapport à ses dissensions internes.

Elle allait avoir à le montrer. Qoraysh ne pouvait pas ne pas riposter. Cette fois-ci, les choses allaient être savamment préparées. On négocia avec les tribus alliées des alentours qui envoyèrent des contingents. Tâ‘if donna cent hommes. Abou ‘Amir, le Médinois christianisant émigré à Mekka, en amena cinquante de la tribu médinoise d’Aws. On emmena un certain nombre d’esclaves. En tout, on réunit 3 000 hommes dont 700 pourvus de cottes de mailles et 200 montés à cheval. Il y avait 3 000 chameaux. Une quinzaine de femmes de l’aristocratie mekkoise devaient, à la manière bédouine, encourager les combattants par leurs chants et leurs cris. A leur tête marchait Hind, la femme d’Abou Sofyân, qui avait perdu à Badr son père qui n’était autre que le vieil ‘Otba ibn Rabî‘a, un fils, son frère et un oncle. Elle avait fait vœu de ne pas se laver et de ne

pas coucher avec son mari tant que la vengeance n'en aurait pas été tirée. Sa co-épouse, Omayma, était là aussi. En une dizaine de jours, l'armée atteignit Médine, dépassant l'oasis par le nord et revenant s'installer à l'ouest de la petite montagne d'Ohod. Celle-ci, à 4 km au nord du centre de l'oasis, domine l'espèce de large défilé où elle est située entre deux champs de pierres volcaniques (*harra*) quasi impénétrables. Les Médinois avertis s'étaient retirés dans leurs fortins avec leurs animaux domestiques et leurs outils agricoles. Les Qorayshites avaient, entre leur camp et la cité proprement dite, la plaine la plus fertile de la région avec des champs d'orge montés en épis, mais encore verts et frais. Ils lâchèrent sur ces étendues désertées leurs chameaux et leurs chevaux qui se gavèrent de ce pâturage inespéré. Les Médinois durent assister impuissants au saccage de leur future récolte. Tout au plus leurs espions purent-ils de loin observer l'ennemi et en faire le compte.

Les chefs de tous les groupes médinois étaient d'accord sur la tactique à observer. Il ne fallait pas attaquer l'ennemi mais s'enfermer dans les fortins que constituaient les groupes de maisons appartenant à chaque clan. Les fortins proches les uns des autres avaient été hâtivement reliés par des murs de pierre. Cela faisait un réseau de places fortes entre lesquelles il était dangereux de s'aventurer et d'où on pouvait impunément braver pendant longtemps un ennemi supérieur en nombre. L'importante cavalerie des Qorayshites ne pourrait les aider en rien.

Les Qorayshites étaient arrivés à Ohod le jeudi 5 shawwâl de l'an 3 (21 mars 625) vers la fin de la journée. Le vendredi de bonne heure un conseil de guerre médinois s'était réuni et avait décidé de s'en tenir à la ligne de conduite adoptée. Mais de jeunes et bouillants Médinois, avides de gloire et de butin, s'indignaient de cet attentisme et furent

appuyés par tous ceux que les nouvelles du côté d'Ohod inquiétaient au plus haut point sur le sort de leurs cultures. A la réunion habituelle du vendredi midi, dans la cour de la maison de Mohammad, il y eut une véritable manifestation de ceux qui voulaient qu'on attaquât. Mohammad céda et entra dans une de ses demeures pour s'équiper militairement. Certains se rassérénèrent alors, se repentirent de lui avoir forcé la main et lui dirent qu'ils se rallieraient à sa décision quelle qu'elle soit. Il ne pouvait donner le spectacle de l'indécision et peut-être Allah l'avait-il réconforté. Il répondit qu'il s'en tiendrait à la ligne de conduite arrêtée en dernier lieu. « Il ne convient pas à un prophète, dit-il, lorsqu'il a revêtu sa cuirasse, de la déposer avant d'avoir combattu. » [98]

Après la prière de l'après-midi, ils partirent vers Ohod. Mohammad avait un millier d'hommes dont une centaine pourvus de cuirasses et seulement deux chevaux. Les Juifs ne vinrent pas, sauf quelques individus. Le soir du vendredi est le commencement du sabbat et toute action est interdite. « Nous n'avons pas besoin d'eux », aurait dit Mohammad.[99] A mi-chemin d'Ohod, il s'arrêta et renvoya quelques garçons trop jeunes et inexpérimentés qui s'étaient joints à sa troupe. C'est alors que 'Abdallâh ibn Obayy déclara qu'il se retirait et repartit pour le centre de l'oasis suivi du tiers de l'armée environ. Il est probable qu'il s'en tenait au premier plan établi par le conseil de guerre. Il avait fait preuve de bonne volonté en accompagnant les troupes jusqu'à l'extrême limite du périmètre médinois à défendre. Au-delà, il s'agissait d'une attaque pour satisfaire quelques têtes brûlées, les ambitions personnelles de l'Annonciateur et aussi les intérêts des deux clans médinois auxquels appartenaient les terres que les Qorayshites étaient en train de dévaster. La charte fondamentale prévoyait la solidarité pour la défense, non pour

l'attaque. Au surplus, on se souvient qu'à Bo'âth Ibn Obayy avait déjà gardé la neutralité et en avait tiré des avantages. Si Mohammad se faisait battre, cela lui rabattrait quelque peu le caquet et le chef médinois pourrait ressaisir une certaine influence. Ceux qui suivirent Ibn Obayy entendaient sans doute plus simplement ne pas tirer les marrons du feu pour les émigrés mekkois et les deux clans menacés dans leurs biens.

Quand le soir tomba, les quelque 700 hommes qui restaient avec Mohammad campèrent dans la *harra,* au milieu des roches basaltiques dont l'enchevêtrement les mettait à l'abri de la cavalerie mekkoise. Les gens qui suivaient Ibn Obayy campèrent non loin de là. Le samedi matin, à travers la *harra,* les troupes de Mohammad vinrent s'installer sur les pentes du mont Ohod où il était difficile à la cavalerie qorayshite de les suivre. Les archers médinois reçurent l'ordre de ne pas quitter la montagne. Les Qorayshites avec leur cavalerie évoluaient dans la plaine, se plaçant entre Médine et l'armée médinoise, et les membres de celle-ci bouillaient de voir les chevaux passer et repasser impunément au milieu de leurs champs d'orge.

Abou 'Amir, le Médinois christianisant exilé à Mekka, vint conjurer ses compatriotes de cesser la lutte et d'abandonner Mohammad, leur mauvais génie. Il n'eut aucun succès. Puis commença, comme d'habitude, la série des combats singuliers. L'homme qui portait l'étendard mekkois s'étant avancé, la mêlée s'engagea. Les combattants musulmans se laissèrent entraîner de plus en plus loin des pentes de la montagne, encouragés sans doute par un succès partiel que la tradition a fortement exagéré. Les femmes stimulaient les Qorayshites en chantant au rythme des tambourins et en criant le nom des victimes de Badr qu'il s'agissait de venger. Hind, la femme d'Abou Sofyân, dirigeait

les chœurs :

Si vous avancez, nous vous embrasserons,
Nous étendrons des coussins pour vous ;
Si vous reculez, nous vous abandonnerons
Et d'une façon aucunement amoureuse[100].

Certains archers musulmans auraient cru la bataille gagnée et seraient descendus dans la plaine pour participer au pillage. Quoi qu'il en soit, un certain désordre commença à s'introduire. Le commandant de la cavalerie mekkoise, Khâlid ibn al-Walîd, qui plus tard montrera ses capacités exceptionnelles de stratège au service de l'Islam, profita de la situation et avec ses hommes enfonça le flanc gauche de l'armée musulmane, surgissant sur l'arrière de la masse de ses combattants. Ce fut la panique. Le porteur de l'étendard musulman fut abattu non loin de Mohammad. On luttait par petits groupes isolés. Une quinzaine de combattants entouraient Mohammad et se retiraient lentement avec lui, en combattant, vers le refuge qu'offrait la montagne. Pour la première fois, l'Annonciateur dut se battre en personne. Il tira de l'arc et joua de la lance. Une pierre lui cassa une dent et lui fendit la lèvre, une autre écrasa son casque à la place de la joue. Le sang lui coulait sur la face. Un Qorayshite lui donna un grand coup qui le fit tomber à la renverse dans un trou. On le releva et il dut s'appuyer sur deux compagnons, tant il était abattu. Quelqu'un cria qu'il était mort, ce qui accentua la panique. Enfin, il arriva avec son petit groupe, à l'abri, sur les pentes du mont Ohod. D'autres de ses partisans fuyaient dans la plaine vers la *harra* et Médine. Beaucoup furent tués. Un de ceux qui se sauva ainsi fut 'Othmân, l'élégant gendre du prophète. Les Qorayshites nettoyaient la plaine, achevant les blessés. L'oncle de Mohammad, le vaillant Hamza, fut transpercé par la javeline d'un esclave abyssin, Wahshî, expert à cette arme, qui le

poursuivait tenacement. La liberté lui avait été promise par son maître mekkois, dont l'oncle était une des victimes de Badr, s'il tuait l'oncle de Mohammad. Hamza tué, il n'avait plus rien à faire sur le champ de bataille et s'en alla tranquillement.

Les Qorayshites triomphaient à la façon des Barbares de leur temps. Les femmes mutilaient les cadavres, se faisant des colliers sanglants avec leurs nez et leurs oreilles. Hind ouvrit la poitrine de Hamza. Elle arracha le foie de celui qui avait tué son père à Badr et commença à le manger, puis le cracha.

La nuit était tombée. Les Mekkois vainqueurs allaient-ils marcher maintenant sur Médine ? A l'étonnement soulagé de beaucoup, ils y renoncèrent et repartirent dans la direction de Mekka. Ils avaient eu un grand succès. L'armée de Mohammad avait été littéralement décimée. Elle avait eu soixante-dix morts environ (dont dix émigrés seulement) contre une vingtaine de morts aux Qorayshites. On pouvait donc considérer que vengeance avait été tirée des morts de Badr. S'engager dans le siège difficile du labyrinthe des fortins médinois, opération à laquelle l'armée de Qoraysh était mal préparée, c'était risquer de compromettre sans profit un grand succès. C'était au surplus dresser contre soi toute la population médinoise, Juifs compris, alors qu'on n'avait voulu combattre que l'armée privée de Mohammad. C'était refaire l'unité compromise justement par le succès mekkois. Il était prévisible que celui-ci allait renforcer tous les opposants à l'Annonciateur : Juifs, païens et aussi l'opposition musulmane groupée derrière ‘Abdallâh ibn Obayy et qui avait refusé de combattre en dehors du périmètre de la cité. Il valait mieux ne pas provoquer le pire en cherchant à avoir mieux. Cela d'autant plus que, malgré tout, l'armée mekkoise avait été éprouvée ; elle avait des blessés et les chevaux avaient presque tous été

atteints par les flèches des archers de Mohammad.

Celui-ci et le petit groupe d'une quinzaine d'hommes qui l'entourait passèrent la nuit dans les rochers du mont Ohod. A Médine, où le bruit de la mort de l'Annonciateur avait couru, on attendait dans la fièvre et l'angoisse. Au matin, Mohammad fit enterrer les morts dans de grandes fosses. Puis le groupe des survivants, resurgis des différents asiles rocheux où ils s'étaient dissimulés, éclopés et saignants, reprit lentement le chemin de Médine où l'accueillirent les cris stridents dont les femmes arabes ont l'habitude de saluer la mort de leurs proches.

Aussitôt qu'il leur fut possible, Mohammad portant encore les marques de ses blessures et ses compagnons, dans un état aussi peu brillant, eurent le courage de partir à la poursuite des troupes d'Abou Sofyân en route vers Mekka. Ils se maintinrent assez loin, allumant de grands feux pour signaler leur présence, pensant sans doute que les Qorayshites croiraient à une armée nombreuse, augmentée de renforts, et que cela les dissuaderait de revenir sur Médine s'ils en avaient eu l'intention. Peut-être surtout Mohammad tentait-il d'impressionner les tribus voisines, de les persuader qu'il n'était pas en aussi mauvaise posture que ne manquerait pas de le proclamer Qoraysh. Puis il rentra à l'oasis.

La situation, pour lui, y était critique. Les Juifs, les païens, les incrédules soulignaient malignement que, si Mohammad avait hautement considéré le triomphe de Badr comme la preuve de l'authenticité de sa mission, il était logique maintenant de déduire de sa défaite le signe de l'inanité de ses prétentions. Si Allah favorisait maintenant les Qorayshites, c'est que Mohammad ne pouvait être considéré comme un prophète. Avait-on entendu jamais parler de défaites aussi humiliantes subies par un prophète qu'appuyait la divinité ?

Ibn Obayy et ceux qui le suivaient triomphaient eux aussi. Ils l'avaient bien dit qu'il ne fallait pas courir au-devant des Mekkois comme le demandaient de jeunes fous dont le prophète avait trouvé bon de suivre les avis. Ibn Obayy ne reniait pas la Charte, mais il demandait que, désormais, dans les conseils de la communauté médinoise, on tienne plus de compte de l'avis des hommes d'expérience comme lui. Lui et les siens restaient fidèles à leur orientation monothéiste et ils ne mettaient pas en doute, semble-t-il, le fait que Mohammad recevait des révélations d'Allah. C'était la base même de leur politique depuis quelques années et il leur était difficile de la répudier entièrement. Mais ils n'acceptaient qu'avec malaise certaines de ces révélations, discutaient sur les détails, signalaient avec perplexité les contradictions des paroles d'En Haut entre elles, réclamaient des textes plus explicites. Ils semblent avoir insinué que Mohammad peut-être opérait — au mieux de ses intérêts — un tri parmi les révélations, développant celles-ci (allèrent-ils jusqu'à suggérer qu'il y ajoutait de son cru ?) et se gardant de divulguer celles-là.

Ibn Obayy, le lendemain de la bataille, était venu à la Mosquée blâmer son fils (un fervent adepte de Mohammad), qui soignait ses blessures au fer rouge devant un grand feu, d'avoir participé à une équipée aussi stupide. Le vendredi suivant, à la grande réunion hebdomadaire, il voulut prendre la parole, comme il en avait l'habitude, pour recommander avec condescendance le prophète au peuple. Mais les zélés, indignés de ce qu'ils considéraient comme une désertion devant l'ennemi, vinrent le saisir par ses habits. Ils lui dirent : « Assieds-toi, ennemi d'Allah, tu n'es pas digne de parler ici après avoir agi comme tu l'as fait. » Il sortit en se plaignant : « Par Allah ! c'est comme si j'avais dit quelque chose de mal alors que je m'étais levé pour lui apporter mon appui. »

Quelqu'un lui dit : « Rentre chez toi, et que l'Envoyé de Dieu te pardonne. » « Par Allah, répondit-il, je ne veux pas de son pardon ! » On lui fit tant d'affronts qu'il renonça à se rendre aux réunions. Il n'en fut que plus furieux et, pendant les mois qui suivirent, prit une attitude de plus en plus opposante. Mohammad laissait faire ses séides jusqu'à un certain point, mais empêcha qu'on en vînt aux dernières extrémités, quoique le fils du chef mekkois, dans son zèle pour la Cause, ait proposé au prophète d'aller lui-même tuer son père.

La Voix d'Allah apporta naturellement des réponses aux interrogations et aux doutes :

« *Ne défaillez pas, ne vous attristez pas. C'est vous qui avez le dessus puisque vous êtes croyants. Si vous avez reçu une blessure, ces gens en ont reçu une tout autant. Les jours (bons et mauvais), nous les faisons alterner parmi les gens pour qu'Allah connaisse les fidèles et qu'il choisisse parmi vous des témoins (et Allah n'aime pas les injustes), pour faire briller ceux qui croient et rejeter dans l'ombre les infidèles* » (*Coran*, III, 133-135). « *Ce qui vous a frappé, le jour où les deux troupes se sont rencontrées, c'est avec la permission d'Allah et afin qu'il connaisse les Fidèles et qu'il connaisse les Douteurs… Ceux qui ont dit de leurs frères tout en restant, eux, bien tranquilles : S'ils nous avaient obéi ils n'auraient pas été tués* » (*Coran*, III, 160-162).

Le mot arabe traduit ci-dessus par « les Douteurs » (*monâfiqoun*) est un mot emprunté à la langue de l'Eglise chrétienne d'Ethiopie. En éthiopien, il désignait les hésitants, les sceptiques, les réticents, les gens à l'âme partagée, ceux de peu de foi… Mais, en arabe, il évoquait aussi la conduite de la gerboise qui se précipite vers son trou. Le mot semblait approprié aux jeunes adeptes pour désigner ceux qui avaient « lâché » à Ohod.

Les critiques des Juifs et des Douteurs étaient à leur maximum. Il fallait y répondre. Mohammad, on l'a vu, s'était séparé des Juifs après la courte période où il avait pensé trouver parmi eux des adeptes. Il avait fait diverger rites et coutumes. Il avait forcé les Qaynoqâ' à émigrer après les avoir expropriés. Il fallait aussi répondre aux attaques acerbes et savantes de leurs intellectuels. Si Mohammad reconnaissait les prophètes juifs comme inspirés par Allah, l'Ancien Testament comme un livre sacré, pourquoi n'adhérait-il pas à la foi d'Israël ? Comment les révélations qu'il déclarait recevoir pouvaient-elles contredire la Torah ? Et, s'il n'était pas Juif, qu'était-il ?

La connaissance que Mohammad et les siens avaient des Ecritures s'était beaucoup étendue à Médine sans être devenue jamais très profonde. Les quelques Juifs qui avaient rejoint les rangs du prophète mekkois ont dû jouer un grand rôle dans cette mise au courant. Parmi les prophètes, dont il était expliqué dans les révélations reçues à Mekka qu'ils avaient été envoyés aux différents peuples, se trouvait Abraham, en arabe Ibrâhîm. Il avait rompu avec son peuple d'origine, des idolâtres, avec son père en particulier. Il leur avait prêché en vain le monothéisme. Plus tard, devenu vieux, de mystérieux visiteurs lui avaient promis un « fils savant » (*Coran*, LI, 28). La Voix d'En Haut se référait aux « Ecrits primitifs, les Ecrits d'Ibrâhîm et de Moïse » (*Coran*, LXXXVII, 18-19). Tous ces détails viennent de l'Ancien Testament et des développements légendaires juifs ultérieurs plus ou moins déformés. Plus tard, ces idées vagues se développèrent. A l'époque mekkoise déjà, il était question d'un autre prophète, Ismâ'îl, qui avait, lui aussi, prêché la vérité. A un moment donné (déjà à Mekka ou après l'émigration ?), il apparaît qu'Ismâ'îl est le fils d'Ibrâhîm, qu'il est le père des

Arabes comme l'a dit la Bible, qu'il est le frère d'Isaac, père des Juifs. C'est là une nouvelle donnée de la plus haute importance. Les récits concernant les prophètes laissés jusque-là dans le plus grand vague chronologique se situent, s'ordonnent dans le temps. Ibrâhîm, ancêtre des Juifs et des Arabes, aïeul de Jacob, le père des douze tribus d'Israël, lointain ancêtre de Moïse qui révéla la Loi aux Israélites, n'étaient donc pas juif à proprement parler. Sa foi dans le dieu unique et omnipotent, bien antérieure aux prescriptions du judaïsme et du christianisme, comment la définir mieux qu'en y voyant une démarche analogue à celle des *hanîf*, ces gens qui, nous l'avons vu, cherchaient à se rapprocher d'Allah sans se faire Juifs ni chrétiens ? Ne peut-on le considérer comme le premier *moslim*, le premier « soumis » à la volonté d'Allah, le premier « musulman » ? Dès lors, à ceux qui le sommeront d'adhérer au judaïsme ou au christianisme, Mohammad n'aura qu'à répondre : « Bien plutôt à la communauté d'Ibrâhîm, comme un *hanîf* ! il n'était pas, lui, d'entre les associateurs (les polythéistes, ceux qui associent d'autres dieux à Allah) » (II, 129).

Ce n'était pas là une vue très originale. Abraham, écrivait déjà saint Paul aux Romains vers 58 de l'ère chrétienne, est « notre père à tous » (*Romains*, 4, 17), il est « à la fois le père de tous ceux qui croiraient sans avoir la circoncision… et le père des circoncis » (*Romains*, 4, 11-12). C'était un dicton rabbinique que « le père de tous les prosélytes c'est Abraham » et, quand on donnait un nom hébreu à un prosélyte, on l'appelait « fils d'Abraham ».[101] Mais, de plus, Mohammad découvrait un rapport particulier d'Ibrâhîm avec son peuple et avec sa patrie.

Jamais, peut-être, il n'avait abandonné tout à fait la vénération qu'il vouait au sanctuaire central de sa ville natale, à

la Ka‘ba et à sa pierre noire, si grand qu’ait pu devenir son dégoût pour les idoles qui, à côté d’Allah, y étaient proposées à la dévotion des fidèles. Peut-être déjà y avait-il des légendes judéo-arabes sur les aventures d’Ismâ‘îl au désert de Pâran où la *Genèse* situe son exil, où elle annonce que Yahwé « en fera un grand peuple » (*Genèse*, 21, 18-21). Des récits juifs racontaient que son père Abraham était venu le visiter au désert en cachette de Sara, marâtre de l’ancêtre des Arabes.[102] En tout cas, la Voix d’En Haut vint un jour expliquer à Mohammad qu’Ibrâhîm « avait établi une partie de (sa) descendance dans une vallée sans culture » près d’un Temple de Dieu rendu sacré (*Coran*, XIV, 40). Lui et son fils Ismâ‘îl avaient bâti ce temple, l’avaient purifié, en avaient fait un lieu de pèlerinage et d’asile. Il avait demandé à Allah d’envoyer comme messager (*rassoûl*) un des futurs habitants de la Ville qui entourerait ce temple pour communiquer à son peuple ses révélations, l’Ecriture et la Sagesse (II, 118 ss). Lorsqu’il fut décidé de ne plus se tourner pour la prière vers Jérusalem afin de rompre avec les Juifs, la Voix ordonna de se diriger vers Mekka et vers la Ka‘ba (II, 139).

Dès lors, la situation était renversée du point de vue idéologique. Ce n’était plus Mohammad, fils ignorant d’un peuple barbare d’idolâtres sans Ecriture et sans Loi qui devait entrer dans la Communauté des Détenteurs de la Révélation mosaïque. C’étaient les Juifs, fils peu fidèles des récepteurs de cette Révélation, qui devaient reconnaître la validité des messages d’Allah envoyés à un descendant de leur ancêtre commun suivant l’esprit même du message communiqué, leur propre tradition en témoignait, à cet ancêtre, à Abraham-lbrâhîm. Avec une science biblique toute neuve, on les accusait d’avoir rejeté et persécuté les prophètes d’entre leur propre peuple, d’avoir regimbé contre Moïse, d’avoir désobéi et de

désobéir encore souvent aux commandements qui leur avaient été transmis. N’avaient-ils pas aussi, les chrétiens en étaient témoins, été incrédules envers Jésus, ne l’avaient-ils pas tué ou plutôt n’avaient-ils pas essayé de le tuer, n’avaient-ils pas calomnié Marie, sa mère ? S’ils prétendent que la venue de Mohammad n’est pas prédite par leurs Ecritures, c’est que, délibérément, ils altèrent le sens de celles-ci, qu’ils en cachent une partie.

Pourquoi d’ailleurs leur Loi les prive-t-elle de tant de nourritures excellentes ? C’est parce qu’ils ont tellement péché ! C’est une punition de leurs fautes (IV, 158). Les Croyants n’ont, eux, aucune raison de s’en abstenir. Qu’ils évitent seulement le sang, la viande de porc, celle qui a été consacrée aux idoles et la chair des bêtes mortes (II, 168). A chacun sa nourriture. Ces prescriptions alimentaires couronnaient la séparation des deux voies. N’oublions pas que la première règle universelle édictée par l’Eglise chrétienne, celle qui marquait la naissance du christianisme comme communauté distincte, est très analogue. « L’Esprit Saint et nous-mêmes, écrivent vers 48 aux disciples non-juifs les apôtres et les anciens réunis à Jérusalem, avons décidé de ne pas vous imposer d’autres charges que celles-ci qui sont indispensables : vous abstenir des viandes immolées aux idoles, du sang, des chairs étouffées et de l’impudicité » (*Actes*, 15, 28-29).

Ainsi le groupe des sectateurs de Mohammad se définissait-il peu à peu. C’est vers cette époque que le nom le plus employé pour les désigner devint définitivement les « soumis » à la volonté d’Allah, en arabe *moslimoun* (au singulier *moslim*) dont nous avons fait musulmans. La soumission, en arabe, se désigne par l’infinitif correspondant *islâm*, mot destiné à une immense fortune.

Mais, après Ohod, le danger était suspendu sur leurs têtes. Le nouveau grand homme de Qoraysh, Abou Sofyân, était, on l'a dit, très intelligent. Il avait compris que c'était maintenant qu'il fallait détruire la menace médinoise et musulmane, maintenant ou jamais. Il s'y employa. Pour cela, il fallait réunir une force militaire plus considérable qu'à Ohod et détruire totalement le repaire ennemi. C'étaient seulement les tribus bédouines qui pouvaient fournir les hommes en quantité suffisante. Des émissaires qorayshites furent envoyés pour sonder les alliés possibles et solliciter leur appui. Mohammad, de son côté, pourvu maintenant d'argent et de nombreux sectateurs dévoués, envoyait aussi des agents chargés de contrebalancer les efforts des Qorayshites. Dans cette lutte diplomatique, bien des intrigues se nouèrent. Les chefs bédouins profitèrent de la situation pour faire monter les enchères, comme il est de coutume dans de semblables circonstances. Des chefs rivaux luttant au sein d'une tribu pour la suprématie essayèrent, pour l'acquérir, d'utiliser l'aide offerte des Mekkois ou des Musulmans. Ce sont là les jeux familiers de l'éternelle politique.

Cela tourna quelquefois au tragique. La tribu des Banou Lihyân avait jadis fondé un royaume puissant. Elle faisait partie maintenant de la confédération de Hodhayl soumise à l'influence de Qoraysh. Mohammad apprit, paraît-il, que son chef, Sofyân ibn Khâlid, réunissait des hommes pour l'attaquer. Il dépêcha auprès de lui un de ses sectateurs, 'Abdallâh ibn Onays. Il avait la permission de tout dire, de maudire le prophète s'il le fallait, pour gagner la confiance du cheikh lihyânite. Les choses marchèrent à souhait. Sofyân fut si conquis par sa nouvelle recrue qu'il l'invita à coucher sous sa tente. Il fit traire une chamelle, offrit le lait frais à son hôte. « J'en sirotai un peu, racontait celui-ci, mais il plongea le nez

entier dans l'écume et lampa comme un chameau. »[103] Mauvaises manières, bien dignes d'un ennemi d'Allah ! ‘Abdallâh, tel Judith, lui coupa la tête la nuit et réussit à fuir malgré les cris des femmes de sa victime. Ne marchant que de nuit, il arriva à Médine et jeta devant Mohammad la tête de Sofyân. Le prophète fut très satisfait. Il donna un bâton à ‘Abdallâh ibn Onays qui le prit en remerciant. C'était un tueur de peu d'intellect. On lui demanda pourquoi Mohammad lui avait fait ce cadeau apparemment insignifiant. Il n'avait pas songé à le demander. Sur les instances de ses questionneurs, il revint poser la question. Mohammad lui répondit : « Ce sera un signe entre toi et moi au jour du Jugement. Ils seront peu alors, ceux qui tiendront un bâton. » Ibn Onays ne lâcha jamais ce bâton et se fit enterrer avec.[104]

Les Banou Lihyân prirent ce meurtre plus mal qu'Allah ne devait le prendre. Ils entrèrent en pourparlers avec deux clans de la tribu de Khozayma, leur offrant un certain nombre de chameaux en échange de leur complicité. Une délégation des Khozayma alla à Médine demander à Mohammad de leur envoyer quelques disciples pour leur enseigner la nouvelle foi. Mohammad, charmé et confiant, leur donna sept hommes. Quand ils arrivèrent au puits de Rajî‘, les soi-disant convertis s'éclipsèrent. Les Musulmans se virent tout à coup entourés de cent archers de Lihyân. Ceux-ci les sommèrent de se rendre. Ils voulaient les avoir vivants pour les vendre à Qoraysh. Quatre d'entre eux refusèrent, se ruèrent sur leurs ennemis et furent tués. Des trois autres, l'un voulut s'échapper et il fut lapidé à mort. Les deux survivants, menés ligotés à Mekka, furent vendus à des Qorayshites désireux de venger leurs morts. Les Banou Lihyân, avec leur réalisme bédouin, étaient ainsi sûrs d'être vengés eux-mêmes tout en percevant des sommes importantes. L'un des deux aurait été exécuté sans trop de

préambules, l’autre, Khobayb ibn ’Adi devait souffrir plus, tout au moins selon la tradition qui semble bien, ici encore, avoir développé un épisode sans doute réel dans un sens très tendancieux. On le crucifia, c’est-à-dire sans doute qu’on l’attacha à un pieu. On incita un enfant, fils d’un mort de Badr, à lui porter des coups de lance, mais les coups furent trop faibles. Il y avait là une foule de femmes, d’enfants et d’esclaves venus contempler le spectacle. Ils admirèrent le courage des martyrs qui, jusqu’au bout, ne voulurent pas se renier. On les acheva à coups de lance, semble-t-il. Avant de mourir, Khobayb invoqua son dieu : « Allah, s’écria-t-il en désignant les assistants, compte-les bien, tue-les tous un à un et n’en laisse pas échapper un seul ! »[105] Parmi les assistants, il y avait un tout jeune homme qui devait devenir une vingtaine d’années plus tard le chef suprême, le calife des Musulmans. C’était Mo‘âwiya, le fils d’Abou Sofyân. Son père le jeta brusquement à terre pour qu’il échappe aux effets de la malédiction. Le poète attaché à Mohammad composa de nombreux vers en l’honneur du martyr et de ses compagnons.

Un des tués sur place à Rajî‘, ‘Açim ibn Thâbit, fut décapité et sa tête fut vendue par les Lihyân à une Qorayshite dont il avait tué les deux fils à Ohod. Elle avait fait le vœu de boire du vin dans son crâne. Mais ‘Açim, lui, avait juré de son vivant qu’il n’aurait jamais aucun contact avec un idolâtre. Allah, miraculeusement, lui permit de ne pas enfreindre ce vœu. Un essaim de frelons empêcha la femme de toucher au crâne le soir de l’exécution. Et le lendemain, le wâdi où était ce crâne fut inondé, la macabre dépouille emportée.

Quelque temps après (ou peut-être avant, la chronologie de ces incidents étant très incertaine), Mohammad, avec quelque réticence, se laissa convaincre par un certain Abou I-Barâ’, un des cheikhs de la tribu des Banoû ‘Amir ibn Ça‘ça‘a,

d’envoyer chez ceux-ci une quarantaine de disciples afin de les endoctriner. Un autre des chefs de la tribu, ‘Amir ibn Tofayl, ennemi de Mohammad et peut-être en compétition avec Abou 1-Barâ’, fit massacrer les Musulmans au puits de Ma‘oûna, non par les gens de sa propre tribu qui refusèrent d’enfreindre la garantie donnée, mais par des membres d’une tribu voisine. Mohammad fut extrêmement attristé. Il ne pouvait, pour le moment, venger les morts. Il appela la vengeance d’Allah sur ‘Amir ibn Tofayl.

Un Musulman seul avait échappé au massacre. Sur la route du retour, rencontrant deux des Banou ‘Amir qui dormaient paisiblement, il les tua pour venger ses compagnons. Il s’était trouvé en dehors de la tuerie parce qu’il s’était éloigné des siens. Il en avait été averti d’abord par la vue des vautours tournoyant au-dessus des cadavres. Il ne savait pas que les Banou ‘Amir n’avaient pas participé directement au massacre. Mohammad était responsable des deux meurtres commis par son séide et, malgré les pertes bien supérieures subies par lui dans cette affaire, devait, en vertu de son pacte avec cette tribu, payer le prix du sang. Il entreprit de collecter des fonds. Entre autres contributeurs, il en quémanda auprès de la tribu juive médinoise des Banou n-Nadîr qui habitait à l’extrême sud-est de l’oasis. Le jour du sabbat, entouré d’un certain nombre de notables de sa communauté, dont Abou Bekr, ‘Omar et le chef médinois Ossayd ibn Hodayr, il se rendit auprès du conseil des Banou n-Nadîr.[106] Celui-ci se déclara disposé à contribuer aux frais, mais continua sa délibération en priant les honorables visiteurs d’en attendre les résultats au-dehors, en se mettant à l’aise. Tandis qu’ils patientaient ainsi, assis, le dos appuyé à un mur, le conseil, paraît-il, délibérait si ce n’était pas l’occasion rêvée de se débarrasser de l’Islam et de son fondateur. Mohammad se leva tout à coup. Allah venait de l’avertir,

expliqua-t-il ensuite, que de tels complots se tramaient à ce moment même. A vrai dire, la chose était plausible et un minimum d'intuition politique pouvait suffire à le faire soupçonner à quelqu'un de moins intelligent que le prophète. Ka'b ibn al-Ashraf, le poète demi-juif assassiné quelques mois auparavant à l'instigation de Mohammad, appartenait par sa mère aux Nadîr. Quoi qu'il en soit, les récits musulmans prétendaient savoir qui, au conseil, avait proposé de lancer du haut du toit une grosse pierre, une meule sur la tête du prophète, qui s'en était chargé et qui s'y était opposé. En tout cas, Mohammad s'éclipsa « comme quelqu'un qui a un besoin ».[107] Ses compagnons, étonnés, au bout d'un moment, s'enquérirent. Quelqu'un leur dit : « Je l'ai vu rentrer à Médine. » Ils rentrèrent eux aussi et retrouvèrent chez lui leur chef qui leur expliqua ce que lui avait révélé Allah. Il envoya alors un des siens, Mohammad ibn Maslama, un Médinois d'une tribu alliée aux Nadîr, porteur d'un ultimatum pour ceux-ci. Dans un délai de dix jours ils devaient quitter l'oasis sous peine de mort. Ils pouvaient emporter leurs biens mobiliers et recevraient une partie du produit de leurs palmiers. Mais le message était d'un ton sévère : « Sortez de ma ville et ne cohabitez plus avec moi après la trahison que vous avez projetée contre moi. » Ils s'étonnèrent qu'un homme allié à leur clan se fût chargé d'un tel message. Mohammad ibn Maslama répondit : « Les cœurs ont changé et l'Islam a effacé les alliances. »

Les Nadîr se préparaient à obtempérer. Mais le « douteur » Ibn Obayy, de plus en plus exaspéré par Mohammad, leur fit conseiller de résister. Il les soutiendrait ainsi que la dernière tribu juive de Médine, les Qorayza, et aussi ses alliés nomades, les Ghatafân, viendraient à la rescousse. Les Nadîr s'enfermèrent dans leurs fortins.

Mohammad vint s’installer avec ses hommes en face d’eux dans une cabane en bois pour se protéger de leurs flèches. Personne ne bougea, ni les Qorayza, ni les Ghatafân, ni Ibn Obayy lui-même qui regarda d’un œil terne son Musulman de fils venir prendre ses armes pour la bataille. Mohammad commença à couper les palmiers des Nadîr. C’était là un acte répugnant à la morale arabe en vigueur quoique, comme de coutume, la guerre vît souvent ses règles bafouées. Freya Stark a pu encore constater, il y a quelques années au Hadramout, la même infraction et la réprobation (vaine) qu’elle inspirait. Quoi qu’il en soit, cet acte de guerre totale, après le lâchage de leurs alliés, démoralisa les Nadîr. Ils protestèrent solennellement et certains assiégeants se sentirent mauvaise conscience. Mais une révélation d’Allah vint confirmer que le comportement militaire du prophète était juste. Les Nadîr capitulèrent au bout d’une quinzaine de jours de siège. Les conditions étaient naturellement devenues plus dures : « Sortez d’ici ; vous avez vos sangs (c’est-à-dire vos vies) et ce que pourront porter vos chameaux, sauf votre armement. » Ils partirent sans vouloir montrer d’accablement, peut-être heureux d’ailleurs de se soustraire à assez bon compte à ce voisinage dangereux. Ils avaient des parents, des amis et, pour certains, des terres à Khaybar, le grand centre juif du nord du Hedjâz. Ils chargèrent 600 chameaux de leurs biens, démontant leurs maisons, emportant les portes et les poutres. Les femmes s’étaient parées de leurs bijoux et de leurs plus beaux atours. On jouait de la timbale et du tambourin. Les vaincus, formant un interminable cortège, défilèrent ainsi joyeusement, comme en triomphateurs, à travers toute l’oasis dans leur route vers Khaybar ou vers la Syrie. Les Douteurs les virent passer avec affliction. C’était encore un des contrepoids au pouvoir de Mohammad qui disparaissait.

Celui-ci comptait son butin : 50 cuirasses, 50 casques et 340 épées qui devaient servir. Et puis les terres des Juifs, leurs palmeraies et ce qui restait des maisons. Mohammad expliqua aux Médinois que, jusque-là, ils avaient eu la charge des émigrés mekkois, incapables de subvenir par eux-mêmes à leurs besoins. Il était de leur propre intérêt que ceux-ci eussent des terres dont ils pourraient vivre sans plus quémander auprès de leurs frères. En vertu de ce raisonnement, les terres des Juifs furent distribuées aux seuls Musulmans d'origine qorayshite. On ne fit exception que pour deux très pauvres et très méritants Médinois de souche. Le prophète ne s'oublia pas dans la distribution. Il eut de bonnes terres où, entre les palmiers, poussait de l'orge. Il avait désormais sa part, ne dépendait plus de personne. Il se servait du rapport de ses terres pour son entretien personnel et celui de sa famille et pour les besoins de la communauté. Parmi ces besoins il est juste de dire que se trouvait l'entretien des nécessiteux.

Sa famille d'ailleurs s'agrandissait. Quelque six mois après ces événements, Fâtima lui donnait un second petit-fils, Hossayn, promis à un destin tragique. Il se mariait en outre avec deux femmes qorayshites (de naissance ou par mariage) qui atteignaient la trentaine, deux veuves de Musulmans tués à Badr et à Ohod, Omm Salama et Zaynab bint Khozayma. Celle-ci devait mourir peu après.

L'expulsion des Banou n-Nadîr était diversement commentée par l'opinion arabe. Une polémique ardente opposait les poètes propagandistes, journalistes de l'époque. Aux rimailleurs stipendiés du prophète, le Juif Sammâk répondait

Puisque vous vous glorifiez — c'est un titre de gloire pour vous ! —

D'avoir assassiné Ka'b ibn al-Ashraf

Au petit matin où vous êtes venus le tuer,
Lui qui était sans traîtrise, ni mauvaise foi,
Peut-être bien que les nuits et les vicissitudes du destin
Prendront la revanche sur « le Juste », l'« Equitable »,
Pour avoir combattu et expulsé les Nadîr[108]
Et coupé les palmiers avant la récolte.

Si je suis en vie, nous irons à votre rencontre armés de nos lances

Et de tous nos sabres affilés

Dans la main de braves qui sauront s'en servir pour se défendre.

Quand ils rencontreront un adversaire, ils sauront le faire périr.

Avec le peuple se trouve Çakhr (Abou Sofyân) et ses compagnons.

Il ne faiblit pas quand il affronte les gens,
Comme un lion du mont Tarj qui défend sa tanière,
Comme un fils de la brousse à la taille énorme déchirant sa proie.[109]

Ainsi les Juifs espéraient en la coalition que préparait Abou Sofyân. Elle pouvait être formidable. Mais, sur le front intérieur, il n'y avait plus rien à attendre, pour les ennemis de Mohammad, de l'opposition médinoise. Elle avait montré son incapacité et sa veulerie. Du haut du ciel Allah l'avait souligné avec ironie :

« *N'as-tu pas vu les Douteurs qui disaient à leurs frères, ceux des gens de l'Ecriture qui ont été impies : Si vous êtes expulsés, nous partirons avec vous, nous ne servirons jamais personne contre vous et, si on vous combat, nous viendrons à votre rescousse. Allah est témoin qu'ils mentaient. S'ils sont expulsés, ils ne partiront pas avec eux, s'ils sont attaqués, ils ne les aideront pas et, même s'ils les aident, ils (ne*

*tarderont pas à) tourner le dos (c'est-*à*-dire : à fuir) et ils n'auront aucun appui… Ils ne vous combattraient tous que dans les forteresses, derrière les remparts. Leur vaillance est forte quand ils sont entre eux ; tu les croirais unis. Mais leurs cœurs sont divisés. Ce sont des gens sans discernement* » (*Coran*, LIX, 11-14).

Mohammad, au surplus, ne perdait pas de temps pour renforcer sa position morale et matérielle. A Ohod (c'était le 23 mars 625), Abou Sofyân, sur le champ de bataille, avait lancé aux Musulmans un défi à la Lagardère : « Dans un an à Badr ! » Il y avait, en effet, une grande foire annuelle qui durait huit jours à Badr. Les Musulmans y vinrent — en avril 626 — faire une démonstration de force avec 1 500 hommes et 10 chevaux. Ils y firent de bonnes affaires avec des bénéfices allant jusqu'à 100 %. Les Mekkois approchèrent de Badr avec 2 000 hommes et 50 chevaux, mais ne vinrent pas jusqu'à la foire. Chacun avait montré sa force.

C'est à cette époque aussi sans doute, après l'expulsion des Banou n-Nadîr, que se place l'assassinat du vieux juif Abou Râfi' par quelques Musulmans de la tribu médinoise des Khazraj. On nous dit qu'ils voulaient rivaliser de valeur avec la tribu des Aws dont les membres avaient tué Ka'b ibn al-Ashraf. L'« expédition » bénie par le prophète, qui avait prescrit cependant au commando de ne tuer ni femmes ni enfants, revint après dix jours de Khaybar. La mission était accomplie, le vieillard avait été tué dans son lit, les meurtriers avaient réussi à fuir. Ils discutèrent pour savoir qui avait porté le glorieux coup fatal. Mohammad les départagea en examinant les épées : c'était celle qui avait des traces de nourriture. Abou Râfi' devait être en pleine digestion.

On était déjà en l'an 5 de l'hégire (juin 626). Mohammad passa quinze jours en expédition pour faire peur à

deux tribus qui concentraient des troupes contre lui. Elles se dérobèrent et le prophète revint à Médine, ayant montré sa force et capturé quelques belles filles restées à la traîne. En août de même, une expédition alla vers la grande oasis de Doumat al-Jandal, fort loin vers le nord, où se tenait une foire célèbre. Il y avait là aussi, lui avait-on appris, une concentration de troupes. A nouveau, l'ennemi se déroba et la troupe médinoise revint, avant même d'avoir atteint son but, avec quelques bestiaux et un prisonnier capturés.

En décembre, le prophète partit pour une autre expédition qui devait surtout donner lieu à des incidents remarquables. Il dispersa les Banou l-Moçtaliq, une tribu qui, elle aussi, aurait mobilisé en vue d'attaquer Médine. La troupe, surprise au puits de Moraysî', près de la côte de la mer Rouge, fut mise en déroute rapidement. Les Musulmans eurent un mort, leurs ennemis dix. Mais on s'empara de leurs 2 000 chameaux, de 5 000 têtes de petit bétail et aussi de 200 femmes. L'une, la fille du chef des Banou l-Moçtaliq, Jowayriya, était très belle. On ne pouvait la voir sans en être épris. Elle fut du lot de butin qui échut à Thâbit ibn Qays. Elle discuta avec lui sur sa rançon et voulut être libérée moyennant une reconnaissance de dette qu'elle lui signerait. Il dut refuser car elle alla se plaindre à Mohammad. 'Aïsha devait raconter plus tard : « Par Allah ! A peine l'eus-je vue sur le seuil de ma chambre que je la détestai.[110] Je sus qu'il la verrait comme je la voyais. » Il en fut ainsi. Mohammad écouta sa supplique et lui proposa immédiatement de la racheter à Thâbit et de l'épouser lui-même. Elle accepta aussitôt. Dès lors sa tribu devenait parente du prophète. Elle allait vite chercher à en profiter.

Les femmes capturées étaient toutes destinées à être rendues contre rançon. Mais elles étaient bien désirables pour

des guerriers au soir d’une bataille. Abou Sa‘îd al-Khodri racontait : « Nous avions grand désir de femmes et la chasteté nous était devenue très pénible. Nous aurions bien aimé néanmoins recevoir une rançon. Aussi nous décidâmes-nous à pratiquer le *‘azl* (coitus interruptus)…. Nous interrogeâmes le Messager de Dieu. Il nous répondit : “Vous n’avez pas d’obligation de vous en abstenir…” (Plus tard), des délégués vinrent (à Médine) et payèrent la rançon pour les enfants et les femmes. Puis ils les ramenèrent chez eux. Elles avaient le choix de rester auprès de celui dans le lot duquel elles étaient tombées. Mais toutes refusèrent et choisirent de revenir chez elles. » Le narrateur continue en racontant comment il allait avec une de ces prisonnières pour la vendre au marché (ce devait être une pauvre fille dont personne n’avait voulu payer la rançon). « Un Juif me dit : — “Abou Sa‘îd, tu veux la vendre et elle porte dans son ventre un petit de toi !” Je lui répondis : — “Non pas ! J’ai pratiqué le *‘azl*.” Il répondit alors (sarcastiquement ?) : “Alors c’était le petit amour !” (ou peut-être “un petit infanticide”). Je me rendis auprès du Messager de Dieu et lui racontai cela. Il dit : “Les Juifs mentent ! Les Juifs mentent !” »[111]

Sa colère devait se contenir. Tout de suite après le combat, auprès du puits où on abreuvait les chevaux, un Médinois et un des émigrés de Mekka s’étaient bousculés. Une bagarre avait suivi. Les Médinois avaient dû accepter avec plus de mauvaise volonté que ne le disent les sources la dévolution de tout le butin des Nadîr aux émigrés. Ibn Obayy qui se trouvait là ne perdit pas de temps pour exploiter ce germe de division et exprimer sa colère : « Ils ont agi ainsi ? Ils entrent en compétition avec nous, ils cherchent à nous dépasser en nombre dans notre propre pays ! Par Allah ! Nous et ces torchons de Qoraysh, c’est, je crois, comme a dit l’autre :

Engraisse ton chien et il te mangera. Mais, par Allah ! quand nous rentrerons à la Ville, le plus fort expulsera le plus faible ! » Il alla vers les Médinois et leur dit : « Voilà ce que vous vous êtes fait à vous-mêmes. Vous leur avez ouvert votre pays, vous leur avez partagé vos possessions. Si vous aviez gardé votre bien, par Allah, ils seraient allés ailleurs que chez vous ! » On rapporta ces paroles au prophète. ‘Omar lui dit : « Ordonne à ‘Abbâd ibn Bishr de le tuer ! » Mohammad répondit : « Comment cela, ‘Omar ? Et les gens diront que Mohammad tue ses compagnons ! » Ibn Obayy, là-dessus, sachant qu’on avait raconté son accès de colère, vint nier tout devant le prophète, avec serment à l’appui. Les Médinois présents l’approuvèrent : « Peut-être bien que le garçon (qui avait rapporté la scène) s’est trompé, qu’il s’est mal rappelé ce que l’homme a dit. » Mohammad passa l’éponge, mais la chose lui trottait dans la tête. Sur la route du retour, il en parla avec un autre chef médinois, Ossayd ibn Hodayr. Ossayd lui dit : « Mais c’est toi qui l’expulsera de Médine si tu veux ! Par Allah ! C’est toi le fort et lui le faible ! Et puis, sois gentil avec lui ! Allah t’a amené chez nous alors que les gens enfilaient les perles pour lui faire une couronne royale. Et maintenant il pense que tu lui as ravi la royauté ! »[112] Le fils d’Ibn Obayy, dévoué Musulman, on l’a vu, vint aussi trouver le prophète et parla dans un tout autre sens : « Si tu veux absolument le faire tuer, lui dit-il en parlant de son père, ordonne-le à moi-même et je t’apporterai sa tête. Par Allah ! les Khazraj savent que personne n’est meilleur fils que moi. J’ai peur que, si tu ordonnes à un autre de le tuer, je ne puisse supporter ensuite de voir le meurtrier d’Ibn Obayy se pavaner au milieu des gens. Je le tuerai et j’aurai tué un fidèle à cause d’un impie et j’irai en enfer. »[113]

Mohammad l’apaisa. Il sut calmer sa propre colère qui

était certainement grande. Mais la raison parlait plus haut. Plus tard, observant que, lorsque Ibn Obayy faisait quelque faux pas, c'étaient les Médinois mêmes qui l'avaient sauvé qui le réprimandaient et le rudoyaient, il dit un jour à 'Omar : « Qu'en dis-tu, 'Omar ? Si je l'avais tué, par Allah, le jour où tu me l'as conseillé, les chefs médinois en auraient tremblé de rage et maintenant, si je leur ordonnais de le tuer, ils le tueraient. »

Mohammad apaisa les esprits surexcités des Médinois et des Emigrés en levant le camp le plus tôt possible et en faisant faire des marches forcées qui épuisaient ses hommes, leur ôtant toute envie de se quereller encore. Mais cette expédition ne devait pas s'achever sans un autre incident, significatif à plus d'un titre.

Mohammad avait emmené dans l'expédition la plus jeune et la mieux aimée de ses femmes, 'Aïsha qui avait alors dans les treize ans. C'était le bel âge pour les femmes arabes et le mariage était consommé depuis longtemps. Des instructions avaient commencé à descendre du ciel, prescrivant un certain respect envers les femmes du prophète (il en avait maintenant cinq, plus Jowayriya qu'il venait, on l'a vu, d'épouser). 'Aïsha était transportée sur un palanquin bien fermé, juché sur un chameau. Elle était fort légère à l'époque, étant donné son âge tendre et la nourriture frugale qu'on distribuait lors des campagnes. Des hommes étaient chargés de seller le chameau et de placer le palanquin sur la bosse après chaque halte. Une nuit (la dernière avant d'arriver à Médine), racontait plus tard 'Aïsha, « je m'éloignai pour un besoin. J'avais au cou un collier en coquillages de Zafâr. Quand j'eus fini, mon collier se détacha de mon cou sans que je m'en aperçoive. Lorsque je revins à la halte, je le cherchai à mon cou et ne le trouvai pas. Les gens avaient commencé à lever le camp. Je revins à

l’endroit où j’étais allée et je tâtai (le sable) jusqu’à ce que j’aie retrouvé le collier. Les gens qui étaient chargés de seller mon chameau vinrent pendant ce temps et, ayant fini de le seller, ils prirent le palanquin, croyant que j’y étais, le soulevèrent et le fixèrent sur le chameau. Ils ne doutèrent pas que j’étais dedans. Puis ils menèrent le chameau par la tête et partirent. Quand je revins au camp, il n’y avait plus personne. Je m’enveloppai dans mon manteau et je me couchai là où j’étais, me disant que, lorsqu’on se serait aperçu de ma disparition, on reviendrait me chercher. J’étais couchée ainsi quand passa près de moi Çafwân ibn al-Mo‘attal as-Solami. Il était resté en arrière de l’armée pour quelque affaire et n’avait pas dormi avec les autres. Il m’aperçut et s’avança, puis s’arrêta près de moi. Or, il m’avait vue avant qu’on nous ait prescrit le voile. Quand il me reconnut, il s’écria : “Nous sommes à Allah et nous retournerons à Lui ! La femme du prophète !” J’étais enveloppée dans mes habits. Il me dit : “Qu’est-ce qui t’a fait rester en arrière ?” Mais je ne lui adressai pas la parole. Il fit avancer son chameau et me dit : “Monte !” Et il s’écarta de moi. Je montai et il mena le chameau par la tête. Et il partit vite, cherchant à trouver la troupe. Mais nous ne l’atteignîmes pas et on ne s’aperçut pas de ma disparition avant le matin. Alors la troupe fit halte et, tandis qu’ils se reposaient, l’homme arriva, me conduisant. Alors les menteurs dirent ce qu’ils dirent et l’armée fut dans le trouble. Mais, par Allah, je n’en sus rien. »[114]

Le scandale fut énorme. On pouvait dire et on peut dire encore des Arabes ce que Carlo Levi dit des paysans de Lucanie : « L’amour ou l’attrait sexuel est considéré par les paysans comme une force de la nature d’une puissance telle qu’aucune volonté n’est en mesure de s’y opposer. Si un homme et une femme se trouvent ensemble, à l’abri et sans

témoin, rien ne peut empêcher qu'ils ne s'étreignent. Ni les résolutions prises, ni la chasteté, ni aucun autre obstacle ne peut les retenir et, si par hasard ils ne s'unissent pas effectivement, c'est comme s'ils l'avaient fait. Se trouver ensemble équivaut à faire l'amour. »[115] Contre 'Aïsha il y eut immédiatement les amateurs habituels de ragots. On raconta qu'on l'avait vue plusieurs fois causer à Çafwân auparavant. Il y eut les jaloux de son père Abou Bekr et leurs amis. Il y eut les amis et les parents des autres femmes du prophète qui espéraient profiter de la défaveur de 'Aïsha. Puis les Douteurs qui trouvaient là une bonne occasion de railler les ennuis familiaux du prophète, enfin tous ceux qu'avaient agacés la langue acérée de 'Aïsha et ses caprices ; il y avait eu une autre histoire de collier où la caravane était restée assoiffée pendant qu'elle le recherchait à une halte sans eau. Parmi les accusateurs se distinguèrent, d'abord naturellement 'Abdallâh ibn Obayy, puis un parent d'Abou Bekr nommé Mistah, enfin le poète propagandiste de Mohammad, Hassân ibn Thâbit.

Mohammad était fort ennuyé. Il aimait sa femme-enfant, mais il n'était pas très sûr de son innocence. Ne s'était-elle pas moquée de lui avec le jeune et beau Çafwân ? Un grand froid lui était tombé sur le cœur. 'Aïsha était malade. Elle ne savait rien, disait-elle. N'était-ce pas une feinte ? Elle prétendait avoir seulement constaté avec peine et étonnement l'indifférence nouvelle de son mari à son égard pendant sa maladie. Sa mère était venue la soigner ; lui, il passait et disait seulement : « Comment allez-vous ? » Alors elle lui demanda de la laisser aller chez sa mère qui la soignerait mieux chez elle. « Pas de mal à cela ! » répondit-il seulement. Ce fut un incident fortuit qui lui aurait appris la vérité après une vingtaine de jours. Il n'est pas dit d'ailleurs que le récit qu'on lui attribue n'ait pas été interpolé plus tard par quelque Persan

malicieux, heureux de souligner la rusticité arabe : « Nous sommes des Arabes et nous n'avons pas dans nos maisons ces lieux d'aisance qu'ont les étrangers, cela nous répugne et nous les détestons. Nous allions dans les terrains vagues de Médine. Les femmes sortaient tous les soirs pour leurs besoins. Je sortis un soir pour cela avec Omm Mistah bint Abi Rohm, dont la mère, fille de Çakhr, était la tante maternelle d'Abou Bekr (mon père). Elle marchait avec moi quand elle trébucha dans ses jupes. Elle s'écria : Puisse Mistah se casser la figure ! Je lui dis : C'est mal, par Allah, ce que tu dis d'un Emigré qui a été martyr (c'est-à-dire ici combattant) à Badr ! Elle me dit : Quoi ? tu n'as pas appris l'histoire, fille d'Abou Bekr ? Je lui dis : Quelle histoire ? Alors elle me raconta ce que disaient les menteurs. Je lui dis : C'est comme ça ? Elle me répondit : Par Allah ! c'est comme ça. Par Allah ! Je ne pus terminer mes besoins et je rentrai et, par Allah, je ne cessais de pleurer, au point que je crus que les sanglots allaient me fendre le foie. » Elle alla se plaindre à sa mère qui lui dit philosophiquement : « Eh, ma petite fille ! Ne prends pas cela trop mal. C'est rare qu'il y ait une belle femme mariée à un homme qui l'aime et pourvue de co-épouses sans qu'elles racontent des tas de choses sur elle et les gens aussi ! »[116]

Mohammad quêtait autour de lui avis et conseils comme tous les hommes profondément troublés. Le jeune Ossâma ibn Zayd parla en faveur de 'Aïsha. La servante Borayra fut interrogée. « Je ne sais que du bien sur elle, déclara-t-elle. Je ne l'accuse que d'une chose. Quand je pétris ma pâte et que je lui dis de la surveiller, elle s'endort et alors l'agneau arrive et la mange ! » Le gendre 'Ali, lui, fut brutal. « Les femmes ne manquent pas, s'exclama-t-il. Tu n'as qu'à en changer ! »[117] Etait-il monté par sa femme Fâtima qui n'aimait pas sa jeune belle-mère ? Y avait-il déjà là trace d'une

rivalité politique entre ‘Ali et le clan d’Abou Bekr et de ‘Omar, rivalité qui allait se développer et engendrer deux partis dont les luttes rempliront l’histoire de l’Islam ? En tout cas, ‘Aïsha ne devait pas pardonner à ‘Ali cette phrase qui finira par le conduire, plus de vingt ans plus tard, à la mort sous le sabre d’un assassin.

La fièvre montait. Ossayd qui était des Aws déclarait au prophète qu’il s’occuperait des calomniateurs de sa tribu et que, s’il s’agissait des gens de la tribu de Khazraj, ses amis seraient charmés de leur couper la tête. Ceux de Khazraj protestèrent. « Tu mens ! — Menteur, toi-même. » Le poète Hassân ibn Thâbit, Médinois d’entre les Khazrajites, satirisait Çafwân et les Emigrés. Il fallait d’urgence calmer toutes les passions qui se déchaînaient sous prétexte de cet incident.

Allah, fort à propos, vint à la rescousse. Mohammad était venu chez ses beaux-parents supplier ‘Aïsha de se repentir si elle avait fauté. Elle se tourna vers ses parents, mais ceux-ci, accablés et pas très sûrs au fond de la vertu de leur fille, ne disaient rien. Elle pleura, refusa de se repentir car c’eût été un aveu. Elle n’avait rien à se reprocher. Elle prendrait patience dans cette épreuve, comme avait fait ce patriarche dont le nom lui échappait, enfin le père de Joseph. Et elle se remit à pleurer.

Mohammad était à bout de nerfs. La transe s’annonça. On l’enveloppa de son manteau et on plaça sous sa tête un coussin de cuir. La Voix d’En Haut lui parlait. Abou Bekr et sa femme étaient haletants d’inquiétude. Allah allait-il dévoiler la turpitude de leur fille ? Celle-ci était calme, sûre de son innocence, dit-elle. C’était déjà fini. Le prophète se remit sur son séant et essuya la sueur qui lui coulait du front « et il descendit de lui comme des gouttes d’eau par un jour froid ». Il parla : « Bonne nouvelle, ‘Aïsha ! Allah a révélé ton innocence. » Puis il sortit et récita la Révélation qui venait de

lui être adressée :

« *Les calomniateurs sont une petite clique d'entre vous. Tout cela n'est pas un mal pour vous, c'est un bien pour vous. Pour chacun d'eux le péché qu'il aura commis, et à celui d'entre eux qui s'est chargé du principal un supplice immense ! Pourquoi, lorsque les croyants et les croyantes ont entendu cela, n'ont-ils pas, d'eux-mêmes, interprété favorablement et dit : C'est là un mensonge manifeste ? Si encore ils avaient produit quatre témoins ! Mais ils n'ont pas produit de témoins. Donc ce sont eux les menteurs, par Allah… Pourquoi, lorsque vous avez entendu cela, n'avez-vous pas dit : Ce n'est pas à nous de parler de cela. Louange à toi ! C'est une infamie immense* » (*Coran*, XXIV, 11-15).

Les prescriptions suivaient les admonitions. Le cas de 'Aïsha devait servir de précédent. Les accusations d'adultère et de fornication devraient être appuyées par quatre témoins. Si l'accusation était ainsi démontrée juste, les coupables recevraient chacun cent coups de fouet. Mais, si les accusateurs étaient incapables de citer les quatre témoins, ils seraient considérés comme faux témoins et punis eux-mêmes de quatre-vingts coups de fouet. Règle qui devait se révéler une bénédiction pour les candidats musulmans à l'adultère. Il devait s'avérer difficile de réunir ces fameux quatre témoins dont le pouvoir judiciaire devait exiger qu'ils soient oculaires et d'une précision anatomique. Du moins quand il s'agissait d'éviter le scandale et que le pouvoir n'avait pas de raison d'hostilité envers l'accusé ! Mais les mœurs jalouses des peuples qui adoptèrent l'Islam devaient se révéler bien plus fortes que l'indulgence du prophète et de son Dieu. Et ils ne se gênèrent pas pour sacraliser, malgré les textes, leur implacable sévérité.

La flagellation prescrite par Allah semble avoir été

effectivement appliquée aux principaux médisants, mais elle fut sans doute épargnée à Ibn Obayy à cause de son grand âge. L'incident acheva de le discréditer et de lui enlever toute influence politique. Le poète Hassân avait insulté Çafwân et celui-ci, un jour, le frappa de son épée, le blessant grièvement. La tribu du poète, les Khazraj, gardèrent le jeune homme prisonnier jusqu'à ce que Hassân fût tout à fait guéri. Autrement, suivant les lois de la vendetta, il serait mis à mort. Heureusement le poète guérit et, sur l'intervention de Mohammad, pardonna à Çafwân. Il reçut en échange une propriété et une esclave copte. Hassân, avec le bel opportunisme des poètes, obtint le pardon de ʻAïsha, en lui adressant des vers qui célébraient sa chasteté et ses vertus domestiques. ʻAïsha prenait d'ailleurs les choses de haut. Elle remercia Allah qui l'avait disculpée, n'ayant pas de raison, expliqua-t-elle à son mari, penaud, de le remercier, lui. Elle déclarait d'ailleurs qu'on avait découvert que Çafwân était impuissant. Toute ombre avait disparu.

Les conclusions tirées de l'affaire furent que les femmes du prophète devaient être mieux protégées de la foule des disciples qu'elles ne l'avaient été jusque-là. Dans la « mosquée » de Médine, en réalité la résidence et le quartier général de Mohammad, la grande cour où se trouvaient les cabanes réservées à chacune de ses femmes était constamment encombrée de visiteurs. Des révélations vinrent prescrire de ne pas entrer sans se faire annoncer, de n'interpeller les femmes qu'à travers un rideau. Elles devaient en outre se couvrir la face.

Une autre « histoire de femmes » devait d'ailleurs bientôt démontrer, si l'on peut dire *a contrario*, l'utilité de telles précautions. Cela se passa, selon une des chronologies possibles, quelque deux mois après « l'affaire du collier ». Un

jour, Mohammad était à la recherche de son affranchi Zayd ibn Hâritha, l'ancien esclave d'origine chrétienne que lui avait donné Khadîja. Il l'avait affranchi et adopté et on l'appelait souvent Zayd ibn Mohammad. Son père adoptif, le prophète, avait grande confiance en son jugement et en son courage. Il venait de le prendre pour secrétaire et lui avait demandé d'apprendre l'araméen pour pouvoir se dispenser d'utiliser des secrétaires juifs. Il l'avait marié à une de ses cousines, Zaynab bint Jahsh, une fille très pieuse, dit-on, veuve disent certains, en tout cas très belle malgré son âge avancé pour une Arabe, 35 ans à peu près. Son ménage ne marchait pas très bien, semble-t-il. Mohammad, à la recherche de Zayd, alla frapper à sa porte. Il n'y était pas, mais Zaynab, en négligé, l'accueillit et l'invita à entrer. N'était-il pas comme son père et sa mère ? Il refusa, mais le vent leva le rideau pendant que, semble-t-il, elle s'habillait en hâte. Il s'enfuit, troublé, marmonnant quelques paroles qu'elle ne comprit pas bien. Elle entendit seulement : « Louange à Allah le Très Grand ! Louange à Allah qui change les cœurs ! » Peu après, Zayd rentrait chez lui et sa femme l'informa de tout. Il partit chez le prophète et lui dit : « Envoyé d'Allah, il m'est revenu que tu es allé chez moi. Pourquoi n'es-tu pas entré ? N'es-tu pas mon père et ma mère, envoyé d'Allah ? Peut-être Zaynab t'a-t-elle plu ? En ce cas, je me séparerai d'elle ! » Mohammad lui répondit : « Garde ta femme à toi. » Zayd, néanmoins, interrompit ses rapports avec elle et même se sépara d'elle. Mais Mohammad refusait toujours d'épouser la femme de son fils adoptif. Il craignait le scandale. L'adoption, pour les Arabes, était supposée entraîner les mêmes effets que la filiation naturelle. Epouser Zaynab était comme épouser sa bru, presque sa fille. Inceste abominable ! Il n'est pas sûr cependant que Mohammad, tout au fond de lui-même, individualiste qui avait déjà revisé bien des croyances

communes chez son peuple, considérât comme vraiment fondée cette assimilation de la parenté artificielle à la filiation naturelle. Le Coran insiste ailleurs sur l'observation, en cas de divorce et de remariage, d'une période de continence de la femme qui évite toute confusion possible sur la paternité des enfants. Pourtant, dans l'affaire de Zaynab, il est clair qu'il se sentait dans son tort. N'avait-il pas lui-même, la première année du séjour à Médine, institué une « fraternité » artificielle entre des Médinois et des Emigrés et n'entraînait-elle pas des effets juridiques ? Mais, comme toujours dans les cas difficiles, Allah vint à la rescousse. Un jour que Mohammad s'entretenait avec 'Aïsha, il entra en transe. Quand elle fut terminée, il souriait. Il s'écria : « Qui va aller chez Zaynab lui annoncer la bonne nouvelle, lui dire qu'Allah m'a marié à elle ? » Et il récita la Révélation qui venait de « descendre ». Le texte coranique que l'on cite comme tel doit pourtant être un peu postérieur :

« *Il n'appartient pas à un croyant ni à une croyante, lorsque Allah et son Envoyé ont décidé une chose, d'avoir leur libre arbitre sur cette affaire... Quand tu disais à celui qu'Allah a favorisé et que tu as favorisé toi-même : garde ta femme et sois pieux envers Allah ! alors tu cachais en toi ce qu'Allah allait proclamer. Tu craignais (le jugement des) gens, mais c'est plutôt Allah qu'il faut craindre. Lorsque Zayd a terminé son commerce avec elle, nous te l'avons donnée pour épouse. Et cela afin que nul grief ne soit fait aux Croyants à l'égard des épouses de leurs fils adoptifs lorsque ceux-ci ont terminé leur commerce avec elles. Que cela soit un ordre d'Allah à exécuter !... Mohammad n'est le père d'aucun de vos mâles. Il est l'Envoyé d'Allah et le sceau des prophètes* » (*Coran*, XXXIII, 36-40).

Admonesté par Allah, mais souriant, faisant de ce cas

un précédent pour une législation de validité générale, Mohammad allait presser le mariage pour lequel on fit un festin exceptionnel. Les auteurs musulmans modernes, suivis assez curieusement sur ce point par W. Montgomery Watt, ont voulu insister sur le caractère non érotique de l'incident. Zaynab, à 35 ans, ne pouvait être désirable. Mohammad aurait vraiment fait de ce mariage une affaire politique (il s'unissait à des alliés d'Abou Sofyân) et un modèle juridique dirigé contre la valeur accordée à l'adoption. Ce seraient les Occidentaux chrétiens ou voltairiens qui auraient insisté avec une lourde ironie sur le coup de foudre du prophète si aisément inflammable. Pourtant il n'est que de lire nos sources, les textes arabes historiques et traditionnels, pour s'apercevoir que cette interprétation n'a pas été découverte par les Occidentaux. Ce sont ces textes qui insistent sur le trouble de Mohammad apercevant Zaynab en déshabillé, ce sont eux qui parlent de l'extrême beauté de celle-ci. Le jugement de l'opinion publique auquel fait allusion le texte coranique lui-même, on l'a vu, ne pouvait être sévère que s'il soupçonnait d'autres motifs que juridiques au mariage projeté. La tradition nous le confirme. L'intervention d'Allah, apparemment insoupçonnable, aurait dû couper court à ces rumeurs, au moins parmi les Croyants. Pourtant un hadîth prête à la jalouse 'Aïsha ces paroles sarcastiques se référant à l'accusation de quelques Douteurs, suivant lesquels Mohammad ne divulguait pas certains des versets qu'Allah lui révélait, les gardait par-devers lui : « Si le prophète avait caché quelque chose de la Révélation, ce seraient ces versets qu'il aurait dû cacher. »[118] Il est clair qu'on trouvait qu'ils lui faisaient bien trop plaisir. Naturellement ce n'est pas à son érotisme qu'on trouvait à redire, personne n'y voyait rien que de normal. Ce qu'on trouvait étrange, c'est que la règle ait si bien convenu à l'assouvissement de ses désirs qui se heurtaient

pour une fois à un tabou social. Quant à penser avec M. Hamidullah, fort savant apologète musulman, que les exclamations de Mohammad devant la beauté de Zaynab aient signifié uniquement son étonnement que Zayd n'ait pas réussi à s'entendre avec une si belle femme, nous ne le pouvons pas, car cela est tout à fait contraire au sens manifeste des textes. Même le passage coranique, si concis soit-il, suppose que le prophète avait bien envie de faire ce que la Révélation ne lui ordonna que plus tard et que seule la crainte de l'opinion publique le retint. La thèse de M. Hamidullah montre seulement une fois de plus à quel degré de subtilité peut mener le désir de prouver des thèses dont le dogme a d'avance proclamé la vérité.

Faudrait-il en conclure que Mohammad a inventé ces versets, a placé dans la bouche d'Allah ce qu'il voulait lui faire dire, qu'il est le type même de l'imposteur au sens voltairien du mot ? Je ne le pense pas. Mais je reviendrai sur ce problème.

Cependant de graves événements allaient détourner le prophète de ses difficultés domestiques. On a vu que, par une série de petits raids, il avait dispersé des concentrations de troupes mobilisées contre lui. L'assassinat lui avait enlevé le souci de quelques ennemis influents. L'expulsion des Banou Nadîr, la chute du prestige d'Ibn Obayy rendaient sûrs ses arrières. Mais Abou Sofyân, de son côté, n'était pas resté inactif. Une grande coalition se préparait. La tradition musulmane accorde un grand rôle aux Juifs des Banou Nadîr, réfugiés à Khaybar, dans sa formation. Quoi qu'il en soit, Qoraysh et les Juifs obtinrent le soutien de plusieurs grandes tribus nomades, surtout les Ghatafân qui avaient marchandé leur soutien âprement, essayant de faire monter les enchères. A la fin de mars de l'an 627, peu après le mariage avec Zaynab semble-t-il, trois armées, sous le commandement suprême

d'Abou Sofyân, se dirigèrent vers Médine. En tout, il y aurait eu là 10 000 hommes, plus 600 chevaux et des chameaux.

Mohammad fut informé par son service de renseignements du départ imminent des coalisés. Il pouvait, quant à lui, réunir une force d'environ 3 000 hommes au maximum. Il n'était pas question d'aller se mesurer en rase campagne avec les coalisés, ni même de sortir à leur rencontre comme à Ohod. On n'avait d'ailleurs plus à défendre les champs d'orge, car l'ennemi avait tardé et on avait eu le temps de faire la moisson et de la rentrer. L'essentiel était donc de pouvoir soutenir dans de bonnes conditions le siège de l'oasis. Une armée arabe ne pouvait rester longtemps dans la situation d'assiégeante. Il fallait éviter surtout qu'elle ne pénètre dans l'oasis, opération pour laquelle elle s'était sans doute mieux préparée qu'au temps d'Ohod. Médine était bien protégée, on l'a vu, du côté de l'Ouest, du Sud et de l'Est par des plaines de blocs basaltiques (*harra*) et par des collines, le tout rendant la progression d'une armée montée très difficile. Il était d'ailleurs facile de barricader les quelques rues qui s'ouvraient dans l'amas compact des maisons de la principale agglomération. La ville était exposée seulement au nord, là où les maisons étaient dispersées dans la plaine. Mohammad fit creuser, pour combler cette brèche, un fossé assez profond qu'on appela, d'un nom persan, le *khandaq*. La tradition rapporte qu'un tel ouvrage apparut comme une innovation étonnante aux Arabes et que ce fut un affranchi persan, Salmân, qui suggéra ce moyen de défense à Mohammad. Nous savons pourtant qu'il y avait des fortifications en Arabie même, à Tâ'if par exemple, pour ne pas parler du Yémen.

Le travail se fit avec entrain. Tout le monde y participa, jusqu'aux enfants. Mohammad donnait l'exemple. Les membres de la dernière tribu juive restant à Médine, les

Qorayza, coopérèrent aussi. Les femmes et les enfants furent mis à l'abri dans les fortins qui parsemaient l'oasis. Le fossé fut fini en six jours. Mohammad établit son quartier général sur le mont Sal', tout près du fossé. Il était temps. L'ennemi arrivait.

Il s'installa en deux camps, au nord-ouest et au nord de l'oasis. Ce qui se passa ensuite est très étonnant pour nos conceptions de l'art militaire. Nous hésiterions à croire que ce siège s'est vraiment passé comme le rapporte, à sa manière fragmentaire, hésitante et souvent contradictoire, la tradition. Mais des exemples récents et bien attestés de guerres de siège en Arabie viennent nous démontrer que les choses ont fort bien pu, en effet, se passer de cette façon. Tous ces 13 000 hommes rassemblés autour de cette tranchée passèrent deux à trois semaines à échanger des injures en prose et en vers ainsi que des flèches lancées à une distance rassurante. En tout il y eut trois morts parmi les assaillants et cinq parmi les défenseurs de l'oasis !

La récolte était faite et les assiégeants avaient du mal à nourrir leurs chevaux. Ces chevaux ne leur servaient de rien dans l'attaque ; le fossé les empêchait de les utiliser. La plupart étaient venus mollement participer à un assaut général où la cavalerie aurait joué un rôle prédominant. Il s'avérait maintenant qu'il fallait attaquer des ennemis bien retranchés derrière le remblai que constituait la terre tirée du fossé. Il fallait affronter les flèches et les pierres qu'ils lançaient. Tout cela impliquait beaucoup de morts d'hommes, ce que la guerre arabe à la mode ancienne évite au maximum. Les assaillants n'avaient ni échelles ni machines de siège et dédaignaient trop le travail manuel pour en construire. « Ils pestèrent, nous dit une source, contre le Fossé, à leur dire, ruse de guerre indigne, et non arabe. » [119]A un poète sont attribués ces vers :

S’il n’y avait eu ce fossé auquel ils s’accrochaient,
Nous les aurions exterminés tous,
Mais il était là devant eux, et eux,
Ayant peur de nous, y trouvaient refuge.[120]

A un moment, ils essayèrent, semble-t-il, un assaut général de la cavalerie, mais il fut repoussé. Quelques cavaliers essayaient de temps à autre de sauter le fossé avec leurs montures. Une fois, quelques-uns réussirent, mais furent repoussés par les Musulmans. ‘Ali tua en combat singulier l’un d’eux, un vieillard de 90 ans. Les autres repassèrent le fossé, sauf un qui tomba au fond et fut achevé à coups de pierres. ‘Omar s’était trouvé à cette occasion en face de son propre frère encore païen. Mais celui-ci s’était contenté de lui mettre la pointe de sa lance sous le nez, s’abstenant de le tuer parce qu’il avait fait vœu de ne pas tuer de Qorayshite.

La vraie lutte était diplomatique. Les coalisés essayaient de persuader les Juifs Banou Qorayza qui demeuraient au sud-est de l’oasis d’attaquer par l’arrière les défenseurs du fossé après avoir massacré leurs femmes et enfants réfugiés dans les fortins. C’est cela surtout que craignait Mohammad. Les Juifs délibérèrent. D’après la tradition, ils eurent des velléités d’intervenir. Un détachement de onze hommes (*sic*) serait même passé à l’action. En tout cas, rien ne fut fait de sérieux et la tradition a eu intérêt à grossir les choses pour excuser le massacre qui devait suivre.

Aucun des assaillants ne songea, semble-t-il, à attaquer la ville par le sud, ce qui ne devait pourtant pas être impossible nonobstant les difficultés du terrain. Cela devait impliquer trop de morts d’hommes.

Mohammad contre-attaquait par la ruse. On passait assez facilement d’un camp à l’autre. Il essaya de détacher les Ghatafân et la tribu alliée des Fazâra en leur promettant le tiers

de la récolte de dattes de Médine. Mais les chefs médinois refusèrent de payer à ce prix la retraite de contingents peu combatifs. Il sema aussi la méfiance entre les Qorayza et les coalisés.

Le siège traînait en longueur. Les chevaux avaient faim. Les hommes aussi, sans doute, malgré le ravitaillement envoyé de Khaybar. On n'aboutissait à rien, on ne pouvait rien faire. Les contingents bédouins devaient trouver qu'ils étaient restés déjà bien longtemps loin de leurs troupeaux. Les coalisés décidèrent de rentrer chez eux.

C'était une grande victoire pour Mohammad. La preuve était faite aux yeux de toute l'Arabie attentive qu'on ne pouvait le vaincre par les armes. Ce que les Coalisés avec leurs 10 000 hommes n'avaient pas réussi à faire, nul ne le pourrait. L'Etat musulman de Médine était bien une force.

Cette force avait encore une faille : la seule présence des Banou Qorayza qui avaient été une inquiétude constante pour Mohammad pendant le siège. Il était clair qu'il fallait se débarrasser de ce groupe dangereux. Mohammad ne perdit pas de temps. Le jour même où les coalisés se retiraient, il dirigea ses troupes vers le village fortifié de la tribu juive. Les Juifs s'y retranchèrent en échangeant des reproches et des injures avec les assaillants. A Mohammad qui les accusait d'avoir pris parti contre lui, ils répondirent en niant. Ils s'indignèrent de l'ingratitude des Aws avec qui ils étaient confédérés et pour qui ils avaient combattu vaillamment les Khazraj à Bo'âth. On leur répondit comme d'habitude que l'Islam avait changé tout cela. Au bout de 25 jours, ils perdirent courage. Quelques-uns s'enfuirent avec leur famille et adhérèrent à l'Islam. Leur chef leur proposa de tuer leurs femmes et leurs enfants et de se précipiter dans une sortie désespérée contre Mohammad. On pouvait aussi profiter, pour attaquer, du relâchement de la

surveillance des assaillants le jour du sabbat, confiants qu'ils étaient dans le respect que les Juifs auraient du jour saint. Ils refusèrent tous ces partis. Ils demandèrent à Mohammad de les laisser partir dans les conditions où étaient partis les Nadîr. Il refusa. Il voulait cette fois une reddition inconditionnelle.

Les Qorayza hésitèrent. Mohammad leur permit de consulter un de leurs alliés Aws, Abou Lobâba : interrogé sur les intentions du prophète celui-ci se toucha le cou, indiquant par là qu'il y aurait massacre. Il se reprocha immédiatement cette indiscrétion et s'en punit en allant s'attacher à un pilier dans la « mosquée ». Les Juifs ne comprirent-ils pas ou ne le crurent-ils pas ou étaient-ils résignés à tout ? En tout cas, ils capitulèrent, espérant sans doute en l'intercession de leurs vieux alliés, les Aws.

Ceux-ci, en effet, dès la capitulation, assiégèrent le prophète. Il avait bien fait grâce aux Qaynoqâ' à la demande d'un homme des Khazraj, Ibn Obayy. Le prophète avait une réponse prête. Acceptaient-ils qu'un homme d'entre eux, les Aws, soit déclaré juge du sort des Qorayza ? Ils acceptèrent et il désigna immédiatement l'arbitre, Sa'd ibn Mo'âdh. Celui-ci avait été blessé pendant le siège et était mourant. On l'amena, monté sur un âne portant un coussin de cuir, pendant que ses contribules, les Aws, lui recommandaient d'épargner leurs alliés. Il ne répondait que par des paroles peu claires, mais peu encourageantes. Arrivé à pied d'œuvre, il exigea de tous le serment qu'on appliquerait sa sentence. Puis il prononça. Tous les mâles pubères seraient tués, les femmes et les enfants réduits en esclavage, les biens partagés. Mohammad s'écria : « Tu as jugé suivant la sentence d'Allah lui-même en haut des sept cieux ! »

Le lendemain, il fit creuser de grandes fosses dans le marché de Médine. On y mena les Juifs ligotés par paquets, on

les décapita un à un au bord des fosses et on les y jeta. Ils étaient 600 à 700 disent les uns, 800 à 900 disent les autres. Quelques-uns furent épargnés individuellement, sur demande motivée d'un Musulman ou d'un autre. Une seule femme fut exécutée, elle avait tué un des assiégeants avec une meule. Elle riait beaucoup pendant le massacre en causant avec ʻAïsha, jusqu'au moment où on appela son nom : « Elle dit : C'est moi, par Allah. Je lui dis : Malheur à toi, que t'arrive-t-il ? Elle dit : Je dois être tuée. Pourquoi ? lui dis-je. Pour une chose que j'ai faite, répondit-elle. Elle partit et fut décapitée. Par Allah, ajoutait ʻAïsha, je n'oublierai jamais sa bonne humeur et son gros rire alors qu'elle savait qu'on allait la tuer. »[121] Puis les femmes, les enfants furent vendus. L'argent ramassé ainsi et le butin en objets mobiliers furent partagés. On donna deux lots de plus aux cavaliers. Le prophète prit pour lui une concubine, la belle Rayhâna, veuve d'un des exécutés. Elle se convertit à l'Islam. Peu après sa sentence rendue, Saʻd mourut. C'était un si saint homme que le trône d'Allah au ciel en fut ébranlé.

Il est difficile de juger le massacre des Qorayza. Il faut penser aux mœurs de l'époque qui étaient fort rudes. Pourtant le soin qu'apportent les textes à en disculper Mohammad atteste qu'il dut soulever quelque émotion. Des détails apparaissent dans ces textes même qui rendent difficile de croire en l'innocence du prophète. Comment expliquer l'épisode d'Abou Lobâba, si ce n'est en supposant que le destin des Juifs était fixé d'avance ? C'est une tradition rapportée par les plus anciens historiens musulmans qui dit que Saʻd, blessé, fit cette prière : « O Allah ! Si tu fais durer encore un peu la guerre avec Qoraysh, épargne-moi pour que j'y participe… et ne me fais pas mourir avant que je sois consolé aux dépens des Banou Qorayza. »[122] Comment ne pas penser que le prophète connaissait ces dispositions vindicatives du gros

Médinois, soigné sous une tente dans la cour de sa maison par Rofayda, la Florence Nightingale de cette rude société ? Le massacre était d'ailleurs d'un point de vue purement politique un acte fort avisé. Les Qorayza étaient un danger permanent à Médine. Les laisser partir, c'était renforcer le centre d'intrigues antimusulmanes de Khaybar. Seuls les morts ne reviennent pas. La tuerie contribuerait au surplus à épouvanter et à décourager les ennemis. La solution choisie était sans conteste la meilleure, politiquement s'entend. Et on sait bien que les hommes politiques n'acceptent les considérations humaines que lorsqu'elles deviennent elles-mêmes des facteurs politiques ou quand ils ne peuvent faire autrement.

A l'aube rouge de mai 627, qui se levait sur les fosses fraîchement comblées du marché de Médine, Mohammad pouvait regarder l'avenir avec confiance.

CHAPITRE VI

Naissance d'un Etat

Mohammad, enfant, puis jeune homme insatisfait, était un jour devenu prophète. Son message, à cause de sa résonance personnelle, religieuse et sociologique à la fois, avait trouvé un écho enthousiaste auprès d'un groupe de fidèles. Ils avaient formé une communauté, une secte. A Médine, le prophète s'était trouvé avoir une position qui lui permettait, lui imposait même, de jouer un rôle dans les luttes pour le pouvoir au sein de l'oasis. Il s'était trouvé le chef d'un parti. Ce parti politico-religieux avait grossi peu à peu. De vocation « totalitaire » de par sa nature et son origine, il avait acquis une force armée indépendante et une trésorerie particulière en même temps qu'il éliminait les éléments inassimilables et qu'il réduisait au silence l'opposition intérieure. Cinq ans après l'hégire, il s'était transformé en un Etat, un Etat médinois respecté de ses voisins, un Etat dont le chef suprême et absolu était Allah lui-même, parlant par la bouche de son Envoyé, Mohammad ibn ‘Abdallâh.

L'histoire, et en particulier l'histoire de l'Islam, a connu bien d'autres prédicateurs de réforme religieuse qui s'étaient

trouvés en position de jouer un rôle politique. Mais souvent ils se sont révélés inaptes à s'orienter au milieu du jeu des forces politiques, à agir là où il fallait et quand il le fallait en se fixant des objectifs lointains, qu'il faut ne jamais perdre de vue, même quand les circonstances obligent à en délaisser apparemment les voies de réalisation, et un programme immédiatement réalisable, constamment adapté à la conjoncture fluctuante des événements. Quelquefois l'homme de religion ou l'idéologue a dû faire couple avec un homme d'action qui connaissait cet art difficile de mouvoir les hommes et de créer l'événement. Mais Mohammad a trouvé en lui-même les ressources nécessaires pour jouer les deux rôles. A Médine ce prêcheur de vérités de l'au-delà s'est révélé *aussi* un homme politique sagace, habile, patient, capable de contrôler ses émotions et de ne les laisser apparaître qu'au moment utile, capable d'attendre longtemps et de frapper vite quand l'heure était venue. Il en fut peut-être étonné lui-même. Mais il avait toujours la ressource d'y voir encore une fois la marque d'Allah en lui. De même, il s'était révélé un bon chef de guerre, capable en général de choisir intelligemment un plan de campagne ou un plan de bataille et sachant réagir par les décisions appropriées aux vissicitudes du combat.

Avec tout cela, Mohammad restait un homme profondément religieux, persuadé qu'il était en communication directe avec Allah et que la mission qui lui était dévolue consistait essentiellement à faire reconnaître aux Arabes la grandeur d'Allah, l'unicité d'Allah, la Loi d'Allah. Cette soumission à Allah, l'Islam, résoudrait tous les problèmes, ferait les hommes bons, justes, loyaux, rendrait leurs relations harmonieuses et la société aussi parfaite que le permet l'infirmité humaine. Mais, pour arriver à ce but désirable entre tous, il fallait employer des moyens qui, cela fut vite clair pour

le prophète, ne pouvaient être ceux de la simple prédication. Il fallait employer les moyens de la lutte politique. A la force temporelle des impies qui avaient réussi, à Mekka, à empêcher la large diffusion du message de vérité, il fallait opposer la force temporelle des croyants. Et la lutte politique, cela était compris bien avant Clausewitz, se prolongeait normalement par toutes sortes de moyens, par exemple la guerre et le meurtre qui est la guerre sur une petite échelle. Il n'y eut même pas là de dilemme de la fin et des moyens. La société arabe avait ses règles morales comme toute société. Le respect de l'hospitalité et de la foi jurée était par exemple pour elle un impératif catégorique qu'on devait observer en toutes circonstances. Mais elle n'avait rien contre la guerre et le meurtre et était très indulgente envers les moyens de la guerre et du meurtre. Mohammad eut, envers les règles morales de son peuple, ce mélange de respect invincible et d'impatience agacée qu'ont tous ceux qui ont découvert un principe éthique supérieur auquel devraient se subordonner tous les autres. Pour lui c'était le triomphe d'Allah. Mais le respect des règles morales en vigueur n'apporta pas trop d'entraves à son action. Condition essentielle pour que ce respect fût dans l'ensemble observé.

A Médine, la prédication des vérités suprêmes sur la divinité, le monde et l'homme, l'appel à la réforme intérieure de chacun, l'enseignement de l'histoire de l'action divine vis-à-vis de l'humanité devenaient moins primordiaux. Il fallait surtout mobiliser les énergies pour l'action immédiate, dénoncer l'ennemi, réconforter les troupes fidèles, justifier les décisions prises, stigmatiser les traîtres et les hésitants, donner des règles de vie à la communauté des Croyants. La Voix d'En Haut suivit cette modification de perspectives, les révélations en bonne partie changèrent de caractère. Comme le dit Caetani, le Coran devint une espèce de journal où étaient publiés les

ordres du jour aux troupes, émises les sentences sur les questions d'ordre intérieur, expliquées les vicissitudes fastes et néfastes de la lutte.[123] Le style d'Allah d'ailleurs changea en conséquence. Les versets haletants du début, hachés, concis au point d'en être extrêmement obscurs, pleins d'images syncopées d'une poésie saisissante, étaient déjà devenus, à Mekka, dans le récit de l'histoire des prophètes de l'ancien temps, plus longs, plus plats, plus précis. La narration ne peut conserver le style du lyrisme. Mais à Médine, à côté de morceaux qui rappellent encore heureusement les envolées mekkoises, on trouve surtout de filandreux et interminables articles de code, exhortations, protestations, proclamations d'un prosaïsme souvent pénible, encombrés de répétitions et de fautes de style. Il faut la foi des Musulmans pour y voir encore un chef-d'œuvre inégalable de la rhétorique universelle dont la perfection suffit à démontrer l'origine divine.

Que les Musulmans croyants qui peuvent lire ces lignes pardonnent ma franchise. Pour eux il s'agit du livre d'Allah et je respecte leur foi. Mais je ne la partage pas et je ne veux pas recourir, comme l'ont fait bien des orientalistes, à des formules équivoques dissimulant ma pensée. Cela permet de conserver plus facilement peut-être de bonnes relations avec les individus et les gouvernements qui professent l'Islam. Mais je ne veux tromper personne. Les Musulmans peuvent légitimement refuser de lire le livre, de prendre connaissance de la pensée d'un non-Musulman ; mais s'ils le font, il faut qu'ils s'attendent à y trouver des propositions qui, pour eux, sont blasphématoires. Je ne crois pas, évidemment, que le Coran est le livre d'Allah, sans quoi je serais Musulman. Mais le Coran existe et, m'étant intéressé à son étude comme bien d'autres non-Musulmans, il faut naturellement que je me l'explique. L'explication des chrétiens et des rationalistes pendant

plusieurs siècles a été qu’il s’agissait d’une falsification de Mohammad, attribuant délibérément à Allah ses propres pensées et ses propres consignes.

Nous avons vu que cette thèse n’est pas soutenable. Le plus vraisemblable est, comme je l’ai longuement expliqué, que Mohammad a réellement senti, éprouvé des expériences sensorielles traduites en mots et en phrases et qu’il les a interprétées comme des messages de l’Etre Suprême. Il s’est habitué à une certaine façon d’accueillir ces révélations. Sa sincérité paraît indubitable, à Mekka surtout, quand on voit comment Allah le houspille, le corrige, l’entraîne à des démarches devant lesquelles il est réticent. Mais à Médine, s’est-on dit, comme l’exprime fort bien F. Buhl, « quand nous voyons comment ses révélations ultérieures viennent à la rescousse parfois de ses penchants les moins élevés, quand nous observons comment il devient toujours plus prudent en produisant des révélations à l’appui et comment celles-ci contiennent souvent de façon assez évidente les conclusions auxquelles il est parvenu après des réflexions et des considérations sur les exigences de la situation ou même après des suggestions de son entourage, il nous est très difficile de croire qu’elles sont apparues de la même façon innocente qu’à l’époque antérieure ».[124] L’inspiré se serait-il transformé en imposteur, poussé par la nécessité d’avoir des révélations opportunes au moment voulu et non à un autre, comme les médiums ont eu recours à la supercherie dans des cas analogues ? ‘Aïsha n’avait-elle pas ironisé un jour sur la bonne volonté du Seigneur à répondre à ce que désirait son époux ?[125] Ne le voyons-nous pas, dans plusieurs cas difficiles, tergiverser, prendre des avis, hésiter, réfléchir, avant que la Révélation tout à coup tranche du haut du ciel le problème conformément à ce qu’une délibération humaine

(parfois trop humaine) pouvait lui suggérer ? ‘Omar ne se vantait-il pas naïvement d’avoir donné trois fois des avis qui s’étaient trouvés merveilleusement concorder avec la décision céleste ? De même, son successeur ‘Othmân s’était écrié une fois dans une question délicate : « Si le prophète de Dieu était encore en vie, un Coran, je suppose, aurait été révélé sur ce point. »[126] La tradition musulmane, elle-même, ne nous raconte-t-elle pas l’histoire d’un secrétaire du prophète, ‘Abdallâh ibn Sa‘d, qui prenait sous sa dictée les textes coraniques ? Mohammad s’étant interrompu à un moment, le secrétaire avait dit tout haut la fin de la phrase comme il la concevait et Mohammad, distraitement, avait adopté comme texte divin ce que suggérait ‘Abdallâh. Pris de doute sur l’inspiration, celui-ci avait renié l’Islam et fui à Mekka. Lors de la prise de la ville, le prophète eût aimé le faire tuer, mais il échappa non sans peine par suite de l’intercession de ‘Othmân, son frère de lait[127].

Tout cela est exact, mais n’entraîne pas forcément l’hypothèse de l’imposture. La capacité des hommes à se duper eux-mêmes est infinie. Les paroles que Mohammad entendait, par lesquelles se trouvaient traduites ces expériences si difficilement exprimables qu’il ressentait et cela de façon si miraculeusement exacte, il est clair, pour les non-Musulmans, qu’elles lui étaient dictées par son inconscient. Il s’en était méfié lui-même, il avait douté de leur source, il avait craint que des inspirations humaines n’y soient mêlées et même, nous l’avons vu, il avait reconnu après coup que Satan en personne y avait introduit ses consignes. Le succès venu, sa propre foi reconnue, renforcée, confirmée par des milliers de disciples, il est bien normal qu’il se soit de moins en moins défié de ce que lui suggérait sa voix intérieure. Celle-ci était de moins en moins en contradiction avec les conclusions conscientes de ses

réflexions, avec l'appel d'instincts puissants favorisés par le relatif confort de sa situation, par l'enivrement de la réussite, par le sentiment de la puissance. Mais jusqu'au bout, bien des faits nous l'attestent, il resta persuadé que ce qui parlait en lui, c'était la voix de ce maître implacable et tout-puissant qui le dirigeait du haut des sept cieux, pour qui il avait tant risqué et souffert, pour qui il était prêt à souffrir encore. Si Allah lui ordonnait tout à coup les décisions raisonnables vers lesquelles ses réflexions humaines ou les avis de ses sagaces compagnons l'avaient orienté, quoi d'extraordinaire ? Quoi de plus normal aussi que les ordres du Maître soient conformes aux tendances légitimes de son fidèle serviteur ? Suivant les beaux vers français que met Hugo dans la bouche du prophète de l'Islam :

Celui qui prodigua
Les lions aux ravins du Jebel Kronnega,
Les perles à la mer et les astres à l'ombre
Peut bien donner un peu de joie à l'homme sombre.[128]

Médine formait, désormais, on l'a dit, un Etat. Un Etat d'un type spécial, mais indubitablement un Etat. C'était un Etat théocratique, c'est-à-dire que le pouvoir suprême était dévolu à Allah lui-même. Allah fait entendre sa volonté par l'organe de Mohammad et par lui seul. Si nous estimons que la Voix d'Allah c'est en réalité l'inconscient de Mohammad, il faut en déduire que nous avons affaire en principe à une monarchie absolue. Qui pourrait tempérer, infléchir, modifier, contredire la volonté d'Allah ?

Pourtant, en pratique, il n'en est pas tout à fait ainsi. C'est qu'Allah ne fait entendre sa voix que dans les grandes occasions. Les décisions multiples qui doivent être prises pour diriger et organiser la vie de la communauté médinoise dépendent, en principe, toujours des mêmes autorités

qu'autrefois : les chefs et les conseils de chaque tribu et de chaque clan. Mohammad, théoriquement, de par la charte de la communauté que nous avons commentée ci-dessus, n'est qu'arbitre dans les litiges. Mais, en réalité, son influence est trop considérable pour qu'une décision importante soit prise sans ou contre son accord. Cela ne signifie pas non plus que les anciennes autorités deviennent purement et simplement sans aucun pouvoir. Il s'établit en fait un équilibre tout en nuances, sans rien de figé, de statutaire, de défini, entre les autorités temporelles, elles-mêmes dépendant, comme on l'a vu, dans une très large mesure, de l'opinion publique, et l'autorité sacrée charismatique de l'Envoyé d'Allah. Mohammad d'ailleurs est doué au suprême degré de la vertu essentielle du *sayyid*, du chef arabe, le *hilm*, une patiente et tenace habileté dans le maniement des hommes par la connaissance de leurs intérêts et de leurs passions. Il sait intelligemment, sans contrainte et sans éclats, obtenir à la fin l'acquiescement de ses sectateurs aux décisions qu'il a prises. Mais il lui faut louvoyer et parfois, temporairement, céder. Souvent encore les coutumes et les autorités établies ont le dessus. Ainsi il voudrait faire relâcher Çafwân qui s'est emporté et a blessé le poète Hassân ibn Thâbit au moment de l'affaire d'accusation d'adultère contre 'Aïsha. Mais, comme on l'a vu, malgré son intervention, le clan de Hassân garde Çafwân prisonnier jusqu'à la guérison du poète pour pouvoir se venger sur lui si celui-ci venait à mourir. Plus tard, après la victoire sur la tribu des Hawâzin et la distribution du butin et des prisonniers, la tribu se déclare tout à coup musulmane. Mohammad admet qu'on garde le butin, mais voudrait faire relâcher les prisonniers. Il ne l'obtient qu'après de longues tractations avec ses disciples. Encore deux chefs de tribu de son armée refusent-ils. C'est leur droit et Mohammad doit leur racheter les prisonniers.

Avant de décider, en quelque matière que ce soit, Mohammad s'entourait de conseils. Ses principaux conseillers semblent bien avoir été Abou Bekr et 'Omar, le premier plus pondéré, d'esprit plus rassis, se complaisant dans l'effacement volontaire, le second plus violent et plus radical. Mais tous deux, également devenus beaux-pères du prophète, s'entendaient parfaitement. Aucun heurt ne se produisit jamais entre eux. Leurs filles leur donnaient un moyen d'agir plus facilement sur l'esprit du prophète. Il ne semble pas que Mohammad ait jamais pris une décision véritablement opposée à leurs vues et Allah lui-même, on l'a vu, s'était rangé plusieurs fois à l'avis de 'Omar.[129] Lammens a prétendu que ces deux hommes ainsi qu'un autre Mekkois, Abou 'Obayda, formaient une sorte de triumvirat qui, dans l'ombre, « chambrait » le prophète et dirigeait pratiquement sa politique. Il semble y avoir quelque vérité dans cette théorie qu'il ne faudrait cependant pas pousser trop loin. Mohammad n'avait rien d'un roi fainéant et c'était à lui que revenait la décision en dernier ressort.

En face de ce cercle intérieur, on discerne des oppositions qui devaient rester incipientes pendant la vie du prophète, mais se déchaîneraient plus tard et aboutiraient à des guerres civiles. Très tôt certainement, le cousin du prophète, le mari de sa fille Fâtima, 'Ali ibn Abi Tâlib, eut une attitude réticente envers Abou Bekr et 'Omar. On a vu sa prise de parti contre 'Aïsha. Dans les raisons de cette attitude, il faut certainement compter l'antipathie de Fâtima pour ses belles-mères. Mais il a dû y avoir aussi opposition de caractères et de tendances. Si nous comprenons bien, le jeune 'Ali (il avait alors une vingtaine d'années), que ses ennemis qualifiaient d'homme « borné », trouvait les deux « vieux » bien opportunistes. Il devait défendre les positions de principe,

s’élever contre les louvoiements par trop « politiques », choisir la piété, la pureté, l’observance littérale des règles divines. Il devait sembler un jeune partisan inexpérimenté, manquant par trop de réalisme. Il est possible que, dès l’époque de la vie du prophète, les Médinois écartés du rôle de conseillers directs de Mohammad, jaloux de voir des Mekkois et eux seuls accaparer le pouvoir réel, aient eu tendance à appuyer le jeune gendre. Quand la politique de rapprochement avec les Qorayshites s’affirmera, bien des gens auront intérêt, contre la remise en selle des anciens persécuteurs, contre le resserrement des liens tribaux entre Musulmans jadis expulsés et nouveaux convertis jadis expulseurs, à mettre en avant celui qui, par le sang, représentait, corporellement pour ainsi dire, le nouveau principe, la mission prophétique abolissant les relations tribales. Ils devaient recréer pour le père des petits-fils du prophète le principe de la légitimité héréditaire qu’appliquaient par exemple à l’époque les Persans. Mais tout cela n’existait encore qu’à l’état de tendances, en germe. Tous ces hommes étaient également pieux envers Allah et suivaient aveuglément les directives qu’imposaient l’esprit lucide et la main ferme du prophète.

C’était lui qui décidait la paix et la guerre. Mais il n’y avait rien qui ressemblât à une armée permanente. Au moment de chaque expédition, il fallait faire appel aux chefs des tribus musulmanes qui lançaient un appel aux volontaires dans leurs rangs. Le prophète les passait en revue et éliminait les faibles et les indésirables. Il nommait le commandant ou prenait le commandement lui-même. Il semble avoir été doué pour la stratégie militaire comme il l’était pour la stratégie politique. Il recourait régulièrement à toutes sortes de stratagèmes. Surtout il feignait toujours d’envoyer ses troupes vers un autre endroit que leur objectif réel. On lui attribue la parole : « La guerre,

c’est la ruse. » L’expédition terminée, chacun regagnait ses foyers avec sa part de butin.

Les moyens de la politique extérieure de Mohammad ne lui étaient donc fournis que par la libre adhésion de ses fidèles. Mais cette adhésion était suffisamment sûre pour qu’il apparût bien aux autres comme le véritable centre de la puissance musulmane. C’était lui qui négociait par l’intermédiaire d’envoyés choisis par lui et munis d’instructions et de messages écrits. C’était vers lui qu’on dirigeait de semblables messagers et de semblables messages.

Nous avons vu que Mohammad disposait pratiquement d’un certain nombre de jeunes séides fanatiques, prêts à aller frapper ses opposants quand nécessité en était. Mais il faut bien voir qu’il n’y avait pas là une police permanente. A chaque fois un appel particulier, fût-il discret, était nécessaire. A chaque fois, il fallait envisager les conséquences de l’acte projeté. Les parents de la victime seraient-ils assez fidèles à l’Islam ou assez impuissants, assez intimidés pour n’en pas tirer vengeance ? Le gouvernement de la communauté ne pouvait se faire qu’à la manière traditionnelle arabe, par négociation avec tous ceux qui détenaient quelques parcelles d’autorité, les chefs de tribus, de clans, de familles et avec les individus eux-mêmes qui ne pouvaient être contraints qu’en observant un certain nombre de règles coutumières et une procédure souple et habile.

C’est dire que les décisions de justice ne pouvaient être appliquées qu’avec l’accord de l’opinion publique et moyennant sa pression. Le prophète, on l’a vu, était arbitre suprême des litiges de la communauté. Mais, semble-t-il bien, on ne recourait à lui qu’en dernière instance ou pour les cas très importants. Là encore c’était l’ancien système arabe qui fonctionnait normalement avec son absence de droit écrit et

d’autorité suprême, sa prise en considération des groupes ethniques et des individus comme puissances autonomes.

Pas de police régulière et pas non plus d’administration véritable. Mohammad avait ses conseillers qui ne jouissaient d’aucun pouvoir de coercition, ses secrétaires qui étaient de simples instruments. Il députa certaines de ses fonctions à des individus qui étaient ses agents personnels. Ainsi, quand il quittait Médine, il y laissait un représentant. Plus tard, au moment de ses conquêtes, il nomma des sortes de gouverneurs, choisis souvent parmi les notables des tribus locales. Là où il y avait un magma d’unités ethniques fidèles, infidèles ou douteuses, il envoyait quelqu’un de Médine. Mais ces gouverneurs n’étaient soutenus eux non plus par aucune force publique. Ils parvenaient aux buts que leur prescrivaient leurs instructions par la persuasion, par le prestige qu’ils tiraient de leur qualité de représentants du prophète, encore et toujours par de longues et délicates négociations avec les notables tribaux.

Le trésor public ne se distinguait pas de la fortune personnelle de Mohammad. Au début, chacun, nous l’avons vu, gagnait sa vie à sa façon accoutumée. Mohammad faisait seulement appel à ses fidèles ou à ses sympathisants quelque peu fortunés en faveur de ceux qui l’étaient moins. Les Juifs semblent avoir contribué de façon importante à cette entreprise de charité. Ce n’est que peu avant sa mort que Mohammad imposa, par traité, à quelques populations nouvellement conquises de verser une partie déterminée de leur propriété ou de leurs revenus. Une taxe spéciale fut imposée aux Arabes chrétiens qui n’adhéraient pas à l’Islam, mais elle n’était pas forcément plus élevée que les contributions plus ou moins volontaires payées par les Musulmans. Certaines taxes antérieures à l’Islam peuvent avoir continué à être perçues en certains endroits. Enfin le prophète recevait des dons

personnels, soit entre vifs, soit par testament.

Outre les taxes et les dons qui lui revenaient directement, Mohammad recevait, on l’a vu, le cinquième du butin pris à l’ennemi. C’était là un modeste prélèvement car les chefs arabes en prenaient en général le quart. Comme un chef ordinaire, Mohammad avait en outre droit à une part égale à celle des autres et aussi à prendre avant le partage la chose ou la personne qui lui plaisait le plus. Quand le butin avait été gagné non par la bataille, mais au cours de négociations, Mohammad prenait tout. On l’a vu pour le cas des propriétés immobilières des Banou Nadîr qu’il redistribua entre les seuls Emigrants. Après la prise de Khaybar, on le verra, il laissa en place les propriétaires anciens en prélevant plus de la moitié de la récolte en faveur des Musulmans. Il garda pour lui un cinquième, peut-être même un tiers des terres. Il devint alors fort riche.

Sa position lui imposait d’ailleurs des charges financières, certaines fort lourdes. Il consacra de plus en plus tout son temps à la chose publique et au service d’Allah. Il ne pouvait gagner sa vie en « faisant des affaires », comme son disciple si doué pour le commerce ‘Abd ar-rahmân ibn ‘Awf. Il était, comme le *sayyid*, le chef de sa communauté et, comme pour le *sayyid* d’une tribu, cela impliquait une large hospitalité, des dons généreux autour de lui, des dépenses somptuaires. La Voix d’Allah lui prescrivit, comme aux particuliers, de dépenser en faveur de ses parents, des orphelins, des mendiants, des voyageurs (c’est ainsi sans doute qu’il faut interpréter le terme « fils de la voie » qui fut plus tard compris autrement), de contribuer à payer la rançon des captifs. A un stade plus avancé du pouvoir de Mohammad, la Voix ajouta, aux dépenses que le prophète devait faire sur le fonds des taxes qu’il recevait, le payement des agents qui faisaient rentrer ces

taxes, les dépenses « dans le chemin d'Allah » et les sommes distribuées à « ceux dont les cœurs sont conciliés ». On a beaucoup discuté sur l'interprétation de cette dernière formule. La tradition musulmane pensait qu'il s'agissait de ceux dont les cœurs « devaient être conciliés », autrement dit de dons servant à acheter le bon vouloir envers l'Islam de personnalités influentes. W. Montgomery Watt a donné des raisons de penser qu'il s'agissait plutôt de cadeaux aux chefs des délégations déjà substantiellement gagnés à la Cause. Quoi qu'il en soit, il s'agissait de dépenses politiques comme celles effectuées « dans le chemin d'Allah » qui comportaient par exemple l'achat d'armes et de chevaux.

On voit combien était fluide cet Etat, combien était peu important son appareil. L'évolution avait été la même que celle qu'on peut observer par exemple chez les tribus noires du Kenya. On y trouve des hommes qui jouent le rôle social de médiateurs. « C'est là, écrit Lucy Mair, un commencement de gouvernement conçu comme l'activité de personnes que la communauté autorise à agir pour son compte. Mais nous sommes encore bien loin de quoi que ce soit qui puisse être appelé application de la loi ».[130] Pourtant, bien loin de « dépérir », l'Etat musulman n'a fait que se durcir, se renforcer au cours des premières décennies de son existence. Au début, du vivant de Mohammad, nous avons affaire à un Etat incipient, qui fonctionne avec le minimum d'appareil nécessaire. Il est pourtant solide, nous le verrons, et la mort du chef dont tout l'échafaudage paraissait dépendre ne l'ébranlera pas malgré un moment de crise. Cette solidité lui vient, en bonne partie, de la conservation pour l'essentiel de la structure tribale, malgré la désagrégation relative commencée avant l'Islam et l'esprit individualiste apporté par celui-ci. L'Etat avec son chef charismatique et ses conseillers particuliers, son

armée de volontaires levée seulement en cas de besoin, sa police extrêmement réduite, aléatoire et rudimentaire, ses quelques rares administrateurs et son trésor public confondu avec la fortune personnelle du Chef ne fonctionnait que comme un ensemble de groupes ethniques. Les chefs ordinaires de ceux-ci jouaient un rôle essentiel dans la transmission des volontés du sommet vers la base et des aspirations de la base vers le sommet. Tout dépendait d'eux et ils dépendaient du bon vouloir de leurs théoriques dépendants. En dernière analyse, dans cette machinerie rudimentaire qui ignorait pratiquement la coercition, du moins à l'intérieur, tout reposait sur l'opinion publique. La solidité du régime venait de l'emprise totale de l'idéologie musulmane sur cette opinion publique. Soulignons que cette emprise était partiellement acquise par les avantages pratiques et matériels qu'assurait le choix de l'option musulmane.

Allah et Mohammad détenaient donc en dernier ressort, si nous voulons appliquer tant bien que mal nos catégories, les pouvoirs exécutif et judiciaire. Ils avaient aussi le pouvoir législatif. Mais là encore il convient de nuancer à l'extrême pour rendre compte d'une situation extrêmement fluide. La Voix d'En Haut a édicté à Médine un certain nombre de préceptes légaux sur des points qui revêtaient une particulière importance pour Elle apparemment ou sur des points qui soulevaient des discussions dans la communauté musulmane. Mais ces points étaient disparates, ne formaient nullement un système. L'obéissance aux dispositions arrêtées par Allah lui-même était en principe impérative.[131] Mais J. Schacht a montré que les premières générations musulmanes s'en étaient assez peu souciées, les tournant ou les négligeant tout simplement. Sur tout le reste, en tout cas, la coutume était reine. On a, plus tard admis que le prophète avait enseigné par

la parole ou par l’exemple un grand nombre de comportements légaux qui faisaient autorité et que ces paroles ou actions s’étaient transmises par tradition.[132] Après I. Goldziher, J. Schacht a montré magistralement que c’était là une vue bien postérieure et que l’usage des traditions légales, leur formulation même étaient une innovation du II[e] et du III[e] siècle de l’Islam. Il est pourtant possible que le prophète ait donné des conseils légaux ou coutumiers de sa propre autorité, sans qu’intervînt Allah dans l’affaire. Mais rien de sûr ne nous en est parvenu et il ne semble pas que sa communauté s’y soit beaucoup, largement ou longtemps intéressée.

Pourtant, dans les préceptes légaux édictés à Médine, on peut discerner certaines tendances cohérentes. On n’a la place ici de les analyser que dans leurs grandes lignes en suivant pour l’essentiel le bon exposé de W. Montgomery Watt. Les nouveaux préceptes touchaient d’abord l’ordre de problèmes le plus important pour la société : le maintien de la sécurité, de la vie et des biens de ses membres. On a vu que cet ordre public élémentaire était assuré dans la société tribale par la coutume de la vendetta. On hésitait à tuer son ennemi parce qu’on savait que la tribu de celui-ci en tirerait implacablement vengeance sur le meurtrier ou sur un de ses parents, libre qu’elle était de ne pas accepter le « prix du sang ». Désormais, la communauté musulmane, l’*omma*, agirait, elle, comme une tribu pour protéger ses membres des agressions extérieures. Mais, à l’intérieur de la communauté musulmane, Allah insista sur l’observation rigoureuse de deux règles. Le vengeur ne devait pas infliger un plus grand mal qu’il n’en avait subi, quel que soit son rang social, et la vengeance prise ne devait pas ouvrir la voie à une nouvelle vengeance. Si le meurtre a été involontaire, on doit accepter le prix du sang et ne pas faire subir le talion. Naturellement, puisqu’il n’y avait pas de

véritable force de police, le vengeur était toujours le parent traditionnellement désigné pour remplir ce rôle. Ainsi le système ancien subsistait, mais on évitait les vengeances outrées et les interminables vendettas en chaîne qui troublaient l'ordre pendant de longues années. Mohammad payait d'ailleurs lui-même souvent le prix du sang pour éviter que les choses ne s'enveniment.

La peine de la main coupée fut infligée aux voleurs (qui était le bourreau ?). Allah interdit aussi l'infanticide des filles, coutume courante chez les Arabes et qu'inspirait l'atroce pauvreté du désert, en rapport sans doute, au surplus, avec un détail ignoré de la religion païenne. Cette interdiction est liée par le texte coranique même à la question de la nourriture. Allah y pourvoirait. En effet, l'Islam allait dispenser aux Arabes des ressources telles qu'ils pourraient abandonner tout malthusianisme.

Les préceptes nouvellement révélés concernaient surtout le mariage et la famille. Il s'agissait là évidemment de questions vitales pour la petite communauté nouvelle. D'autre part, la nouvelle législation ne se heurtait pas à des règles antérieures fermement établies et sanctionnées par l'idéologie ancienne. Il n'est pas très facile de voir clair dans les coutumes arabes préislamiques concernant les rapports domestiques, mais il semble bien, en tout cas, qu'au VIIe siècle elles étaient en pleine évolution et relativement fluides.[133] Des savants comme W. Robertson Smith et G. A. Wilken avaient cru découvrir chez les Arabes préislamiques des traces de ce soi-disant stade primitif de la famille qu'aurait été le « matriarcat » avec prédominance des femmes, descendance comptée par les femmes et propriété (dans la mesure où elle existait) transmise par les parents en ligne féminine, par exemple de l'oncle maternel à son neveu et non à son fils. L'existence de ce stade,

théorie autrefois à la mode, a été depuis fort longtemps reconnue tout à fait invraisemblable, et d'ailleurs l'idée même que les formes de famille se soient succédé dans un ordre invariable sur toute l'étendue du globe est tout à fait discréditée actuellement chez les savants compétents, très justement à mon avis. La théorie matriarcale a été modifiée et modérée. On a reconnu qu'il y avait des groupes humains où dominait la succession en ligne maternelle, parfois en liaison (mais ce n'est nullement forcé) avec un rôle un peu plus important accordé aux femmes. Un des signes en est la résidence « uxorilocale », comme on dit, du couple, c'est-à-dire que celui-ci va résider dans le groupe de la femme. Certains récits sur l'Arabie préislamique indiquent l'existence de traits matrilinéaires, surtout dans certaines régions comme à Médine. Il y aurait une liaison entre ces traits et les traces d'existence à certains endroits du mariage polyandrique, c'est-à-dire de l'union simultanée d'une femme à plusieurs hommes. W. M. Watt a pensé qu'on pouvait interpréter ces traits disparates comme l'indice que la société arabe, anciennement matrilinéaire, était à l'époque du prophète en marche vers le système patrilinéaire, donc dans un stade de transition en liaison avec l'évolution générale vers l'individualisme. Cette vue me paraît, comme à J. Henninger, assez douteuse.[134] La prédominance du système patrilinéaire nous est attestée en Arabie depuis des temps immémoriaux par les inscriptions dites thamoudéennes en particulier. Ce qui semble vrai, c'est que, dans certaines régions et localités comme Médine, ce système coexistait avec des pratiques polyandriques, avec une position assez importante reconnue aux femmes (plusieurs sources nous parlent pour une période reculée de reines arabes), avec même dans quelques cas la résidence uxorilocale et la transmission des biens en ligne féminine.

Les prescriptions coraniques sont évidemment empreintes d'esprit individualiste. Une période d'attente est prescrite à la femme qui se remarie, afin que la paternité réelle de l'enfant qui peut naître soit certaine. On a vu qu'à la suite de l'affaire de Zaynab, il avait été prescrit de même que le lien d'adoption ne pouvait compter comme filiation réelle. Il est stipulé que certains liens de parenté nettement spécifiés sont un empêchement au mariage. Il est probable qu'ainsi sont seulement fixées des coutumes anciennes, peut-être en les étendant suivant des critères qui ne nous sont pas très clairs. W. M. Watt pense, après Robertson Smith, qu'il y a eu extension à la parenté paternelle de principes applicables auparavant à la parenté maternelle. Mais il reste aussi des stipulations qu'il interprète comme des « concessions aux groupes matrilinéaires ».[135] En tout cas, il est sûr que la réglementation coranique vise à déraciner les coutumes qui ne traitaient pas les individus, les femmes en particulier, comme des sujets indépendants. Certaines prohibitions sont peut-être simplement destinées à empêcher des coutumes établies comme le mariage automatique d'un homme avec les veuves de son père en dehors de sa propre mère. De même la femme doit obligatoirement recevoir elle-même (et non son père) le douaire que paye son fiancé. Le concubinage avec les esclaves et captives, le divorce sont autorisés, mais réglementés. Les mariages temporaires qui tournaient à la polyandrie, un moment autorisés semble-t-il, sont ensuite découragés. L'insistance (d'un caractère très « réformateur ») sur les faits réels et non sur les fictions sociales apparaît bien dans la règle coranique qui permet le mariage avec sa belle-fille (la fille d'un premier mariage de sa femme) si l'union avec cette épouse n'a pas été consommée.

Un verset célèbre du Coran recommande d'épouser

deux, trois ou quatre femmes « si vous craignez de n’être pas équitables à l’égard des orphelins » (IV, 3). Des Musulmans modernes, devenus sévères, sous l’influence de la culture occidentale contemporaine, pour la polygamie, ont entrepris d’« excuser » cette disposition. Ils ont proclamé que les Arabes avant l’Islam avaient coutume d’épouser des femmes en nombre indéterminé et qu’Allah avait voulu tenir compte de ces habitudes. Suivant cette « pédagogie divine » dont parlent tant actuellement les théologiens chrétiens, il n’avait pas voulu imposer d’un seul coup la monogamie (il faudrait dire plus exactement la monogynie) à ces natures frustes. La « permission » d’avoir quatre femmes était une étape vers l’adoption de la règle morale de la monogamie. D’ailleurs la suite du verset dit : « Si vous craignez de n’être pas équitable (envers vos femmes) (prenez-en) une seule ou des concubines. » Comme il est impossible d’être tout à fait équitable dans ce cas, le texte reviendrait pratiquement à recommander la monogamie. On voit là un exemple typique assez puéril de raisonnement apologétique, comme de coutume tout à fait opposé à l’esprit historique. En réalité, il n’est pas du tout sûr que la polygamie fût tellement répandue dans l’Arabie préislamique. On voit mal comment l’incitation à prendre des concubines si l’on craint de n’être pas équitable envers plusieurs femmes peut être un acheminement vers l’idéal supposé plus moral de la monogamie. En outre, le texte coranique, visiblement, n’est pas une restriction, mais une exhortation et il est lié d’une façon peu claire à l’équité envers les orphelins. Probablement, par suite des batailles et d’autres facteurs, la communauté médinoise comptait plus de femmes que d’hommes. Ceux et surtout celles qui avaient perdu leur père n’étaient pas toujours bien traités par leurs tuteurs qui abusaient de la situation pour les dépouiller. Il fallait marier le

plus vite possible les veuves et les orphelines musulmanes. Encore une fois, pour bien comprendre un phénomène, il faut le replacer dans sa situation historique avant de le condamner ou de l'exalter au nom de dogmes moraux, religieux ou politiques supposés éternellement valables.

Un certain nombre de dispositions réglementent assez strictement l'héritage. C'était nécessaire, semble-t-il, dans la situation floue que créait la désagrégation du régime tribal. Les plus forts devaient avoir beau jeu pour confisquer des biens familiaux ou tribaux au détriment des plus faibles. La réglementation coranique assurait à chacun sa part, calculée de façon assez complexe. Les femmes se voyaient reconnue une part de propriété, ce qui était l'usage mekkois, mais non celui de Médine, semble-t-il. Il est vrai que leur part était la moitié de celle des mâles. L'héritage se trouvait subdivisé, pratique normale chez les éleveurs, mais néfaste pour des agriculteurs, les partages successifs, comme nous le savons, aboutissant vite à créer des parcelles trop petites.

L'esclavage était naturellement maintenu. Il est recommandé de traiter bien les esclaves et de favoriser leur affranchissement. C'est une naïveté de vouloir qu'on ait aboli au VIIe siècle une institution parce qu'elle nous choque actuellement. C'en est une autre d'y voir avec Mohammad Hamidullah « comme une maison de correction humanitaire » et d'en exalter les vertus.[136] Le prêt à intérêt, ou plutôt sans doute une de ses formes, est interdit. Il semble que cette prescription visait surtout en réalité ceux qui, au début du séjour à Médine, refusaient de faire des prêts sans intérêt à la communauté nécessiteuse. Il s'agissait surtout des Juifs qui, par là, refusaient de considérer les Musulmans comme des coreligionnaires. Mais il ne semble pas qu'on ait voulu interdire les pratiques normales du trafic mekkois. Le vin et un

certain jeu de hasard nommé *mayssir* sont interdits sans doute à cause de leur connexion avec des cultes païens. C'est probablement pour une raison semblable que fut prescrit le retour à l'année lunaire stricte (354 jours) en renonçant au mois intercalaire qui permettait de tenir en accord le calendrier avec le cours du soleil et des saisons.

Ainsi se constituait une législation qui, malgré ses lacunes, ses obscurités, son caractère occasionnel, était à maints égards un progrès sur l'état antérieur. Elle répondait bien aux nécessités particulières de la petite communauté médinoise en voie d'extension. Elle sauvegardait la sécurité de l'individu et protégeait certaines catégories particulièrement exposées. En général, la tendance existante à l'individualisme était encouragée sans que le système tribal soit abandonné. Surtout, au milieu de l'océan des coutumes imposées par la tradition et l'opinion publique, apparaissaient des éléments d'un véritable droit, des prescriptions en principe nettement formulées et valables pour tous. Mais la communauté avait encore bien du chemin à faire avant que le droit ne se constitue réellement et l'adaptation de ces quelques règles édictées à Médine aux nécessités d'un vaste empire ou d'Etats bien structurés allait poser bien des problèmes.

C'est à Médine aussi que se développèrent de façon décisive l'idéologie qui devait assurer la cohésion des futurs Etats musulmans et les institutions par lesquelles se marquait l'adhésion à cette idéologie.

Mais, pour comprendre cette idéologie et ces institutions, il est nécessaire de remonter à leur source commune. Toute idéologie en effet, c'est-à-dire tout système d'idées proposé aux hommes pour les guider, pour donner un sens à leur vie en la situant dans un ordre et dans un devenir

qui la transcendent, se cristallise autour d'une intuition centrale, d'une façon dont est saisie par le fondateur ses propres relations et celles des autres hommes avec cet ordre et ce devenir. Cette intuition fondamentale ne naît pas de rien et je ne suis pas de ceux qui croient qu'elle soit imposée par l'irruption dans la conscience humaine de la présence d'une réalité de l'au-delà. C'est pourquoi j'ai essayé de montrer les conditions qui avaient pu la faire naître dans l'homme Mohammad, dans son histoire personnelle au sein d'une société donnée. Mais si l'intuition centrale a une genèse, elle n'en est pas moins en elle-même une totalité qui impose sa marque à tout un ensemble d'idées et d'actes. Ce système, une fois créé, pourra évoluer, changer parfois et presque entièrement. Mais il semble rare que toute trace de l'inspiration initiale disparaisse et, si des documents la transmettent, des esprits libres pourront un jour ou l'autre venir puiser à cette source.

Cette intuition fondamentale était naturellement une intuition religieuse. Les ennemis de Mohammad adhéraient à une forme fruste de l'humanisme. Ils croyaient à la possibilité pour l'homme de lutter avec ses propres forces contre la peur et l'inquiétude existentielles, d'en réduire la part. Ils n'exaltaient certes pas cette possibilité en une vocation prométhéenne de construire un monde à la mesure de l'homme. Leur humanisme n'était pas un appel plein d'espoir au dépassement de la vie actuelle, mais un aménagement confortable de celle-ci. C'est pourquoi il heurtait ceux qui avaient besoin d'un espoir.

Dans un monde où le pouvoir de l'homme apparaît bien faible et même, quand ses forces se sont accrues, dans des circonstances qui recréent pour chacun ou pour tous cette faiblesse, il est plus normal qu'une saisie d'ensemble du monde soit de qualité religieuse. Ce que Mohammad avait ressenti,

comme tant d'autres, c'est un sentiment de dépendance à l'égard du mystère fascinant et terrible qui l'entourait. Et ce mystère s'était cristallisé en une Présence formidable.

Bien d'autres que lui ont eu cette sensation. Mais elle se présentait sous une forme qui n'appartint qu'à lui. La Présence, Allah, était une toute-puissance que rien, nulle part, en aucune façon, ne limitait, une volonté qu'aucune borne ne pouvait contenir. Cela, d'autres l'ont ressenti aussi. Bien des traits venaient d'ailleurs un peu adoucir cette image. Infiniment majestueux sur son trône, des locutions anthropomorphiques décrivaient néanmoins ses membres, ses gestes et son action. Surtout, il était bon, miséricordieux, se faisait proche de l'homme qu'il avertissait, qu'il pardonnait, qu'il aimait en père indulgent. Mais un gouffre le séparait de sa créature, gouffre que rien ne venait combler, ni sollicitude attentive pour un peuple amoureusement choisi, ni rédempteur issu de lui-même et sensible à la souffrance humaine au point de la partager. L'amour paternel qu'il avait pour les hommes était quelque peu abstrait, global, manifesté par des bienfaits généraux envers l'humanité ou envers des groupes. C'est, comme on l'a dit, la bonté active, organisatrice d'un chef de famille, sans attendrissement particulier. Envers ce Dieu la seule attitude possible était une humilité infinie et une soumission (*islâm*) totale, en attendant un terrible jugement dont rien ne peut faire prévoir les résultats. On lui doit la foi, la piété, la gratitude, l'adoration, la confiance même. Mais on ne réclame à peu près jamais l'amour. Aussi le péché est-il une faute, une désobéissance, une marque d'ingratitude, une négligence causée par une préférence injustifiée accordée aux biens de ce monde. Il ne suscite jamais de la part de Dieu cette plainte de l'amant trahi, pleurant de voir l'infidèle faire obstacle à son amour, qui court à travers les pages de l'Ancien et du Nouveau

Testament. Ce pathétique appel à l'amour d'une faible créature est inconcevable de la part du Maître des mondes coranique qui va à l'extrême de sa bienveillance en daignant lui-même aimer et pardonner. Et de même le repentir du pécheur est bien plutôt la constatation et le regret d'un mauvais calcul, d'un aveuglement néfaste que la désolation angoissée d'un être avide d'amour, un moment égaré ou qui n'a pas su voir à temps l'offre d'une infinie affection.

L'intuition fondamentale de Mohammad avait été celle-là dès les premiers moments où la Voix lui avait parlé et même avant. Mais elle était élaborée maintenant dans un autre contexte qu'au début. Il ne s'agissait plus seulement de définir les rapports entre l'homme en général et Dieu, d'en tirer des règles de vie universellement valables. Au début, la Voix exposait aux Arabes un message universel déjà connu par d'autres. Maintenant — et c'est l'enchaînement des événements imprévisibles dans le domaine notamment des relations politiques qui a créé, on croit l'avoir montré, cette situation — une communauté arabe existe, détentrice du vrai message que les autres ignorent ou déforment. Que seul au monde un groupe d'Arabes connaisse la vérité, cela apparaît comme un signe que Dieu a des relations spéciales avec les Arabes et avec, au moins, un coin de l'Arabie.

Le message n'est plus seulement une doctrine pure, une conception du monde que chacun peut adopter individuellement en en tirant les conséquences pour la conduite qu'il doit observer comme, disons, les idées d'Emmanuel Kant sur la raison pure et pratique. Il s'adresse à une communauté particulière — une communauté d'Arabes pour le moment du moins — qu'il guide, qui s'organise et agit en fonction de ce message. C'est bien une idéologie.

Cette idéologie forme un système. Entendons que les

dogmes et les prescriptions qui la constituent sont liés par des rapports plus ou moins nécessaires selon le cas. Si l'on affirme certains points, cela entraîne forcément que l'on doit déduire ou écarter certains autres. La mode intellectuelle actuelle s'est enthousiasmée pour la notion de système ou, comme on dit, de structure. Certains, dans leur enthousiasme, sont devenus incapables de voir dans l'évolution des idées autre chose que des systèmes bien constitués, parfaits et totaux, en remplaçant totalement d'autres pour des raisons qui échappent. On a essayé de montrer ici qu'une idéologie se constituait au contraire à partir d'éléments que sa situation propre imposait à un homme et que la situation d'une société lui faisait adopter. On peut ajouter que, si la situation change de façon importante, cela doit entraîner forcément, non pas immédiatement ni directement, mais à la longue et à travers des transpositions nécessaires, une modification de l'idéologie, parfois même son rejet radical et l'adoption d'un autre système.

Le slogan dont l'idéologie musulmane de cette époque eût pu se prévaloir était : une religion arabe pour les Arabes. Nous avons vu comment la communauté avait fini par se rattacher à Abraham-Ibrâhîm supposé ancêtre des Arabes. Maintenant Allah révélait ses exigences et ses vérités en langue arabe par l'intermédiaire de Mohammad. On a vu que l'on s'orientait désormais en priant, non plus vers un sanctuaire étranger, mais vers la Ka'ba, sanctuaire arabe s'il en fut. Puis Allah avait ordonné de prendre part aux rites curieux dont l'origine se perdait dans la nuit des temps qui se déroulaient autour de la Ka'ba et qui consistaient en particulier à tourner autour de l'édifice sacré. C'est ce qu'on appelait alors la *'omra*, « culte », mais peut-être aussi déjà *hajj al-bayt*, « le pèlerinage vers la Maison (c'est-à-dire le sanctuaire) ». Mais Allah joignait à la prescription de ces rites l'obligation de participer

également à des cérémonies, elles aussi de signification très obscure, qui portaient, semble-t-il, le nom de *hajj*, « pèlerinage », par excellence. Elles se déroulaient dans une série de petits sanctuaires proches de Mekka. Jusque-là tous ces rites ou au moins certains d'entre eux étaient liés par la piété populaire au culte de divers dieux. Il faudrait maintenant les accomplir tous en invoquant le seul Allah. Ces prescriptions allaient jouer un rôle politique important. Elles permettraient à Mohammad de réclamer des Qorayshites l'accès de ses fidèles aux sanctuaires de leur ville et des environs immédiats. Pourquoi les Musulmans seraient-ils exclus de ces rites auxquels participaient tant d'Arabes habitant au loin ? D'autre part, les Qorayshites se convainquaient que, si l'Islam l'emportait, leur ville resterait un centre religieux important, verrait peut-être même s'accroître son importance. Considération de grand poids pour ces marchands !

La rupture était maintenant complète avec les Juifs et avec les chrétiens. Mohammad avait été conciliant au maximum avec eux. Il ne voulait, au début, qu'être reconnu par eux comme un prophète à côté des leurs, Moïse ou Jésus, spécialement destiné par Allah à guider les Arabes vers la vérité monothéiste. Mais ils l'avaient repoussé les uns et les autres, ils l'avaient rebuté par leur exclusivisme. « Ils ont dit : N'entreront au Paradis que ceux qui sont Juifs ou chrétiens. C'est là leur espoir ! Dis : Produisez vos preuves si vous êtes véridiques ! Non ! Celui qui aura soumis sa personne à Allah, celui qui aura fait le bien, il aura sa récompense auprès de son Seigneur ! » (*Coran*, II, 105-106). Maintenant c'était fini. A chacun sa foi et sa communauté. Abraham n'était ni juif ni chrétien, et pourtant il avait été un vrai prophète, ils le reconnaissaient les uns et les autres. Ainsi en était-il de Mohammad maintenant, qu'ils le reconnaissent donc ! Mais ils

s'obstinaient à le repousser. Ils étaient pourtant bien coupables. Ils ne vivaient pas selon les préceptes qu'Allah leur avait envoyés par Moïse et par Jésus, dans la Torah et dans l'Evangile. Ils avaient ajouté à ces préceptes des choses nouvelles de leur propre invention. Eux qui avaient eu la faveur insigne d'être depuis longtemps appelés au monothéisme avaient péché mortellement en commettant le crime suprême, en associant à Allah, tout comme les polythéistes mekkois, des fils, des épouses. Les Juifs prétendaient que 'Ozayr (Esdras) était le fils de Dieu, qualité que les chrétiens attribuaient à Jésus. La première assertion paraît moins injustifiée qu'il ne le semble à première vue quand on lit dans un « apocryphe » juif du Ier siècle, fort populaire par la suite, le IVe livre d'Esdras, les mots suivants adressés par un ange à Esdras : « On t'enlèvera du milieu des hommes et tu resteras avec mon fils…[137] Laisse les pensées humaines, rejette loin de toi le fardeau humain, revêts l'immortalité » (XIV, 9, 14, trad. R. Basset). Jésus était appelé *al-massîh* (le Messie), mot emprunté au syriaque ou à l'éthiopien, qui en arabe aussi pouvait vouloir dire « l'oint », mais on ne comprenait pas bien évidemment les implications de cette dénomination. Sa mère, Marie, sœur d'Aaron et donc de Moïse, avait été avertie par les anges qu'elle engendrerait sans avoir connu d'homme un fils étonnant, « un Verbe de Lui (Allah), dont le nom sera le Messie, 'Issâ, fils de Maryam (Marie), éminents dans ce monde et dans l'autre, faisant partie des Proches (du Seigneur) ; il parlera aux gens dès le berceau… (Allah) lui apprendra le Livre et la Sagesse, la Torah et l'Injîl (Evangile) » (*Coran*, III, 40-43). Ce miracle s'était produit du fait qu'Allah avait envoyé en Marie un peu de son Esprit. C'était un prophète envoyé aux Israélites par Allah, mais un prophète extraordinaire. Il avait passé dans le monde en faisant bien des miracles. Tout enfant,

il faisait des oiseaux avec de la terre et y insufflait la vie. Il guérissait les muets et les lépreux et ressuscitait les morts. Les Juifs s'enorgueillissaient de l'avoir tué mais ce n'était pas vrai. Ils ont été victimes d'un mirage, d'une ruse d'Allah. Ils ont cru le crucifier, mais, en réalité, « Allah l'a élevé à Lui » (IV, 156). Avec sa mère, il est « sur une colline tranquille et arrosée » (XXIII, 52).

Au début, la Révélation d'En Haut insiste surtout, contre les Juifs, sur ces données, empruntées sans doute à quelques chrétiens, assez ignorants de leur religion ou influencés par les belles histoires que racontent les Evangiles apocryphes. Certains de ces chrétiens au moins appartenaient à des sectes excentriques ou subissaient leur influence. Parmi elles était le docétisme qui justement ne voulait pas admettre la réalité de cet événement inouï : le supplice de Dieu. Les docètes expliquaient donc qu'un fantôme lui ressemblant avait été substitué à Jésus sur le Golgotha. C'est lui que les bourreaux avaient cru crucifier. Plus tard, à ces données, le Coran ajouta de la polémique contre les chrétiens lorsque Mohammad se fut opposé politiquement à eux et aussi peut-être lorsqu'il eut reçu quelques informations supplémentaires sur les croyances chrétiennes telles qu'elles étaient comprises par les pauvres chrétiens d'Arabie. Les chrétiens ont tort de dire que Jésus, ce surhomme, était fils d'Allah. Allah inengendré lui-même ne saurait engendrer. Ils ont tort de croire en une Trinité qui serait composée d'Allah, de Jésus et de Marie. Il n'y a qu'un dieu, Allah. Jésus a dénoncé lui-même ces exagérations et en est bien innocent. Comme sa mère, il prenait de la nourriture. Il n'était pas Dieu.

L'Islam, dernière révélation prophétique, accordée aux Arabes, est donc la religion suprême et définitive. Le message de Mohammad reprenant ceux des prophètes antérieurs, les

parachève, les accomplit, les scelle. Mohammad est le prophète gentil (*ommi*) au sens que ce mot avait chez les Juifs et les chrétiens, le prophète envoyé aux païens, à ceux qui n'étaient pas d'Israël. Le mot fut mal compris d'ailleurs et on entendit plus tard qu'il ne savait ni lire ni écrire. Il avait été annoncé par Jésus. Maintenant il fallait se rallier à lui :

« *Les hommes formaient une communauté unique. Puis Allah envoya les prophètes comme messagers de la bonne nouvelle et annonciateurs. Il fit descendre avec eux l'Ecriture véridique pour juger entre les hommes sur les points sur lesquels ils s'opposaient. Seuls s'opposèrent, par superbe mutuelle, ceux qui avaient reçu (une Ecriture auparavant) après que les Preuves leur aient été communiquées. Allah a dirigé les Croyants vers la Vérité, cette (Vérité) sur laquelle (les autres) s'étaient opposés, (tout cela) avec sa permission. Allah dirige qui il veut vers une Voie Droite* » (Coran, II, 209). « *J'inscrirai (une belle existence) pour ceux qui sont pieux… et croient à nos signes, pour ceux qui suivent le Messager, le prophète gentil, qu'ils trouvent mentionné chez eux dans la Torah et l'Evangile, qui leur ordonne le Convenable et leur interdit le Blâmable, qui déclare licites pour eux les bonnes (nourritures) et leur interdit les immondes, leur ôte le lien et les entraves qui pesaient sur eux… Dis : O hommes ! Je suis le Messager d'Allah vers vous tous, de celui qui possède la royauté des cieux et de la terre. Pas de divinité en dehors de Lui ! Il fait vivre et il fait mourir ! Croyez en Allah et en son Messager, le prophète gentil qui croit en Allah et en ses paroles. Suivez-le ! Vous serez sans doute bien dirigés !* » (VII, 155-158). Ainsi le message de Mohammad acquérait une valeur universelle.

La nouvelle idéologie avait donc son autorité suprême, Mohammad, le prophète gentil, qui prononçait sur le vrai et le

faux, transmettant le Message irréfutable d'Allah. Mais les fidèles devaient pouvoir, en cas d'absence du prophète, se remémorer ses paroles, s'y référer, les citer, en tirer argument pour se diriger à travers les opinions et les événements. D'ailleurs, il fallait prévoir la disparition du Porte-Parole suprême. Le document devait être objectivé, être une Ecriture consultable comme l'étaient la Torah et l'Evangile. Des hommes avaient écrit, d'autres appris par cœur les messages au fur et à mesure de leur révélation. Comme l'a montré de façon convaincante Richard Bell, Mohammad entreprit lui-même une révision de ces écrits. Il les ordonna en morceaux, en chapitres plus ou moins longs que l'on appelle, on l'a vu, des « sourates ». Les messages étaient une Récitation (*qor'ân*, Coran), maintenant se constituait un livre (*kitâb*) comme ceux des Juifs et des chrétiens.

Dans ce Livre se trouvaient consignés, on l'a vu, les préceptes, les règles de conduite sociale que les hommes devraient suivre. On y trouvait aussi les récits sur les anciens prophètes, l'histoire sainte en somme, qui servait de précédent à la nouvelle Loi, qui lui constituait des ancêtres spirituels. On a donné quelque idée de certains de ces récits. Les idées essentielles auxquelles il fallait croire, les dogmes, y étaient aussi exposés. Allah, l'unique, le créateur du Cosmos et de l'homme, le tout-puissant, trône seul au sommet des cieux. A lui appartiennent le Ciel et la Terre. Les dieux des polythéistes n'existent pas puisqu'ils sont incapables de créer quoi que ce soit, ou peut-être ce sont des djinns. Autour du trône d'Allah sont assemblés les anges qui chantent ses louanges, qui sont ses serviteurs et ses messagers, qui observent et enregistrent les actions des hommes. Parmi eux sont nommés Gabriel, le messager de la révélation, et Michel. Allah agit au moyen d'entités qui se distinguent de sa personnalité globale sans s'en

détacher tout à fait. Il s'agit là de notions vagues empruntées aux spéculations qu'avaient élaborées, autour du problème de la communication entre l'Etre Suprême parfait et le monde imparfait, le judaïsme et le christianisme sous l'influence du platonisme. On a ainsi le Verbe d'Allah, son Souffle ou Esprit, son Ordre, sa Lumière, sa Présence. En face d'Allah et de ses anges, se dressent les satans et leur chef, le Satan qu'on appelle aussi lblîs (c'est le mot grec *diabolos* qui nous a donné « diable »). C'est un ancien ange, maudit parce qu'il a refusé de se prosterner devant Adam, créature d'Allah. Allah lui a permis de tenter les hommes et il y réussit fort bien, du moins, semble-t-il, avec ceux prédestinés à être impies.

Allah tout-puissant dirigeait les pensées et les actions des hommes, rendait celui-ci pieux, docile aux prédications, aux admonestations de ses messagers, les prophètes et celui-là sensible aux tentations de Satan. Cela ne l'empêchait nullement, on l'a vu, de proclamer la responsabilité de l'homme, de récompenser l'un et de punir l'autre. On lui devait de la reconnaissance pour ses bienfaits et aucun reproche ne pouvait lui être adressé. Qu'est l'homme devant lui ? Ne lui doit-il pas tout ? Comment récriminer ? Allah est infiniment juste, bien au-dessus de nos idées, de nos conceptions de la justice. Il est implacable aussi et ce caractère est mis particulièrement en relief pendant la période médinoise, comme il était naturel au cours de cette époque de lutte acharnée contre les Qorayshites, les Juifs, les opposants de toute espèce. Comment, en ces moments, promettre à l'ennemi autre chose que les menaces dont avait usé le doux Jésus lui-même : les ténèbres du dehors, les pleurs et les grincements de dents. En même temps d'ailleurs, Allah était dépeint comme infiniment compatissant, clément et miséricordieux. Envers les bons et les pieux, sans doute ? Inutile de souligner les

contradictions inextricables de ces idées. L'humanité normale ne s'est jamais beaucoup souciée de logique en matière d'idéologie.

Un jour viendrait l'Heure. Au début, Mohammad l'avait crue proche. Elle parut ensuite plus lointaine, pas trop lointaine pourtant. L'Heure, autrement dit le Jour de la Résurrection, le Jour du Jugement, viendrait de façon inattendue. Il y aurait une grande clameur, un immense fracas, le son d'énormes trompettes. Le soleil et les étoiles s'obscurciront, les mers bouilliront et gonfleront, la terre tremblera. Les morts alors sortent des tombes où peut-être ils ont déjà eu un avant-goût du sort qui les attend. Alors Allah, entouré de ses anges, jugera souverainement. Aucune considération de parenté, de richesse, de position sociale ne comptera plus. Chacun aura son rôle, un livret dans sa main, où sera inscrite la comptabilité de ses mérites et de ses fautes. Les anges, les prophètes ne pourront intercéder que si Allah le permet. Il y aura aussi une pesée dans une céleste balance. Essentiellement, la base du jugement sera la foi. Ceux qui auront cru en Allah et en son prophète et agi en conformité avec cette foi seront récompensés. Les autres, les impies, quels que soient leurs actes, seront punis.

Les descriptions de l'état des morts après le Jugement sont assez tardives dans le Coran. Les damnés seront dans la Géhenne (*jahannam*), autrement dit le Feu. Des anges seront affectés à la fonction de tortionnaires. On dirigera sur les malheureux, chargés de chaînes et de carcans, des jets de feu et d'airain fondu. Quand leur peau sera brûlée, une autre, toute neuve, la remplacera. Parfois régnera un froid terrible. Ils boiront une eau fétide, une boisson bouillante, mangeront du fruit de l'arbre *zaqqoum*, un fruit particulièrement amer. Tout cela dévorera leurs entrailles. En vain demanderont-ils aux

Bienheureux de répandre sur eux un peu d'eau du haut de leur demeure céleste. Ceux-ci répondront négativement et railleusement avec la satisfaction sadique habituelle au privilégié qui se croit juste et estime, comme c'est le cas général, que ses privilèges sont mérités.

Les Bienheureux reçoivent leur récompense dans le jardin d'Eden aussi appelé Paradis (*firdaws*). Là, ils jouissent de la paix, du calme, de la joie, de la satisfaction de louer constamment Allah. Mais aussi de jouissances plus matérielles. Couchés sur des lits de repos, parmi les ombrages, les vergers et les vignes, vêtus de vêtements verts en satin et brocart, parés de bracelets d'argent, ils verraient circuler parmi eux des éphèbes toujours jeunes qui leur serviraient des plats de viande et surtout de volailles, des fruits, des coupes d'un vin délicieux et inoffensif. Des ruisseaux et des sources dispenseront une fraîcheur exquise qui fera oublier aux Bienheureux l'implacable soleil et la féroce aridité de leur terre d'origine. Pour épouses, ils auront des femmes bonnes, belles, amoureuses, piquantes, cloîtrées dans un pavillon, éternellement vierges, toujours jeunes, aux regards modestes, aux seins bien formés, aux grands yeux de gazelle d'un beau noir (*hour al-'în* dont nous avons fait « houris »).

Très tôt le puritanisme chrétien s'est scandalisé de ces délices, surtout de celles du dernier type. Pourtant Hubert Grimme leur avait trouvé un modèle dans la description poétique qu'a faite des délices du Paradis un éminent Père de l'Eglise syrien, saint Ephrem, qui vivait au IVe siècle, mais dont les œuvres étaient fort répandues.[138] Il a célébré lui aussi les doux parfums et les suaves musiques de l'Eden, ses sources odorantes, ses tentes de plaisance, les couronnes de fleurs qui ceignent le front des justes, les esprits aériens qui leur servent d'échansons, le vin dont s'abreuvent les

bienheureux qui s'en sont sagement abstenus sur terre. Certes, c'était là métaphores et imagerie et le prophète arabe à qui l'écho de ces descriptions était parvenu semble bien les avoir pris comme des réalités matérielles. Mais bien des chrétiens, dont sans doute ceux qui servirent d'intermédiaires, en avaient fait autant. Un vieux et profond courant du judaïsme et du christianisme populaires considérait ces jouissances paradisiaques comme bien réelles. Certains théologiens avaient même tenté de l'intégrer en en limitant la validité, prononçant que les justes parmi les morts pouvaient connaître quelques plaisirs de cet ordre avant que n'arrive le Jour de la Résurrection et du Jugement. Alors seulement sonnerait l'heure des béatitudes purement spirituelles.

Tout spécialement, le savant suédois Tor Andrae a cru retrouver chez saint Ephrem même le modèle des houris dans les ceps de vigne (mot féminin en syriaque) qui accueilleront en leur sein immaculé les vieux moines dont la chasteté n'aura jamais connu la douceur des amours terrestres.[139] Le révérend père E. Beck a contesté avec énergie ce dernier rapprochement.[140] Assurément, il est impossible de prouver, au sens juridique du mot, la relation entre le diacre syrien et le prophète mekkois et des ceps de vigne ne sont pas des femmes. Mais l'influence indirecte reste probable et il est bien certain que les ascètes chrétiens ont rêvé de compensations dans l'autre monde aux macérations qu'ils s'infligeaient dans celui-ci, souvent de compensations sur le même plan que ces privations. Inconsciemment sans doute, ils évoquaient des objets marqués de féminité pour récompenser doucement les hommes chastes. De même, quelques strophes avant d'évoquer les ceps de vigne consolateurs, Ephrem montrait les vierges solitaires pendant leur vie d'ici-bas entourées dans l'au-delà, honorées par les anges, les apôtres, les prophètes. Il paraît

difficile de ne pas déceler là une connotation sexuelle voilée. Et assurément, il ne manqua pas de chrétiens pour pousser dans la voie du réalisme le plus net ces indications. Certains, disait déjà Origène, au début du IIIe siècle, imaginent après la Résurrection des contrats de mariage et la procréation des enfants. Et, même, un siècle avant lui, Papias, évêque de Hiérapolis en Phrygie qui avait interrogé les disciples directs des apôtres, qui, même selon les vieux auteurs chrétiens avait connu saint Jean dans sa vieillesse, rapportait que Jésus décrivait ainsi le futur millenium, le règne de Dieu sur terre mille ans après la Résurrection : « Les jours viendront où pousseront des vignes dont chacune aura dix mille branches et chaque branche aura dix mille rameaux et chaque rameau dix mille grappes et chaque grappe dix mille grains de raisin. Chaque raisin pressé donnera 25 métrètes (un peu moins de 1 000 litres) de vin. Et quand un des saints voudra saisir une des grappes, l’autre s’écriera : Je suis meilleure que cette grappe, prends-moi, bénis en moi le Seigneur. »[141] Certes Eusèbe de Césarée traite Papias d’esprit fort médiocre et suppose « qu’il a mal compris les récits des apôtres et n’a pas vu qu’ils se servaient de figures et s’exprimaient dans un langage symbolique ».[142] C’est bien possible, mais beaucoup ont cru ce témoin de la première génération chrétienne, même des hommes aussi éminents que le saint évêque de Lyon, Irénée.

Comment accéder à ces jouissances ? Allah est implacable et a déterminé d’avance le sort de chacun dans ce monde et dans l’autre. Pourtant il adresse des exhortations aux hommes, les incitant à agir de sorte qu’ils méritent la récompense. Pour la logique du croyant et pour elle seule, il n’y a pas là contradiction. L’homme devra donc croire à Allah et à son prophète, pratiquer le bien, c’est-à-dire ce qu’Allah a

ordonné, éviter le mal, c'est-à-dire ce qu'Allah a interdit. Il devra être généreux, bon, bienveillant, respectueux envers ses parents, honnête, poli, juste, s'abstenir du meurtre et du vol ainsi que de la fornication, c'est-à-dire des relations sexuelles non autorisées, observer les interdits alimentaires. Il devra faire preuve d'esprit de solidarité au sein de la communauté.

Il devra aussi participer aux rites, aux manifestations extérieures par lesquelles il marquera sa soumission à Allah et à son Envoyé, son intégration à la communauté. Nous avons vu qu'il devait ainsi participer à la Prière rituelle, trois fois par jour, chiffre qui ne fut sans doute qu'après la mort de Mohammad élevé à cinq. Depuis Badr, on l'a vu, il était prescrit de jeûner pendant le mois de Ramadan. Le Croyant devait, nous l'avons vu aussi, accomplir quand il le pouvait les rites du Pèlerinage à la Maison d'Allah à Mekka. Un devoir du même ordre est le payement de l'impôt, la *zakât* « purification », mot qu'on traduit habituellement par « aumône légale ». Un apologète musulman contemporain remarque avec raison qu'il s'agit, à la vérité, d'une taxe obligatoire élevée au rang d'un rite.[143] De même, ceux qui le peuvent doivent l'impôt du sang, la lutte armée « dans le chemin d'Allah ».

Ainsi le membre fidèle de la communauté musulmane se trouvait-il enserré dans ce système de commandements et d'enseignements dont la plupart des hommes ont besoin pour vivre qu'on appelait autrefois une religion, nous disons aujourd'hui plus largement une idéologie. Des autorités lui prescrivaient comment il fallait se conduire et ce qu'il fallait penser. En croyant en ces enseignements, en obéissant à ces prescriptions, en pratiquant ces rites, on avait de bonnes chances d'obtenir la Récompense suprême. Sur ces croyances et sur ces observances reposait le bon ordre du monde et de la

société. Ainsi se trouvaient réalisés à la fois l'idéal des religions anciennes de la terre et de la tribu et celui des religions nouvelles du salut individuel. Une société aussi solidement constituée pouvait partir à la conquête du monde.

Après la levée du siège de Médine et le massacre des Banou Qorayza, Mohammad sembla, pendant quelques mois, détourner ses pensées de Mekka. Il n'attaqua pas son ingrate patrie et celle-ci ne l'attaqua pas. Chacun des deux partenaires était d'ailleurs incapable, les événements l'avaient prouvé, de détruire militairement son adversaire. Les Mekkois, acculés à l'immobilisme, semblaient frappés de stupeur. Aucun de leurs chefs, même le sagace Abou Sofyân, ne semblait capable de l'effort d'imagination nécessaire pour s'opposer efficacement aux entreprises de leur adversaire et ennemi. En réalité, un lent cheminement se faisait dans leurs esprits et on en verrait bientôt l'aboutissement. C'est peut-être à cette époque que remonte, comme le veut la tradition, la conversion à l'Islam de deux de ses futures gloires militaires, deux Qorayshites, 'Amr ibn al-'Aç qui devait conquérir l'Egypte et Khâlid ibn al-Walîd dont l'habileté stratégique avait causé la défaite de Mohammad à Ohod. Il deviendrait « l'épée de l'Islam » et le conquérant de la Syrie.

Mais, sans l'attaquer de front, Mohammad pensait toujours à Mekka. Ses activités de l'époque semblent bien avoir pour but de l'isoler et de l'affaiblir, surtout en entravant ses rapports commerciaux avec la Syrie. Le commerçant 'Abd ar-rahmân ibn 'Awf, qui avait à l'occasion des talents militaires, fut envoyé avec 700 hommes vers Doumat al-Jandal, un grand centre commercial sur la route de Syrie où se tenait une foire importante chaque année. Les habitants, de la tribu chrétienne des Kalb, se soumirent sans opposition. Leur prince conclut un traité avec les Musulmans et donna sa fille à 'Abd

ar-rahmân. Zayd, le fils adoptif bien-aimé dont nous avons vu la complaisance, fut envoyé avec d'autres vers la Syrie faire du trafic, mais il fut attaqué par des Bédouins, dépouillé et laissé pour mort sur le terrain. Il revint à Médine non sans mal. Il se vengea atrocement un peu plus tard en faisant écarteler entre deux chameaux la vieille Bédouine qu'il tenait pour responsable de cette attaque. Zayd avait été plus heureux dans une expédition, avec 170 hommes, contre une caravane mekkoise de retour de Syrie, faisant un important butin et deux prisonniers de marque. 'Aïsha en laissa échapper un, commis assez imprudemment à sa garde, tandis qu'elle bavardait avec ses voisines. L'autre, de façon quelque peu inattendue, était un gendre du prophète et au surplus un neveu de la défunte Khadîja, Abou l-'Aç ibn ar-Rabî'. Il avait été déjà fait prisonnier à Badr, mais son beau-père l'avait laissé revenir à Mekka à condition qu'il permît à sa femme, Zaynab, fille du prophète, de rejoindre celui-ci à Médine. Il en avait été ainsi et maintenant, prisonnier à nouveau, il trouva le moyen de courir chez son épouse qui l'aimait toujours, malgré leurs divergences. Elle le prit sous sa protection, ce qui était un geste arabe traditionnel, licite, mais désagréable pour les combattants qui s'étaient donné le mal de faire ce prisonnier et en espéraient une rançon. Mohammad nia toute participation à cette machination, mais couvrit sa fille, fit restituer à Abou l-'Aç ce qui lui avait été pris et le renvoya à Mekka sans lui permettre cependant de s'approcher à nouveau de Zaynab : elle ne pouvait avoir de rapports charnels avec un païen. De retour à Mekka, Abou l-'Aç dédommagea ceux qui l'avaient capturé, régla ses affaires et revint à Médine, se convertir et retrouver sa femme. Il expliqua qu'il n'avait pas voulu faire ce geste au moment de sa capture pour qu'on ne le soupçonnât pas de s'être converti par intérêt pur.

Des alliances furent conclues, sans, semble-t-il, que l'adhésion à l'Islam des contractants y fût exigée, avec des tribus plus ou moins voisines de Médine. On fit respecter le territoire de la Ville et les troupeaux privés de Mohammad, sans hésiter à user de tortures envers les prisonniers pour servir d'exemple. De même il fallait intimider ceux qui pensaient faire alliance avec les Juifs de Khaybar. ‘Ali fit ainsi une expédition vers le nord contre les Banou Sa‘d à qui il captura 500 chameaux et 2 000 pièces de petit bétail. Un commando de 30 tueurs fut envoyé à Khaybar même, se présentant comme ambassadeurs de Mohammad. Ils traitèrent avec le chef des Juifs, Ossayr ibn Râzim et finirent par le persuader de venir à Médine, accompagné aussi de 30 hommes, s'entendre avec le prophète lui-même. En chemin, tous les Juifs furent tués par surprise. Mohammad félicita le chef de la bande à son retour : « C'est Allah, dit-il, qui vous a sauvés de la troupe des oppresseurs. »[144]

Le mois suivant — on était vers la fin de la sixième année depuis l'Emigration à Médine, en mars 628 de l'ère chrétienne — Mohammad prit une décision, méditée longuement et soigneusement sans aucun doute, quoique provoquée, paraît-il, par un rêve venu d'En Haut. Cette décision n'en était pas moins inattendue et surprenante. Il annonça qu'il allait partir pour Mekka afin d'y accomplir les rites de la *‘omra*, ces cérémonies, surtout des tournées, qui se déroulaient traditionnellement autour de la Ka‘ba. Il acheta des bêtes qu'il avait l'intention de sacrifier là-bas à Allah, comme c'était l'usage. Il invitait ses fidèles à l'accompagner et aussi les Bédouins des environs qui se montrèrent peu enthousiastes. Le pèlerinage devait être pacifique. On n'emportait comme armes que des épées qui devaient en principe être laissées dans leurs fourreaux. La troupe comprenait suivant les uns

700 hommes, suivant d'autres 1 400 à 1 600. Il y avait quatre femmes. A travers le désert et la campagne, brûlée cette année-là par une exceptionnelle sécheresse, on s'approchait de la cité qorayshite après avoir revêtu à l'endroit voulu le vêtement traditionnel des pèlerins. Naturellement les Mekkois furent vite informés que Mohammad, à la tête d'une troupe nombreuse, se dirigeait vers la ville. Saisis d'une vive émotion, ils se préparèrent à la lutte et envoyèrent en premier lieu 200 cavaliers en éclaireurs vers les Musulmans. Non moins naturellement, Mohammad sut par ses espions tout cela. Il fut tenté un moment, paraît-il, de profiter de l'occasion que lui offrait le dispositif ennemi tout entier dirigé contre lui. Par un mouvement tournant, il pourrait occuper la cité en entrant par le côté non défendu. Abou Bekr insista sagement pour qu'on s'en tînt au plan primitif de pèlerinage pacifique. Mohammad se rallia à son avis. Il se déroba aux cavaliers qorayshites en se faisant guider à travers une campagne rocheuse et épineuse où l'armée se frayait difficilement un chemin. On arriva ainsi à Hodaybiyya à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Mekka. Il y avait là un grand arbre et un puits, on était à la limite du territoire sacré et la chamelle de Mohammad refusait d'aller plus loin. Arrivés à cet endroit avant l'aube, les Musulmans allumèrent les feux, sans chercher à se dissimuler. Les cavaliers qorayshites vinrent s'interposer entre eux et la ville.

Les Qorayshites étaient désunis. Leur grand homme, Abou Sofyân, était en voyage. Un parti important voulait transiger avec Mohammad. Ils envoyèrent des délégués pris non parmi eux, mais parmi leurs alliés bédouins, explorer les intentions du prophète. Ils revinrent impressionnés par la piété et les dispositions pacifiques des Musulmans ainsi que par l'autorité de Mohammad sur eux. L'un des négociateurs

n’avait-il pas, au cours de la discussion, caressé plusieurs fois la barbe du prophète et un des Musulmans présents, indigné de cette familiarité, n’avait-il pas fini par lui taper sur la main ? Ce Musulman se révéla d’ailleurs un cousin du négociateur, vomi par sa tribu car il avait assassiné des gens d’une autre tribu, puis avait embrassé l’Islam et s’était réfugié à Médine, laissant ses contribules s’arranger avec la tribu des victimes. Ils avaient dû donner 1 300 chameaux pour l’apaiser. « Que fais-tu avec toute cette pègre contre tes honorables parents ? dit en substance l’homme à Mohammad, ils te lâcheront à la première occasion. » Abou Bekr s’indigna : « Suce le clitoris d’Allât ! Nous, le lâcher ? »

A son tour, Mohammad envoya un ambassadeur. Ce fut son gendre, l’élégant ‘Othmân qui partit, sous la protection de ses nombreux parents de l’autre camp. Les négociations durèrent longtemps. Le bruit courut au camp musulman que ‘Othmân avait été mis à mort. Les hommes, très émus, vinrent, sous l’arbre de Hodaybiyya, prêter solennellement serment à Mohammad qu’ils le défendraient jusqu’à la mort. Le « serment sous l’arbre » est resté célèbre. On s’honorait d’avoir eu un ancêtre qui y avait participé. Mais ‘Othmân revint. Les négociations n’étaient pas rompues, mais étaient difficiles. Mohammad s’obstinait, mais gardait tout son calme. Il ne voulait qu’accomplir les rites et rien de plus. Pouvait-on lui refuser cela ? Les Qorayshites finirent par envoyer un plénipotentiaire, Sohayl ibn ‘Amr. Les pourparlers continuèrent entre lui et Mohammad, sous l’arbre, au milieu des Musulmans qui ne se gênaient pas pour exprimer leur avis, pour conseiller impérieusement au délégué qorayshite de parler moins fort. ‘Omar et d’autres s’indignaient qu’on pût traiter avec ces païens. Le futur calife en vint à apostropher le prophète. Plus tard il déclarait que, s’il y avait eu cent hommes de son avis, il

aurait fait scission. Mais Mohammad était imperturbable. Enfin on appela ‘Ali pour coucher par écrit les stipulations du pacte. Le prophète lui dit de commencer par la formule musulmane : « Au nom d’Allah, le Clément (*rahmân*), le Miséricordieux. » Sohayl protesta : « Je ne reconnais pas cette formule. Ecris : En ton nom, ô Allah ! » Mohammad céda. Il continua à dicter : « Voici le traité de paix conclu par Mohammad, l’Envoyé d’Allah avec Sohayl ibn ‘Amr. » Celui-ci protesta encore : « Si j’avais convenu que tu étais l’Envoyé d’Allah, je ne t’aurais pas combattu. Ecris ton nom et celui de ton père. » Mohammad céda encore. On écrivit simplement : « Voici le traité de paix conclu par Mohammad ibn ‘Abdallâh avec Sohayl ibn ‘Amr. » Suivaient les stipulations. La guerre cesserait pendant dix ans. Tout ce temps les Qorayshites qui iraient chez Mohammad sans la permission de leur tuteur légal seraient extradés, mais les Musulmans qui rejoindraient Mekka ne le seraient pas. Les tribus seraient libres de s’allier avec les uns ou avec les autres. Cette année, Mohammad et les siens devaient renoncer à entrer à Mekka, mais l’année suivante les Qorayshites évacueraient la cité pendant trois jours et les Musulmans pourraient venir y faire leurs dévotions, munis des seules armes du voyageur, l’épée au fourreau.

Les Musulmans furent très déçus et ils manifestèrent leur mauvaise humeur. Mais Mohammad et Abou Bekr voyaient plus loin. Au prix de multiples concessions, parfois humiliantes, mais sans signification profonde, ils avaient obtenu ce qu’ils voulaient. Les Qorayshites avaient traité avec Mohammad, l’avaient reconnu comme une puissance. Ils avaient surtout admis que lui et ses hommes étaient d’honorables fidèles du culte de la Cité puisqu’on les laisserait l’année suivante venir le pratiquer. Tout cela avait des implications qui ne tarderaient pas à se révéler.

Mais, dans l'immédiat, le pacte de non-agression conclu avec Mekka donnait à Mohammad une opportunité longtemps attendue. L'alliance de fait entre les Juifs de Khaybar, Qoraysh et les tribus bédouines de Ghatafân et de Fazâra se trouvait disloquée. Il fallait en profiter pour empêcher de nuire le centre ennemi de Khaybar. Il était d'ailleurs nécessaire de donner un exutoire aux énergies des Musulmans privés de butin à Hodaybiyya. Khaybar était riche. C'est comme Médine, à 150 km environ au nord de celle-ci, une vaste palmeraie entre des champs de blocs de lave. Les Juifs, par l'irrigation et une culture soigneuse, avaient intensément développé la production de dattes, richesse essentielle de cette partie de l'Arabie. Ils résidaient dans sept forteresses éparses au milieu des jardins. Une partie de la récolte (c'était et c'est encore la coutume en Arabie) servait à acheter la protection des Bédouins voisins, militairement supérieurs, et la poursuite paisible de l'activité agricole. Les Juifs (on se souvient que la tribu juive des Banou Nadîr expulsée de Médine par Mohammad était venue se réfugier à Khaybar) étaient divisés en groupes tribaux et n'obéissaient pas à une autorité unique. Cela devait faciliter la tâche de Mohammad. Après être resté à Médine un mois à peine au retour de Hodaybiyya, il partit pour le Nord avec 1 600 hommes. Les alliés bédouins des Juifs s'abstinrent de leur porter secours. La tradition musulmane a essayé d'excuser leur mauvaise foi en faisant appel à diverses raisons d'abstention, certaines surnaturelles. Il est probable que, simplement, Mohammad les avait achetés par des promesses de participation au butin. Le siège, si on peut l'appeler ainsi, dura plus d'un mois. Les Musulmans, se retirant tous les soirs dans leur camp, attaquaient les forteresses juives une à une à coups de flèches, empêchant leurs défenseurs de sortir, les privant

d’eau et saccageant leurs champs. Les Juifs furent incapables d’offrir une résistance coordonnée. Leurs essais de sorties furent repoussés. Certains, désireux d’assurer leur sauvegarde, traitaient avec Mohammad. Plusieurs forts capitulèrent. Mohammad attendit patiemment en continuant son blocus la capitulation des trois derniers. On en vint à négocier. Les Musulmans participant au siège devenaient simplement les successeurs des Bédouins qui accaparaient une partie de la récolte des Juifs sous prétexte de protection. Ils percevraient, eux, la moitié de la récolte. Il avait été prévu dès le départ que seuls ceux qui avaient été à Hodaybiyya pourraient participer à cette aubaine. D’autre part, le butin avait été considérable. Une partie très importante des biens juifs fut confisquée. Les hommes et les femmes pris dans les premiers fortins durent rester captifs. Parmi ces dernières il y avait une belle fille de dix-sept ans, Çafiyya, que Mohammad prit pour lui après avoir fait tuer son mari, convaincu d’avoir dissimulé ses biens. Il la persuada d’embrasser l’Islam et, violemment épris, lui fit partager sa couche le soir même. Il violait ainsi ses propres ordres antérieurs suivant lesquels ses partisans devaient attendre la fin de la période menstruelle en cours pour s’unir à leurs captives. Mais elle était si belle ! Quand elle dut monter à chameau pour le voyage de retour, le prophète d’Allah mit un genou à terre et lui présenta l’autre pour lui servir de marchepied.

Une autre Juive fut moins facilement conquise. Une nommée Zaynab, qui avait vu tuer son père, son oncle et son mari, chargée de préparer un agneau rôti pour le repas de Mohammad, s’informa du morceau que celui-ci aimait le mieux. C’était l’épaule. Elle y mit du poison et en imbiba aussi le reste de la viande. Trouvant un goût étrange à la première bouchée, Mohammad la recracha tandis qu’un de ses

compagnons, Bishr, qui avait avalé la viande en mourait. Le prophète interrogea Zaynab. « Tu n'ignores pas ce que tu as fait à mon peuple, répondit-elle. Je me suis dit : Si c'est un prophète, il sera informé (de la présence du poison) ; si c'est un roi terrestre, j'en serai débarrassée. » Mohammad lui pardonna.

Les autres colonies juives de la région, celles de Fadak, du Wâdi l-qorâ, de Taymâ comprirent la leçon de Khaybar. Elles se soumirent sans tergiverser. Elles eurent les conditions de Khaybar ou d'autres plus avantageuses. Moyennant paiement d'une taxe, elles gardaient leurs biens. Le problème juif était pratiquement résolu pour Mohammad.

Le reste de l'année se passa dans la routine des petites razzias, des négociations diplomatiques avec les cheikhs des tribus, des manœuvres pour gagner à la cause musulmane telle ou telle personnalité bédouine ou mekkoise. Mekka était toujours le problème numéro un. Conformément aux stipulations du pacte de Hodaybiyya, quand douze mois furent écoulés, Mohammad se mit en route pour le pèlerinage. Il avait avec lui 2 000 partisans et une grande quantité d'armes. Celles-ci furent entreposées à la limite du territoire mekkois sous la garde d'un petit détachement à toutes fins utiles. Gardant comme seule arme leur épée au fourreau, poussant devant eux les chameaux destinés aux sacrifices, les Musulmans s'avancèrent dans la Cité évacuée par ses habitants comme il avait été convenu. C'était la première fois depuis sept ans que le prophète revoyait sa ville natale. Il y revenait la tête haute, entouré des siens. Sans quitter son chameau, il fit les tournées rituelles autour de la Ka'ba. Il paraît qu'on lui refusa d'entrer dans le petit sanctuaire. Il fit aussi les sept courses rituelles de la *'omra* entre deux petites hauteurs près du lieu saint, Çafâ et Marwa, distantes d'environ 400 mètres. Du haut des collines voisines, les Qorayshites purent voir la foule des Musulmans

imiter leur maître — à pied — et lancer le cri habituel de « Labbayka » (me voici à toi !). Ils virent Bilâl monter sur le toit de la Ka‘ba et en lancer l’appel musulman à la prière. Ils se voilèrent la face et remercièrent les dieux d’avoir fait mourir leurs pères avant qu’ils aient pu voir un tel sacrilège. Mohammad profita de son séjour pour se marier avec la sœur de la femme d’un de ses oncles, un petit banquier, ‘Abbâs, qui n’avait pas adhéré à sa foi. Cette nouvelle épouse, Maymouna, avait 27 ans. Il tenta d’en profiter pour rester un peu plus longtemps à Mekka. Il invita les chefs qorayshites au banquet traditionnel de mariage. Ils lui répondirent qu’ils n’avaient pas besoin de son banquet et le prièrent de déguerpir au plus tôt. Il n’insista pas et partit. A la première étape, avec sa hâte habituelle, il consomma le mariage.

Les petites expéditions militaires, pour obliger une tribu au respect de la nouvelle puissance musulmane ou pour venger un affront, se succédaient. L’une se détache particulièrement quoique nous en comprenions mal le déroulement et la motivation. Dans sa narration, la tradition a tressé de façon inextricable un méli-mélo de rapports partiaux et contradictoires. Il s’agit de l’expédition qui, en l’an 8 de l’Emigration, en septembre 629 suivant notre comput, fut dirigée vers le nord, vers la frontière de l’Empire byzantin. Le général en chef était Zayd ibn Hâritha, le fils adoptif de Mohammad lui-même, et le prophète lui avait confié 3 000 hommes. C’était donc une campagne à laquelle il attachait beaucoup d’importance. Pourtant la troupe était composée en grande partie, semble-t-il, de Bédouins, nouveaux convertis et surtout désireux de conquérir du butin. Pour la première fois, les Musulmans pénétraient dans l’Empire byzantin. En apprenant l’arrivée de ce qu’il devait considérer comme une bande de pillards, l’autorité de la région, un certain

Théodore le Vicaire, réunit une troupe d'auxiliaires arabes, chrétiens et païens, de cette marche frontière, dans l'ancien pays d'Edom, au sud-est de la mer Morte. Ainsi le raconte l'historien byzantin Théophane et c'est la première fois qu'on peut tirer parti, pour le récit de la vie du prophète, d'une source non musulmane. Le choc eut lieu à Mo'ta et il fut sanglant quoiqu'on n'ait nommé que douze Musulmans tués. Mais peut-être que la mort de Bédouins, adhérents récents et douteux, n'a pas paru digne d'être enregistrée. Parmi les morts, il y avait les trois chefs successifs de l'armée : Zayd ibn Hâritha, puis Ja'far ibn Abi Tâlib, le frère de 'Ali et le cousin du prophète, enfin le poète guerrier 'Abdallâh ibn Rawâha. Les Musulmans en déroute furent regroupés par l'ex-grand général qorayshite devenu Musulman depuis peu et affecté à un rang subordonné dans l'armée, Khâlid ibn al-Walîd. « L'épée d'Allah », comme on devait l'appeler, sut rétablir un peu d'ordre et ramener à Médine les survivants déconfits. Ils furent accueillis par des reproches, des injures et des railleries. Mohammad dut les prendre sous sa haute protection.

Les trois mois qui suivirent furent décisifs. Mohammad avait maintenant les yeux fixés en premier lieu sur Mekka. Le traité de Hodaybiyya, qu'il avait accepté dans la perspective de ses buts immédiats d'alors, contenait des stipulations à la longue inapplicables. On a vu que, de façon assez humiliante, le prophète s'engageait, sans réciprocité, à renvoyer à Mekka ceux qui adhéreraient à l'Islam sans l'autorisation de leur protecteur légal. Peu après le traité, un cas difficile s'était présenté. Le prophète avait ainsi extradé un certain Abou Baçîr, un confédéré du clan qorayshite des Banou Zohra. Sur la route du retour à Mekka, ce personnage tua un de ses gardiens et retourna à Médine. Mohammad, embarrassé, offrit de le livrer au gardien survivant qui était accouru se plaindre.

L’homme, épouvanté, refusa de convoyer seul un si dangereux prisonnier. Mohammad alors considéra qu’il avait satisfait aux obligations du traité, ayant livré par deux fois Abou Baçîr aux Qorayshites. Il ne pouvait faire mieux et ce n’était pas de sa faute s’ils n’avaient pas su le garder et refusaient maintenant d’en prendre livraison. Il fit comprendre pourtant à Abou Baçîr qu’il préférait le voir en dehors de Médine. Abou Baçîr comprit et se réfugia près de la côte de la mer Rouge, là où passaient les caravanes mekkoises allant en Syrie ou en revenant. Il réunit autour de lui quelque soixante-dix hommes dans son cas, qui se livrèrent au brigandage au détriment des caravanes en question. Les Qorayshites ne pouvaient apparemment réduire par la force cette bande et Mohammad déclarait qu’il n’en était pas responsable. Les Qorayshites finirent par demander à Mohammad de les prendre parmi les siens, renonçant à exiger leur extradition. Ils seraient au moins saufs de leurs exactions et sauraient à qui s’en prendre.

Mais ils étaient furieux. Beaucoup se juraient aussi d’abuser de la lettre du traité pour rendre la monnaie de sa pièce à Mohammad. Ils en eurent bientôt l’occasion. En rajab de l’an 8 (novembre 629), à la suite d’une vendetta qui durait depuis plusieurs décennies, des Banou Bakr, des Bédouins alliés de Qoraysh, encouragés par les plus excités des Qorayshites, attaquèrent un groupe de la tribu des Khozâ‘a, alliés de Mohammad, tout près de Mekka. Un homme fut tué. Les autres, malmenés, durent s’enfuir vers le territoire sacré de Mekka et, poursuivis même là, se réfugier dans deux maisons amies. Scandaleusement, les Bakr firent le siège des maisons. En tout une vingtaine de gens des Khozâ‘a furent tués.

Etant donné les mœurs arabes, c’était une grosse affaire. Mohammad allait crier vengeance. Les divergences entre chefs mekkois, qui depuis plusieurs mois avaient surgi et

s’étaient élargies, sur la conduite à tenir vis-à-vis du prophète, allaient apparaître au grand jour. Les irréductibles, ceux qui avaient encouragé les Banou Bakr et même, dit-on, participé directement à leur action, étaient pour parler haut. Abou Sofyân était convaincu depuis longtemps que le mieux était de s’entendre avec le prophète. La discussion révéla que la majorité était pour lui.

C’était le résultat d’un long cheminement des esprits. Le vain siège de Médine avait démontré qu’on ne pouvait plus détruire la puissance que représentait Mohammad. Ses victoires sur les colonies juives, ses expéditions vers le nord, ses traités avec les Bédouins avaient encore augmenté cette puissance. Ses activités entravaient de façon radicale le commerce dont vivait exclusivement Mekka. D’un autre côté, son pèlerinage solennel à la Ka‘ba avait montré son respect des lieux saints mekkois. Il était clair maintenant qu’il n’entendait nullement détruire le Sanctuaire, mais au contraire en développer le culte après l’avoir orienté de façon un peu différente, à la gloire exclusive d’Allah. Sa formule d’Etat théocratique avait prouvé sa valeur. La discipline des Musulmans à Hodaybiyya et pendant la *‘omra* de l’année suivante avait frappé les Mekkois. Les sectateurs de Mohammad étaient forts et leur chef avait réussi à les rendre riches. Il semblait y avoir tout intérêt à participer à cette puissance et à cette richesse puisqu’on ne pouvait les détruire. Pour les commerçants réalistes qu’étaient les Mekkois riches, pour les pauvres séduits par la prospérité dont jouissaient les Médinois, les choses étant ce qu’elles étaient, les obstacles idéologiques devaient être aisément surmontés.

Abou Sofyân, l’homme du compromis, fut donc envoyé à Médine pour apaiser Mohammad. Sa fille, Omm Habîba, qui l’avait quitté depuis longtemps pour embrasser l’Islam, venait

justement d'épouser, un an auparavant, le prophète. Qu'allait faire celui-ci auquel les Khozâ'a se plaignaient avec vigueur ? Tout Qoraysh attendait dans l'angoisse ce qu'il déciderait. On ne s'était résolu ni à lui déclarer la guerre, ni à payer le fort prix du sang qu'il exigerait pour les Khozâ'a tués, ni à lui abondonner les Banou Bakr. Abou Sofyân allait-il arranger les choses ? La tradition nous dit qu'il fut reçu très fraîchement à Médine, y compris par sa fille. Mais les détails qu'elle nous donne sont visiblement inspirés par la tendance anti-omeyyade (c'est-à-dire dirigée contre les descendants d'Abou Sofyân, la dynastie des califes omeyyades) des premiers traditionnistes. La suite des faits semble indiquer au contraire qu'un accord, peut-être en partie tacite, fut conclu entre le chef mekkois et son gendre.

Celui-ci commença immédiatement à préparer une expédition contre Mekka. Il tint soigneusement secrets ses préparatifs, coupa toute communication avec la cité qorayshite, feignit de préparer quelque campagne vers le nord. Il convoqua des contingents de toutes les tribus qui lui étaient alliées. Il partit enfin avec une troupe immense par rapport aux normes de l'Arabie d'alors : 10 000 hommes. On était le 10 ramadan de l'an 8, le 1er janvier 630. Le long de la route arrivaient de nouveaux contingents et des Mekkois anxieux de se mettre bien avec leur conquérant présumé. Parmi ceux-ci, un des pires ennemis d'autrefois du prophète qui craignait à très juste titre, on le verra, ses représailles, et 'Abbâs, le banquier, oncle de Mohammad. A deux étapes de Mekka, l'armée campa et alluma dix mille feux. La panique s'accrut dans la Cité. Des données embrouillées et contradictoires de la tradition, il résulte qu'Abou Sofyân fut envoyé par les Qorayshites au camp musulman ou plutôt, sans doute, se fit confier cette mission. Il se mit sous la protection de 'Abbâs. Tout était sans

doute arrangé d'avance avec celui-ci qui venait de rejoindre l'armée de son neveu. Abou Sofyân se convertit formellement à l'Islam et retourna à Mekka où il annonça les conditions de Mohammad. Elles étaient claires. La Cité ne risquait rien si elle accueillait sans difficultés le vainqueur. Devant la force de celui-ci, toute résistance était vaine. La vie et les biens de tout non-résistant seraient sauvegardés. Il suffisait de s'enfermer dans sa maison en déposant ses armes ou encore de se réfugier dans la maison d'Abou Sofyân. En vain la femme de celui-ci, l'enragée Hind, voulut le faire taire. Elle le saisit par la moustache et cria : « Tuez donc cette grosse outre pleine de graisse ! Elle est belle, l'avant-garde du peuple ! » Mais il continuait : « Malheur à vous ! Qu'elle ne vous égare pas ! Il est arrivé quelque chose qui est sans précédent ! »[145] Mohammad laissa aux nouvelles apportées par Abou Sofyân le temps de faire leur effet et, le jeudi 20 ramadan 8 (11 janvier 630), en quatre colonnes, les Musulmans entrèrent dans la ville aux rues désertes. Seule une poignée de jusqu'au-boutistes fit quelque résistance dans un coin de la ville. Khâlid ibn al-Walîd les mit facilement en déroute. Ils eurent une dizaine ou une vingtaine de morts contre deux ou trois du côté des Musulmans.

Mohammad, à peine reposé, fit route vers le sanctuaire. Une longue verge à la main, monté sur son chameau, au milieu de l'armée en liesse, d'une foule d'hommes, de chevaux et de chameaux, devant les Qorayshites émus grimpés sur leurs terrasses, il toucha la Pierre Noire de son bâton, criant à pleine voix l'invocation suprême de l'Islam : *Allahou akbar !* « Allah est le plus grand. » Les dix mille hommes répétèrent la formule sacrée. Alors il fit les sept tournées rituelles. Il fit abattre les idoles amassées dans le Temple. Puis il se fit donner la clef de la Ka‘ba et y entra. A l'intérieur, il y avait un trésor qu'il

respecta, quoique composé de dons offerts par les païens à leurs dieux. Il y avait aussi des fresques qu'il fit effacer sauf, dit-on, les images d'Abraham, de Jésus et de la Vierge. Puis il fit un discours et invita les Qorayshites à venir lui rendre hommage, à le reconnaître comme messager d'Allah et à lui jurer, à ce titre, obéissance. Une longue colonne d'hommes, puis de femmes, vint défiler devant le prophète assis sur le rocher de Çafâ et faire acte d'allégeance entre les mains de ‘Omar assis un peu plus bas.

Suivant l'usage des politiques habiles, Mohammad avait proclamé le pardon des offenses passées. Pourtant il avait fait exception pour une dizaine d'hommes et de femmes dont il n'avait pu digérer les affronts. Ce n'étaient pas ceux qui avaient dirigé la résistance contre lui. Il savait bien que ces hommes avaient joué et perdu, que maintenant ils avaient assimilé la leçon et qu'il pouvait compter sur leurs capacités désormais à son service. Mais il ne pouvait pardonner aux propagandistes, à ceux qui l'avaient raillé et ridiculisé en vers et en chansons. Il y avait ‘Abdallâh ibn Sa‘d, ce secrétaire qui prenait les révélations sous sa dictée et avait été saisi de doutes quand il avait continué de lui-même à écrire dans le style coranique et que le prophète n'avait pas relevé l'interpolation. Il s'était, on s'en souvient, réfugié à Mekka et avait raconté cette histoire. ‘Othmân demanda la grâce de cet homme qui représentait ce que les semeurs d'idéologies haïssent le plus : la critique rationnelle lucide. ‘Othmân insista tant (‘Abdallâh était son frère de lait) que le prophète finit par céder, mais il dit ensuite aux assistants : « Je me suis tu longtemps. Pourquoi l'un de vous n'a-t-il pas tué ce chien ? — Pourquoi ne m'as-tu pas fait signe, Envoyé de Dieu ? dit l'un d'eux. — On ne tue pas par signes, » dit le prophète mécontent[146]. ‘Abdallâh devint plus tard un haut fonctionnaire de l'Empire musulman.

Il avait compris que la vérité est impuissante devant les mythes qui vont dans le sens de l'histoire et que la force appuie. Il était plus profitable de s'en accommoder.

Un autre apostat (celui-ci pour des raisons moins idéologiques) n'eut pas sa chance. Il avait composé des vers contre Mohammad et donnait à Mekka des soirées où il les faisait chanter par deux chanteuses. Il fut tué ainsi qu'une des chanteuses. L'autre se cacha et se fit pardonner plus tard. Il y avait aussi parmi les proscrits deux ou trois hommes qui avaient brutalisé les filles du prophète et un autre qui, ayant reçu de Mohammad le prix du sang pour son frère tué par erreur, avait néanmoins continué à le venger sur des Musulmans. Hind, la femme d'Abou Sofyân, qui avait à Ohod si sauvagement manifesté sa joie en mangeant le foie de Hamza, l'oncle du prophète, fut épargnée naturellement. Son mari et sa famille étaient des recrues trop précieuses. Son fils, son petit-fils allaient être bientôt les princes de cet Islam que son mari et elle avaient si haineusement combattu.

Ces quelques exemples de vengeance commençaient à inquiéter Qoraysh. Mohammad certifia à Abou Sofyân, venu exprimer l'émotion de la tribu, que c'étaient les derniers. Il en profita pour emprunter aux plus riches Qorayshites de fortes sommes. N'était-il pas de bonne politique de distribuer quelque compensation aux soldats musulmans qui n'avaient rien eu à se mettre sous la dent en fait de butin ? On distribua 50 dirhems à plus de 2 000 hommes choisis parmi les plus nécessiteux.

Mohammad resta une quinzaine de jours à Mekka. Il prenait les mesures administratives que sa victoire exigeait. Il fit briser les idoles des sanctuaires voisins et un héraut avertit les nouveaux Croyants de détruire leurs idoles privées. Mais il ne semble pas que personne fût contraint d'embrasser l'Islam. Il dut subsister un certain nombre de païens. Comme plus tard

ses successeurs à une échelle mondiale, Mohammad eut la sagesse de créer les conditions favorables à l'adoption générale de sa religion et de les laisser ensuite accomplir leur effet naturel sans bousculer l'ordre des choses. Les avantages de la conversion étaient grands. Le culte païen ne pouvait plus être que domestique. La pression sociale ne jouait plus en faveur du paganisme mais favorisait l'Islam. Cela suffit. Quelques années plus tard le paganisme mekkois avait vécu.

Les Médinois, les Auxiliaires (*ançâr*) comme on les appelait, regardaient d'un œil méfiant cette indulgence du prophète. Ses contribules mekkois qui l'avaient tant combattu allaient-ils l'emporter dans son esprit sur ceux qui l'avaient soutenu dans les moments les plus pénibles ? Allaient-ils avoir la meilleure part ? La complicité des liens de la famille et de la patrie allait-elle prévaloir sur la camaraderie créée par les périls affrontés en commun ? Ils firent part de leur inquiétude à Mohammad. Il les rassura. « Je veux vivre et mourir avec vous, » dit-il. Il demeurait sous une tente et faisait ses prières comme un voyageur.

De Mekka, il envoya quelques petites expéditions dans les alentours. Mais surtout il fallut faire face à un péril imprévu. Une importante confédération de tribus, les Hawâzin, s'était dressée contre le prophète. Elle s'était liguée avec la tribu de Thaqîf dont le siège principal était la ville alpestre de Tâ'if à une centaine de kilomètres au-sud-est de Mekka. Les Hawâzin étaient de vieux et acharnés ennemis de Qoraysh. Le déclin de Qoraysh avait redonné des forces au parti antiqorayshite à Tâ'if. Les deux alliés semblent avoir voulu profiter de la défaite mekkoise pour s'assurer la suprématie sur le Hedjâz. Non sans raison, ils voyaient essentiellement en Mohammad un Qorayshite qui prenait le commandement dans sa ville natale et voulait créer un royaume qorayshite. Il fallait

l’abattre. Mohammad sortit de Mekka avec 12 000 hommes (les Qorayshites tout récemment ralliés partaient de bon cœur se battre contre l’ennemi héréditaire) le 27 janvier 630. Il était plein de confiance et son armée également. Après quatre jours de marche, il se rencontra à Honayn avec ses ennemis, 20 000 hommes paraît-il. Les Hawâzin avaient emmené femmes et enfants. Ils étaient conduits par un chef valeureux, Mâlik, qui avait 30 ans. Ils enfoncèrent une aile de l’armée musulmane. La déroute s’annonçait. Face à la panique, Mohammad sut rester calme au milieu de ses meilleures troupes, rallier les fuyards et finalement repartir à l’attaque. La victoire fut à lui. Il poussa son avantage et vint mettre le siège devant Tâ’if. Il avait quelques catapultes, mais le siège d’une ville fortifiée était encore une entreprise trop audacieuse pour une armée du type de la sienne. Il leva le siège après une quinzaine. C’était partie remise. Il fallait laisser faire le temps. Il mena son armée à Ji‘rana, un endroit où on avait laissé les captifs et le butin faits à Honayn parmi les Hawâzin. Le partage du butin se fit au milieu d’une bousculade causée par l’avidité des parties prenantes. Mohammad lui-même fut acculé contre un arbre et ses vêtements déchirés. Il parvint non sans mal à rétablir un peu d’ordre et à se faire obéir. Pour calmer les réclamations avides des siens, il leur distribua — y compris à ses gendres — les captives. Mais les Hawâzin envoyèrent des délégués. Le prophète accepta de leur rendre quelque chose s’ils voulaient bien se soumettre et se convertir. Mais ce devait être ou les femmes ou les biens. Pas les deux. Les Hawâzin, après bien des hésitations, choisirent leurs femmes. Dans la distribution de l’immense butin, le prophète favorisa — scandaleusement aux yeux de ses vieux partisans — les tout nouveaux convertis. Abou Sofyân eut 100 chameaux et chacun de ses fils, Mo‘âwiya, le futur calife, et Yazîd, en eurent autant.

Même les Qorayshites encore païens reçurent quelque chose. Un opposant s'exclama : « Ce n'est pas avec de tels cadeaux qu'on cherche la Face de Dieu. »[147] Mohammad fut très troublé de cette observation. Il changea de couleur. Mais il persista dans sa politique. Il fit encore une *'omra* à Mekka. Il y laissa comme gouverneur 'Attâb ibn Assîd avec une indemnité d'un dirhem par jour pour sa subsistance. C'est la première fois, semble-t-il, qu'on parle d'un fonctionnaire appointé. Avec lui demeurait Mo'âdh ibn Jabal qui avait pour charge d'enseigner aux Mekkois le Coran et la religion. Puis le prophète retourna à Médine, au grand soulagement des Médinois qui craignaient qu'il ne s'établisse dans sa ville natale. Le 27 du mois de dhou l-qa'da de l'an 8 (18 mars 630), il rentra dans la palmeraie où, huit ans auparavant, avec si peu de compagnons, exilé et misérable, il avait cherché refuge. Maintenant, la victoire, la gloire, le triomphe lui étaient acquis à jamais.

La prise de Mekka fut appelée en arabe *al-fath*, ce qui signifie l'ouverture, mais aussi le jugement, la sentence, la révélation. Ce devint ensuite le mot courant pour désigner une conquête. Cette opération, en effet, sanctionnait toute la politique antérieure du prophète. Allah de façon définitive le justifiait, montrait qu'il avait eu raison. Ses pires ennemis se mettaient à son service avec zèle, reconnaissaient sa supériorité, confessaient qu'il était bien le prophète d'Allah, avouaient leurs torts envers lui, leur aveuglement devant les prodiges d'Allah.

Ils n'y perdaient rien. Dans l'Etat de Médine qui maintenant s'étendait de la frontière byzantine à Tâ'if, dont l'influence débordait sur toute l'Arabie, ils étaient admis au rang des premiers, ils obtenaient le prestige, l'influence politique, les privilèges matériels. Une tradition dit que,

lorsque Abou Sofyân, immédiatement avant la prise de Mekka, vit, au camp où il était venu négocier, défiler devant lui les troupes musulmanes en grand nombre et en bon ordre, il demanda à Mohammad comment il avait pu réunir tant de gens contre sa patrie. Il aurait dû bien plutôt les diriger contre ses ennemis. « J'espère que mon Seigneur m'accordera de faire les deux » aurait répondu le prophète.[148] Peu après, il avait en effet soumis les Hawâzin et Tâ'if, ennemis de Qoraysh. Bientôt ses successeurs soumettraient les ennemis communs des Arabes. Tout se passe comme si Qoraysh avait trouvé enfin, dans son enfant méconnu, son chef naturel et, dans les opinions fumeuses qu'il énonçait, les mots d'ordre qui lui assureraient la domination de l'Arabie et du monde. Les persécutions et les batailles n'avaient été qu'un long malentendu. Tout rentrait dans l'ordre. Allah éliminait définitivement Allât, 'Ozzâ et Manât, d'autres Arabes se joignaient dans la couche dirigeante aux Qorayshites, mais c'étaient là des détails. Médine, en attendant que ce soit Damas, devenait la capitale. Mekka se vidait de ses nobles et des moins nobles. Mais qu'importait ? Les Mekkois allaient devenir les maîtres d'un immense empire.

L'époque était favorable. Les temps apocalyptiques qu'annonçait la lutte des deux Empires, qui semblaient imminents quand les Perses assiégeaient Constantinople, s'éloignaient une fois de plus dans les ténèbres insondables de l'avenir. L'étau s'était desserré et la seconde Rome avait encore une fois été sauvée. Héraclius avait quitté la Ville et avait débarqué en 622 derrière les lignes perses en Asie Mineure. Il avait vaincu le grand général perse Shahrbarâz, le conquérant de Jérusalem. Mais la coalition des Avars et de leurs auxiliaires slaves avec les Perses s'était reformée. En 626, encore une fois, la Ville avait été encerclée. Shahrbarâz était à nouveau à Chalcédoine, de l'autre côté du Bosphore, et l'armée

des Avars campait sous les murs. Mais c'était la dernière épreuve. Le courage et la détermination des assiégés, leur enthousiasme religieux, leur confiance en la divine Panaghia, leur supériorité maritime forcèrent les assaillants à lever le siège. Dès lors la tendance était renversée. Les Byzantins allaient l'emporter. En décembre 627, peu après le moment où les Qorayshites levaient le siège de Médine, Héraclius remportait à Ninive une victoire décisive. En février 628, alors qu'il approchait de Ctésiphon, la capitale perse, les généraux et les nobles iraniens, irrités de l'entêtement de Khosrô Abharvêz à continuer la guerre, le détrônèrent, mirent à sa place son fils Kavâdh Shêrôê. Le vieux roi des rois fut mis à mort et Shêrôê traita avec Héraclius. La paix fut signée le 3 avril à peu près au moment du pacte de Hodaybiyya. Les révolutions de palais allaient se succéder à la cour de Ctésiphon. Shahrbarâz qui prétendait à l'Empire n'évacua que lentement la Syrie et la Palestine, puis l'Egypte et la Cappadoce. En août 629, après six ans d'absence, Héraclius rentrait triomphalement à Constantinople. En mars 630, il accomplissait un pèlerinage solennel à Jérusalem où il rapportait en grande pompe la Vraie Croix. C'était le moment où Mohammad rentrait à Médine après la prise de Mekka.

Le triomphe du Christ paraissait assuré. La victoire d'Héraclius eut un retentissement mondial. « Le souverain de l'Inde lui envoyait ses félicitations, écrit Henri Pirenne, et le roi des Francs, Dagobert, concluait avec lui une paix perpétuelle. Les Lombards occupaient certes une partie de l'Italie et les Wisigoths, en 624, avaient repris à Byzance ses derniers postes en Espagne ; mais qu'était cela comparé au formidable redressement qui venait de s'accomplir en Orient ? »[149]

Pourtant, de façon tout à fait imprévue, la déroute persane laissait le champ libre en Arabie à l'Islam, l'ennemi

insoupçonné qui mûrissait au désert. Les Perses, on l'a vu, occupaient l'Arabie du Sud, avaient une forte influence sur l'Arabie Orientale, soutenaient les Juifs. Après leur affaiblissement, que restait-il ? Byzance était surtout intervenue par l'intermédiaire de l'Ethiopie chrétienne. Mais les Perses avaient, quelques dizaines d'années auparavant, éliminé les Ethiopiens dont la force avait décru au point qu'ils ne semblaient pas pouvoir profiter de la situation. L'indépendance et la puissance des états sudarabiques avaient été détruites par les Ethiopiens et les Perses. L'Arabie du Sud s'était émiettée en une poussière de seigneuries pratiquement indépendantes dont les barons, les *qayl*, se livraient à des luttes continuelles. L'Arabie représentait un vide politique. Les aspirations à la paix entre tribus, à un Etat fort qui garantirait la sécurité des personnes et des biens, qui permettrait un commerce libre et fructueux, ces aspirations dont on a essayé de montrer l'origine ne trouvaient devant elles, dans leur visée, qu'un Etat arabe à idéologie arabe. Et c'était pour le mieux. Ce devenait un engouement, un courant irrésistible que la conversion à l'Islam et à l'Etat arabe. Le poète lauréat du prophète, Hassân ibn Thâbit, pouvait s'adresser ainsi à une délégation de la tribu de Tamîm :

Ne donnez donc pas à Allah d'associé, devenez Musulmans,

Ne vous habillez donc plus à la mode des étrangers ![150]

Les années qui suivirent la prise de Mekka furent surtout remplies par les démarches diplomatiques et militaires qu'imposait cette situation. Mohammad eut l'occasion cent fois de déployer ses talents dans ces deux domaines. Les délégations se succédaient à Médine, venant des coins les plus reculés de l'Arabie. Il fallait juger de leur représentativité. Ces

hommes étaient envoyés en général par un parti dans une tribu, car dans le sein de chaque tribu se déroulait une lutte acharnée pour le pouvoir. La force de ce parti était-elle réelle ? Les accords qu'il conclurait avec Mohammad seraient-ils approuvés par l'ensemble de la tribu, seraient-ils effectivement appliqués ? Quelles en seraient les répercussions sur l'attitude des tribus voisines et — en règle générale — ennemies ? Il fallait peser tout cela et prendre des décisions en connaissance de cause.

Les tribus qui entouraient Médine et Mekka, surtout à l'Ouest jusqu'à la mer Rouge, posaient peu de problèmes. Elles avaient depuis longtemps reconnu la puissance du prophète et les avantages d'entrer dans son système. Elles étaient alliées, converties superficiellement (mais qui pouvait sonder les cœurs ? et l'important pour le moment était justement cette conversion de façade), elles fournissaient des contingents pour les expéditions du prophète. C'était bien, comme le dit W. M. Watt, le noyau de l'Etat musulman. Elles étaient la démonstration vivante de la réussite de son système. Plus de guerres entre elles, mais un butin très important pris aux païens contre qui on les envoyait.

Les tribus du désert à l'est des deux villes-clés posaient des problèmes compliqués. Chacune avait eu avec Qoraysh ou avec les tribus de Médine des rapports dont l'histoire était souvent à multiples rebondissements : alliance, inimitié, hostilité plus ou moins accentuée. Dans chaque tribu, les hommes et les partis s'étaient déchirés pour ou contre Qoraysh. Mohammad, ce Qorayshite parvenu, était l'héritier des problèmes de Qoraysh. Mais il pouvait les résoudre non seulement avec les moyens traditionnels, mais aussi par l'appel à reconnaître la puissance d'Allah qui l'avait fait vaincre, par l'attrait de la paix intérieure et du butin offert à l'extérieur. Les

frustes bédouins ne distinguaient guère entre toutes ces raisons d’adhésion. Mohammad sut acheter des personnages influents par les cadeaux appropriés, jouer en vrai politique de l’ambition, de l’avidité, de la vanité, de la peur, et parfois sans doute (mais bien plus rarement) de l’appétit d’idéal et de dévouement des hommes. Les uns se convertissaient pleinement, d’autres adhéraient en restant intérieurement païens. Une tribu se liait à Médine en promettant de fournir des contingents et de ne pas attaquer les autres tribus qui avaient contracté alliance avec Mohammad. On détruisait les idoles, on s’engageait à payer ce qui était selon les cas l’aumône légale des croyants ou la taxe des ralliés. Certains se convertissaient vraiment, accomplissaient les rites peu complexes décrits ci-dessus, mais la plupart adhéraient du bout des lèvres, gardaient dans leur cœur la foi dans les petits dieux de la tribu, tout en concédant peut-être qu’Allah était le plus grand. On n’en exigeait pas plus d’ailleurs. Tous les cas individuels se présentaient, de l’adhésion ferme à l’incrédulité affichée. Mais toutes ces tribus, en tant qu’entités politiques, étaient liées à Mohammad. C’était l’important.

Nous avons vu que le prophète avait levé le siège de Tâ’if, la ville alpestre de la tribu de Thaqîf. Mais, fort astucieusement, il encourageait la tribu des Hawâzin, ralliée après sa défaite à Honayn, à harceler la ville ennemie (où un converti à l’Islam avait été tué), à voler les troupeaux des Thaqîf au pâturage, à couper leurs relations avec Mekka qui jouaient un rôle fondamental dans leur économie. Environ un an après la levée du siège, les Thaqîf en eurent assez. Ils envoyèrent une délégation de gens particulièrement habiles traiter avec Mohammad. Les délégués ne refusaient pas d’embrasser l’Islam, mais ils demandaient à être dispensés des obligations les plus embarrassantes pour eux. Ils voulaient

continuer à avoir des relations avec des femmes en dehors du mariage car ils voyageaient beaucoup ; ils voulaient pouvoir continuer à prêter à intérêt, à boire le vin de leurs célèbres vignes et même à rendre un culte à la Grande Dame, la protectrice de leur ville, la déesse Allât. Mohammad se refusa à ces concessions. Ils demandèrent qu'au moins on leur laisse continuer ce culte pendant trois ans, puis deux, puis un. Mohammad fut intraitable. Tout ce qu'ils obtinrent, ce fut d'être dispensés de détruire eux-mêmes leur idole. D'autres s'en chargeraient. Mais le prophète leur accorda de pratiquer le jeûne de ramadan d'une façon un peu moins stricte que les autres. Il accepta aussi que l'enceinte sacrée de Wajj (c'était le nom d'une divinité, mais ce devint un simple nom de lieu) à Tâ'if conserve son caractère. Il serait interdit d'y chasser et d'y couper les arbres dits *'idhâh*. Mais le texte même du traité conclu a disparu alors que d'autres étaient conservés (nous savons seulement qu'il y était nommé Mohammad ibn 'Abdallâh sans que mention soit faite de son caractère d'Envoyé d'Allah, ce qui est significatif). Il est bien possible qu'il y ait eu là quelque chose de gênant pour la foi des siècles postérieurs. Il paraît que les négociateurs de retour chez eux eurent quelque mal à faire accepter ces conditions par leurs concitoyens. On a là un exemple typique du peu d'enthousiasme que rencontrait souvent la conversion à l'Islam.

Le sud de l'Arabie était, on l'a vu, dans un état d'anarchie féodale et tribale à la suite des guerres qui avaient abattu les vieux royaumes constitutionnels et bien organisés, à la suite aussi de la débâcle de la puissance perse. Les Perses d'ailleurs n'avaient jamais dû contrôler l'ensemble du pays. Le gouverneur perse, Bâdhâm et, après lui, son fils se convertirent à l'Islam ou au moins conclurent un accord avec Mohammad.

Les métis arabo-persans, les *abnâ'* ou « fils », comme on les appelait, semblent avoir été sensibles à la propagande musulmane. Au milieu des tribus en lutte, ils devaient sentir la nécessité d'être protégés par un Etat fort. Mohammad n'envoya pas d'expédition dans cette région, sauf de très petites troupes. Il y avait des agents et il appuyait certains chefs de tribus ou certains féodaux qui reconnaissaient l'Islam. Il les poussait à agir de concert contre les non-Musulmans, ce qui agrandissait en même temps leur influence, leurs richesses et la zone d'action du prophète. Celui-ci, le cas échéant, leur accordait des faveurs : dotations exceptionnelles ou exemptions d'impôt. La région contenait beaucoup de chrétiens nestoriens, sympathisants de l'Empire perse, et des Juifs encore plus liés à celui-ci. Ceux qui ne se convertirent pas furent, selon la politique habituelle de Mohammad, admis à bénéficier des avantages de la paix musulmane moyennant le paiement d'une taxe.

La ville de Nejrân au Yémen était célèbre par sa communauté chrétienne, riche, nombreuse, qui avait subi un siècle auparavant les persécutions du roi juif Dhou Nowâs. Ces chrétiens, qui appartenaient avec un certain nombre de contribules païens à la tribu des Banou l-Hârith, envoyèrent à Médine une ambassade dirigée par leur évêque, le chef de leur Conseil et un troisième notable. Ils émerveillèrent et choquèrent par la richesse de leurs vêtements. Une discussion théologique s'engagea entre eux et Mohammad sur la divinité de Jésus. Fatigué, Mohammad leur proposa de recourir à la vieille méthode arabe d'épreuve mutuelle par la malédiction. Chaque partie maudirait l'autre et on verrait bien de qui la divinité accomplirait l'imprécation. Les chrétiens, après s'être consultés, reculèrent. Ils préféraient laisser de côté la discussion théorique et conclure un traité qui leur permettrait

de garder leur religion. Les historiens arabes nous ont transmis le texte de ce traité qui a servi de modèle pour les accords futurs avec les « gens du Livre », c'est-à-dire les chrétiens et les Juifs. Ce texte n'est certainement pas entièrement authentique. Mais il peut conserver quelques stipulations originelles. La communauté était placée sous la protection musulmane à condition de payer annuellement un tribut de 2 000 vêtements d'une valeur déterminée. En cas de guerre, elle donnerait 30 cottes de mailles, 30 chameaux et 30 chevaux. Elle logerait les envoyés du prophète pour un temps inférieur à un mois. Les gens de Nejrân devraient seulement se garder de pratiquer le prêt à intérêt. Moyennant quoi ils étaient garantis contre toute atteinte à leurs biens, à leurs personnes et à leur religion. Les évêques et les prêtres ne seraient pas déplacés de leur siège, les moines de leurs monastères.

Au centre de l'Arabie, la vaste région qu'on appelait le Yamâma était dominée par la grande tribu des Hanîfa qui était alliée avec les Persans et semble avoir vécu en grande partie du trafic commercial entre la Perse et l'Arabie du Sud. Beaucoup de ses membres étaient chrétiens. Certains personnages importants de la tribu — on les qualifie même de rois — traitèrent avec Mohammad et certains se firent Musulmans. Les données obscures et contradictoires de la tradition ne permettent pas de savoir de façon sûre jusqu'à quel point le mouvement de conversion et d'adhésion au système médinois fut étendu. Il semble s'être précipité avec la déroute persane. Mais Mohammad avait dans cette tribu et cette région un concurrent. C'était Maslama ou Mossaylima, qui s'était déclaré lui aussi prophète, peut-être même, d'après certaines sources, avant Mohammad. Lui aussi récitait des révélations en prose rimée rappelant le style des premières révélations insérées dans le Coran. Il avait, paraît-il, lui aussi organisé un certain

système de prières. Influencé certainement par le christianisme, il avait des tendances ascétiques assez marquées. Il interdisait le vin et prescrivait un certain *birth control* à la manière catholique traditionnelle, par abstention de rapports sexuels, lorsqu'on avait déjà un fils. Il essaya d'arriver à un arrangement avec Mohammad, mais celui-ci, entendant se réserver l'exclusivité de la révélation, repoussa ses avances et le traita d'imposteur. On saisit mal quel était le degré de succès de sa propagande avant la mort du prophète de Médine, mais on sait qu'immédiatement après cet événement, il réussit à entraîner toute sa tribu contre ses successeurs. Il s'allia un moment avec une prophétesse, Sajâh, qui jouait un rôle analogue au sien dans la tribu de Tamîm. Cette tribu qui nomadisait à l'est des Hanîfa était également pénétrée de christianisme nestorien. Là aussi, on ne sait pas jusqu'à quel point la conversion à l'Islam avait été étendue. Certains chefs avaient en tout cas traité avec Mohammad. Sajâh, qui était à l'origine chrétienne à ce qu'il semble, reçut elle aussi des révélations en prose rimée et dut avoir un certain nombre de partisans dès avant la mort de Mohammad pour pouvoir entraîner ensuite une notable partie de la tribu. La tradition a cherché à discréditer ces deux prophètes de l'Arabie centrale et s'est complue à nous donner des détails obscènes sur les rapports qui s'établirent entre eux.

Au nord-est, à la frontière de l'Empire perse, résidaient les deux tribus de Bakr ibn Wâ'il et de Taghlib, toutes deux en grande partie chrétiennes monophysites. Leurs rapports avec les Perses étaient tantôt amicaux, quand l'Empire sassanide était fort ou qu'il les payait bien, tantôt hostiles. On a vu que les Bakr avaient vaincu une troupe perse à l'engagement de Dhou Qâr. Ces tribus semblent avoir conclu avec Mohammad un accord politique sans que beaucoup de leurs membres se

soient convertis à l’Islam. Après la mort de Mohammad, les Bakr et les Taghlib furent des premiers à attaquer la Perse au nom de l’Islam. Il n’est pas impossible qu’ils aient commencé diverses opérations de pillage et de harcèlement auparavant, encouragés par la déroute persane et, dans la mesure où ils avaient vraiment des relations étroites avec lui, par Mohammad.

Mais celui-ci se préoccupait surtout de la région qui s’étendait au nord de Médine jusqu’aux frontières de l’Empire byzantin, autrement dit du nord-ouest de l’Arabie. On a signalé déjà ses mouvements diplomatiques et militaires dans cette direction. Mais, après la prise de Mekka, son intérêt pour cette région semble s’être encore accru. En effet, les tribus qui se convertissaient ou même concluaient avec lui un accord politique s’engageaient au minimum à ne pas combattre entre elles. Au fur et à mesure que l’Arabie adhérait sous une forme ou sous une autre à ce système pacifique, la ressource traditionnelle que représentait la razzia aux dépens des tribus ennemies se tarissait. Les hommes, pour qui la petite guerre permanente entre groupes rivaux représentait l’occupation virile par excellence, devenaient oisifs, se sentaient comme émasculés. L’Arabie avait trop d’hommes et pas assez de surfaces cultivables pour nourrir ses habitants. L’agriculture était d’ailleurs une profession méprisée. La seule solution était de tourner l’énergie belliqueuse des Arabes contre les pays civilisés et agricoles en bordure du désert, contre ce Croissant fertile qui appartenait en partie à l’Empire byzantin, en partie à l’Empire perse sassanide. Là on gagnerait un riche butin, là les guerriers trouveraient gloire et profit sans danger pour la paix et la sécurité internes de l’Arabie. Or la Perse était loin de Médine, séparée d’elle par des tribus qui n’étaient pas toutes, on l’a vu, bien tenues en main. Par contre la Syrie et la

Palestine byzantines étaient pour ainsi dire à portée de la main. Il est peu probable que Mohammad ait envisagé leur conquête, surtout au moment où Héraclius, vainqueur, semblait reconstituer le pouvoir byzantin à son zénith. Mais il n'était pas interdit de tâter le terrain, de conquérir du butin aux dépens des régions frontières, assez mal défendues par les Arabes ghassânides auxiliaires des Byzantins. Les Ghassânides d'ailleurs, on l'a vu, avaient à se plaindre de l'Empire et les populations monophysites étaient en révolte virtuelle contre l'orthodoxie que voulait leur imposer Byzance.

Mohammad suivit, auprès des tribus dont l'habitat se trouvait sur la route de Syrie, son habituelle tactique, mélange de tractations politiques et de mission religieuse. Il obtint vite ce qu'il cherchait avant tout : la sécurité pour ses troupes qu'il enverrait sur cette route. Dans plusieurs tribus en partie chrétiennes, il se forma un parti pro-musulman qui était pour renforcer les liens avec le « roi » de Médine et pour relâcher ceux qui liaient à Byzance. Cette politique dut rencontrer un certain succès, surtout pendant la période où les Perses l'emportaient sur les Byzantins. Il semble même que Mohammad ait pu ainsi, à un moment, convaincre un prince ghassânide, vassal de l'Empire. Certains essayèrent sans doute de jouer un double jeu. Mais, dans l'ensemble, les tribus limitrophes du *limes* byzantin restèrent chrétiennes et fidèles à l'Empire. Mohammad réussit seulement à opérer quelques conversions sur des points limités, à soumettre quelques groupes chrétiens au paiement de sa taxe de protection, à conclure des alliances avec d'autres.

Environ dix mois après la prise de Mekka, il entreprit une grande expédition vers le nord. Pourquoi cette campagne ? Voulait-il vraiment affronter Héraclius qui, à cette époque, rassemblait des troupes à Homs ? Voulait-il par conséquent

commencer ces immenses conquêtes musulmanes que ses successeurs menèrent à bien ? C'est très douteux, quoi qu'en pense Caetani.[151] Peut-être voulait-il plutôt venger la défaite de Mo'ta sur les émirs de la frontière et offrir à ses hommes un riche butin. En tout cas, il devait prévoir qu'il se heurterait à forte partie, car il rassembla un nombre imposant et inhabituel de soldats, 20 000 ou 30 000 disent nos sources, en exagérant sans doute. Il emprunta et quêta aussi beaucoup d'argent. Contrairement à son habitude, il annonça le but de l'expédition. L'effet fut assez réfrigérant. Beaucoup de Bédouins et aussi de Musulmans installés à Médine et fatigués d'être si souvent sur pied de guerre, désireux de jouir enfin tranquillement de leurs richesses nouvelles, refusèrent d'accompagner le prophète. L'ennemi était fort, on le savait, et l'objectif lointain. On reviendra sur cette opposition qui se manifestait même dans l'armée en marche. L'expédition était mal préparée, l'époque peu favorable. La chaleur était torride, on trouvait peu de ravitaillement, de fourrage et d'eau, on ne pouvait marcher que la nuit. Par petites étapes on arriva jusqu'à 400 km de Médine, à Tabouk, à la limite de l'Empire byzantin. L'armée resta là dix jours, d'autres disent vingt. Sa présence à cet endroit et son importance étaient déjà un succès, un signe de la puissance du seigneur de Médine. Les petits princes voisins en tinrent compte et vinrent traiter avec Mohammad. Il conclut ainsi un accord avec Yohannâ (Jean), le roi d'Ayla, cette petite ville au fond du golfe d'Akaba, dernier recoin au nord de la mer Rouge, l'antique Elath, où Salomon concentrait sa flotte et où aujourd'hui aussi Israël a une fenêtre sur la mer du Sud. Yohannâ qui était chrétien et portait une croix d'or sur la poitrine s'engageait à payer 300 dinars par an. De même traitèrent trois localités juives de la région, Jarbâ et Adhroh en Transjordanie, Maqnâ, un village de pêcheurs sur la mer

Rouge. Pendant le même séjour à Tabouk, Mohammad avait envoyé Khâlid avec quelques centaines d'hommes à l'oasis de Doumat al-Jandal. Khâlid força le roi chrétien du lieu à venir traiter à Tabouk avec Mohammad et à accepter de payer tribut. Après ces succès dans le Nord, sans chercher la bataille, Mohammad ramena à Médine son armée fatiguée par la chaleur.

Malgré cet énigmatique semi-échec de Tabouk, il était triomphant. Il est certes exagéré de considérer, comme le suggère la tradition, que l'Arabie était unifiée sous sa domination. Mais il avait des partisans, des agents, des alliés dans toutes les tribus et toutes les régions de l'Arabie, des marches byzantines et perses jusqu'au lointain Yémen, de la mer Rouge au Golfe Persique. Son autorité directe s'étendait sur une large zone. Les idées et les règles rituelles qu'il avait propagées étaient répandues partout chez les sédentaires et les Bédouins. Il était puissant et riche. Rien ne pouvait se faire dans la péninsule sans qu'on tienne compte de son attitude. Il est peu probable que les lettres qu'il aurait envoyées aux potentats étrangers et que la tradition nous a transmises soient authentiques. Mais il est assez vraisemblable qu'il a essayé d'entrer en rapports diplomatiques avec les puissances voisines. Il est même possible qu'il ait eu la naïveté de les appeler à se convertir à l'Islam.

Pourtant l'opposition n'était pas morte. Elle prenait même une nouvelle virulence. Le partage du butin à Ji'rana avait causé beaucoup de mécontentement. Les dons faits aux ennemis d'hier pour se concilier leurs cœurs ne plaisaient guère aux vieux partisans. Dans tous les partis, les adhérents des premiers jours, croyant avoir acquis des droits par leur longue fidélité, conservant la mémoire des principes originaux du

mouvement si souvent violés par l'opportunisme plus ou moins nécessaire des dirigeants, sont un problème pour ceux-ci. Ils entrent facilement dans les oppositions et sont la cible préférée des épurations violentes ou non. Après la prise de Mekka, les Qorayshites, qui avaient montré tant d'inimitié pour l'Islam, dont on pouvait avec quelque vraisemblance mettre en doute la sincérité de la conversion, étaient entrés dans la couche dirigeante du nouvel Etat. Combien de fidèles des mauvais jours se voyaient éclaboussés par la richesse et le prestige de ces puissants ! Abou Sofyân, l'archi-ennemi de jadis, le mari de l'enragée Hind, était maintenant un des hommes de confiance de Mohammad. Il poussait sa famille, les Banou Omayya (Omeyyades) aux premières places. Son fils Yazîd devint gouverneur de Taymâ et son autre fils, Mo'âwiya, futur chef suprême de tous les Musulmans, était nommé secrétaire du prophète.

Au moment de l'expédition de Tabouk, l'opposition suscita une vraie crise. Beaucoup, on l'a vu, se refusèrent à partir, certains, semble-t-il, malgré l'ordre exprès du prophète. Il y eut des conciliabules secrets dans la maison d'un Juif demeuré à Médine, à laquelle Mohammad fit mettre le feu. 'Ali resta à Médine. Etait-ce vraiment sur l'ordre du prophète pour veiller sur sa famille ? Une source va jusqu'à dire que ceux qui se groupèrent au moment du départ, mais refusèrent de partir, n'étaient pas moins nombreux que les membres de l'expédition. Parmi ceux-ci même, il y avait des opposants. Il paraît que l'un d'entre eux vitupérait contre les connaisseurs du Coran. « Ce sont les plus voraces d'entre nous en ce qui concerne le ventre, les plus récents pour ce qui est de la noblesse et les plus couards dans la bataille. » Un autre repartit : « Et ce sont ces gens-là qui sont maintenant nos supérieurs et nos dirigeants ! Mohammad a bien raison, nous

sommes pires que des ânes ! »[152] Au retour même, un groupe d'opposants prépara un attentat contre le prophète et voulut le jeter dans un précipice. Leur plan fut déjoué, grâce à l'intervention d'Allah bien sûr, mais on ne sut jamais qui étaient ces hommes qu'on n'aperçut furtivement que la nuit et le visage voilé. Ils moururent peut-être en odeur de sainteté.

On comprend qu'au retour de Tabouk le prophète ait décidé de porter des coups sévères à l'opposition. On lui avait demandé avant son départ l'autorisation de construire un lieu de prières, une mosquée couverte pouvant servir les jours de pluie et en hiver, à Qobâ, ce faubourg de Médine où il y avait déjà, semble-t-il, une autre mosquée, peut-être en plein air. On l'avait invité à venir la consacrer par sa présence. Préoccupé par les préparatifs de l'expédition, il avait dit qu'il y penserait à son retour. Pendant la route, il dut recevoir des informations de nature à lui faire soupçonner que les bâtisseurs de la mosquée nouvelle avaient des arrière-pensées. Ils ne voulaient pas prier dans la mosquée déjà existante, peut-être pour ne pas être mêlés aux gens d'un clan hostile, ce qui était déjà blâmable puisque l'Islam devait abolir toutes les querelles tribales. Mais aussi ils se retrouveraient entre eux et pourraient librement discuter, comploter peut-être, à l'abri des oreilles indiscrètes. Mohammad devait avoir des raisons de suspecter ces hommes. Lui dénonça-t-on des rapports entre eux et ceux qui avaient voulu le tuer ? Y vit-il un centre de mauvais esprits, de ceux qui avaient refusé de l'accompagner à Tabouk ? Il paraît qu'on soupçonna qu'ils avaient agi à l'instigation d'Abou 'Amir « le moine », ce Médinois christianisant, opposant de toujours, qui avait émigré à Mekka, cherché à Ohod à débaucher les troupes musulmanes. Etait-il déjà parti en Syrie ou se trouvait-il aux alentours ?[153] En tout cas, une révélation survint : « Ceux qui ont pris (pour eux) une mosquée par opposition, par

impiété, pour faire une scission entre les Croyants, comme lieu d'embuscade pour ceux qui ont jadis combattu Allah et son messager, ceux-là jurent : Nous n'avons eu comme but que la Très Belle (la récompense divine). Mais, Allah l'atteste, ce sont des menteurs. Ne te tiens dans cette mosquée en aucun cas ! » (*Coran*, IX, 108 s). De sa dernière étape avant Médine, Mohammad envoya deux hommes mettre le feu à l'édifice. D'autre part, ceux qui ne s'étaient pas joints à l'expédition firent l'objet d'une enquête. Un grand nombre vinrent s'excuser. Trois d'entre eux furent mis en quarantaine. Nul ne devait leur adresser la parole. Au bout de cinquante jours, le prophète leur annonça qu'Allah leur avait enfin pardonné.

Peu après mourut celui qui avait été l'opposant en chef, 'Abdallâh ibn Obayy. Mohammad, dans un but d'apaisement, suivit l'enterrement et pria sur sa tombe. Il y eut des protestations parmi les fidèles et une bagarre éclata même au cimetière. Plus tard, une révélation vint ordonner au prophète de ne plus prier sur la tombe des « douteurs » insoumis (IX, 85). Il n'était plus besoin d'aucun ménagement. L'opposition était liquidée. Les succès du prophète avaient rallié les masses. Les opposants s'étaient trouvés isolés, humiliés, réduits à l'impuissance. Avec sincérité ou non, tous ralliaient l'Islam. Les causes de tension subsistaient, latentes. Elles allaient même se développer. Mais, désormais, quand une opposition s'exprimera, quand un parti se constituera, ce sera sous la bannière de l'Islam, avec des justifications puisées dans le Coran ou dans l'exemple du prophète. Les nouvelles idéologies, qu'elles soient de soumission à l'Etat ou de protestation et de révolte, seront musulmanes.

Le prophète vieillissait. Au moment de l'expédition de Tabouk, il devait avoir dans les soixante ans. Il conservait

pourtant son goût des femmes. En l’an 8 (629-630), l’année de la prise de Mekka, il se serait remarié deux fois, mais l’échec aurait été immédiat. Les deux femmes en question auraient refusé de se laisser toucher, l’une par suite d’une crise de folie, l’autre parce que son père avait été tué dans un engagement avec les Musulmans. Mohammad n’eut qu’à divorcer. Il avait à l’époque, semble-t-il, dix femmes sans compter les concubines. Il pensa un moment se débarrasser de la plus vieille, Sawda, qui avait bien la quarantaine : pour une femme arabe de cette époque c’était un âge très avancé. Il divorça, mais elle revint lui dire : « Je ne te demande pas de coucher avec moi. Je cède mon tour à ‘Aïsha. Mais je veux être présente, le jour de la Résurrection, parmi tes épouses. » Il accepta de la reprendre.[154]

Pour peu de temps, il obtenait la satisfaction d’un de ses vœux les plus chers. Si ses femmes ne lui donnaient que des filles, une concubine copte, Mârya, qui lui avait été offerte, une belle fille à la peau blanche et aux cheveux frisés, engendra enfin un garçon. Le prophète l’appela Ibrâhîm, du nom arabe d’Abraham, en qui il voyait son précurseur. Sans doute croyait-il qu’il serait son successeur dans son œuvre religieuse et politique. Mais la mortalité infantile était grande en Arabie. L’enfant mourut à dix-sept ou dix-huit mois, non encore sevré. Sa sœur aînée, Zaynab, une fille de Khadîja, était morte, on ne sait trop quand, peut-être d’une fausse couche à la suite d’un coup de pied que lui avait donné un Mekkois. Omm Kolthoûm, sa sœur, fille elle aussi de Khadîja, qui avait épousé ‘Othmân, mourut également pendant l’expédition de Tabouk.

Le harem posait des problèmes. Pour ne pas créer de jalousies, le prophète passait la nuit tour à tour avec chacune de ses femmes. Nous avons vu que chacune avait sa petite cabane. Ce procédé est devenu à l’imitation du prophète de règle chez

les Musulmans et les graves jurisconsultes du Moyen Age islamique ont consacré des pages et des pages à réglementer cette rotation régulière des faveurs maritales, à en prévoir les conditions et les exceptions. Un jour que Hafça, la fille de Omar, était partie rendre visite à son père, le prophète était justement d'humeur folâtre. Il fit signe à Mârya et ils s'enlacèrent dans la cabane de Hafça. Celle-ci revint trop tôt et éclata en reproches et en larmes : « Dans ma cabane, mon propre jour et sur mon propre lit ! » Ennuyé, Mohammad lui promit de ne plus avoir de rapports avec Mârya et lui demanda seulement de n'en pas parler aux autres. Mais Hafça ne put se contenir. Elle se confia à 'Aïsha, la co-épouse avec laquelle elle faisait bloc, amitié que cimentait l'alliance des deux pères, 'Omar et Abou Bekr. 'Aïsha exulta. Comme tout le harem, elle haïssait Mârya, cette fille de rien, qui avait, elle, réussi à donner un fils au prophète. Les deux femmes ne purent cacher leur triomphe. Mohammad fut indigné. Il avait fait ce qu'il avait pu pour apaiser ses femmes, allant jusqu'à sacrifier la gentille, la féconde, la jolie Mârya, dont la relative illégitimité accroissait peut-être l'attrait. N'était-ce pas un effort louable ? On ne lui en savait aucun gré. Eh bien ! on verrait. Il décida de passer un mois au moins avec Mârya et elle seule.

L'effet produit fut énorme. Ces mariages n'étaient pas seulement des affaires d'amour, c'étaient des combinaisons politiques. Tout cela était-il mis à terre à cause des crises de nerfs de Hafça et des bavardages de 'Aïsha ? 'Omar, père de Hafça, racontait ainsi l'événement — à ce qu'on disait plus tard : « Le bruit courait parmi nous (à cette époque) que les Ghassân (les auxiliaires arabes de Byzance) ferraient leurs chevaux pour nous attaquer. Mon ami (c'était un homme qui visitait Mohammad un jour sur deux en alternance avec lui) descendit chez le prophète à son tour. Il revint le soir et frappa

énergiquement à ma porte. Il cria : « Est-ce qu'il dort ? » Je m'effrayai et sortis vers lui. Il dit : « Il est arrivé une chose terrible ! » Je dis : « Qu'est-ce que c'est ? Les Ghassân arrivent ? » Il dit : « C'est plus grave et de plus de portée ! Le Messager de Dieu a répudié ses femmes ! » Ainsi Hafça avait échoué et manqué son coup. Peu s'en faut, pensai-je, que cela arrive. J'ajustai mes habits et allai faire la prière de l'aurore avec le prophète. Puis il entra dans une chambre haute sur la terrasse et s'y isola. Je courus chez Hafça qui était en pleurs. Je lui dis : « Pourquoi pleures-tu ? Est-ce que je ne t'avais pas avertie ? Le Messager d'Allah vous a-t-il donc répudiées ? » Elle dit : « Je ne sais pas ! Il est maintenant dans la chambre haute ! » Je sortis et allai à la chaire (de la mosquée). Autour, il y avait un groupe d'hommes dont certains pleuraient. Je m'assis avec eux un peu. Puis je ne pus plus supporter et j'allai à la chambre haute où il se tenait. Je dis à son jeune esclave noir : « Demande la permission d'entrer pour 'Omar. » Il entra et parla au prophète, puis il sortit et me dit : « Je t'ai annoncé et il s'est tu. » Je m'en allai et je m'assis avec les gens qui étaient près de la chaire. Puis, je ne pus plus supporter et j'allai (à la chambre haute). Il m'annonça (et ce fut) comme la première fois. Je m'assis (encore) avec les gens qui étaient près de la chaire. Puis je ne pus plus supporter. Je retrouvai l'esclave et je lui dis : « Demande la permission d'entrer pour 'Omar. » Il m'annonça comme auparavant. Je m'éloignais lorsque l'esclave m'appela. Il me dit : « Le Messager de Dieu va te recevoir. » J'entrai chez lui. Il était couché sur le côté sur une natte qui n'était même pas recouverte d'une couverture. Le tressage avait fait des marques sur son flanc. Il était accoudé sur un coussin de cuir bourré de fibres de palmier. Je le saluai, puis, encore debout, je lui dis : « Tu as répudié tes femmes ? » Il leva son regard sur moi et me dit : « Non. » J'ajoutai,

toujours debout, cherchant à l’apaiser : « Messager d’Allah ! Si tu m’avais vu ! Nous autres de Qoraysh, nous dominons nos femmes. Mais nous sommes venus chez des gens (les Médinois) où ce sont les femmes qui dominent ! » Il lui raconta (ses difficultés avec sa propre femme pervertie par l’exemple des Médinois) et le prophète sourit. Je dis : « Si tu m’avais vu ! Je suis entré chez Hafça et je lui ai dit : « Que cela ne t’égare pas si ta voisine est plus propre et plus aimée que toi aux yeux du prophète (il voulait dire ‘Aïsha) ». Il sourit une autre fois. Quand je le vis sourire, je m’assis. Puis je levai le regard sur cette chambre et, par Allah, je n’y vis rien qui attirât le regard, sauf trois peaux non tannées. Je dis : « Invoque Allah et qu’il mette à l’aise ta communauté ! Il a bien mis à l’aise les Perses et les Byzantins et le monde leur a été donné alors qu’ils n’adorent pas Allah ! » Il était toujours accoudé. Il dit : « Doutes-tu, Ibn al-Khattâb ? Ce sont des gens qui ont eu les bonnes choses en avance dans ce monde-ci (et ils n’auront rien dans l’autre). » Je dis : « Messager de Dieu, demande à Allah de me pardonner. » Le prophète s’était tenu à l’écart à cause de cette histoire, quand Hafça l’avait divulguée à ‘Aïsha. Il avait dit : « Je n’entrerai plus chez elles pendant un mois » à cause de sa violente irritation contre elles, lorsque Allah l’admonesta. Lorsque 29 jours furent passés, il entra chez ‘Aïsha la première. ‘Aïsha lui dit : « Tu as juré que tu n’entrerais pas chez nous pendant un mois et cela fait 29 nuits, j’ai bien compté. » Le prophète dit : « Mais le mois a 29 jours ! » En effet, ce mois avait 29 jours[155].

Mais Allah était intervenu dans cette crise conjugale. Rien de ce qui touchait son Messager ne lui paraissait sans doute indifférent. Comme d’autres fois, il lui reprochait d’avoir cru ne pas devoir céder à ses tendances, d’avoir fait la concession de promettre de délaisser Mârya, de l’avoir juré :

« Eh prophète ! Pourquoi as-tu rendu illicite ce qu'Allah t'avait permis pour faire plaisir à tes femmes ? Allah pardonne, il est miséricordieux. Allah a prescrit en votre faveur que vos serments pourraient être déliés ! C'est votre maître. Il est savant et sage. Le prophète avait confié en secret une histoire à l'une de ses femmes et elle l'a rapportée. Mais Allah le lui a révélé… S'il vous répudie, peut-être que son Seigneur lui donnera à la place des femmes meilleures que vous, des Musulmanes croyantes, qui font oraison, marquent de la repentance, dévotes, pratiquant le jeûne, des femmes qui ont déjà été mariées ou des vierges » (*Coran*, LXVI, 1-5). La menace de répudiation générale, accompagnée par cette démonstration d'un mois, fut efficace. Les femmes avaient perdu le goût de contredire le prophète si vaillamment soutenu par son dieu. Elles le laissèrent agir comme il l'entendait.

Pourtant il valait mieux tenir Mârya à l'écart de toutes ces femmes jalouses. Mohammad l'avait logée loin de son domicile, dans le haut quartier de Médine, avec un serviteur copte pour lui apporter chaque jour l'eau et le bois nécessaires pour la cuisine. Les épouses, ne pouvant nuire directement à la belle concubine, répandirent des insinuations sur les rapports de ces deux Egyptiens que personne ne surveillait. Mohammad finit par s'en inquiéter et envoya 'Ali enquêter. Quand il arriva, l'épée à la main et la mine menaçante, l'esclave était en train de grimper sur un palmier. De peur, il dégringola par terre, en perdit son vêtement et 'Ali put constater *de visu* qu'il était châtré et incapable de porter atteinte à la vertu de sa compatriote. Tout était pour le mieux.

La vie s'écoulait ainsi à Médine entre les problèmes politiques qui maintenant concernaient l'Arabie entière, commençaient même à déborder de la péninsule et les

problèmes tragi-comiques que posait la vie domestique. Mais Mohammad restait l'Envoyé d'Allah et il se tenait toujours pour chargé d'enseigner aux hommes la vérité sur Allah et la bonne manière de l'honorer. Petit à petit, dans l'intérêt de la solidité de l'Etat musulman comme dans celui de la diffusion de la vraie foi, l'unité idéologique devait être renforcée. Après la prise de Mekka, on a vu que Mohammad avait accompli (pour la deuxième fois depuis son émigration) les rites de la *'omra*, ces tournées rituelles autour de la Ka'ba et ces courses entre Çafâ et Marwa, tout près du lieu saint. Mais il n'avait pas participé au *hajj*, ce grand pèlerinage à des sanctuaires proches de Mekka, sur les collines de 'Arafa et de Mozdalifa et dans la vallée de Minâ, qui se faisait chaque année au mois de dhou l-hijja. Le prophète avait sans doute considéré longtemps cet ensemble d'actes rituels bizarres comme typiquement païens, ce qu'ils étaient en effet. A Minâ, par exemple, on jetait sur des piliers sacrés des cailloux ramassés à Mozdalifa. Puis, lorsque rejeté par les Juifs, il se retourna vers les sanctuaires nationaux, il médita, peut-être dès le début, de dépaganiser le *hajj*. La question ne devint brûlante qu'après la prise de Mekka. Au dhou l-hijja suivant, le gouverneur établi à Mekka par Mohammad, 'Attâb, conduisit la cérémonie à laquelle prirent part à la fois Musulmans et païens. Ils avaient sans doute des intentions différentes. Une révélation antérieure précisait bien : « Accomplissez le *hajj* et la *'omra* pour Allah ! » (*Coran*, II, 192). Pour Allah et non pour les autres divinités. L'année suivante, en dhou l-hijja 9 (mars-avril 631), Mohammad ne voulut pas encore se joindre au *hajj*. Il n'avait pas encore établi sa doctrine sur tous les détails du Pèlerinage et ne voulait pas accomplir le rite avec les païens. Il envoya Abou Bekr présider les cérémonies. 'Ali le rejoignit en route, porteur d'une toute nouvelle révélation d'En Haut dont il devait surveiller

l'application. Les païens en général ne devaient plus participer au Pèlerinage. On traiterait en ennemis, à l'expiration des quatre mois de trêve sacrée, ceux qui ne se seraient pas convertis ou qui n'auraient pas conclu un pacte spécial avec Mohammad. Ce fut la dernière année où les païens furent tolérés au *hajj*.

Un an après, en dhou l-hijja de l'an 10 (mars 632), le prophète fit annoncer qu'il conduirait lui-même la cérémonie dans un temple et des sanctuaires désormais purifiés de toute présence païenne. La nouvelle se diffusa et chacun voulut participer à cet événement historique. Mohammad était accompagné de toutes ses femmes et des plus notables de ses compagnons. Il arriva à Mekka le 5 dhou l-hijja (3 mars). Il accomplit au milieu de la foule les cérémonies de la *'omra*, c'est-à-dire les tournées autour de la Ka'ba et les sept courses entre Çafâ et Marwa, toujours monté sur sa chamelle. A Çafâ et à Marwa, il mit pied à terre et poussa sept fois la formule sacrée : *Allahou akbar !* (Allah est le plus grand). Il se reposa sous la tente à l'entrée de la ville sans vouloir, non plus qu'à sa visite précédente, entrer dans une maison. Son séjour à Mekka devait rester un simple passage. Le 8 dhou l-hijja commençaient les cérémonies du *hajj*. Chacun avait les yeux fixés sur le prophète car son attitude au cours des rites ferait loi. A Minâ, à 'Arafa, à Mozdalifa, il accomplit les stations, les prières, les jets de pierres, les sacrifices prévus. Mais le prophète prenait soin d'élargir les zones sacrées tout autour des petits sanctuaires primitifs afin qu'il fût clair que ces actes étaient un culte envers Allah, non envers les divinités de ces sanctuaires. A toute occasion il s'efforçait de délier ces rites de tout rapport avec le paganisme. Le 10, il se fit raser les cheveux suivant l'usage et accomplit les rites de désacralisation. Au cours des cérémonies, il s'adressa à plusieurs reprises à la

foule. Il entra en dialogue avec ces masses de disciples qui lui répondaient avec ferveur. « Quel jour est celui-ci ? — Le jour du sacrifice ! — Quel territoire est celui-ci ? — Le territoire sacré ! — Quel mois est celui-ci ? — Le mois sacré ! — C'est le jour du Pèlerinage majeur. Votre sang, vos biens, votre honneur sont sacrés comme l'est ce territoire en ce mois, en ce jour. Ai-je bien transmis (mon message) ? — Oui ! — O mon Dieu ! sois témoin ! » (Trad. Blachère légèrement modifiée.)[156] Plus tard on réunit toutes ces affirmations, ces conseils, ces prescriptions dont on avait mémoire en un grand discours. Il y interdisait le prêt à intérêt et la vendetta à l'égard de tout meurtre commis du temps du paganisme. Il y rappelait les prescriptions sur le calendrier, les quatre mois sacrés, le retour au comput lunaire. Il y énonçait aussi les devoirs réciproques des époux. La femme adultère pouvait être battue, mais non cruellement, et reléguée dans ses appartements. Mais il fallait lui pardonner si elle cessait ses incartades. Il mettait encore en garde contre Satan, recommandait de bien traiter les esclaves et prêchait la fraternité entre Musulmans. D'après une version, il insistait sur l'égalité de tous les hommes devant Allah, sans distinction de classe sociale ni d'origine raciale : « O gens ! votre Seigneur est unique et votre ancêtre est (également) un. Tous vous descendez d'Adam et Adam est (né) de la terre. *Le plus noble d'entre vous aux yeux d'Allah est le plus pieux. Allah est omniscient et bien informé* (*Coran*, XLIX, 13). Un Arabe n'a supériorité sur un non-Arabe que par la piété » (trad. Blachère).[157] Cette version est suspecte de refléter les préoccupations d'une époque postérieure, mais le texte coranique qui y est cité, moins explicite certes, est authentique et cette condamnation du racisme, mise dans la bouche du prophète lui-même, a servi de règle théorique, assez largement appliquée dans la pratique de l'Islam.

A peine les cérémonies finies, le prophète retourna à Médine. Il ne devait jamais revoir sa ville natale. Sa fin était proche. Ce pèlerinage devait rester, dans la mémoire des Musulmans, le « Pèlerinage de l'Adieu ».

Deux mois après à peine, en effet, le prophète tomba malade. Il venait de prendre une nouvelle décision militaire. De nouveau, il lançait vers le nord, vers les confins byzantins, une expédition. Il s'agissait encore d'une razzia sur quelques bourgades de Transjordanie. Afin que revanche soit prise de la mort à Mo'ta, dans la même région, de Zayd, le fidèle affranchi et fils adoptif, le commandement était confié, quoiqu'il fût bien jeune, à Ossâma, son fils, un nègre au nez épaté qu'il avait eu d'une affranchie abyssine.

Depuis quelque temps, peut-être depuis les fatigues du Pèlerinage, peut-être à la suite d'une visite nocturne au cimetière, sur la tombe de ses Compagnons, le prophète avait de la fièvre et de forts maux de tête. Il avait si mal qu'il en criait. Il continuait pourtant à passer les nuits avec ses femmes, à tour de rôle. Le mardi 29 çafar de l'an 11 (26 mai 632), il appela Ossâma et lui notifia qu'il lui donnait le commandement de l'expédition. Le jeudi, il lui remit l'étendard qu'il devait porter et lui transmit ses dernières instructions. Peu après (le vendredi ?) il fut contraint de garder le lit. Il sollicita de ses épouses l'autorisation de rester dans la cabane de 'Aïsha. Il s'y transporta à grand-peine, les jambes molles, appuyé sur 'Ali et sur Fadl ibn 'Abbâs, la tête bandée. Au début, il s'occupa encore des affaires de l'Etat, prit des décisions, envoya des lettres. Les murmures que soulevait la nomination du tout jeune Ossâma vinrent jusqu'à lui. Il paraît qu'il se traîna encore une ou deux fois, toujours la tête bandée, jusqu'à la chaire d'où il parlait aux siens, dans la cour de sa maison. Il eut des paroles, racontait-on plus tard, qui alarmèrent les fidèles. Allah lui avait

donné le choix entre ce monde et l'autre. Il avait choisi l'autre. Abou Bekr pleura et s'écria : « Nous te rachèterons, nous et nos enfants. » Mohammad lui dit : « Doucement, doucement, Abou Bekr. » Il pria pour les morts d'Ohod et il confirma contre tous le choix d'Ossâma. Celui-ci, avec ses troupes, campait aux portes de Médine et attendait anxieusement les nouvelles.

La maladie empirait. Le prophète avait des évanouissements. Son entourage croyait à une pleurésie. Mais lui niait qu'Allah ait pu le soumettre à une maladie humaine. C'était Satan qui l'attaquait. Parfois il pensait aussi, paraît-il, au morceau de viande empoisonnée qu'il avait tenu un moment dans sa bouche à Khaybar quatre ans auparavant. Comme il était évanoui, ses femmes et son oncle 'Abbâs lui mirent dans la bouche un remède éthiopien. Quand il revint à lui, il fut furieux de ce qu'ils avaient fait et les aurait forcés à avaler eux-mêmes le médicament. Ossâma vint le voir du camp voisin, mais il ne pouvait plus parler. Il leva la main au ciel, puis la posa sur le jeune homme. Celui-ci crut comprendre que le prophète priait pour lui. Il ne pouvait plus diriger la prière et, depuis plusieurs jours, sur ses indications, Abou Bekr le faisait à sa place.

Le lundi 13 du mois de rabî' premier, soit le 8 juin 632, au matin, le malade se sentit mieux. Il se leva même au moment de la prière du matin, souleva le rideau qui servait de porte à la cabane de 'Aïsha et apparut sur le seuil tandis que les fidèles, rangés dans la grande cour, faisaient leurs génuflexions. Ils furent émus et joyeux. Il leur fit signe de continuer à prier. Il sourit à voir leur zèle et sa face parut alors à un témoin plus belle que jamais. Le bruit se répandit que le prophète était guéri. Ses femmes se peignèrent. Abou Bekr partit vers le quartier lointain de Sonh visiter celle de ses

femmes qui y logeait et qu'il avait un peu délaissée. Ossâma crut pouvoir annoncer le départ tout prochain de son armée.

Mais Mohammad, une fois revenu sur son lit, se montra de plus en plus prostré. Il se tenait couché sur le giron de ‘Aïsha. Un cousin de celle-ci entra visiter le malade. Il tenait un bout de bois vert qui lui servait de cure-dents. Se nettoyer les dents était en Arabie une occupation normale et même recommandable en société. ‘Aïsha s'aperçut que son époux regardait le cure-dents. Elle lui demanda s'il le voulait. Il put dire oui. Elle le prit, le mâcha bien pour le rendre plus tendre, puis le lui donna. Il se cura les dents avec énergie.

Puis vint le moment où il se mit à délirer. Il paraît qu'il demanda de quoi écrire un document qui préserverait ses fidèles de l'erreur. Cela jeta un grand trouble chez les assistants. Fallait-il se fier aux divagations d'un malade ? N'allait-il pas semer la discorde et le désarroi si par hasard ce nouveau texte contredisait le Coran ? Fallait-il lui obéir alors qu'il n'avait pas tous ses esprits ? La discussion fut si bruyante qu'il renonça et leur fit signe de s'en aller.

Il s'affaiblissait toujours et, sur le sein de ‘Aïsha, prononçait des paroles sans suite. Puis elle sentit que sa tête s'était faite plus lourde. Elle le regarda. Il levait les yeux vers le plafond, le regard fixe et il prononça quelques mots. Elle crut entendre : « le compagnon le plus haut… » et elle sut que Gabriel lui était apparu. Puis elle s'aperçut qu'il était mort. Elle souleva sa tête, la posa sur l'oreiller et se mit à crier en se frappant la poitrine et la face, de concert avec toutes ses co-épouses alertées. C'était le début de l'après-midi.

La stupeur fut grande. Certes, ni ses disciples ni lui-même n'avaient jamais considéré expressément le prophète comme immortel. Mais nul ne s'attendait à ce qu'il mourût si tôt et surtout de cette façon inopinée. Tout le monde avait

considéré, lui y compris, qu’il s’agissait d’une maladie passagère. Aucune disposition n’avait été prise pour l’avenir. Cela seul était troublant. Comment Allah n’avait-il pas averti son Messager, comment avait-il pu ne pas lui communiquer des instructions pour ses fidèles, ne pas les préparer à une situation aussi inouïe ? Il avait construit une structure inédite, sans précurseurs, sans tradition, sans modèles. Lui disparu, tout s’écroulait.

‘Omar ne voulut pas accepter ce fait stupéfiant. Planté devant la cour de la maison du prophète, il haranguait la foule qui accourait de partout, les hommes d’Ossâma qui se débandaient et venaient aux nouvelles. Mohammad, déclarait-il, n’est pas mort. Il s’en est allé momentanément auprès d’Allah comme Moïse sur le Sinaï. Il reviendra et fera couper les mains et les pieds de ceux qui répandent le bruit de son décès. Abou Bekr qu’on avait été chercher à Sonh arriva en hâte. Il pénétra alors dans la cabane de ‘Aïsha, souleva le manteau qui recouvrait le cadavre et baisa la face morte de son maître et compagnon. Puis il ressortit et essaya en vain de calmer ‘Omar. Alors il s’adressa lui-même à la foule avec autorité : « Gens, dit-il, ceux qui avaient le culte de Mohammad savent que Mohammad est mort : mais, pour ceux qui ont le culte d’Allah, Allah est vivant et il ne mourra pas. » Puis il cita un verset du Coran qui était décisif : « Mohammad n’est qu’un messager. Avant lui, les autres messagers ont passé. Eh quoi ! S’il meurt ou s’il est tué, retournerez-vous sur vos pas ? » (III, 138). Chose étrange et peut-être suspecte, personne ne se rappelait ce texte. Mais il frappa les esprits. Aucun doute n’était plus permis. ‘Omar s’écroula. C’était vrai. Le prophète était mort.

Tout se disloquait. Les groupes qu’avait liés la forte personnalité de Mohammad se retrouvèrent tout à coup isolés

les uns des autres avec leurs réactions propres. La communauté musulmane, fondée sur la liaison étroite d'une idéologie avec la structure d'un Etat embryonnaire, allait-elle subsister ? Tel était le problème qui se posait en toute première ligne à ceux qui avaient tant soit peu la tête politique, en particulier aux conseillers du disparu, héritiers de ses idées directrices, de sa foi si immédiatement formulée en doctrine politique. Il n'était pas difficile de prévoir que la mort du maître allait libérer les puissantes tendances anarchiques de la société arabe. Les Bédouins allaient renier l'Islam et secouer la tutelle de Médine, les Juifs allaient relever la tête, les prophètes du Yamâma et d'ailleurs allaient essayer de recommencer à leur compte l'aventure de Mohammad. Il fallait un noyau solide pour reprendre en main et continuer l'œuvre. Sans quoi tout était perdu.

Or ce noyau semblait se désagréger. Les Médinois, surtout ceux de la tribu de Khazraj, sentirent que ceux qu'ils avaient toujours jalousés, les émigrés qorayshites venus de Mekka avec Mohammad, allaient essayer de s'imposer à eux comme chefs. Le prophète était mort, il n'y avait plus aucune raison de se soumettre à ces étrangers. Ils se réunirent sous le hangar d'un de leurs clans, les Banou Sâ'ida, et discutèrent ferme de la meilleure manière de sauvegarder leurs intérêts. Ils se proposaient d'élire chef de Médine un de leurs hommes prééminents, Sa'd ibn 'Obâda. Abou Bekr fut averti à la maison de Mohammad et accourut immédiatement avec les autres têtes politiques, 'Omar et Abou 'Obayda. Ils furent rejoints en route par le chef de la tribu médinoise des Aws, rivale des Khazraj et qui désirait moins que tout que le pouvoir revienne à celle-ci. Dans les rues, l'agitation gagnait les membres des autres tribus qui se trouvaient à Médine et ne voulaient pas être les dupes dans la décision qui allait

intervenir. La nuit tombait. Tous oubliaient le cadavre qui gisait dans la petite cabane de ‘Aïsha.

La discussion fut longue, ardente et confuse à la lumière des lampes à huile et des torches. Un Médinois proposa qu’on élise deux chefs : un Qorayshite et un Médinois. La plupart comprirent que c’était faire courir la communauté à la division et à l’effondrement. Tous criaient ensemble et peut-être en vint-on aux coups. Il fallait en finir. Obscurément ces hommes comprenaient que l’écroulement du système serait un désastre pour eux. Aucun Médinois n’arriverait à se faire obéir sans contestation dans sa ville même. Les tribus non-médinoises se refuseraient à suivre des gens que l’on soupçonnerait de penser en premier lieu aux intérêts de leur tribu. Le candidat idéal, c’était un de ces Qorayshites détachés de leur propre tribu par une longue émigration et une longue lutte contre elle, un des héritiers de la pensée du disparu. Abou Bekr proposa ‘Omar ou Abou ‘Obayda. Ses discours d’homme pondéré et intelligent, qui ne perdait pas la tête dans les heures graves comme celles qu’on vivait, avaient impressionné les assistants. Le nom de ‘Omar qui avait la réputation d’être trop emporté se heurtait à des réticences. Il se désista en faveur d’Abou Bekr. L’accord se fit tard dans la nuit sur la désignation de celui-ci. Il serait le « remplaçant » (*khalîfa*, dont nous avons fait calife) du messager d’Allah. L’Islam continuait.

Pendant ce temps, dans la maison de Mohammad, s’étaient réunis les gens de la famille, ‘Ali le gendre, ‘Abbâs l’oncle, Ossâma le fils du fils adoptif, Shoqrân un client. Ils méditaient de recueillir l’héritage du mort au bénéfice de leur clan, les ‘Abd Manâf de Qoraysh. Mais ils n’avaient guère de partisans, quelques Qorayshites de bonne réputation : Talha, Zobayr, plus peut-être le compromettant Abou Sofyân. Des

informateurs bien intentionnés leur apportaient les échos de la réunion du hangar des Banou Sâ‘ida. Ils étaient furieux et impuissants. Peut-être comptaient-ils prendre leur revanche un peu plus tard. Pendant des mois il refusèrent de reconnaître Abou Bekr. Cette nuit-là, ils firent quelque chose d’anormal et d’inattendu. On pouvait s’attendre à ce que l’auguste cadavre fût enterré solennellement, comme on l’avait fait maintes fois pour des morts moins importants, dans le cimetière de Baqî‘, à côté de son fils Ibrâhîm, de sa fille Roqayya, de tant d’autres Compagnons. Il semble bien que ‘Ali, ‘Abbâs et leurs amis voulurent éviter une telle cérémonie où Abou Bekr, dirigeant la procession funéraire, serait apparu comme le successeur désigné du prophète. On songe à Antoine aux obsèques de César, à Staline utilisant ainsi les funérailles de Lénine. Quoi qu’il en soit, ils décidèrent d’enterrer le prophète cette nuit-là même, dans la cabane où il était mort. On n’avertit même pas ‘Aïsha (la fille d’Abou Bekr !) qui, dormant sans doute chez une co-épouse, entendit tout à coup le pic des fossoyeurs. On lava sommairement le cadavre, on l’entoura de trois manteaux, on le plaça au fond du trou et on lui jeta de la terre sur la tête. C’en était fini pour toujours de Mohammad ibn ‘Abdallâh le Qorayshite.

CHAPITRE VII

Victoire sur la mort

Ce n'en était pas fini du prophète de l'Islam. Dans cette dérisoire quête à l'immortalité qui anime tant d'hommes, le fondateur d'une idéologie et le fondateur d'un Etat sont favorisés. Leurs actes, leurs idées, à travers les siècles, informent l'histoire. Mohammad était les deux à la fois, il combinait en un seul être Jésus et Charlemagne.

Sa vie était terminée, sa grandeur commençait à peine. Il avait créé un embryon d'Etat arabe animé par une religion arabe. Que cette création ait répondu aux besoins profonds de l'Arabie, c'est un fait évident puisqu'elle survécut à la crise terrible qui suivit sa mort. De puissants facteurs, que j'ai essayé d'analyser, poussaient au maintien de l'édifice qui répondait à tant de nécessités. Mais cette pression de la nature des choses ne pouvait se matérialiser que si des hommes se trouvaient qui la comprennent et la traduisent en une série de décisions politiques au jour le jour. Mohammad avait eu la chance de rencontrer des hommes aptes à ce rôle. Il les avait formés. Maintenant ils se trouvaient là, Abou Bekr, 'Omar, Abou 'Obayda, pour résister aux forces de désagrégation, pour

maintenir la cohésion politique et idéologique, pour repousser les ennemis, pour conquérir de nouvelles terres à l'Etat et à la doctrine.

Une quinzaine de jours après la mort de Mohammad, Ossâma partait pour les confins syriens accomplir la tâche que lui avait confiée le prophète. Abou Bekr avait énergiquement refusé de décommander l'expédition ou d'en charger un autre. Le Messager d'Allah devait être obéi au-delà de la mort. En septembre de la même année, Khâlid partait vaincre les opposants arabes révoltés. L'année suivante, il s'attaquait à l'Empire perse tandis que Yazîd, le fils d'Abou Sofyân, nommé général fort politiquement par Abou Bekr, envahissait la Palestine byzantine. La paix arabe, on l'a vu, imposait de trouver au-dehors un exutoire à l'énergie belliqueuse des tribus et du butin pour les faire vivre. Les Arabes avaient maintes fois auparavant attaqué les peuples sédentaires du Croissant Fertile. Au mieux, ils avaient créé de petits Etats vite assimilés par la civilisation indigène, vite réduits à la vassalité, puis à la sujétion par les puissants empires mondiaux. Au pire, ils avaient été repoussés ou massacrés. Mais cette fois, ils avaient derrière eux un Etat cohérent, ils avaient en eux une idéologie qui repoussait l'assimilation. Devant eux, ils trouvaient seulement l'Empire sassanide en déroute, l'Empire byzantin qui, malgré ses victoires récentes, était profondément affaibli et désuni. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, les armées s'écroulaient dans l'indifférence ou avec la complicité des masses dissidentes et opprimées. Eux restaient forts, unis, puissants, résolus.

Unis ? Pas tellement. Les clans, les groupes, les réunions d'intérêts antérieurs à l'Islam et ceux qui s'étaient formés avec lui se déchiraient. Mais le spectre de la scission effrayait tout le monde et la majeure partie des masses arabes

se retrouvait unie, enthousiaste ou résignée, derrière le chef de la communauté. En 37 de l'hégire (657), dans la première grande bataille entre les Musulmans, entre ‘Ali et Mo‘âwiya à Çiffîn, l'horreur de la situation apparut et des combattants attachèrent des Corans à la pointe des lances pour appeler à cesser la lutte fratricide. C'était une manœuvre politique, mais l'appel à l'unité musulmane fit impression sur tous et l'emporta. On dut cesser le combat et avoir recours à l'arbitrage. A part quelques irréductibles comme ceux qu'on appelait les séparatistes (*Khârijites*), les opposants se ralliaient bon gré, mal gré, au dirigeant que le vent de l'histoire, les manœuvres politiques et le hasard des combats avaient porté à leur tête.

Dans une première période, les succès extérieurs de l'armée musulmane furent essentiellement des succès arabes. C'étaient les Arabes qui s'élançaient à la conquête du monde, avançant toujours un peu plus loin, à mesure qu'ils s'apercevaient que rien n'était en mesure de leur résister. Ils culbutaient les faibles armées adverses, s'emparaient des villes qui leur étaient souvent ouvertes, prenaient en main l'administration de vastes pays dont les populations se soumettaient sans murmure. Un changement de maître ne les étonnait pas. Elles en avaient tant vu ! Les maîtres anciens n'étaient pas aimés. Un siècle après la date où Mohammad, obscur chamelier, avait commencé à réunir autour de lui dans sa maison quelques pauvres Mekkois, ses successeurs commandaient des approches de la Loire au-delà de l'Indus, de Poitiers à Samarkand.

C'était un Empire arabe. « Nous les Arabes étions humiliés, les autres nous foulaient aux pieds et nous ne les foulions point ; alors Allah envoya un prophète d'entre nous et l'une de ses promesses fut que nous conquerrions ce pays et le

vaincrions. »[158] Les Arabes, tous Musulmans maintenant, bénéficiaient collectivement des revenus de ces pays immenses et fertiles. Ils percevaient un impôt relativement léger, moyennant quoi ils laissaient les habitants cultiver leurs terres, vaquer à leurs occupations, arranger leurs rapports personnels comme ils l'entendaient, parler leur langue, adorer leur Dieu, suivre leurs prêtres. Les vainqueurs se partageaient assez équitablement le revenu de cette immense exploitation. A la tête de cet Empire était la famille de Qoraysh qui s'était le plus opposée au prophète, la famille d'Abou Sofyân, les Omeyyades. L'organisateur le meilleur en fut Mo'âwiya, le fils d'Abou Sofyân, le fils aussi de Hind, cette femme dont la haine pour l'Islam était allée jusqu'à l'hystérie, qui au soir d'Ohod avait extrait de sa poitrine et mangé le foie de Hamza, le lion d'Allah, l'oncle du prophète. Tout se passait comme si Mohammad avait travaillé et prêché pour la plus grande gloire et le plus grand profit de ses ennemis. Il avait conquis un empire à Qoraysh qui l'avait rejeté. Résultat fréquent des révolutions !

Mais les idées ont leur vie propre et cette vie est révolutionnaire. Une fois ancrées dans la mémoire des hommes, couchées par écrit sur le papyrus, le parchemin ou même comme pour le Coran sur des omoplates de chameaux, elles continuent leur action au grand scandale des hommes d'Etat et des hommes d'Eglise qui les ont utilisées, les ont canalisées, ont élaboré une casuistique afin d'en éliminer les répercussions dangereuses pour le bon ordre d'une société bien réglée. Contre les scribes et les Pharisiens, Jésus dresse les paroles de la Loi et des prophètes. Contre les cadres de la grande Eglise, à travers les siècles, les hérétiques de tout acabit utilisent les textes explosifs des Evangiles. Dans les républiques corrompues, les objecteurs de toutes sortes

opposent aux gouvernants la Déclaration des droits de l'homme. Contre les bonzes de la social-démocratie, Lénine exploite les textes où se traduit la ferveur révolutionnaire de Marx. Contre l'oppression stalinienne les opposants font resurgir les déclarations de Lénine. Ainsi l'histoire se fait, torrent de forces vives et bouillonnantes, que les hiérarchies essaient, toujours vainement à la longue, de contenir.

Ainsi dans l'Islam. Le Coran, parole indiscutable d'Allah, transmettait aux générations le message d'un homme opprimé qu'avait, à un moment donné, indigné l'injustice et l'oppression. Il charriait dans son texte chaotique des invectives et des défis aux puissants, des appels à l'équité et à l'égalité des hommes. Un jour il se trouva des hommes pour s'emparer de ces paroles et s'en faire des armes. Les gouvernants arabes n'imposaient pas, comme on l'a cru en Europe, la conversion par la force. Ils la voyaient, au contraire, d'un mauvais œil. C'était un moyen d'échapper à l'impôt, de s'agréger à la foule des parties prenantes, de diminuer ainsi doublement la part du gâteau dont pouvait disposer chaque Musulman. Mais le moyen de l'empêcher ? On a fouetté à l'époque omeyyade quelques chrétiens, Juifs ou Mazdéens qui voulaient se convertir à l'Islam. Mais ce scandale ne pouvait se répéter indéfiniment. Rien dans le Coran ni dans l'exemple de Mohammad ne réservait la connaissance de la vérité sur Allah aux seuls Arabes ! Admettre cette hypothèse était illogique ce qui, certes, n'a jamais été un argument en politique, mais surtout cela sapait les fondements de l'idéologie sur laquelle était bâti l'Empire. D'ailleurs, les coutumes arabes admettaient et favorisaient l'adoption par les clans de gens de toute espèce et de toute origine qui devenaient ainsi des Arabes à part entière. Le flot des conversions grossit lentement, puis devint irrésistible. Des Persans, des Syriens, des Egyptiens, des

Berbères, des Goths, des Grecs et tant et tant d'autres se rattachèrent aux Arabes, se considérèrent comme des Arabes, devinrent réellement des Arabes. Mais des masses encore bien plus nombreuses devinrent musulmanes.

Les nouveaux Musulmans incomplètement ou pas du tout arabisés supportèrent bientôt mal l'hégémonie arabe. Ils devinrent les meilleurs connaisseurs du texte sacré, de l'histoire du prophète, de la vieille Arabie. Ils créèrent la philologie arabe et la théologie musulmane. Utilisant le patrimoine culturel de toutes les nations dont ils étaient issus, brassant les idées, les techniques et les modèles, ils fondèrent l'art musulman, la science musulmane, la philosophie musulmane, la civilisation musulmane. Les Arabes de souche eux aussi, maintenant polis, affinés, participèrent à cette création collective. Mais ils avaient dû admettre l'égalité avec eux des hommes qu'ils avaient conquis et dont beaucoup maintenant s'identifiaient totalement à eux. Le mouvement révolutionnaire qui imposa cette égalité triompha au nom des propres valeurs qui les avaient fait vaincre. Il prit pour drapeau le Coran, pour exemple et pour garant le prophète. A travers les siècles maint et maint autre mouvement qui bouleversa l'Islam devait faire de même.

A la base de tout cela, il y avait, transformées, certes, repensées en harmonie avec les pensers nouveaux, les idées qui avaient hanté Mohammad ibn 'Abdallâh. Quelque part à la source de ces agitations réussies ou non, de ces conceptions plus ou moins justifiées, plus ou moins inadéquates, il y avait celui qui avait été un obscur chamelier d'une humble famille de Qoraysh. Comment estimer exactement son apport, son legs, ce qui dans l'histoire humaine fut différent parce qu'il avait existé, parce que sa vie avait été celle qui a été dite ? Pour les Musulmans croyants sa venue marque un renversement, une

révolution, un tournant capital. Avant, c'était l'ignorance, des ténèbres que tempéraient à peine les vagues clartés diffusées par l'enseignement tronqué des révélations juive et chrétienne. Après, ce fut le règne de la vérité, de la normalité, de la Loi divine, juste, sage, raisonnable, pas toujours suivie certes, mais toujours présente comme étalon, comme norme, comme recours, agissant par là, imposant sa pression sur les actes des hommes, influençant les événements, gauchissant l'aventure humaine dans le sens du Bien.

L'historien voit naturellement les choses d'une façon bien plus complexe. Il ne peut s'en tirer avec le postulat d'un déterminisme conçu de façon primitive ou d'un marxisme de niveau élémentaire : si Mohammad n'était pas né, un autre Mohammad imposé par la situation serait venu à sa place. Non, les événements eussent certainement été très différents. Que serait-il advenu des deux grands Empires et de l'Arabie ? On peut indéfiniment spéculer. Un autre Mohammad venu vingt ans plus tard aurait peut-être trouvé l'Empire byzantin consolidé, prêt à résister victorieusement à l'attaque des tribus du désert. L'Arabie eût pu se convertir au christianisme. La situation exigeait, nous l'avons vu, des solutions à des problèmes cruciaux. Mais ces solutions eussent pu être tout autres. Un coup de dés différent et le hasard prend une autre tournure.

Nous ne savons pas ce qui aurait pu être. Mais nous connaissons bien ce qui a été. Et le legs de Mohammad a été considérable. Il n'a certainement pas prévu, au début surtout, ce qui allait résulter de ses moindres décisions. L'enchaînement des choses a fait que chaque option qu'il prenait, banale et sans conséquences pour un autre, entraînait des répercussions énormes pour des millions d'hommes et de femmes encore à naître. Tout a dépendu, certains jours, de la

direction qu'il prenait dans une ruelle obscure de Mekka. Et s'il eût été tué à Badr, l'évolution technique de l'humanité en général ou sa marche vers des formes plus productives d'économie n'en eussent pas été affectées sensiblement sans doute, mais que de choses eussent été différentes, des Philippines à l'Europe Occidentale !

Sans lui, il est bien peu probable que l'Empire arabe, qu'il n'avait pas prévu sans doute, se fût jamais constitué. Cette immense unité politique, restreinte plus tard à une unité idéologique et culturelle, a permis un brassage intense d'hommes, de techniques, de comportements, d'idées de la Chine à l'Espagne, la naissance d'une nouvelle civilisation avec ses valeurs propres, morales, artistiques, idéologiques. Chacun des éléments de cette civilisation pris à part a son origine, une origine complexe où l'ancienne Arabie et Mohammad lui-même ne figurent souvent que de façon secondaire, souvent même pas du tout. Mais leur évolution, leur groupement, leur expansion ne se seraient pas produits sans l'activité préalable du prophète de Qoraysh.

Ainsi dans une certaine mesure, dans un certain sens, toute cette histoire vient de lui. De lui l'arabisation de vingt pays des bords de l'Euphrate et du Tigre jusqu'à l'Atlantique. De lui la coupure des liens entre l'Occident latin, amputé de l'Afrique du Nord, et l'Orient devenu arabe. De lui les royaumes et les Empires musulmans jusqu'à l'Empire ottoman qui menaça Vienne. De lui les cavaliers et les marins, les marchands et les pirates, les artistes ciseleurs de bronze et les architectes inspirés, la mosquée de Cordoue et le Tadj Mahal.

Bien plus sûrement, bien plus directement en tout cas, il faut parler du legs spirituel, idéologique du prophète. Ce n'est pas que, comme le croient ses fidèles, tout le monde mental de l'Islam soit dérivé de la pensée qu'il a exprimée. Comme nous

le verrons dans un moment, cet ensemble d'idées a bien d'autres sources. Au cours des siècles, on a sanctifié en les prêtant au prophète, on a couvert de son autorité mille pensées inspirées de l'esprit du temps et des influences culturelles les plus diverses. Mais, malgré tout, ces pensées qui lui étaient si étrangères ont dû plus ou moins s'adapter à un système préexistant, et ce système, c'était celui qu'il avait peu à peu élaboré en accueillant et en transformant, suivant ses tendances mentales propres, des idées puisées dans son milieu. Ainsi sa pensée a influé sur toute idéologie musulmane ultérieure. Mais surtout il est resté le Coran, produit, comme je l'ai dit, de son inconscient, le Coran lu, relu, récité, psalmodié, appris par cœur dès l'enfance par tous ses fidèles. Pour les Musulmans cultivés déjà qui ont accès à d'autres livres, à d'autres sources d'influences, le rôle joué par le Coran est considérable. Mais pour combien de millions d'esprits simples a-t-il représenté l'unique source de pensée un peu haute, la seule référence idéologique, spirituelle et morale ? Ainsi l'univers mental de Mohammad s'impose directement, de la façon la plus immédiate, la plus présente à l'attention du paysan comme à celle de l'homme d'Etat ou du philosophe. L'effet en est partout extrêmement sensible. Ainsi cette appréhension directe, écrasée, terrifiée de ce qui apparaît comme la réalité divine, ce sentiment d'impuissance aux mains d'un maître implacable, cette soumission à son incompréhensible volonté. Mais aussi, cette orientation positive, active vers les réalités de l'existence humaine, cet effort attentif pour les modeler à son gré, ce refus du désespoir et de l'angoisse, ce rejet de la souffrance, cet hédonisme avide de jouir de la vie et de ses plaisirs dans toute la largeur des limites marquées par la volonté de Dieu, cette conscience morale intense, mais assez courte, un peu trop aisément raisonnable à notre gré, un peu trop facilement

résignée à l'imperfection humaine, un peu trop dépourvue de cette anxiété désespérée devant l'exigence et l'impossibilité de la perfection, de cette tension héroïque et tragique que Jésus nous a habitués, peut-être à tort, à considérer comme indispensables à une vie morale profonde.

L'homme ne se nourrit pas seulement de pain. Il lui faut, pour vivre, au moins quelques idées directrices sur sa place et son rôle dans le monde, quelques règles suivant lesquelles diriger son éphémère existence. Les réformateurs religieux, les prophètes ont été, avant les idéologues modernes, ceux qui ont proposé aux masses un système satisfaisant formé de quelques-unes de ces idées et de ces règles. Les croyants modernes, les Musulmans comme les autres, ont tendance à ne retenir, dans leur religion, que les préceptes moraux, à considérer comme secondaires ou même comme symboliques ou négligeables les idées. D'où leur indignation devant ceux qui, comme nous, s'attachent surtout à analyser l'origine des idées, leur liaison avec les conditions de l'époque qui les a vu naître, qui ont tendance à négliger comme banal et sans intérêt ce qui dans la morale prêchée est universel, à ne retenir que ce qui est spécifique et, par conséquent, en dépendance maximum des conditions de lieu, de temps, de milieu social. Pour eux Mohammad est surtout celui qui leur a demandé d'être justes, droits et bons. Il faut aussi comprendre ce point de vue. Nous pouvons certes montrer que cette prédication a souvent couvert aussi la soumission à l'ordre établi et, par conséquent, la résignation à l'injustice. Nous pouvons préférer maintenant une morale plus ouverte, moins liée à des tabous irrationnels. Nous pouvons surtout condamner des idées qui nous paraissent mythologiques. Mais, pendant des siècles, cette morale plus large, nos idées plus exactes sur le monde étaient hors d'atteinte de ces foules affamées de justice, de paix, de

directives élémentaires pour mener une vie décente, d'idées simples qui donnent une signification à leur existence terrestre. Nous avons vu naître, se former sous nos yeux des idéologies dérivées parfois de principes ouverts, de données exactes, scientifiquement élaborées. Elles ont pourtant engendré leurs mythes, leurs étroitesses, leurs iniquités. N'ayons donc pas trop d'orgueil, pas trop de sévérité envers ces idéologies du passé qui ont fourni à tant d'hommes des raisons de vivre, qui leur en fourniront encore pendant longtemps sous une forme peut-être transformée si quelque prévision de l'avenir nous est permise. Et sans naïveté, sans illusion, reconnaissons la grandeur des créateurs de systèmes qui ont joué un rôle si important, parmi eux de Mohammad.

Pour ceux à qui s'attaquaient ses sectateurs, les chrétiens surtout, ce devint l'archi-ennemi, un homme exécrable, un imposteur épileptique. On s'empara de ce que racontaient sur lui ses disciples pour faire un portrait détestable de ce cruel et lubrique individu, perdu de vices et de crimes, ayant emprunté sans vergogne ses quelques idées à des chrétiens égarés, ayant gagné ses crédules sectateurs par des tours de passe-passe. Dans la légende populaire, on allait plus loin. Il avait été un bon chrétien qui avait converti beaucoup d'âmes à la foi chrétienne. Certains en faisaient même un cardinal. Mais l'Eglise n'avait pas reconnu ses services comme il l'aurait voulu. Un autre avait été nommé pape. Alors il avait fondé un schisme et égaré bien des hommes, mû par l'orgueil qui le poussait à être le premier. C'est l'habitude des idéologies triomphantes d'expliquer toutes les dissidences par l'orgueil, bon moyen d'exalter l'humble conformisme de l'obscur fidèle. Certains ajoutaient que, s'étant enivré, il avait été dévoré par des porcs. Cela expliquait l'horreur de ses fidèles pour cet animal. Certains — nous trouvons cela par exemple dans la

Chanson de Roland — voyaient en lui un dieu païen, une idole à laquelle on rendait un culte répugnant dans les « mahomeries ».

En face, au contraire, la dévotion croissait de siècle en siècle. L'idéologie qui fournissait leurs raisons de vivre à des millions de Musulmans n'était-elle pas tout entière dépendante de cet homme unique, dernier transmetteur de la parole d'Allah ? Comme il en était l'origine, il demeurait le symbole de l'unité idéologique de la communauté musulmane. Moins celle-ci trouvait de chefs sur lesquels épancher sa ferveur, de personnalités « charismatiques » pourvues de grâces divines auxquels puissent s'adresser son respect et sa vénération, plus elle tendait à les remplacer par la figure idéalisée de l'initiateur disparu. Sa conduite dans ses moindres détails était un modèle sur lequel chacun devait se régler. On défendait tel parti, telle norme, telle idée en lui en attribuant l'origine par ses paroles et par ses actions. Il avait posé les règles du divorce et du gouvernement de même qu'il avait montré comment il fallait se tenir à table, se moucher et faire l'amour. Il avait été un homme parfait et irréprochable. Malgré ses déclarations expresses, on lui attribua des miracles en nombre croissant. « Aucun prophète n'a jamais accompli de miracles que notre prophète n'en ait accompli de semblable » écrira au début du XIIe siècle le cadi marocain ‘Iyâd. Le folklore arabe, les légendes juives, chrétiennes, mazdéennes et même bouddhiques servirent à lui constituer une histoire merveilleuse digne de lui et de l'Islam. Quand il était né, le palais de l'empereur perse avait tremblé, quatorze de ses tours s'étaient écroulées, le feu sacré des Mazdéens s'était éteint, un lac s'était desséché, une lumière merveilleuse était sortie du sein de sa mère, avait illuminé jusqu'à la Syrie et les étoiles s'étaient approchées au point qu'un témoin craignit qu'elles ne tombassent sur lui. On dit

que son corps ne projetait pas d'ombre, que les mouches ne se posaient pas sur ses vêtements, que ses cheveux tombant dans le feu ne brûlaient pas. A partir d'un verset du Coran, une histoire fantastique se développa selon laquelle Allah lui avait soumis la Lune. Pour convaincre les Mekkois, à l'appel du prophète, la Lune avait fait sept fois le tour de la Ka'ba, puis s'était fendue en deux. Elle avait rendu hommage à Mohammad « d'une voix qu'entendirent le plus lointain et le plus proche ». Une moitié était entrée dans sa manche droite et sortie par sa manche gauche, l'autre avait fait le chemin inverse. Gabriel lui apporte des jardins célestes cinq pommes, une pour lui et une pour chacun des quatre premiers califes. Sa pomme lui parle, chante sa gloire, énumère les prodiges qui démontrent sa mission.

Les prosateurs et les poètes chantent sa louange. Voici ce qu'en dit, par exemple, un pieux poète berbère d'Egypte au XIIIe siècle, Bouçîri :

Mohammad est le seigneur des deux mondes, des deux races (hommes et génies),

Des deux nations, les Arabes et les Etrangers.

C'est lui, notre prophète, qui ordonne et qui défend : nul

N'est plus véridique que lui, dans ses négations et ses affirmations.

C'est lui l'ami (de Dieu) en l'intercession de qui l'on peut espérer.

Contre toutes les terreurs subites…

Il a surpassé les prophètes par ses qualités physiques et morales,

Et ils ne l'approchent pas en science, ni en magnanimité…

Personne n'a de vertus pareilles aux siennes :

Il possède sans partage l'essence de la beauté…

Si ses miracles, par leur grandeur, étaient en rapport avec son haut rang,

L'invocation de son nom rendrait la vie aux os desséchés…

On eût dit une fleur pour la délicatesse, la pleine lune pour l'éclat,

La mer pour la générosité, le Temps pour la grandeur des projets…[159]

(Trad. René Basset.)

Un mystique égyptien de la même époque, Dîrîni, pour prendre au hasard un autre exemple, nous rapporte quelques traditions courantes sur son compte. « Mohammad disait : La première lumière qu'a créée Allah est ma lumière. On dit qu'Allah lorsqu'il créa son divin Trône écrivit dessus en lettres de lumière : il n'y a de divinité qu'Allah et Mohammad est le messager d'Allah. Lorsque Adam sortit du Paradis, il vit sur le pied du Trône et partout dans le Paradis écrit le nom de Mohammad accouplé au nom d'Allah. Il dit : Seigneur, qui est donc ce Mohammad ? Allah, le Très Haut, lui dit : C'est ton descendant et, n'était lui, je ne t'aurais pas créé. Alors Adam dit : Par le caractère sacré de cet enfant, sois compatissant envers le père. Alors, on cria : O Adam ! Si tu avais invoqué auprès de Nous l'intercession de Mohammad parmi les habitants des cieux et de la terre, alors Nous l'aurions admise… Parmi les signes de sa mission, il y a qu'il faisait jaillir l'eau d'entre ses doigts et qu'il en multipliait la quantité grâce à sa *baraka*, à de nombreuses occasions qui sont exposées dans des traditions authentiques. L'une d'elles raconte qu'ils étaient à Zawrâ', au souk de Médine. Vint l'heure de la prière de l'après-midi. Il posa sa main dans un vase et trois cents hommes environ firent leurs ablutions avec

cette eau. Anas racontait : J'ai vu l'eau sourdre d'entre ses doigts… Parmi ses signes était aussi la *baraka* pour la multiplication de la nourriture afin qu'elle rassasie une foule de gens et qu'elle dure longtemps. Il était entré chez Abou Talha et il y avait là des pains d'orge. Il se les fit donner et les émietta, puis on mit dessus de la graisse fondue. Alors il prononça les paroles qu'Allah voulut, puis il dit : Invitez dix hommes à entrer. On les invita et ils mangèrent jusqu'à satiété. Puis ils sortirent et on en invita dix autres et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le monde eût mangé et ils étaient environ quatre-vingts… » Les animaux chantaient sa gloire et faisaient des remontrances à ceux qui ne le suivaient pas. « Les paroles du loup à Ohbân ibn Aws sont bien connues. Il faisait paître son troupeau. Le loup s'arrêta devant lui et lui dit : l'étonnant avec toi, c'est que tu restes là à faire paître ton troupeau et que tu laisses de côté un prophète tel que jamais Allah n'en a envoyé de plus puissant, un prophète à qui ont été ouvertes les portes du Paradis et les habitants de celui-ci regardent d'en haut le combat de ses compagnons. Il n'y a entre toi et lui que ce troupeau, sans lui tu serais dans les armées d'Allah. Ohbân alla et se convertit. » Ses mérites et ses qualités sont innombrables : « Il témoigne en faveur de ceux qui croient en lui et qui se laissent guider et contre ceux qui le renient et lui montrent de l'hostilité, il apporte la bonne nouvelle de la divine récompense à celui qui obéit à Son Maître, il annonce le châtiment à celui qui a préféré suivre ses passions. Il a appelé à Allah avec Sa permission, produisant les preuves de Sa puissance, il est le flambeau qui illumine celui qui croit en lui et recherche sa lumière et alors celui-ci aperçoit la grand-route. Sa lumière a persisté depuis le temps d'Adam… Adam l'a connu et l'a pris comme intermédiaire pour accéder à Allah… Il surpasse les autres prophètes comme le soleil surpasse la

lune et comme la mer surpasse la goutte d'eau… Il est le pôle de leur autorité, l'essence de leur décret, la plus belle perle du collier qu'ils forment, l'empreinte de leur chaton, le vers par excellence de leur poème, le centre de leur cercle, le soleil de leur matin, le croissant de leur nuit… Lève-toi, imâm de la terre et hausse-toi à la royauté suprême, deviens imâm des gens du ciel !… Les archanges sont venus saluer le chef suprême, sa lumière est plus brillante, sa démonstration plus éclatante, le secret qu'il détient plus manifeste, sa puissance et son mérite sont plus hauts, sa mention plus belle, son aspect plus agréable, sa religion plus parfaite, son élocution plus éloquente, sa prière plus efficace, sa science plus haute, son appel mieux entendu, ses demandes sont mieux satisfaites, son intercession a plus d'effet, son secours est plein de force, son nom est « loué » (*mohammad*), son corps est le plus dévot… il est le bien-aimé du Maître, il est le plus doué de mérites auprès des Croyants… »[160]

On raconte en grand détail le voyage qu'il fit au ciel en une nuit tandis que son corps reposait sur son lit, guidé par Gabriel, monté sur la jument Borâq à tête de femme. Des livres furent composés là-dessus, l'un d'eux fut traduit en latin au Moyen Age, inspira peut-être Dante, fut connu des poètes toscans de son époque. A chacun des sept cieux, il rencontre les prophètes qui l'ont précédé, des anges d'une taille immense se montrent à lui. Gabriel lui explique les secrets du ciel et de l'enfer. Il arrive en face d'Allah lui-même qui lui met la main sur la tête pour qu'il soit pénétré du savoir divin.[161]

Les mystiques, les théologiens, les philosophes spéculent et raffinent sur son rôle, sur le sens de sa venue, sur ses qualités. Pour le grand mystique espagnol Mohyi ad-dîn Ibn al-'Arabi, son affection bien connue pour les femmes est le symbole de l'affection du tout pour les parties, de l'amour que

Dieu a pour les créatures, du désir qu'il a qu'elles s'unissent à Lui. Pour les mystiques, « tout, cieux, terre, anges, hommes, djinns, a été créé à partir de l'esprit, de l'âme, du cœur, de la chair mohammadienne » (L. Gardet).[162]

Le peuple fidèle le respecte et le vénère. On ne dit, on n'écrit son nom qu'en le faisant suivre d'une eulogie : « qu'Allah répande sur lui ses bénédictions et le garde sain et sauf ». On jure par son nom. Beaucoup s'abstiennent de consommer des nourritures qu'il n'a pas mangées. Un jour, l'Anglais Edward W. Lane admirait dans un souk du Caire de très jolis fourneaux de narguileh. Il demanda au céramiste qui les avait fabriqués pourquoi il ne les avait pas marqués de son estampille. « A Dieu ne plaise, répondit l'artisan, mon nom est Ahmad (un des noms attribués au prophète). Voudrais-tu que je le fasse passer au feu ? »[163] On a cru souvent que le fait de porter le même nom que le prophète donnait droit à une indulgence spéciale de la part d'Allah.[164] Mais 'Omar aurait voulu l'interdire parce qu'on pouvait être amené à injurier, maudire, railler « Mohammad ». En fait, à certains moments, des infidèles qui ont dit d'un particulier « Mohammad a menti », par exemple, ont eu des ennuis graves. Quant à l'injure directe au prophète, elle est, selon le droit religieux, passible de la peine de mort. Il y a peu de mois, un professeur européen a soulevé un grand scandale parce que, dans une conférence à Beyrouth, il avait seulement cité, comme témoignage historique, sans les prendre aucunement à son compte, des injures chrétiennes médiévales sur Mohammad. Ce fut une affaire d'Etat. Il est peu conforme à la religion de fumer et de boire du café, a-t-on estimé longtemps, parce que ces usages étaient inconnus au temps du prophète. On portait des médaillons, des plaquettes, des pierres où étaient décrites ses perfections corporelles et spirituelles et on en attendait des

effets merveilleux. On rapportait qu'il avait dit : « Celui qui verra la description de mes qualités après moi, c'est comme s'il m'avait vu et celui qui l'aura regardée avec un amour pour moi, Allah le gardera du feu de l'Enfer, il sera préservé de l'épreuve de la tombe et le jour de la Résurrection il ne sera pas nu. »[165] On énumère pieusement ses noms. On en trouve 99 comme les noms d'Allah. On les porte en amulettes, en pendentifs. Partout des poètes populaires, des déclamateurs et des chanteurs de rues clament sa louange devant des auditeurs attentifs et émerveillés.

Les descendants du prophète, les gens de sa famille ont des privilèges particuliers. Ils forment la classe des *sharîf* (nobles), des *sayyid* (seigneurs). On leur doit respect, vénération, amour. On doit supporter leurs débordements, leurs injustices. Aucun ne subira la peine de l'enfer, car le prophète aurait dit : « Tout lien de parenté par alliance et par le sang se déliera au jour de la Résurrection, à l'exception du mien. » Ils se marient entre eux pour préserver pur le sang sacré. Dans certains pays, ils ont exploité leur ascendance pour accaparer pouvoir et richesse. La doctrine de la confession chiite, religion officielle de l'Iran depuis le XVIe siècle, attribue l'infaillibilité et des grâces surnaturelles aux imâms, c'est-à-dire à la succession des premiers-nés de la descendance du prophète à chaque génération. Comme, au Xe siècle, le tout-puissant souverain de l'Egypte, le nègre Kâfour, chevauchait dans les rues, il laissa tomber à terre sa cravache et un *sharîf* la ramassa et la lui tendit. Il s'écria alors : « Je peux maintenant mourir. Quel but m'assigner encore dans la vie alors qu'un descendant du Messager de Dieu m'a tendu ma cravache ? » Et, ajoute-t-on, Kâfour mourut effectivement peu après.

On vénère les pierres sur lesquelles il s'appuyait, celle où il était assis. L'une d'elles, à Mahajja au Haurân, était

censée faciliter les accouchements.[166] Non loin de là, à Malikiyya, on vénérait une écuelle de bois où il avait mangé. On montrait à Qobâ un puits où il avait craché, son eau saumâtre en était devenue douce. A Jérusalem, à Damas, à Dîbîn au Haurân, comme dans de multiples autres endroits, on voyait et on voit l'empreinte de ses pas sur des pierres, car, dit-on, quand il passait sur un rocher, son pied s'enfonçait en y laissant sa trace pour toujours. Vers 1200, un de ses descendants transportait avec lui une relique de ce genre et en tirait de l'argent. On en montre de multiples dans l'Inde de nos jours.[167] Le lieu de sa naissance à Mekka, transformé en mosquée, était spécialement honoré. En 1184, le pèlerin espagnol Ibn Jobayr vint admirer la plaque de marbre vert cerclée d'argent qui marquait l'endroit précis. « Nous frottâmes nos joues, écrit-il, sur cette place sainte où vint tomber sur terre le plus illustre des nouveau-nés et qu'a touchée l'enfant le plus pur et le plus noble par ses origines. »[168] On conserve partout de multiples reliques de lui : des cheveux, des poils, des dents, ses sandales, son manteau, son tapis de prières, une poignée d'épée, une flèche qui lui ont servi. A Constantinople, devenue la capitale du monde musulman, on se glorifiait du nombre de ces reliques. Deux poils de sa barbe y étaient conservés dans quarante pochettes ensachées les unes dans les autres ; on les montrait solennellement aux dévôts une fois l'an.

La vénération populaire alla si loin parfois qu'elle menaçait le monothéisme de la même façon que le Coran accusait les chrétiens et les Juifs de le faire. Un commentateur n'avait-il pas expliqué un verset du Coran en prétendant qu'Allah avait fait asseoir le prophète auprès de Lui sur son Trône ? Le vénérable théologien Tabari (autour de 900) ayant protesté, le peuple croyant de Bagdad lapida sa porte.[169]

Dans divers milieux, on introduisit de bonne heure dans la prière rituelle et à côté d'elle une invocation en l'honneur du prophète. Cette invocation était censée avoir des vertus merveilleuses. On en vint à dire que « 80 bénédictions » de ce genre valaient la rémission de 80 péchés ou même des péchés de 80 années. Un mystique voit dans l'autre monde un être de lumière s'interposer entre l'ange-bourreau et lui. C'est un être formé avec les nombreuses « bénédictions » qu'il a récitées pendant sa vie en l'honneur du prophète. Mohammad, d'ailleurs, du Paradis où est son âme, auprès de Dieu, intercède en personne tandis que, dans sa tombe, son corps demeure, merveilleusement inaltéré.

A Médine, l'humble fosse où son cadavre avait été déposé si furtivement est devenue le centre spirituel d'une mosquée décorée d'or, d'argent, de marbre, de mosaïques, de diamants. Les souverains de l'Islam l'ont enrichie de leurs dons, ont rivalisé pour l'embellir. A côté de lui reposent Abou Bekr et 'Omar ses compagnons. On raconte dans le peuple qu'il y a encore une place réservée à Jésus quand il reviendra à la fin des temps.[170] Après le Pèlerinage à Mekka, la plupart des pèlerins vont à Médine visiter cette tombe. Le prophète n'aurait-il pas dit : « Celui qui me visite après ma mort, c'est comme s'il m'avait visité de mon vivant ? » Voici les conseils que donne un Musulman contemporain de langue française : « Tu entreras dans la Mosquée… et tu t'avanceras vers le tombeau. (La cabane de 'Aïsha) est maintenant une pièce à une seule porte qui n'est ouverte que pour de graves motifs. Les murs sont tendus extérieurement de longues draperies vertes. Un couloir étroit et sombre qui ne reçoit aucune lumière en fait le tour. Sur l'un des côtés, le seul que tu verras, se dressent de magnifiques grilles, précieusement ouvragées, séparées par des colonnes dont la base, au contraire des autres, est de marbre

blanc orné de rainures dorées. Ces colonnes blanches qui se répètent dans la largeur de la galerie limitent le “noble jardin” *rawda ech-charîfa*, jardin mystique, jardin spirituel. Y prier, dit la tradition, c’est comme si l’on priait au paradis. La tombe du prophète ne t’apparaîtra donc pas. » Et le réformiste actuel, craignant l’idolâtrie, ajoute : « Tu te tiendras debout devant la grille et tu ne prieras pas. La prière est réservée à Dieu… Mais les pieuses pensées que tu extérioriseras, sans trop élever la voix, ne te manqueront pas pour honorer grandement l’Envoyé de Dieu. » (J. Roman).[171]

La même frayeur, inspirée, il faut le reconnaître, d’une fidélité à l’esprit du Message de Mohammad, devant le culte rendu au prophète par les foules ignorantes, a poussé certains réformistes à des mesures plus radicales. En 1804, à Médine qu’elles venaient de prendre, les armées des puritains wahhâbites démolirent autant qu’elles le purent les coupoles élevées sur le saint tombeau et on en enleva tous les objets précieux. Mais rien n’a pu déraciner la piété des masses envers l’homme à qui elles doivent leur foi. Et cette piété veut s’exprimer. Comment le ferait-elle si ce n’est sous des formes que les élites trouveront grossières ?

Mais les Croyants ne peuvent aller tous à Médine et tous désirent montrer fréquemment, régulièrement, leur vénération envers le prophète. A une date qu’on ne connaît pas précisément, quelques siècles après l’hégire, apparaît et se diffuse rapidement une fête anniversaire du prophète. Arbitrairement on la place un lundi, le 12 du mois de rabî‘ premier. C’est aussi un lundi qu’il est mort et un lundi qu’il est parti pour son émigration à Médine. La fête diffère par les détails suivant les pays, mais un peu partout il y a une procession aux flambeaux, on offre des repas aux pauvres, on distribue largement des bonbons, des marchands dressent des

baraques ou des tentes que des lanternes illuminent la nuit, vendent des friandises ou du café. On voit des danseurs de corde, des charmeurs de serpents, des conteurs publics, des amuseurs de toutes sortes. On habille les enfants de vêtements neufs, on rend des visites, on fait partir des pétards, on se parfume, on caracole sur des montures richement caparaçonnées. Tout respire la joie. Les membres des confréries mystiques défilent, invoquent le nom d'Allah et de Mohammad mille et mille fois, se livrent à des gesticulations qui tournent vite au délire, entrent en transe, poussent des hurlements pieux. Au Caire, un cheikh monté sur un cheval passait sur le dos de plusieurs dizaines de derviches prostrés. Partout des hommes récitent sans arrêt des litanies, des prières, des chants, des poèmes à la gloire du prophète. Des discours sont prononcés où on expose combien le monde était plongé dans l'ignorance et dans les ténèbres avant la venue de Mohammad, comment il apporta la lumière de la vérité pour éclairer le cœur des hommes de bien.[172] En Turquie, on récite le célèbre poème composé au début du XVe siècle par le derviche Suleymân Tchelebi avec des additions d'autres poètes de la même époque. On y chante ainsi la naissance du prophète :

Toutes choses créées l'ont accueilli joyeusement.
La tristesse s'en était allée, une nouvelle vie ranimait la terre.
Tous les atomes de l'univers lançaient un appel,
Criant en un chœur puissant : Bienvenue, Bienvenue !
Bienvenue, ô sultan très haut, tu es bienvenu !
Bienvenue, ô source de la connaissance, tu es bienvenu !
Bienvenue, toi, rossignol du jardin de la Beauté !
Bienvenue, toi, l'intime du Seigneur de Majesté !

Bienvenue, toi, Lune et Soleil de la Bonne Direction !
Bienvenue, toi, qui ne te sépares jamais de la Divinité !
Bienvenue, toi, seul refuge du pécheur de la communauté !
Bienvenue, toi, le seul qui puisses soulager le misérable !...[173]

Tandis que la Chrétienté voyait en lui l'archi-ennemi, malfaisant et lubrique, tandis que l'Islam célébrait en lui « la meilleure des créatures », des hommes venaient qui, concevant mal la foi religieuse et surtout cette foi-là, cherchaient à retrouver en lui un homme pensant et agissant sur le même plan qu'eux. Le comte de Boulainvilliers, au début du XVIIIe siècle, célébrait en lui un libre-penseur qui créa une religion raisonnable. Voltaire, pour attaquer le christianisme, en fait un cynique imposteur, menant pourtant à l'aide de fables son peuple à la conquête de la gloire. Tout le siècle voit en lui le prédicateur de la religion naturelle et rationnelle, bien éloignée de la Folie de la Croix. Les Académies le célèbrent. Gœthe lui consacre un magnifique poème où, type même de l'homme de génie, il est comparé à un fleuve puissant. Les fleuves et les ruisseaux, ses frères, crient vers lui, demandent son aide pour les amener vers l'Océan qui les attend. Irrésistible, triomphant, majestueux, il les entraîne.

Und so tragt er seine Brüder,
Seine Schätze, seine Kinder
Dem erwartenden Erzeuger
Freudebrausend an das Herz.

Carlyle place parmi les héros de l'humanité cette grande âme en laquelle il reconnaît quelque chose de divin. Puis les savants viennent, vont aux sources, reconstruisent sa biographie d'après les historiens arabes de plus en plus profondément scrutés. A la fin du XIXe siècle, l'arabisant

Hubert Grimme voit en lui un socialiste qui a imposé une réforme fiscale et sociale à l'aide d'une « mythologie », très réduite d'ailleurs, délibérément inventée pour effrayer les riches et emporter leur adhésion. Tandis que la plupart des orientalistes essayent de nuancer leur jugement et mettent au premier plan sa ferveur religieuse, haineusement le jésuite belge Henri Lammens, grand connaisseur des sources, nie encore sa sincérité. Les savants soviétiques discutent s'il fut réactionnaire ou progressiste. Les nationalistes, les socialistes, les communistes même des pays musulmans s'en réclament comme d'un précurseur.

Ainsi chacun a cherché en lui le reflet de ses inquiétudes et de ses problèmes ou de ceux de son siècle, chacun l'a amputé de ce qu'il ne comprenait pas, chacun l'a modelé selon ses passions, ses idées ou ses fantasmes. Je ne prétends pas avoir échappé à cette loi. Mais, si l'objectivité pure est impossible à atteindre, c'est un sophisme que de poser qu'il faut, en conséquence, être délibérément partial. Cet homme dont la pensée et l'action ont ébranlé le monde, nous savons bien peu de choses certaines sur lui. Mais, comme pour Jésus, à travers récits suspects et traditions boiteuses, on peut percevoir quelque chose qui est le reflet d'une personnalité singulière, étonnante pour les hommes ordinaires qui se réunirent autour d'elle. C'est ce reflet tel que j'ai cru l'apercevoir que j'ai essayé de fixer dans ce livre. Ce n'est pas une image simple. Ni le monstre satanique des uns, ni la « meilleure des créatures » des autres, ni le froid imposteur, ni le théoricien politique, ni le mystique exclusivement épris de Dieu. Si nous le comprenons bien, Mohammad était un homme complexe, contradictoire. Il aimait le plaisir et se livrait à l'ascèse, il fut souvent compatissant et quelquefois cruel. C'était un Croyant dévoré d'amour et de crainte pour son Dieu

et un politique prêt à tous les compromis. Doué de peu d'éloquence dans la vie ordinaire, son inconscient pendant une courte période fabriqua des textes d'une poésie déconcertante. Il fut calme et nerveux, courageux et craintif, plein de duplicité et de franchise, oublieux des offenses et atrocement vindicatif, orgueilleux et modeste, chaste et voluptueux, intelligent et, sur certains points, étrangement borné. Mais il y avait en lui une force qui, avec l'aide des circonstances, devait en faire un des quelques hommes qui ont bouleversé le monde.

Faut-il s'étonner de ces complexités et de ces contradictions, de ces faiblesses et de cette force ? Après tout c'était un homme d'entre les hommes, soumis à nos défaillances, disposant de nos pouvoirs, Mohammad ibn ‘Abdallâh de la tribu de Qoraysh, notre frère.

Répertoire des mots arabes, et des noms de personnes et de groupes ethniques

Ce répertoire n'est pas un index. Il a pour but de permettre au lecteur de se remémorer ce qui lui a été dit sur le sens d'un mot arabe, sur un personnage ou un groupe et que trop de pages tournées lui ont fait oublier. On n'a donc repris ici que les mots et les noms qui reviennent plusieurs fois à un certain intervalle. On a inséré aussi les noms des personnages plus ou moins homonymes entre lesquels pouvaient s'établir des confusions et quelques noms sur lesquels une précision paraissait nécessaire. On n'a pas renvoyé à toutes les pages où ils apparaissent, mais seulement à celles où on trouvera sur eux les éléments d'une explication ou d'une identification substantielles.

On relira avec profit avant d'utiliser ce répertoire ce qui est dit dans l'avant-propos sur les noms arabes.

'Abbâs ibn *'Abd al-Mottalib*, banquier mekkois, oncle de Mohammad, p. 291, 295.

'Abd…. Le mot *'abd* signifie « serviteur, esclave ». Les noms en 'Abd veulent dire « serviteur de X », X étant une divinité païenne au temps du paganisme, un des noms d'Allah après l'Islam.

'Abd Manâf, ancêtre commun de plusieurs clans

importants de Qoraysh ; leur ensemble forme donc le groupe ethnique des Banou ‘Abd Manâf. C’est aussi le nom véritable d’Abou Tâlib et celui qui a peut-être été donné à un fils de Mohammad, mort en bas âge p. 75.

‘Abd al-Mottalib ibn *Hâshim*, petit-fils du précédent, grand-père de Mohammad, p. 64 ; ses descendants sont parfois considérés comme un groupe ethnique, les Banou ‘Abd al-Mottalib.

‘Abd ar-Rahmân ibn *‘Awf* du clan de Zohra, appelé avant sa conversion Abd al-Ka‘ba, qorayshite, un des premiers Compagnons de Mohammad, très doué pour le commerce, p. 183, 283.

‘Abd Shams ibn *‘Abd Manâf*, ancêtre éponyme d’un important clan de Qoraysh dans lequel entre, en particulier, le clan des Banou Omayya (voir plus bas), p. 64.

‘Abdallâh ibn *‘Abd al-Mottalib*, père de Mohammad, p. 64 s.

‘Abdallâh ibn *Mohammad*, fils de Mohammad, mort en bas âge, p. 75.

‘Abdallâh ibn *Obayy*, chef médinois, du clan khazrajite de ‘Awf, p. 188.

‘Abdallâh ibn *Onays*, musulman médinois, assassine Sofyân ibn Khâlid, p. 222.

‘Abdallâh ibn *Sa‘d*, secrétaire de Mohammad, frère de lait de ‘Othmân ibn ‘Affân, qorayshite, p. 253, 297.

Abou, mot arabe signifiant « père » ; dans les composés qui suivent : « père de X » (c’est la *konya*, voir p. 365), mais parfois au sens de « l’homme de…, l’homme à… ». Par ex. : Abou himâr, « le père de l’âne = l’homme à l’âne ». C’est alors un sobriquet. Abou devient Abi quand il est complément, d’où des formes comme ‘Ali ibn Abi Tâlib, c’est-à-dire ‘Ali fils d’Abou Tâlib.

‘Ad, tribu ou peuple plus ou moins mythique de l’ancienne Arabie, aurait été composé de géants et aurait laissé des monuments, p. 151.

‘Aïsha bint *Abi Bekr*, fille d’Abou Bekr, l’épouse-enfant bien-aimée de Mohammad, p. 181.

Al-, article arabe (devient quelquefois *ar*-, *az*-, etc, ou est réduit à -*l*-), chercher les noms qui commencent par lui au mot qu’il accompagne.

‘Ali ibn *Abi Tâlib*, fils d’Abou Tâlib, cousin de Mohammad. Epouse sa fille Fâtima, père de Hassan et de Hossayn, sera le quatrième calife de 656 à 661, p. 75.

Allât, déesse arabe préislamique, p. 37.

Amina bint *Wahb*, qorayshite du clan de Zohra, épouse ‘Abdallâh ibn ‘Abd al-Mottalib, mère de Mohammad, p. 65.

‘Ammâr ibn *Yâssir*, confédéré des Banou Makhzoum, un des premiers convertis à l’Islam, p. 130.

Ammien Marcellin, historien latin du IVe siècle.

Ançâr, « les Auxiliaires », nom donné aux partisans médinois de Mohammad par opposition aux Mohâjiroun (voir ci-dessous), p. 182.

arâk, arbre épineux dont on nourrit les chameaux et d’autres animaux.

Arethas, transcription grecque du nom arabe Hârith.

Al-Arqam ibn *‘Abd Manâf*, qorayshite du clan de Makhzoum, offre aux Musulmans sa maison comme lieu de réunion, p. 141.

‘ashourâ, littéralement « le dix », nom araméen du jeûne juif de Kippour (*yôm kippourîm*, « le jour de l’expiation »).

‘Attâb ibn *Assîd*, gouverneur établi par Mohammad à Mekka, p. 300.

‘Awf, clan médinois de la tribu de Khazraj.

Aws, une des deux grandes tribus médinoises non-juives, p. 170.

Aws Manât, groupe de clans médinois de la tribu d'Aws, p. 189.

Bakr ibn *'Abd Manât* (Banou), fraction de la tribu de Kinâna dont le territoire était voisin de Mekka, p. 293, 294.

Bakr ibn *Wâ'il* (Banou) grande tribu du nord-est de l'Arabie, p. 90, 309.

Banou…, « fils de… » (au pluriel), peut se mettre devant les noms de tribu (chercher à ce nom de tribu) ; on trouvera tantôt Qoraysh, tantôt Banou Qoraysh, tantôt, avec un suffixe latin ou grec, Qorayshites, Omeyyades, Ghassânides ; il s'agira toujours de la tribu, du clan ou de la famille qui se considère comme constitué des fils, des descendants de Qoraysh, d'Omayya, de Ghassân.

baraka, littéralement « bénédiction », conçue souvent comme une sorte de fluide, d'effluve magique bénéfique dont disposent les personnalités particulièrement saintes ou les lieux, les objets particulièrement sacrés.

Bilâl, nègre esclave, un des premiers convertis à l'Islam ; sa voix de stentor lui permet de servir de héraut à Mohammad, le premier muezzin (celui qui lance l'appel à la prière), p. 130.

Çâbéens, membre d'une secte baptiste de Mésopotamie avec laquelle on a confondu les premiers Musulmans à ce qu'il semble, p. 146, ne pas confondre avec les Sabéens (voir ci-dessous).

Çafiyya, juive de Khaybar, épouse Mohammad, p. 289.

Çafwân ibn *al-Mo'attal as-Solami*, jeune musuman de la tribu bédouine de Solaym, découvre 'Aïsha perdue d'où scandale, p. 233.

Çakhr ibn *'Amir*, grand-père commun par les femmes

d’Omm Mistah et d’Abou Bekr, p. 235.

Çakhr ibn *Harb*, voir *Abou Sofyân*.

çalât, prière rituelle, ensemble déterminé de génuflexions, de prosternations et de récitations de textes sacrés, p. 157.

Çohayb ibn *Sinan le Roumi*, affranchi, un des premiers convertis à l’Islam, p. 129.

Cosmas dit *Indicopleustes* (celui qui a voyagé vers les Indes), marchand égyptien du VIe siècle, p. 21, 53.

Dhou Nowâs (l’homme à la mèche de cheveux pendante), sobriquet de *Youssof Ass’ar*, surnommé *Yath’ar* (le vengeur ?), roi judaïsant de l’Arabie du Sud au début du VIe siècle, p 52, 53.

dînâr, monnaie d’or (le mot vient du latin *denarius* qui nous a donné « denier »).

dirham, monnaie d’argent (le mot vient du grec *drakhmê*, « drachme »).

djinn, esprits inférieurs, génies.

Fadl ibn *‘Abbâs*, fils de ‘Abbâs (voir ci-dessus) et, par conséquent, cousin du prophète, p. 324.

Fâtima bint *‘Amr*, du clan qorayshite de Makhzoum, femme de ’Abd al-Mottalib, mère d’Abou Tâlib et de ‘Abdallâh, le père du prophète, p. 64.

Fâtima bint *al-Khattâb*, sœur de ‘Omar, p. 146.

Fâtima bint *Mohammad*, fille de Mohammad le prophète et de Khadîja, femme de son cousin ‘Ali ibn Abi Tâlib, mère de Hassan et de Hossayn.

Fazâra, tribu du nord-ouest de l’Arabie, p. 245.

Ghassân, les *Ghassânides*, dynastie arabe de Syrie, de

religion chrétienne monophysite, vassale de l'Empire byzantin, p. 49.

Ghatafân, tribu nomade du nord-ouest de l'Arabie, p. 225.

hadîth, « tradition prophétique », petit récit rapportant une action ou une parole de Mohammad ; sous sa forme classique il est transmis d'après un garant qui le tient d'un autre et ainsi de suite jusqu'à un témoin oculaire ; voir un exemple typique, p. 66 s.

Hafça bint *'Omar*, fille de 'Omar ibn al-Khattâb, épouse de Mohammad, p. 208.

hajj, le Pèlerinage païen, puis musulman, à la Ka'ba et aux sanctuaires voisins, p. 272, 321-322.

Hâla bint *Khowaylid* du clan d'Assad, sœur de Khadîja, mère d'Abou l-' Aç ibn ar-Rabî', p. 75.

Hâla bint *Wohayb*, du clan de Zohra, épouse 'Abd al-Mottalib, cousine d'Amina, la mère du prophète, p. 65.

Halîma bint *'Abdallâh* du clan de Sa'd (de la tribu de Hawâzin), nourrice de Mohammad, p. 67.

Hamza ibn *'Abd al-Mottalib*, oncle de Mohammad, p. 142.

hanîf, plur. *honafâ*, nom donné aux Arabes qui, avant l'Islam, tendaient au monothéisme sans adhérer à l'une des grandes religions monothéistes, judaïsme ou christianisme, p. 89-90.

Hanîfa, grande tribu du Yamâma, en Arabie centrale, p. 308.

Al-Hârith ibn *Jabala*, en grec Arethas, phylarque ghassânide, vassal de Byzance vers 539-570, p. 49, 70.

harra, champ de pierres volcaniques inextricablement disposées comme on en trouve beaucoup en Arabie.

Hâshim, clan de la tribu de Qoraysh auquel appartenait Mohammad ; son ancêtre éponyme, Hâshim, aurait été le fils de ‘Abd Manâf et le père de ‘Abd al-Mottalib, p. 64.

Hassan ibn *‘Ali*, fils de ‘Ali ibn Abi Tâlib et de Fâtima bint Mohammad, donc petit-fils du prophète, frère de Hossayn.

Hassân ibn *Thâbit*, médinois, poète officiel de Mohammad, p. 208, 236-238.

Hawâzin, grande tribu de l’Arabie du Nord et de l’Ouest, p. 64, 299 s.

Héraclius, empereur byzantin (610-641), p. 84.

hijra, « émigration », mot transcrit habituellement « hégire » en français, se dit par excellence de l’Emigration de Mohammad et de ses premiers fidèles de Mekka à Médine.

Hind bint *‘Otba*, fille de ‘Otba ibn Rabî‘a, épouse d’Abou Sofyân, mère de Mo’âwiya, longtemps ennemie farouche de Mohammad, p. 210, 213-214.

Hobal, dieu mekkois représenté par une idole en cornaline rouge.

Hodhayl, confédération de tribus de l’Arabie occidentale, p. 221.

Homérites, transcription grecque du nom des Himyarites, tribu dominante en Arabie du Sud depuis les alentours de l’ère chrétienne, p. 22.

Hossayn ibn *‘Ali*, fils de ‘Ali ibn Abi Tâlib et de Fâtima bint Mohammad, donc petit-fils du prophète, frère de Hassan.

Houd, prophète mythique envoyé au peuple de ‘Ad, p. 151, 153.

Ibn Abi Kabsha (le fils de l’homme au tertre ?), sobriquet de Mohammad dont on n’a plus su, très tôt, la signification.

Ibn Is’hâq (Mohammad), historien musulman, mort

vers 768, a laissé une biographie classique du prophète, editée par son disciple Ibn Hishâm.

Ibn al-Khattâb, voir ‘Omar.

Ibn Obayy, voir ‘Abdallâh ibn Obayy.

Ibn Onays, voir ‘Abdallâh ibn Onays.

Ibn Sa‘d, historien musulman, mort en 845, a écrit un recueil de biographies du prophète et de ses Compagnons.

Ibrâhîm, nom arabe d’Abraham, p. 87, 152, 218-220.

Ibrâhîm ibn *Mohammad*, fils du prophète et de Mârya, p. 316.

Imrou l-Qays ibn *‘Amr*, de la tribu de Lakhm, mort en 328, s’intitule « roi de tous les Arabes » sur son tombeau qui porte la plus ancienne inscription en langue arabe, p. 48.

Imrou l-Qays ibn *Hojr*, roi de Kinda, grand poète arabe, vivait dans la première moitié du VIe siècle, p. 50-51.

Islâm, littéralement « soumission, abandon complet de sa personne (à Dieu), » est devenu le nom de la religion fondée par Mohammad, assez tardivement dans la vie de celui-ci ; c’est l’infinitif du verbe dont *moslim* (voir ci-dessous) est le participe actif.

Ismâ‘îl, transcription arabe du nom d’Ismaël, fils d’Abraham, regardé comme l’ancêtre des Arabes, p. 87, 218-219.

‘Issâ, nom arabe de Jésus dans le Coran, p. 273-276.

Ja‘far ibn *Abi Tâlib*, fils d’Abou Tâlib, frère de ‘Ali, cousin de Mohammad, p. 144, 292.

Jibrîl, transcription arabe du nom de l’archange Gabriel, p. 99.

Jowayriya bint *al-Hârith*, fille du chef des Banou l-Moçtaliq, femme de Mohammad, p. 230.

Justin II, empereur byzantin (565-578), neveu et successeur de Justinien.

Justinien, empereur byzantin (527-565).

Ka'b ibn *al-Ashraf*, demi-juif de Médine, p. 206, 208-209.

Ka'ba, littéralement « cube », édifice de forme sensiblement cubique, vieux sanctuaire mekkois, cf. p. 62-63, 219-220.

kâhin (pluriel *kohhân* ou *kahana*), « devin » chez les Arabes avant l'Islam ; le mot est, quant à l'étymologie, identique à l'hébreu *kôhen*, « prêtre », p. 82.

Kalb, tribu arabe, chrétienne en grande partie, vivant en bordure de la Syrie byzantine.

Kawâdh, empereur sassanide de Perse (448-531), père et prédécesseur de Khosrô Anôsharwân, applique les idées « communistes » du réformateur social Mazdak.

Kawâdh II dit *Shêrôê*, fils de Khosrô II Abharwêz qu'il détrône et fait tuer, empereur perse sassanide, règne environ six mois en 628.

Khabbâb ibn *al-Aratt*, forgeron, confédéré des Banou Zohra, un des premiers convertis à l'Islam, p. 129, 146.

Khadîja bint *Khowaylid*, du clan d'Assad, riche veuve, engage, puis épouse Mohammad, mère de Fâtima et de plusieurs autres de ses enfants, sœur de Hâla bint Khowaylid, p. 73.

Khâlid ibn *Sa'îd* ibn *al-'Aç*, du clan de 'Abd Shams, jeune qorayshite, adhère à l'Islam à la suite d'un rêve, p. 128.

Khâlid ibn *al-Walîd*, du clan de Makhzoum, général qorayshite, très grand stratège, se convertit tard à l'Islam, surnommé *Sayf Allah*, « l'épée de Dieu », p. 213.

Khatma, clan médinois du groupe des Aws Manât.

Khazraj, une des deux grandes tribus médinoises non-juives, p. 170.

Khosrô I, dit *Anôsharwân* « à l'âme immortelle », fils et successeur de Kawâdh I, empereur perse sassanide, règne de 531 à 579, p. 27, 55.

Khosrô II, dit *Abharwêz* « le victorieux », empereur perse sassanide, règne de 591 à 628, p. 83, 302.

Khozâ'a, tribu arabe de la région de Mekka, p. 62, 293.

konya, nom porté souvent par les Arabes et qui signifie « père de X » (*Abou* X) ou « mère de X » (*Omm* X,) X étant en général le fils aîné ; par exemple, on appelle Mohammad Abou 1-Qâssim du nom de son fils (mort en bas âge) al-Qâssim ; de même Omm Mistah est la mère de Mistah ; il ne sert souvent que comme appellation familière, mais parfois devient la désignation habituelle d'un individu ; voir aussi *Abou*, ci-dessus.

Lakhm (Banou), *Lakhmides*, famille arabe de la tribu de Tanoukh, fonde le royaume de Hîra, vassal des Perses sassanides, p. 48-49, 90.

Makhzoum, clan qorayshite, p. 140.

mala', « Sénat, Conseil des Anciens », nom des groupes de notables d'un clan, d'une tribu, d'une ville à qui revenait, théoriquement au moins, le pouvoir de décision dans l'ancienne Arabie.

Manât, déesse du destin adorée en Arabie, considérée comme fille d'Allah, p. 37.

Mârya, esclave égyptienne, concubine de Mohammad, mère de son fils Ibrâhîm, p. 316.

Maryam, nom arabe de la Vierge Marie, confondue dans le Coran avec la sœur de Moïse, p. 88, 274.

Maslama, prophète des Banou Hanîfa dans le Yamâma en Arabie centrale ; les auteurs musulmans l'appellent *Mossaylima*, forme diminutive dans laquelle les orientalistes

ont vu en général un sobriquet péjoratif ; mais d’autres ont contesté cette opinion et estimé que Mossaylima était son nom véritable, p. 92, 308.

Maymouna, belle-sœur de ‘Abbâs, veuve, épouse Mohammad, p. 291.

Mazdéens, adhérents à la religion fondée par Zarathoustra (Zoroastre) qui était la religion officielle de l’Empire perse sassanide.

Mo‘âwiya ibn *Abi Sofyân*, fils d’Abou Sofyân et de Hind, frère de Yazîd, devient secrétaire de Mohammad, sera plus tard calife (de 661 à 680), fondateur de la dynastie omeyyade et ennemi de ‘Ali, p. 223, 300, 313.

Moç‘ab ibn *‘Omayr*, qorayshite musulman, lieutenant de Mohammad à Médine avant l’hégire, p. 175, 190.

Mohâjiroun, littéralement « les Emigrants », nom donné aux partisans de Mohammad, qorayshites originaires de Mekka qui l’avaient accompagné à Médine, p. 182.

Mohammad ibn *‘Abdallâh*, le prophète, du clan de Hâshim, de la tribu de Qoraysh.

mo‘min, « croyant », un des premiers noms qui ont désigné les adeptes de Mohammad (au plur. *mo’minoun*).

monâfiqoun, « les douteurs », mot emprunté à l’éthiopien et désignant les hésitants, les sceptiques, les réticents, etc. ; en arabe, la racine à laquelle le mot se rattache évoque aussi la conduite de la gerboise qui se hâte de se cacher dans son trou à l’abri de tout danger ; le Coran l’emploie pour désigner les Médinois tièdes, à la foi suspecte, d’où la traduction classique « les hypocrites », p. 217.

Al-Mondhir, ibn *al-Hârith*, en grec *Alamoundaros*, phylarque ghassânide, vers 570-581, p. 49-50.

Al-Mondhir I ibn an-*No‘mân*, roi lakhmide de Hîra, vers 418-462, p. 48.

Al-Mondhir III, son descendant, roi lakhmide de Hîra, vers 505-554, p. 50, 53.

moslim (au pluriel *moslimoun*), littéralement « soumis (à la volonté d'Allah) » (voir *Islâm*, ci-dessus), nom qui en vint, assez tardivement semble-t-il dans la vie de Mohammad, à désigner les sectateurs de celui-ci ; c'est de ce mot que vient le français « musulman », p. 218, 221.

Mossaylima, voir *Maslama*.

Nadîr (Banou) ou *Banou n-Nadîr*, une des trois grandes tribus juives de Médine, p. 170, 224-227.

nagâshi (d'après une prononciation arabe courante *najâshi*), titre du souverain de l'Ethiopie ou Abyssinie (variante du titre actuel *negous*, vulgairement chez nous « négus »).

No'mân ibn *al-Mondhir*, prince ghassânide, vers 581-584, p. 50.

No'mân III ibn *al-Mondhir*, roi lakhmide de Hîra, vers 580-602, p. 64.

'Omar ibn *al-Khattâb*, qorayshite du clan de 'Adi, se convertit à l'Islam, conseiller et beau-père de Mohammad, père de Hafça, ce sera le second calife de 634 à 644, p. 145-147.

Omayya ibn *'Abd Shams*, qorayshite, grand-père d'Abou Sofyân et ancêtre de la famille des Omeyyades, p. 64, 206.

Omayya (Banou), voir *Omeyyades*.

Omeyyades, famille des descendants d'Omayya, du clan qorayshite de 'Abd Shams, deviendra, sous Mo'âwiya ibn Abi Sofyân, la dynastie qui régnera sur le monde musulman de 661 à 750 et postérieurement en Espagne, p. 206.

omma, « communauté », en particulier « la

communauté musulmane », p. 183-184, 263.

Omm Habîba bint *Abi Sofyân*, fille d'Abou Sofyân, devient musulmane et épousera, après un premier veuvage, Mohammad, p. 294.

Omm Kolthoum, fille de Mohammad et de Khadîja, épouse (en secondes noces ?) 'Othmân ibn 'Affân, p. 75-76, 316.

Omm Mistah bint *Abi Rohm,* mère de Mistah, sa mère était sœur de Salmâ bint Çakhr, mère d'Abou Bekr, p. 235.

'omra, ensemble de cérémonies rituelles à la Ka'ba et dans ses environs immédiats, a été intégré dans le *hajj* (voir ci-dessus), p. 272, 291.

'Orwa ibn *az-Zobayr*, traditionniste des débuts de l'Islam, né entre 643 et 649, mort entre 709 et 717, fils d'un neveu de Khadîja, Zobayr (voir plus bas), écrivit à la demande du calife omeyyade 'Abd al-Malik (685-705) une série de rapports sur les événements historiques du temps du prophète.

Ossâma ibn *Zayd*, fils de Zayd ibn Hâritha et d'une affranchie abyssine, tenait de sa mère son teint noir, choisi par Mohammad qui l'aimait beaucoup pour diriger une expédition, né vers 614, p. 235, 323-325.

Ossayd ibn *al-Hodayr*, chef du clan des 'Abd al-Ash'hal de la tribu médinoise d'Aws, p. 188.

'Otba ibn *Rabt'a*, vieillard qorayshite du clan de 'Abd Shams, père de Hind, la femme d'Abou Sofyân, tué à Badr ; sa *konya* est Abou l-Walîd, p. 133-134.

'Othmân ibn *'Affân*, de la famille d'Omayya, un des premiers convertis à l'Islam, épouse Roqayya, fille de Mohammad, puis, après sa mort, sa sœur Omm Kolthoum, sera le troisième calife de 644 à 656, p. 128 s.

'Othmân ibn *Maz'oun*, qorayshite du clan de Jomah, un des plus anciens convertis à l'Islam, p. 143-144.

mari, qui appartenait aux Banou Qorayza, p. 247.

Roqayya bint *Mohammad*, fille de Mohammad et de Khadîja, épouse un fils d'Abou Lahab, puis 'Othmân ibn 'Affân, p. 75, 129, 144.

Sabéens, habitants du royaume de Saba, p. 152 ; ne pas confondre avec les Çâbéens (voir ci-dessus), p. 146.

Sa'd, nom de plusieurs clans et tribus ; les Banou Sa'd, clan de la tribu de Hawâzin dont fait partie la nourrice de Mohammad (p. 67-68), ne sont pas les mêmes que le clan cité, p. 285, qui habite près de Fadak.

Sa'd ibn *Mo'âdh*, chef médinois du clan des 'Abd al-Ash'hal de la tribu d'Aws, p. 188, 246.

Sâ'îda, clan de la tribu médinoise de Khazraj, p. 327-329.

Sassanides, dynastie régnant sur l'Empire perse de 224 à la conquête arabe (636-651).

Sawda bint *Zam'a*, qorayshite, épouse Mohammad en secondes noces, p. 165, 316.

sayyid, titre des chefs de tribu arabes, a donné en français (d'après une prononciation dialectale) « le Cid » et « sidi » (mon seigneur, monsieur), p. 34.

souq, partie des villes arabes où sont concentrés les marchands et les artisans.

sourate (en arabe *soura*), « chapitres », groupes de fragments de révélation coranique, pris souvent plus tard pour de véritables unités ; le texte du Coran est ainsi divisé en 114 sourates (auxquelles renvoie le chiffre romain dans les citations ci-dessus), elles-mêmes subdivisées en versets, p. 110, 161.

Tabari, historien arabe (839-923), p. 348.

Talha ibn *'Obaydallâh*, qorayshite, du clan de Taym, un des tout premiers convertis à l'Islam, p. 129.

Tamîm, tribu arabe de l’est de la péninsule, p. 309.

targoumique, p. 92. Un Targoum est une traduction araméenne de livres hébraïques de la Bible rédigée à l’usage des Juifs à l’époque où la plupart de ceux-ci ne comprenaient plus l’hébreu. Les Targoums sont souvent des paraphrases et comportent parfois des développements originaux.

Tha‘alibi, historien arabe du XI[e] siècle.

Thamoud, tribu ou peuple de l’ancienne Arabie auquel on attribuait des monuments anciens, p. 151.

Thaqîf, tribu à laquelle appartenaient les habitants de la ville de Tâ’if, p. 168.

tobba‘, nom collectif donné par les Arabes aux anciens rois d’Arabie du Sud comme Pharaon aux rois d’Egypte ou César aux empereurs romains.

Torah (souvent écrit en français, à tort, Thora), nom hébreu (et arabe sous la forme *tawrât*) du Pentateuque c’est-à-dire des cinq premiers livres de l’Ancien Testament attribués à Moïse.

Wahhâbites, secte musulmane puritaine à laquelle appartiennent les rois actuels de l’Arabie séoudite.

Al-Walîd ibn *al-Walîd*, appelé aussi ‘Oyays, qorayshite du clan de Makhzoum, un des premiers convertis à l’Islam, p. 138.

Waraqa ibn *Nawfal*, cousin de Khadîja, qorayshite du clan d’Assad, *hanîf*, p. 65, 99.

Yazîd ibn *Abi Sofyân*, fils d’Abou Sofyân, frère de Mo‘âwiya, devient gouverneur de Taymâ et général, p. 300, 313, 332.

Zakât, taxe rituelle imposée par la religion musulmane comme une des obligations fondamentales du croyant ; en théorie son revenu est consacré essentiellement à l’aide aux pauvres de la communauté, p. 282.

GÉNÉALOGIE DE MOHAMMAD
et de quelques familles apparentées

Qoçayy

‘Abd Manâf

‘Abd al- ‘Ozzâ

‘Abd Shams

Hâshim

Assad

Khowaylid

Omayya

Harb

Abou l-‘Aç

Khadija
ép. Mohammad

Hâla
ép. ar-Rabî‘

al ‘Awâmm

Çakhr
(Abou Sofyân)

‘Affân

‘Abd al Mottalib

Abou l-‘Aç
ép. Zaynab bint
Mohammad

Zobayr

‘Orwa

‘Othmân
ép. Roqayya
et Omm Kolthoum

‘Abbâs

Hamza

Omayma
ép. Jahsh (‘Abd Manâf)

Abou Tâlib

Çafiyya
ép. al-‘Awâmm

‘Abd al-‘Ozzâ
(Abou Lahab)

‘Abdallâh
ép. Amina

Yazîd

Mo‘âwiya

Omm Habîba
ép. Mohammad

Fadl

Zaynab
ép. Zayd ,puis
Mohammad

‘Otba
ép. Roqayya

‘Otayba
ép. Omm Kolthoum (?)

Ja‘far

MOHAMMAD
le prophète

‘Ali ép. Fâtima

‘Abdallâh,
Ibrâhîm
al-Qâssim,
etc

Zaynab
ép. Abou
l-‘Aç

Roqayya

Omm
Kolthoum

ép. ‘Othmân

Hassan

Hossayn

Notes et références

Les références aux recueils canoniques de *hadîth-s* suivent la numérotation établie par l'équipe d'A. J. Wensinck pour son ouvrage monumental, *Concordance et indices de la tradition musulmane*, Leyde, Brill, 1936-1969, très heureusement publié maintenant en « paperback », édition qu'on n'ose appeler « de poche », revue et complétée, Leyde, 1992, 8 volumes. De façon plus accessible, elle avait été utilisée déjà dans le condensé anglais de Wensinck, *A Handbook of Early Muhammadan Tradition alphabetically arranged*, Leyde, Brill, 1927 (réimp. 1971). Ce dernier index a été, non moins utilement, adapté en arabe par un des collaborateurs, Mohammad Fou'ad 'Abd al-bâqi, *Miftâh kunûz as-sunna*, Le Caire, imp. Misr, 1351/1933. Ce dernier auteur a publié au Caire à partir de 1353/1935 une série de fascicules complémentaires qui détaillent, *hadîth* par *hadîth*, le contenu des recueils en suivant la même numérotation. Ils sont fort précieux pour retrouver un texte dans ces ouvrages fort touffus.

Présentation d'un monde

1.

Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, éd. et trad. W. Wolska-Conus (coll. « Sources chrétiennes », n°s 141,

159, 197), Paris, Ed. du Cerf (1968-1973), livre I, chap. 75, vol. I, p. 390-391 (= Migne, P.G., 88, col. 113 B-C). La traduction donnée ici est un peu différente.

2.

Ibid., I, p. 504-507 (= Migne, *ibid.*, col. 169 B-D). Même observation.

3.

Ethérie, *Journal de voyage*, éd. et trad. Hélène Petré (coll. « Sources Chrétiennes », n° 21), Paris, Ed. du Cerf, 1948 (1971), p. 268-9.

4.

Charles Diehl, *Les grands problèmes de l'histoire byzantine*, Paris, A. Colin, 1943 (« coll. Armand Colin », n° 237), p. 15-16.

5.

Ethérie, *op. cit.*, p. 269.

6.

Cf. F.-M. Abel, *Revue biblique*, 1931, p. 1-31 ; Procope, *De aedificiis*, V, 9, éd. et trad. anglaise H. B. Dewing et Glanville Downey, London, Heinemann (coll. « Loeb Classical Library »), 1940.

7.

Ethérie, *op. cit.*, XX, 12, éd. et trad. citées, p. 178-179.

8.

A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, 2e éd., Paris, Geuthner, 1944, p. 397.

9.

Tha'âlibi, *Histoire des rois de Perse*, éd. et trad. fr. H. Zotenberg, Paris, Imprimerie nationale, p. 698 s.

10.

Cosmas Indicopleustès, *op. cit.*, livre II, chap. 76-77, vol. I, p. 390-393 (= Migne, *P.G.*, 88, col. 113 C-D). Trad. un

peu différente.

11.

Message de Khosrô II fuyant le révolté Bahram à l'empereur Maurice au printemps de 590 selon Théophylacte Simocatta, *Histoire*, IV, 11, éd. C. de Boor, Leipzig, Teubner, 1887, p. 169 ; cf. G. E. von Grunebaum, *Medieval Islam*, Chicago, University Press, 1953, p. 53 ; P. Goubert, *Byzance avant l'Islam*, t. I, Paris, Picard, 1951, p. 134 ss.

12.

Ethérie, *op. cit.*, I, 1, éd. et trad. citées, p. 96-7.

13.

Ethérie, *op. cit.*, III, 1-2, éd. et trad. citées, p. 102-105.

14.

Ibid., III, 3-8, éd. et trad. citées, p. 104-108.

15.

Procope, *De aedificiis*, V, VIII, 7-9 ; trad. inspirée de Percy Neville Ure, *Justinian and his Age*, Harmondsworth, Penguin Books, 1951 (coll. « Pelican Books » A 217), p. 39-40.

Présentation d'une terre

16.

Ammien Marcellin, *Historiae*, XIV, 4, 4. Je reproduis la vieille traduction de Th. Savalète dans la collection Nisard (Paris, F. Didot, 1885), p. 7, dont la saveur ne trahit pas le sens, me semble-t-il.

17.

Ammien Marcellin, XIV, 4, 4 (même éd. et trad., p. 6) et XXXI, 16, 6 (*ibid.*, p. 372), mais ici je m'écarte de la traduction citée.

18.

bid., XXIII, 6, 45-47 (édition et trad. citées, p. 205).

19.

Cf. Jacques Ryckmans, « Le christianisme en Arabie du sud préislamique », in *L'Oriente cristiano nella storia della Civiltà*, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, 1964, p. 413-453 et maintenant J. Beaucamp et Chr. Robin, « Le christianisme dans la péninsule arabique d'après l'épigraphie et l'archéologie » in : Centre de recherches d'histoire et civilisation de Byzance, *Travaux et mémoires*, n° 8, *Hommage à Paul Lemerle*, Paris, De Boccard, 1981, p. 45-61.

20.

Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, éd. et trad. citées, I, p. 392-395 (= Migne, *P.G.*, 88, col. 113 D, 116 A).

Naissance d'un prophète

21.

R. Blanchard, in *Géographie universelle*, éd. P. Vidal de la Blache et L. Gallois, vol. VIII, Paris, A. Colin, 1929, p. 172.

22.

Ibn Hishâm, *Sîra*, *Das Leben Muhammeds*, éd. F. Wüstenfeld, Göttingen, 1859-1860 (réimp. Frankfurt am Main, Minerva, 1961), p. 101.

23.

Ibn Sa'd, *Tabaqât : Biographien Muhammeds, seiner Gefährten*…, éd. E. Sachau, Leiden, 1904-1928, 15 vol., vol. 1/2, p. 58 s.

24.

Ibn Sa‘d, *ibid*., vol. I/1, p. 71.

25.

Ibn Sa‘d, *ibid.*, p. 69 s. ; cf. Ibn Hishâm, *Sîra*, éd. citée, p. 106, etc.

26.

Tabari, *Annales*…, éd. M. J. de Goeje et al., Leyde, Brill, 1897-1901, vol. I/3, p. 1124.

27.

Ibn Sa‘d, éd. citée, vol. I/1, p. 80.

28.

Ibn Ishâq, in A. Guillaume, *New Light on the Life of Muhammad*, Manchester University Press, 1960, p. 7, 27, 59.

29.

Ibn Sa‘d, *ibid.*, vol. I/1, p. 84 ; texte légèrement différent dans Husayn ibn Muhammad ad-Diyârbakri, *ta'rîkh al-Khamîs*, Le Caire, 1283 H, I, p. 264 ; très abrégé ailleurs. Le nom est lu (à tort je crois) Nufayssa par M. Hamidullah, *Le prophète de l'Islam*, Paris, Vrin, 1959, p. 55 s. On la nomme d'après sa mère et non son père, ce qui pourrait signifier une origine peu estimable, à demi étrangère ; elle aurait été une *kâhina* (devineresse). Elle ne se convertit à l'Islam avec son frère et son père qu'après la conquête de La Mecque.

30.

Bokhâri, *Sahîh*, kitâb 63, bâb 20, dernier hadîth, éd. Le Caire, 1332 H, t. II, p. 207 ; cf. trad. fr. Houdas et Marçais : El-Bokhâri, *Les traditions islamiques*, Paris, A. Maisonneuve, 1908 [réimp. 1977], t. III, p. 15.

31.

Midrash Rabbâ : Midrash Esther, I, 15, sentence attribuée au *tannâ* Rabbi Nathan (IIe siècle). On peut trouver une édition savamment commentée et traduite en allemand du texte hébreu dans S. Krauss, *Geschichte : Griechen und Römer* (*Monumenta Talmudica*, V, 1), Vienne et Leipzig, Orion, 1914, p. 57, § 108.

32.

Ibn Hishâm, *Sîra*, éd. citée, p. 105.

33.

« La compilation dite de Frédégaire », IV, 64-5, éd. in G. Monod, *Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, vol. II, Paris, A. Franck, 1885, p. 147 ; Fredegarii *Chronicorum Liber quator* [edited and] translated… by J. M. Wallace-Hadrill, Edinburgh, Th. Nelson, 1960, p. 52-54.

34.

Shâhpurakân, cité par Birûni, *kitâb al-âthâr al-bâqiya*, éd. E. Sachau, *Chronologie orientalischer Völker*, Leipzig, 1878 (réimp. 1923), p. 207 ; traduction A. Adam, *Texte zum Manichäismus*, Berlin, W. de Gruyter, 1954 (coll. « Kleine Texte… », 175), p. 5-6 ; P. Alfaric, *Les écritures manichéennes*, Paris, Nourry, 1918, 2 vol., II, p. 54 ; H. C. Puech, *Le Manichéisme*, Paris, Civilisations du Sud, 1949, p. 62 et notes p. 146 ss.

35.

Cf. *Les Actes de Thomas*, traduction anglaise commode, M. R. James, *The Apocryphal New Testament*, Oxford, Clarendon Press, 1924, p. 365. Commentaires importants sur les traditions de la répartition des champs de mission entre les Apôtres dans *Les Actes apocryphes des Apôtres*, Genève, Labor et Fides, 1981, notamment p. 233-248 (Eric Junod) et p. 249-264 (Jean-Daniel Kaestli) ainsi que la « fiche signalétique » sur les *Actes de Thomas*, p. 304 s.

36.

Midrash Rabba, t. I : *Genèse Rabba*, I, chap. 42, 4, trad. fr. B. Maruani et A. Cohen-Arazi, Lagrasse (Aude), Ed. Verdier, 1987, p. 435 (commentaire de *Gen.*, 14). La tradition est rapportée à Rabbi Eleazar bar Avina, *amora* palestinien, de

la génération située de 295 à 330.

37.

Targoum sur les *Lamentations* de Jérémie. Je cite d'après l'édition du morceau avec trad. allemande dans les *Monumenta Talmudica*, par S. Krauss, V, 1, p. 52, § 95. Voir la définition des targoums donnée ci-dessus dans le Répertoire final, p. 371.

Naissance d'une secte

38.

« Castillo interior », moradas primeras, I, 1 et II, 8 in : Santa Teresa de Jesus, *Obras Completas* (Fr. Efrem de la Madre de Dios, Fr. Otilio del Niño Jesus, Fr. Otger Steggink, éd.), Madrid, Editorial Catolica, 1951-1959, 3 vol., II, p. 340, 348 et Ste Thérèse de Jésus, *Œuvres complètes*, trad. fr. du R.P. Grégoire de St Joseph, Paris, Seuil, 1948, p. 814, 825.

39.

C. Huber, *Journal d'un voyage en Arabie (1883-1884)*, Paris, Imprimerie nationale, 1891, p. 748.

40.

95) « La Montagne de contemplation », chap. XXIV, in Jean Gerson, *Initiation à la vie mystique*, Paris, Gallimard, 1943, p. 72.

41.

cf. Tor Andrae, *Les origines de l'Islam et le Christianisme*, trad. fr., Paris, Adrien-Maisonneuve, 1955, p. 45, 191.

42.

« Castillo interior », moradas quintas, I, 9, in Santa Teresa…, *Obras*… II, p. 396, trad. *Œuvres*, p. 898.

43.

Ibid, moradas sextas, ch. IX, 10, in : *Obras*… II, p. 461, trad. *Œuvres*… p. 1006.

44.

Ibid., moradas sextas, ch. III, 7, in : *Obras*… II, p. 426 ; trad. *Œuvres*…, p. 948.

45.

Bokhâri, *Sahih*, kitâb 1, hadîth 3 ; kitab 91, hadîth 1, cf. trad. fr. Houdas et Marçais, *op. cit*., t. I, p. 3 s. et t. IV, p. 451 ; Muslim, *sahîh*, kitâb 1, bab 71, hadîth-s 252-3 et passages parallèles.

46.

Jalâl ad-dîn Soyûti, *K. al-itqân fi'ulûm al-qur'ân*, Le Caire, 1318 H, vol. I, p. 46 haut.

47.

Santa Teresa, « Castillo interior » moradas sextas, ch. VIII, 3, in *Obras*…, II, p. 454 s. ; trad. p. 995.

48.

D'après une de ses « relations » à ses confesseurs. Je reproduis la traduction française de la sixième « relation » adressée au P. Rodriguez Alvarez (février ou mars 1576) ap. Santa Teresa…, *Obras*…, éd. citée, II, p. 523 ; trad. *Œuvres*…, p. 515.

49.

L. Gardet, *Expériences mystiques en terres non-chrétiennes*, Paris, Alsatia, 1953, p. 15.

50.

107) Trad. fr. avec commentaire et références donnés par Louis Massignon, in Hoceïn Mansûr Hallâj, *Dîwân*, Paris, Cahiers du Sud, 1955, p. 108-9, réédition (Husayn Mansûr Hallâj, *Dîwân*), Paris, Seuil, 1981, p. 116-7.

51.

R. Blachère, *Histoire de la Littérature arabe des*

origines à la fin du XVe siècle de J.-C., Paris, Adrien-Maisonneuve, 1964, vol. I, fasc. 2, p. 197.

52.

Cf. Max Eastman, *The literary Mind : Its Place in an Age of Science*, New York, Scribner, 1931.

53.

D. S. Margoliouth, *Mohammed and the Rise of Islam*, New York, Putman, 3e éd., 1905, p. 83 s.

54.

Ibn Sa‘d, *op. cit.*, t. I, 1, p. 133, etc.

55.

F. Buhl, *Das Leben Muhammeds*, trad. allemande, H. H. Schaeder, Leipzig, Quelle und Meyer, 1930, réimpr. Heidelberg, même éd., 1961, p. 153, n. 72

56.

Ibn Hishâm, *Sîra*, éd. citée, p. 782.

57.

Ibid., p. 260.

58.

Ibid., p. 185-7.

59.

Tabari, *Annales*…, éd. cit., vol. I, 3, p. 1192 s.

60.

Tabari, *tafsîr*, Le Caire, 1321 H, vol. XVII, p. 120.

61.

Tabari, *Annales*…, éd. citée, vol. I, 3, p. 1180 s.

62.

Ibn Hishâm, *Sîra*, éd. citée, p. 206 s.

63.

Ibid. p. 207.

64.

Ibid.

65.

Tabari, *Annales*…, I, 3, p. 1180 s.

66.

Ibn Hishâm, *Sîra*, éd. citée, p. 225.

67.

Ibid., p 225 ss.

68.

Art. « ‘Omar ibn al-Khattâb », *Encyclopédie de l’Islam*, 1[re] éd. fr., t. III, Leiden (Brill) et Paris (Klincksieck), 1936, p. 1050.

69.

T. Izutsu, *The Structure of the Ethical Terms in the Koran : a Study in Semantics*, Tokyo, Keio Institute of Philological Studies, 1959.

70.

Ibn Hishâm, éd. citée, p. 227.

71.

L’Anonyme de Jérusalem (probablement le patriarche Modeste, mort en 634) dans Migne *Patrologia Graeca*, LXXXVI, col. 1351 ss., cf. Ch.-J. Ledit, *Mahomet, Israël et le Christ*, Paris, La Colombe, 1956, p. 25, 92.

72.

Ibn Hishâm, *Sîra*, éd. citée, p. 178.

73.

Ibn Sa‘d, *Tabaqât*, éd. citée, vol. I, 1, p. 145.

74.

Ibn Hishâm, *Ibid*., p. 283 ; Tabari, *Annales*…, vol. I, 3, p. 1205 s.

75.

Freya Stark, *The Southern Gates of Arabia*, 2[e] éd., Harmondsworth, Penguin Books, 1945, p. 123 ; trad. fr. *Les Portes du Sud, Dans l’Arabie inconnue*, Paris, Ed. « Je sers »,

1938, p. 216 s.

76.

Ibn Sa‘d, *ibid*., vol. 1, 1, p. 146.

77.

Ibn Hishâm, *Sîra*, p. 286 s.

78.

Ibid., p. 334.

Le prophète armé

79.

Ibn Hishâm, *Sîra*, éd. citée, p. 337.

80.

Ibid.

81.

Ibid., p. 341 ss. ; cf. W. Montgomery Watt, *Muhammad at Medina*, Oxford, Clarendon Press, 1956, p. 221-8.

82.

Ibn Hishâm, *Sîra*, éd. citée p. 292 s. La traduction d'A. Guillaume me semble ici erronée.

83.

Ibid., p. 995.

84.

Ibid., Wâqidi, *The Kitâb al-maghâzi*, éd. Marsden Jones, London, O.U.P., 1966, I, p. 9. Je corrige une bévue introduite dans mon livre en français (p. 193) et en anglais (p. 161) (sept émigrés !)

85.

Tabari, *Annales*…, éd. citée, vol. I, 3, p. 1265 haut.

86.

Ibid., vol. I, 3, p. 1285.

87.

Ibid., vol. I, 3, p. 1305.

88.

Ibn Hishâm, *Sîra*, éd. citée, p. 445

89.

Ibid.

90.

Ibid., p. 458.

91.

Ibid.

92.

Ibid., « Di qui nacque che tutt'i profeti armati vinsono, e li disarmati ruinorono » Machiavel, *Principe*, VI.

93.

Ibn Sa'd, *Tabaqât*, éd. citée, vol. I, 2, p. 134 ; Abû Dâ'ûd, XXXII, 10, etc. ; cf. D.S. Margoliouth, *Mohammed and the Rise of Islam*, New York, Putman, 3e éd., 1905. p. 250.

94.

Ibn Hishâm, *Sîra*, p. 996 ; cf. Wâqidi, éd. citée, I, p. 172-4.

95.

Ibn Hishâm, *Sîra*, p. 546.

96.

Ibid., p. 548 s.

97.

Ibid., p. 547 s.

98.

Ibid., p. 558.

99.

Ibid., p. 559.

100.

Ibid., p. 562.

101.

Dans le cycle de *midrashîm* (récits développés à propos de passages bibliques) appelés Tanhuma, midrash sur la *Genèse*, traduit dans C. G. Montefiore et H. Loewe, *A Rabbinic Anthology*, London, Macmillan, 1938, p. 574.

102.

Cf. D. Sidersky, *Les origines des légendes musulmanes dans le Coran et dans les vies des prophètes*, Paris, Geuthner, 1933, p. 51-3.

103.

Wâqidi, éd. citée, p. 533.

104.

Ibid., Ibn Hishâm, *Sîra*, p. 891 s.

105.

Ibn Hishâm, *ibid.*, p. 641 ; Wâqidi, I, p. 359.

106.

Balâdhuri, *futûh al-buldân*, éd. M. J. de Goeje, Leiden, 1866 ; éd. Le Caire, 1350/1932, p. 31.

107.

Tabari, *Annales*…, éd. citée, I, 3, p. 1450 ; Ibn Sa‘d, éd. citée, vol. II, 1, p. 41.

108.

Selon une variante de l’édition du Caire, 1937, III, p. 203, n. 2.

109.

Ibn Hishâm, *Sîra*, p. 657 ss.

110.

Wâqidi, éd. citée, vol. I, p. 411.

111.

Wâqidi, *ibid.*, p. 413.

112.

Ibn Hishâm, *Sîra*, p. 726 s.

113.

Ibid., p. 727 s.

114.

Ibid., p. 732.

115.

Carlo Levi, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, trad. fr. de Jeanne Modigliani, Paris, Gallimard, 1948, p. 93.

116.

Ibn Hishâm, *Sîra*, p. 733.

117.

Ibid., p. 734.

118.

Hadith reproduit par exemple dans Tirmidhi, *sahîh*, kitâb 44 *(tafsîr al-qur'ân)* sur la sourate 33 *(al-ahzâb)*, hadîth-s 9 a à 11 (éd. du Caire, 1292 H, vol. II, p. 209 s.)

119.

Tabari, *Annales*…, éd. citée, vol. I, 3, p. 1475, lignes 8-9.

120.

Ibn Hishâm, *Sîra*, p. 701.

121.

Ibid., p. 690 s.

122.

Ibid., p. 679.

Naissance d'un Etat

123.

L. Caetani, *Annali dell' Islam*, Milan, Hoepli, vol. I, 1905, p. 661 ; cf. Margoliouth, *op. cit*., p. 217.

124.

F. Buhl, *Das Leben Muhammeds*, trad. all. H. H. Schaeder, Leipzig, Quelle und Meyer, 1930 (réimpr.

Heidelberg, même éd., 1961), p. 141 s.

125.

Cf. F. Buhl, art. « Muhammad » in *Encyclopédie de l'Islam*, éd. fr., t III, Leiden, Brill et Paris, Klincksieck, 1936, p. 689 a.

126.

Cf. G. Levi della Vida, « 'Omar ibn al-Khattâb », *ibid*., p. 1050-1052 ; Th. Nöldeke, *Orientalische Skizzen*, Berlin, Paetel, s.d., p. 31.

127.

Wâqidi, éd. Jones, II, p. 855. Cf. R. Bell, *Introduction to the Qur'an*, Edinburg, University Press, 1953, p. 18, etc.

128.

« L'an neuf *(sic)* de l'hégire » par exemple in *Légende des siècles*, IX : L'Islam, Paris, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1962, p. 127 ss. Par ailleurs, le nombre d'erreurs et d'inadvertances est plutôt excessif dans ce beau poème inspiré surtout d'Abou l-fidâ' d'après la compilation de Pauthier, cf. Paul Berret, *La Légende des siècles de Victor Hugo*, Paris, Mellotée, 1967, p. 102 s. Inutile de s'y attarder. On peut quand même signaler que la mort du Prophète se place en l'an XI, non en l'an IX de l'hégire. Hugo, aussi, eût été bien inspiré de ne pas « corriger » sa première rédaction « Il relut le Koran qu'il gardait manuscrit » en « Il relut le Koran de sa main même écrit ».

129.

H. Lammens, « Le "triumvirat" Abou Bakr, Omar et Abou 'Obaida », in *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. 4, 1910, p. 113-144.

130.

Lucy Mair, *Primitive Government*, Harmonds-worth, Penguin Books, 1962, p. 53.

131.

Joseph Schacht, *The origins of Muhammadan Jurisprudence*, Oxford, Clarendon Press, 1950 ; *An Introduction to Islamic Law*, Oxford, Clarendon Press, 1964.

132.

Ignaz Goldziher, *Muhammedanische Studien*, Halle, Niemeyer, 1889-1890, 2 vol., réimp. en 1 vol. Hildesheim, G. Olms, 1961.

133.

G. A. Wilcken, *Het Matriarchat bij de oude Araberen*, Amsterdam, 1884 (trad. all. *Das Matriarchat… bei den alten Arabern*, Leipzig, 1884) ; W. Robertson Smith, *Kinship and Marriage in Early Arabia*, Cambridge, University Press, 1885, nouv. éd., Londres, 1907 (réimp. : Oosterhout, Pays-Bas, Anthropological Publications, 1966).

134.

« La société bédouine ancienne », in *L'antica società beduina*, Rome, Centro di studi semitici, 1959, p. 69-93.

135.

Muhammad at Medina, Oxford, Clarendon Press, 1956, p. 281 ; cf. p. 273 ss.

136.

Muhammad Hamidullah, *Le Prophète de l'Islam*, Paris, Vrin, 1959, p. 462 ss.

137.

IV Esdras, XIV, 9, 14. Le livre figure dans des manuscrits de la Vulgate latine et dans des versions syriaque, éthiopienne, géorgienne, arménienne et arabe. C'est *II Esdras* dans divers manuscrits et dans beaucoup de traductions anglaises entre autres, *I Esdras* en éthiopien ou encore l'Apocalypse d'Esdras. Voir maintenant la traduction française de P. Geoltrain dans *La Bible : Ecrits intertestamentaires*,

Paris, Gallimard, 1987 (Bibliothèque de la Pléiade, 337), p. 1393-1470. Le membre de phrase « revêts l'immortalité » ne figure que dans la version éthiopienne, cf. *Les Apocryphes éthiopiens*, trad. René Basset, vol. IX, *Apocalypse d'Esdras*, Paris, Bibliothèque de la Haute Science, 1899, p. 109.

138.

Hubert Grimme, *Mohammed*, Münster i.W., Aschendorff, 1892-5, vol. II, p. 160, n. 9.

139.

Cf. Tor Andrae, *Der Ursprung des Islams und das Christentum*, Uppsala-Stockholm, Almqvist et Wiksell, 1926, p. 146 ss. ; trad. fr. *Les Origines de l'Islam et le Christianisme*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1955, p. 151 ss.

140.

« Eine christliche Parallel zu den Paradiesjungfrauen des Korans ? » in : *Orientalia Christiana Periodica*, 14, 1948, p. 198-405 ; « Les Houris du Coran et Ephrem le Syrien » in *Mélanges*, Institut dominicain d'Etudes Orientales du Caire, 6, 1959-61, p. 405-8.

141.

Irénée de Lyon, *Contre les Hérésies [Adversus haereses]*, V, 33 : 3 s ; éd. critique d'après les versions arménienne et latine par A. Rousseau, L. Doutreleau et Ch. Mercier, tome II, Paris, Cerf, 1969, p. 414-417 (avec trad. fr. et rétroversion grecque) ; cf. E. Preuschen, *Antilegomena, die Reste ausserkanonischen Evangelien*, Giessen, J. Ricker, 1901, p. 60 s. et 150 s. ; *Los Evangelios apocrifos*, Aurelio de Santos Otero éd., 2e éd., Madrid, La Editorial catolica, 1963, p. 118 s., etc.

142.

Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, livre III, XXXIX, 12 (par ex. éd. et trad. E. Grapin, Paris, Picard, 1905, p. 356-359).

Une abondante littérature commente les maigres fragments de textes attribués à Papias. Cf. mise au point de M. Jourjon dans *Dictionnaire de la Bible, Supplément*, t. VI, fasc. 34 (Paris, Letouzey et Ané, 1960), col. 1104-1109.

143.

Muhammad Hamidullah, *op. cit.*, p. 491.

144.

Ibn Sa‘d, éd. citée, vol. II, I, p. 67, 1. 14.

145.

Ibn Hishâm, éd. citée, p. 815.

146.

Tabari, *Annales*…, éd. citée, vol. I, 3, p. 1640 ; Wâqidi, éd. citée, vol. II, p. 856.

147.

Ibid., vol. III, p. 949.

148.

Ibid., vol. II, p. 816.

149.

H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, Paris, Alcan et Bruxelles, Nouvelle Société d'Editions, 2e éd., 1937, p. 129.

150.

Ibn Hishâm, éd. citée, p. 938 = *dîwãn*, XXV, 12 ; cf. O. A. Farrukh, *Das Bild des Frühislam in der arabische Dichtung*…, Leipzig, A. Pries, 1937, p. 130.

151.

Cf. le compte rendu par Th. Nöldeke de Caetani, *Annali dell'Islam*, vol. I et II/1 dans *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, 21, 1907, p. 307 s.

152.

Cf. Wâqidi, éd. citée, vol. III, p. 1066 s. ; la traduction du même par J. Wellhausen, *Muhammed in Medina*, Berlin, G. Reimer, 1882, p. 396, d'après l'édition d'A. von Kremer,

Calcutta, 1856 (*Bibliotheca Indica*, n[os] 110, etc.), p. 426.

153.

Cf. Balâdhuri, *futûh al-buldân*, éd. M.J. de Goeje, Leiden, 1866, p. 2 s. ; éd. Le Caire, 1350/1932, p. 17 s. ; cf. L. Caetani, *Annali dell'Islam*, vol. II/1, Milan, Hoepli, 1907, p. LXXI.

154.

Ibn Sa'd, éd. citée, vol. VIII, p. 36 s.

155.

Bokhâri, *Sahîh*, kitâb 46, bâb 25 (éd. Le Caire, 1332 H., vol. II, p. 47 s. ; trad. Houdas et Marçais, *Les traditions islamiques*, Paris, A. Maisonneuve, 1906 (réimp. 1977), t. II, p. 146-150.

156.

Ibn Sa'd, éd. citée, vol. II/1 p. 132 ss., 11. 4 ss.

157.

Jâhiz, *kitâb al-bayân wa-t-tabyîn*, éd. Hârûn, Le Caire, 1367/1948, II, pp. 31 ss. ; éd. Sandûbî, Le Caire, 1351/1932, II, p. 24 ss. ; éd. Atawî, Beyrouth, 1968, p. 228 ss. ; cf. R. Blachère, « L'allocution de Mahomet lors du Pèlerinage d'Adieu » (*Mélanges Louis Massignon*, Damas, Institut français, 1956-1957, 3 vol.), t. I, p. 223-249.

Victoire sur la mort

158.

Abû Yûsuf Ya'qûb, *kitâb al-kharâj*, Le Caire, 1346 H., p. 39, 11. 8 ss.

159.

Bûsîn, *burda*, vers 34-6, 38, 42, 46, 58. Cf. la trad. complète en anglais par Arthur Jeffery, *A Reader on Islam*, La Haye, Mouton, 1962, p. 607-20. J'ai suivi en partie les

interprétations de la traduction française de René Basset, *La Bordah du Cheikh-el-Bousiri*, Paris, Leroux, 1894.

160.

‘Izz ad-dîn ‘Abd al-‘azîz ad-Dîrînî (mort en 697/ 1297), *tahârat al-qulûb* (ou *al-qalb*), Le Caire, 1296 H. (1879 A.D.), p. 26-28, 30-32.

161.

Cf. surtout E. Cerulli, *Il ‘Libro della Scala’ e la questione delle fonti arabo-spagnole della Divina Commedia*, Città del Vaticano, 1949 (coll. « Studi e Testi », 150). J’ai essayé de résumer sur ces bases l’état de la question dans mon article « Dante et l’Islam d’après des travaux récents » (*Revue de l’histoire des religions*, 140, 1951, p. 203-236). On a publié récemment en livre de poche, fort utilement, une nouvelle et meilleure édition de la traduction latine faite au XIII[e] siècle d’un récit de la montée au ciel du Prophète, traduction à la source de textes en castillan et en vieux français, voir *Le Livre de l’Echelle de Mahomet* (Liber Scale Mahometi) avec une traduction en français moderne : Paris, Le Livre de Poche, 1991 (coll. « Lettres gothiques »).

162.

L. Gardet, *La pensée religieuse d’Avicenne (Ibn Sinâ)*, Paris, Vrin, 1951, p. 113.

163.

E. W. Lane, *An Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians*, Londres, C. Knight, 1836-7, vol. I, chap. XIII, p. 384 ; Londres, Dent (Everyman’s Library), p. 288.

164.

Cf. J. Reinaud, *Monumens arabes, persans et turcs du Cabinet de M. le duc de Blacas*…, Paris, Imprimerie royale, 1828, vol. II, p. 97.

165.

Ibid., vol. II, p. 80-82.

166.

Harawî, *kitâb al-ishârât ilâ ma‘rifat az-ziyârât*, éd. J. Sourdel-Thomine, Damas, Institut français, 1953, p. 16. Trad. fr. *Guide des lieux de pèlerinage*, Damas, ibid., 1957, p. 42.

167.

Ibid., texte arabe, p. 14, 17, 95 ; trad. fr., p. 36, 43 s, 216 ; T. W. Arnold, art. « Kadam sharîf » in *Encyclopédie de l'Islam*, 1re éd. fr., t. II, Leiden, Brill et Paris, Picard, 1927, p. 642-4, abrégé et un peu modifié dans la 2e éd., t. IV, Leiden, Brill et Paris, Maisonneuve et Larose, 1978, p. 383-4 (avec une addition de J. Burton-Page).

168.

Ibn Jubayr, *Travels*…, 2e éd., M. J. de Goeje, Leiden, 1907, p. 162 ss. ; trad. fr. Ibn Jobair, *Voyages*…, traduits et annotés par Maurice Gaudefroy-Demombynes, Paris, Geuthner, 1949-1965, 4 vol., t. II (1951), p. 188.

169.

Cf. I. Goldziher, *Muhammedanische Studien*, Halle, 1890 (réimp. Hildesheim, G. Olms, 1961), p. 168 ; Tor Andrae, *Die Person Muhammeds in Lehre und Glauben seiner Gemeinde*, Stockholm, 1918, p. 271.

170.

Cf. R. F. Burton, *Personal Narrative of a Pilgrimage to Al Madinah and Meccah*, London, G. Bell, 1913 (Bohn's Popular Library), vol. I, p. 315 ss.

171.

Jean Roman, *Le Pèlerinage aux lieux saints de l'Islam*, Alger, Baconnier, 1954, p. 34 s.

172.

Cf. par ex. M. Hadj-Sadok, « Le mawlid d'après le mufti-poète d'Alger Ibn 'Ammâr » in *Mélanges Louis Massignon*, Damas, Institut français, 1957, vol. II, p. 269-91 ; H. Fuchs, F. de Jong, J. Knappert, art. « Mawlid ou Mawlûd » in *Encyclopédie de l'Islam*, 2e éd. fr., tome VI, Leiden, Brill et Paris, Maisonneuve et Larose, 1991, p. 886-889.

173.

Süleyman Çelebi, *Vesîletü 'n-necât Mewlid*, éd. Ahmed Atesh, Ankara, Türk Tarih kurumu Basïmevi, 1954, p. 67 ; cf. la trad. anglaise en vers de F. Lyman Mac Callum (Süleyman Chelebi, *The Mevlidi Sherif*, London, John Murray, 1943, p. 23 s. dans la coll. « Wisdom of the East ») qui suit parfois un texte légèrement différent.

Bibliographie sommaire

La bibliographie est immense. Je me permets de renvoyer à mon *Bilan des études mohammadiennes* (*Revue historique*, t. 229, fasc. 465, janvier-mars 1963, p. 169-220). Une traduction anglaise de cette mise au point des sources et des discussions, mise à jour jusqu'au début de 1974, a paru sous le titre « A critical Survey of Modem Studies on Muhammad » dans le recueil *Studies on Islam*, traduit et édité par Merlin L. Swartz (New York et Oxford University Press, 1981) aux p. 23-85. De bonnes bibliographies sommaires ont été données par J. Sauvaget, *Introduction à l'histoire de l'Orient musulman*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1943 (réédition mise à jour par Claude Cahen, même éditeur, 1961 ; édition anglaise complétée, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1966), et par B. Spuler, *Der Vordere Orient in islamischer Zeit*, Bern, A. Francke, 1954.

Citons néanmoins quelques ouvrages accessibles. Sur l'Arabie préislamique, on pourra lire les livres si vivants d'H. Lammens quoique avec une certaine défiance (*L'Arabie occidentale avant l'hégire*, Beyrouth, Impr. catholique, 1928 ; *Le berceau de l'Islam, l'Arabie occidentale à la veille de l'hégire*, 1er volume (seul paru), *Le Climat, les Bédouins*, Roma, Pontificium Institutum Biblicum, 1914. Le livre d'Edouard (Bishr) Farès, *L'honneur chez les Arabes avant*

l'Islam, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1932, est particulièrement éclairant sur la société bédouine. Le petit livre de G. Ryckmans, *Les religions arabes préislamiques*, Louvain, Publications universitaires et Bureaux du Muséon, 1951 est précieux. J'ai essayé de résumer les faits connus dans un court exposé (*L'Arabie avant l'Islam*, dans *l'Histoire universelle*, t. II de l'*Encyclopédie de la Pléiade*, Paris, Gallimard, 1957). Mais ce texte devrait maintenant être sérieusement révisé. On y trouvera des indications bibliographiques un petit peu plus étendues. Le recueil édité par Christian Robin (composé pour la plus grande part de textes de lui), *L'Arabie antique de Karib'îl à Mahomet, nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions*, Aix-en-Provence, Edisud, 1991 (= *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n° 61) donne sur beaucoup de points des précisions et des points de vue au courant des dernières recherches et découvertes, certaines spectaculaires. — Pour la religion, voir l'esquisse rapide mais sûre d'André Caquot dans son article « Les religions des Sémites occidentaux », dans *Histoire des religions* (H.-C. Puech éd.), vol. 1 (= *Encyclopédie de la Pléiade*, vol. 29), Paris, 1970, p. 307-358, aux p. 340-355. On regrette seulement l'emploi de termes comme « Arabes du sud » au lieu de « sudarabiques ». Selon notre seul critère de classification ethnique disponible, la population parlait des langues ou dialectes différents (mais parents) de l'arabe comme les petits groupes qui les continuent aujourd'hui. Il est utile que la terminologie prévienne contre les confusions.

Sur la vie même de Mohammad, je me contenterai de citer les dernières biographies parues. On y trouvera des indications bibliographiques plus nombreuses :

Tor Andrae, *Mahomet, sa vie et sa doctrine*, Paris,

Adrien-Maisonneuve, 1945 (excellente biographie, mais c'est la traduction d'un ouvrage paru en 1930 ; optique surtout psychologique et religieuse).

R. Blachère, *Le Problème de Mahomet*, Paris, P U F., 1952 (solide travail, malheureusement abrégé à la parution, qui a le mérite de ne vouloir s'appuyer que sur la base sûre du texte coranique).

W. Montgomery Watt, *Muhammad at Mecca*, Oxford, Clarendon Press, 1953 ; *Muhammad at Medina*, ibid. 1956 ; trad. fr. *Mahomet à La Mecque*, Paris, Payot, 1958, *Mahomet à Médine*, ibid., 1959 (excellents ouvrages dont j'ai dit ailleurs — dans *Diogène*, n° 20, oct. 1957 — l'importance méthodologique ; peut-être un peu trop confiant dans les reconstructions essayées ; les traductions françaises sont souvent fautives et amputées d'appendices utiles).

Charles-J. Ledit, *Mahomet, Israël et le Christ*, Paris, La Colombe, 1956 (exposé agréable à lire, mais obéissant surtout à des préoccupations théologiques chrétiennes).

M. Gaudefroy-Demombynes, *Mahomet*, Paris, Albin Michel, 1957 (somme massive de données rassemblées avec science et analysées avec finesse, souffre pourtant d'avoir été écrit en plus de vingt ans et publié alors que l'auteur, âgé de 94 ans, ne pouvait plus se tenir suffisamment au courant des derniers travaux ; une nouvelle édition en livre de poche (1969) est pourvue d'un système de références plus commode, j'ai corrigé et mis à jour la bibliographie et A. Popovic a corrigé les transcriptions.

Rudi Paret, *Mohammed und der Koran*, Stuttgart, Kohlhammer, 1957 (dans la collection des *Urban-Bücher*) (excellente et judicieuse petite mise au point d'un des meilleurs spécialistes).

Muhammad Hamidullah, *Le Prophète de l'Islam*, 2 vol., Paris, Vrin, 1959 (par un Musulman d'une très grande science, mais absolument dénué d'esprit critique).

R. Arnaldez, *Mahomet ou la prédication prophétique*, Paris, Seghers, 1970. Effort d'un arabisant chrétien sagace pour comprendre de l'intérieur la conscience religieuse de Mohammad.

Une nouvelle biographie en français a été publiée récemment : Roger Caratini, *Mahomet*, Paris, Critérion, 1993. Elle est très détaillée et bien informée, avec des tableaux commodes, sans concessions à l'apologétique.

Outre ces ouvrages plus ou moins récents, je tiens à citer à différents points de vue deux autres biographies :

Frants Buhl, *Das Leben Muhammeds*, trad. all. H. H. Schaeder, Leipzig, 1930 ; réimpression, Heidelberg, Quelle u. Meyer, 1955 (c'est la biographie la plus compacte, bourrée de notes savantes qui sont autant de mises au point sérieuses, à laquelle il faut constamment se référer). On en trouvera un abrégé en français dans *l'Encylopédie de l'Islam*, t. III (Leiden, E. J. Brill, et Paris, C. Klincksieck, 1936), art. *Muhammad* (p. 685-703).

E. Dermenghem, *La Vie de Mahomet*, 2e éd., Paris, Charlot, 1950 (sans appareil d'érudition, dans un style

savoureux, une belle histoire agréable à lire).

A la base de tout, il y a les massifs volumes des *Annali dell'Islam* de L. Caetani, prince de Teano, en particulier les t. I (Milano, Hoepli, 1905) et II, 1 (ibid., 1907) où, année par année, se trouvent citées, analysées, confrontées les sources.

Des études très originales sur la base des méthodes de l'analyse sémantique structurale ont été publiées par le savant japonais Toshihiko Izutsu : *The Structure of the Ethical Terms in the Koran*, Tokyo, Keio Institute of Philological Studies, 1959 ; *God and Man in the Koran, Semantics of the Koranic Weltanschauung*, ibid., 1964 ; *Ethico-Religious Concepts in the Qur'an*, Montréal, McGill University Press, 1966.

On tient à mettre en garde contre les élucubrations répandues, en plusieurs ouvrages récents qui ont quelque succès parmi les non-spécialistes, par feu Hanna Zacharias (pseudonyme du dominicain G. Théry, désavoué par son ordre en ce qui concerne ces publications ; bon jugement du R.P.J. Jomier dans *Etudes*, janvier 1961, p. 82-92).

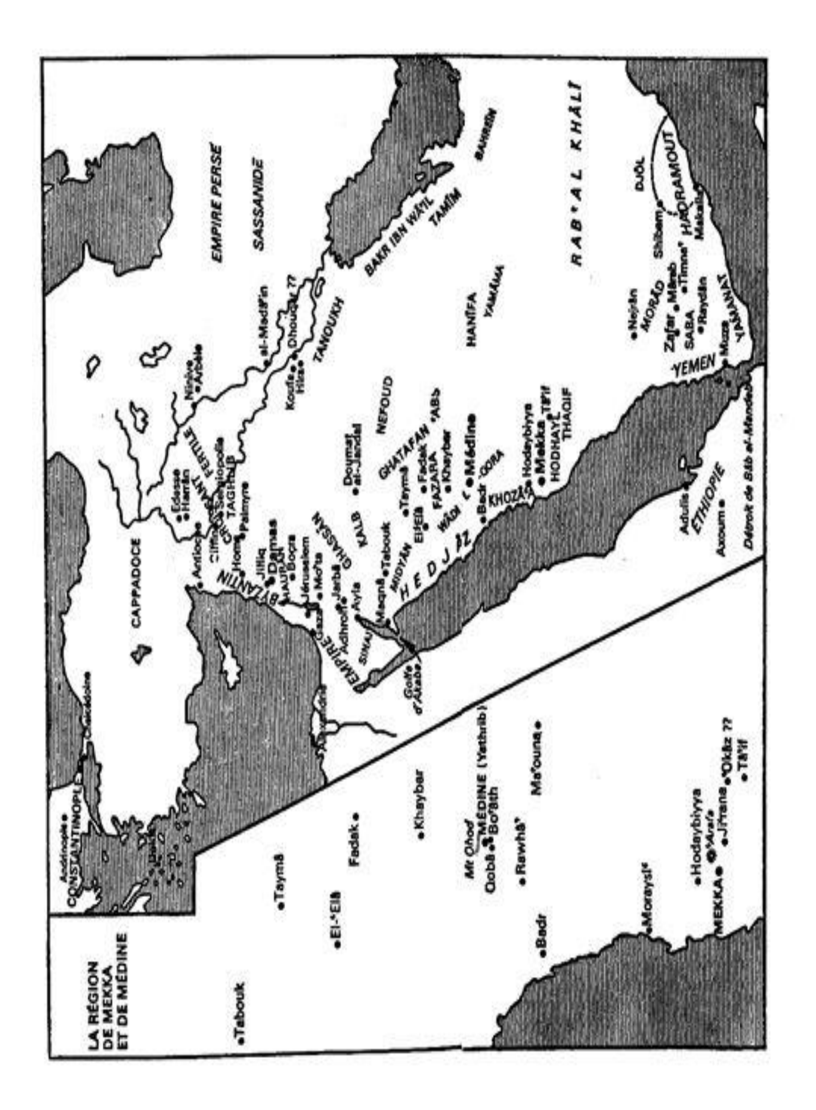
Pour qui voudrait avoir quelque idée des textes sur lesquels s'appuient tous ces exposés, il faut conseiller d'abord de lire ou de parcourir le Coran. La traduction la plus au courant des travaux critiques est celle de R. Blachère, *Le Coran*, Paris, G.-P. Maisonneuve, 1947-1951, 3 vol. dont un d'introduction. Il en existe une agréable édition en un volume allégé de beaucoup de notes savantes (Paris, G.-P. Maisonneuve-Max Besson, 1957). La traduction de Muhammad Hamidullah et M. Leturmy (Paris, Club français du Livre, 1959), très joliment présentée, très lisible, a l'avantage (ou l'inconvénient) d'être due à un musulman (le pieux et savant apologète dont on a cité plus haut la biographie

du prophète). La traduction de Denise Masson (Paris, Gallimard, 1967, dans la « Bibliothèque de la Pléiade ») est intéressante d'un point de vue littéraire et aussi par ses notes comparatives avec les textes chrétiens et juifs. Mais la traductrice n'est pas concernée par la critique textuelle et ne connaît souvent les discussions savantes que de seconde main. Sa crainte de choquer les croyants musulmans et son dédain des facteurs humains aboutissent au mutisme sur un certain nombre de points délicats. La traduction anglaise de Richard Bell, *The Qur'ân*, Edinburgh, T. and T. Clark, 1937, 2 vol., a été le plus loin dans l'analyse et la dissection du texte. Elle a été malheureusement amputée à l'édition d'une grande partie de ses notes. On en trouvera la substance condensée dans le livre du même auteur, *Introduction to the Qur'ân*, Edinburgh, University Press, 1953. La traduction allemande de Rudi Paret (*Der Koran, Ubersetzung*, Stuttgart, Kohlhammer, 1966) avec un gros volume de commentaire (*Der Koran, Kommentar und Konkordanz*, ibd., 1971) représente un effort considérable pour « coller » au texte original et le comprendre à la lumière seule des indications qu'il donne sans se laisser influencer par les commentaires postérieurs. C'est l'étude critique la plus poussée qui ait été publiée. R. Blachère a publié à part son *Introduction au Coran*, 2e éd., Paris, Besson et Chantemerle, 1959, et récemment un précieux petit compendium, *Le Coran*, Paris, P.U.F., 1967, dans la coll. « Que sais-je ? ». En français, Jacques Berque a donné récemment une remarquable et originale traduction (*Le Coran*, essai de traduction de l'arabe annoté et suivi d'une étude exégétique…, Paris, Sindbad, 1990). Longuement méditée, elle reflète souvent le style poétique du traducteur. L'annotation attire l'attention dans la ligne des tendances récentes de la sémiotique sur les structures et les choix rhétoriques du texte. J. Berque a pris pour guides

d’importants commentaires de musulmans contemporains. Leurs interprétations intéressantes, mais bien naturellement apologétiques, déteignent quelque peu sur la compréhension du texte. Cela aide utilement à comprendre l’optique dans laquelle le musulman croyant contemporain lit le livre. Par contre, le traducteur néglige souvent les résultats de l’étude philologique et historique de trois siècles d’érudition européenne et ne s’intéresse guère à l’enracinement largement moyen-oriental ancien des concepts, des mots et des récits. Les biographies arabes du prophète ont été traduites en anglais (*The Life of Muhammad, a translation of lshâq’s* Sîrat rasûl Allâh, by A. Guillaume, London, Oxford University Press, 1955) et en allemand (*Muhammed in Medina, das ist Vakidi’s* Kitab al Maghazi *in verkürzter deutscher Wiedergabe*… von J. Wellhausen, Berlin, G. Reimer, 1882). On trouvera des extraits assez copieux de ces biographies en français (à travers une double traduction) dans le livre intitulé *Mahomet* (présentation par F. Gabrieli, textes de Mahomet, Ibn Ichak, etc.), Paris, Albin Michel, 1965 (dans la coll. de G. Walter, *Le Mémorial des siècles*).

Enfin il semble utile de conseiller au lecteur un bref exposé d’une remarquable intelligence jointe à beaucoup de science, celui de B. Lewis, *The Arabs in History*, London, Hutchinson, 1950, nombreuses rééditions, trad. fr. (parfois critiquable) *Les Arabes dans l’Histoire*, Neuchâtel, La Baconnière, 1958.

CARTE



L'ARABIE ET LE MOYEN-ORIENT A L'ÉPOQUE DE MAHOMET

Points

Essais

Mahomet

En proie au déchirement interne et à la menace de ses puissants voisins, l'Arabie se cherche.
C'est en 571, si l'on en croit la tradition, que naît l'homme qui va incarner l'avenir de ce monde en gestation. La vie et le destin de Mahomet sont marqués par la rencontre entre la force des choses et la complexité psychologique de son personnage.
Il fallait à l'Arabie une religion monothéiste qui ne soit ni le judaïsme ni le christianisme, un État cimenté par une idéologie nouvelle. De Mahomet allait naître l'Islam, tout à la fois communauté de croyants, religion et empire à dimensions mondiales où devait se forger une civilisation nouvelle.

Maxime Rodinson

Né à Paris en 1915. Sociologue et orientaliste. Séjour pendant sept ans au Proche-Orient. Directeur d'études à l'École pratique des hautes études (Sorbonne), il y enseigne des langues sémitiques anciennes. A milité dans des perspectives progressistes et anticolonialistes.



Seuil, 27 r. Jacob, Paris 6
ISBN 2.02.022033.4 / Imp. en France 5.94-2
cat. 13